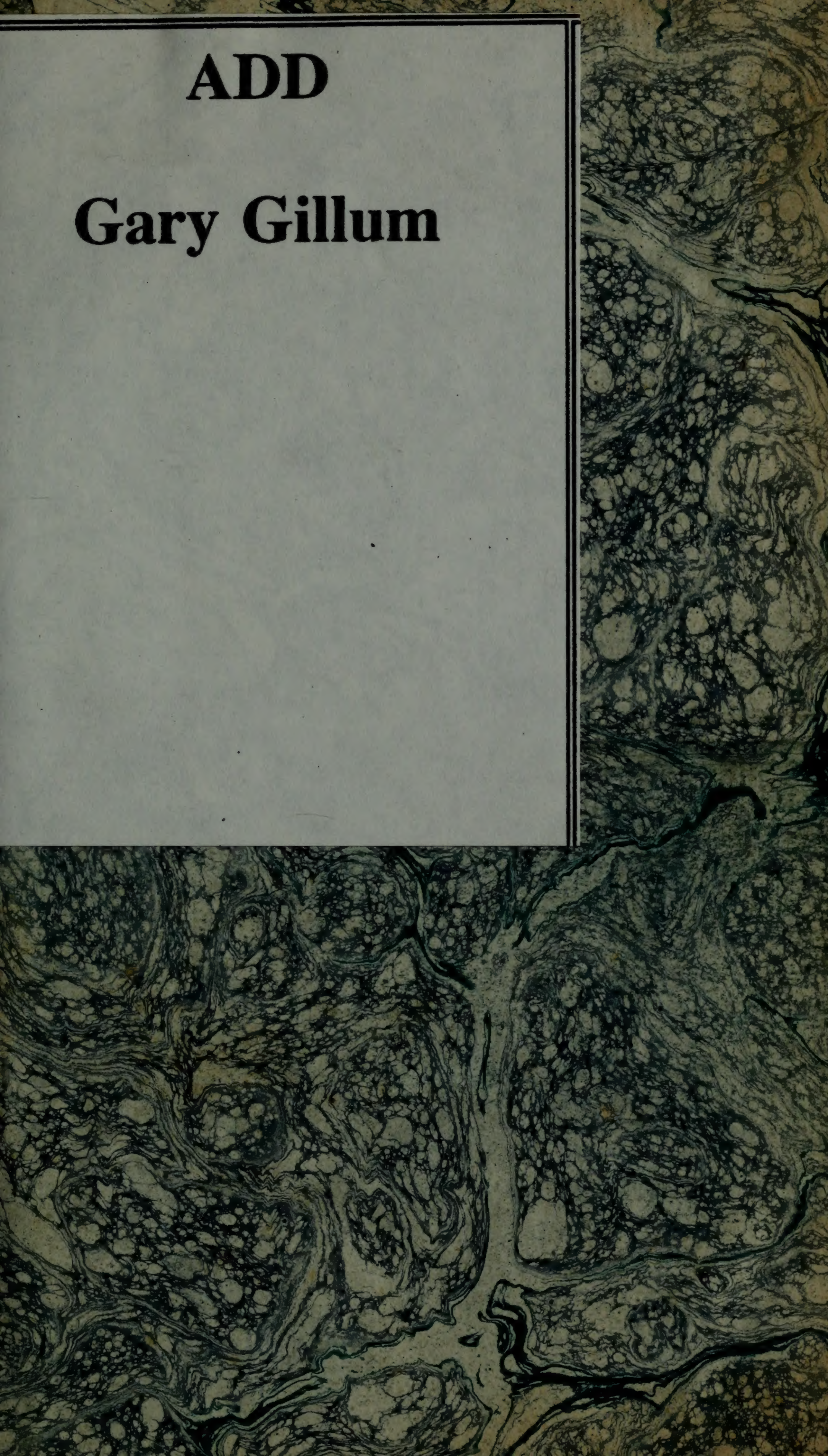
*Father*

CAPTAIN CURTIS F. COLUMBIA

*Coast Artillery Corps*

*A.E.F.*
*France*


ADD
Gary Gillum

# HISTOIRE ABRÉGÉE
DE
# LA RELIGION,
AVANT LA VENUE
## DE JÉSUS-CHRIST;

Où l'on expose les Promesses que Dieu a faites d'un Rédempteur, les Figures qui l'ont représenté, les Prophéties qui l'ont annoncé, et la suite des Evénemens temporels qui lui ont préparé les voies ; et où l'on démontre l'antiquité et la divinité de la Religion chrétienne.

PAR LHOMOND, Auteur de la Doctrine chrétienne.

L'histoire de la Religion est liée à celle du peuple de Dieu ; l'une est inséparable de l'autre.



A ANGERS,
DE L'IMPRIMERIE DE L. PAVIE,
Imprimeur-Libraire de M.gr l'Evêque.

1818.

# INTRODUCTION.

La Religion chrétienne, à la considérer dans toute son étendue, est aussi ancienne que le monde. Elle consiste essentiellement à n'adorer qu'un seul Dieu, Créateur de l'univers, et à croire au Rédempteur des hommes, qui est Jésus-Christ. Cette foi, qui fait le fond du Christianisme, a toujours été la principale partie du vrai culte, et le moyen nécessaire pour parvenir au salut; elle remonte jusqu'à l'époque de la promesse qui fut faite à Adam, aussitôt après son péché. En conséquence de cette chute prévue, Dieu avoit conçu de toute éternité le plan d'une Religion vraiment digne de sa sagesse infinie: selon ce plan, un homme naîtra dans la plénitude des temps, pour le salut des autres hommes; mais ce sera un Homme-Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu; il naîtra du plus pur sang d'une Vierge, fille d'Adam, et il sera formé dans son sein, par l'opération toute-puissante de Dieu. Quoiqu'innocent et Fils du Très-Haut, il naîtra semblable aux autres hommes, sujet comme eux aux besoins de la nature, aux foiblesses de l'humanité, à la douleur, à la mort; en un mot, à toutes les suites du péché, qui peuvent s'allier avec sa sainteté infinie. Cet Homme-Dieu se livrera volontairement aux affronts et aux souffrances; il vivra dans l'humiliation et dans l'indigence; il mourra rassasié d'opprobres. A ce prix, il sera l'Auteur d'un culte nouveau; et en qualité de Chef de tous les hommes, il rétablira, par sa médiation entr'eux et son Père, un commerce de Religion, où Dieu, une fois apaisé par le sang de son Fils, sera servi par des hommes unis à l'Homme-Dieu, ses frères et ses membres. Les hommes viendront au monde, enfans d'Adam et pécheurs; mais ils renaîtront dans le sang de leur premier-né, et ils

auront part à l'adoption qui les constituera enfans de Dieu. Ils naîtront chargés de la dette d'un père proscrit; mais insolvables de leur propre fond, ils seront admis à puiser dans les trésors du Sauveur, pour s'acquitter envers Dieu, et pour rentrer en possession de ses miséricordes. Unis à leur Chef, ce sera sous ses ordres divins, par ses grâces précieuses et en qualité de ses membres, qu'ils rendront à Dieu un culte parfait, digne de lui et durable jusqu'à la consommation des siècles. Leurs hommages participeront à la la dignité des adorations de l'Homme-Dieu; leurs vertus tireront leur prix du mérite des siennes; leur droit à la récompense sera également fondé sur le droit du Fils à l'héritage, et sur la conquête sanglante qu'il en aura faite pour lui et pour eux, à condition néanmoins qu'ils mettront à profit sa médiation, pour mériter d'y avoir part.

De la tache originelle qu'ils apporteront au monde en naissant, il n'en restera devant Dieu aucune souillure, dès qu'elle aura été lavée dans le sang du Sauveur. Cependant leur plaie originelle ne sera pas tellement fermée, qu'il ne leur en demeure de la foiblesse, et que leurs passions révoltées ne conservent, pour les éprouver, une partie des forces que leur aura laissé prendre le premier péché; mais ce sera le triomphe du Médiateur, de rendre victorieuse leur foiblesse même; et elle vaincra toujours, si elle ne se roidit pas contre les secours. Ces assistances divines dans la Religion de l'Homme-Dieu, couleront par tant de canaux, où tous ses membres auront droit de puiser, que, malgré la funeste liberté qu'ils auront de n'en user pas, et malgré les attraits les plus puissans pour corrompre leur cœur, la grâce de la rédemption donnera à Dieu des adorateurs beaucoup plus parfaits, que n'en eût donné la justice originelle dans le calme des passions et dans la sérénité des beaux jours de la première innocenee.

Tel fut le magnifique plan que Dieu forma pour la réparation de sa gloire, et pour la rédemption des hommes ; plan que Dieu commença à révéler à nos premiers parens, exigeant dès lors une foi proportionnée au degré de connoissance qu'il leur en donna: mais ce plan ne devoit être exécuté qu'au bout de quatre mille ans. Un si grand bien devoit être long-temps désiré, long-temps attendu : il falloit que l'homme fît une longue expérience de sa corruption et de sa misère, pour qu'il connût la nécessité et le prix du remède. D'ailleurs, Dieu vouloit, dans cet intervalle, faire prédire ce grand événement avec toutes ses circonstances, et imprimer à son œuvre le sceau de la Divinité, en sorte qu'on ne pût la méconnoître. Dans cette vue, tous les mystères du Rédempteur, toute l'économie de notre salut, qui en est le fruit, ont été *promis*, *figurés*, *prédits* dans le détail, et *préparés* par une multitude d'événemens, un grand nombre de siècles avant l'accomplissement, avec le degré de clarté qui convenoit à chaque âge. Dieu, pour des raisons puisées dans sa sagesse, ne les a pas manifestés tout d'un coup avec une entière évidence, mais successivement et par degrés. Ce ne fut d'abord qu'un rayon de lumière ; mais ce rayon s'étendit, s'accrut, et avec le temps il devint un grand jour plus brillant que le soleil. 1.° Dieu promit à nos premiers parens un libérateur, qui les affranchiroit de la servitude du démon ; il renouvela cette promesse à Abraham, à Isaac et à Jacob, toujours dans les termes et de la manière qui convenoit le mieux au temps et à l'état des personnes à qui cette promesse étoit faite. 2.° Dieu fit représenter les principales actions du Sauveur promis par celles des Patriarches et des autres grands hommes, qu'il destinoit à être les images vivantes et animées du Rédempteur : leurs paroles, leurs alliances, leurs enfans, les diverses circonstances de leur vie, étoient comme autant de tableaux qui en exprimoient les caractères. Ainsi, pour marquer qu'il n'épargneroit pas

son propre Fils, et qu'il le livreroit un jour comme victime pour racheter les hommes, Dieu commanda à Abraham d'immoler son fils unique Isaac. Pour montrer que le Rédempteur guériroit les âmes du haut de sa croix, il ordonna à Moïse d'élever dans le désert un serpent d'airain, dont la vue guérissoit les Israélites. Pour figurer la résurrection du Sauveur, le troisième jour après sa sépulture, il voulut que Jonas sortît vivant du sein d'un monstre, trois jours après qu'il y eût été enseveli, etc. 3.° Dieu fit prédire tous les mystères du Sauveur à différentes reprises, et dans le plus grand détail, par la bouche d'une longue suite de Prophètes, qui, étant presque tous séparés par les temps et par les lieux, mais pleins du même esprit, et éclairés de la même lumière, ont été parfaitement uniformes, sans se concerter. L'incarnation du Fils de Dieu, le temps, le lieu de sa naissance, sa vie pauvre, l'envie et la haine meurtrière de ses frères contre lui, sa mort injuste, cruelle, ignominieuse, qui a été de sa part un sacrifice volontaire; sa sortie du tombeau; la gloire de son humanité assise à la droite de son Père; son autorité souveraine dans le royaume de Dieu; son alliance éternelle avec l'Eglise; la vocation des Gentils devenus héritiers de la bénédiction; la réprobation des Juifs, qui s'en sont rendus indignes en la rejetant; les priviléges et les propriétés de l'Eglise chrétienne : tous ces mystères ont été annoncés d'avance avec tant de clarté et de précision, que le récit en paroît moins une prédiction qu'une histoire. 4.° Enfin, Dieu disposa tous les événemens qui ont précédé la venue du Sauveur, de manière à les faire servir à l'exécution de ce grand dessein. Les révolutions qui arrivèrent dans l'univers furent dirigées vers ce but : la naissance et la chute des royaumes et des empires furent autant de moyens employés par la divine Providence, pour préparer les voies à l'avénement et au règne de son Fils. Ces quatre points développés forment une démonstration complète en faveur de la

Religion chrétienne ; ils répandent une lumière à laquelle l'incrédulité la plus obstinée est obligée de se rendre, à moins qu'elle ne ferme volontairement les yeux. En effet, peut-on n'être pas vivement ému, en voyant l'Auteur de cette Religion, promis, cru et attendu dès l'origine du monde, en le voyant peint au naturel dans une multitude de figures, qui toutes se rapportent évidemment à lui ! Quoi de plus admirable que cette longue suite de prophéties qui l'ont annoncé si long-temps avant sa naissance, que cette chaîne d'événemens si littéralement prédits, si sagement combinés, pour ramener celui auquel ils aboutissent tous, comme à leur terme, la venue du Rédempteur !

Certainement quand on considère ces différentes preuves, qui se prêtent un mutuel secours, qui se soutiennent et se fortifient l'une l'autre ; on ne peut manquer d'être frappé de l'ensemble, de l'enchaînement, du rapport merveilleux que ces faits ont entre eux, et avec le grand objet qui en est le centre commun ; on ne peut s'empêcher d'y reconnoître une intelligence suprême, qui embrasse toute l'étendue des siècles. Les figures viennent à l'appui des promesses, les prophéties expliquent, développent les figures ; les divers changemens qui arrivent dans l'univers, préparent l'accomplissement des unes et des autres. Parmi ce grand nombre de prédictions que renferme l'ancien Testament, il en est une surtout, qui suffiroit seule pour démontrer invinciblement la divinité de la Religion, et à laquelle on ne peut rien opposer qui ait même une apparence, une ombre de difficulté : c'est la conversion des Gentils, annoncée d'avance pendant plus de deux mille ans, comme l'œuvre du Rédempteur futur. Tout le monde sait qu'en remontant au-delà de dix-huit siècles, on trouve le genre humain idolâtre, à l'exception du peuple Juif, et que ce culte enfanté par les passions avoit commencé peu de temps après le déluge. Cependant il a été prédit dans ce long inter-

valle, que l'idolâtrie seroit détruite précisément à la venue du Rédempteur. On lit cette prédiction, non pas dans un texte particulier, mais à chaque page des livres saints; elle est énoncée clairement, de la manière la plus formelle et la plus positive. Elle a été répétée de siècle en siècle, inculquée en mille manières: le temps précis de cette étonnante révolution a été déterminé; le lieu de la naissance de son divin Auteur a été nommé. L'accomplissement est non-seulement visible, palpable, mais exposé aux regards de l'univers entier, et toujours subsistant depuis dix-huit siècles. L'objet de cette prédiction étoit incroyable, hors de toute vraisemblance dans le temps où la prédiction a été faite, impossible par conséquent à prévoir pour tout autre que celui à qui tous les siècles sont présens: car l'antiquité de ces prophéties ne sauroit être contestée que par l'ignorance ou par la mauvaise foi. Elles ont été consignées dans des écrits que l'on a conservés religieusement et sans aucune altération. Les livres qui contiennent les premières prédictions, sont certainement les plus anciens livres du monde. Ils sont le fondement de la Religion et la base du gouvernement de tout un peuple, qui les a toujours regardés comme des Ecritures sacrées, où l'on ne pouvoit sans impiété changer une seule lettre. On ne peut douter que les livres de Moïse ne soient de la même antiquité que la république des Juifs, puisqu'elle est manifestement fondée sur ces livres, qui renferment son origine, ses lois religieuses et civiles, tous ses titres.

Les autres livres de l'ancien Testament ont été également révérés comme donnés de Dieu même; et ils portent évidemment l'empreinte des âges et le caractère des auteurs auxquels une tradition constante les a toujours attribués. Quoique ces livres fussent pleins des témoignages de l'infidélité du peuple Juif, quoiqu'ils continssent les reproches les plus

vifs, et les menaces les plus terribles contre lui; ce même peuple n'a pas laissé de les garder comme un dépôt précieux, avec la plus religieuse vénération.

Ces livres étoient entre les mains de tous les pères de famille, qui les lisoient continuellement, et les transmettoient à leurs enfans, comme leur plus riche héritage. L'on en conservoit l'original dans le temple, pour empêcher qu'ils ne fussent altérés : on les lisoit publiquement tous les jours de Sabbat, et dans les autres assemblées du peuple. Aujourd'hui même encore, ce peuple, le seul de tous les peuples anciens, qui subsiste par un prodige unique, porte dans tous les pays où il a été dispersé, avec les livres sacrés dont il a été le premier dépositaire, et la suite de la Religion, et les prédictions qui la rendent inébranlable. Enfin, pour mettre le comble à la certitude de cette preuve, ce peuple est l'ennemi irréconciliable des Chrétiens, et ne peut être suspecté de les favoriser. Il n'y a que la force de la vérité qui puisse l'obliger à leur rendre témoignage contre ses plus chers intérêts, et à attester devant tout l'univers l'authenticité d'un monument qui le condamne lui-même, et qui établit victorieusement le christianisme qu'il abhorre. « Ce livre, dit un homme célèbre, ce livre qui déshonore les Juifs, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature : elle ne peut être que l'effet de la puissance divine, et de cette Providence qui veille sur l'Eglise, et qui lui ménage en la personne de ses plus grands ennemis un corps nombreux de témoins non suspects, qui confirment malgré eux la foi de cette Eglise, en attestant la vérité des titres sur lesquels elle est fondée. » Qu'il est avantageux à la Religion d'avoir pour preuves de sa vérité des prophéties manifestement divines, et pour garans de l'antiquité de ces prophéties ceux qui sont les plus intéressés à les contester ! Mais ce ne sont pas seu-

lement les Juifs qui garantissent l'authenticité des livres saints : les plus anciennes traditions de tous les autres peuples, tous les vestiges qui nous restent de l'antiquité la plus reculée, nous ramènent à l'Histoire sainte. Les grands faits qu'elle contient, comme le bonheur du premier état, la longue vie des premiers hommes, la corruption générale qui a suivi la première innocence, le déluge qui en a été le châtiment, la dispersion des peuples, etc., se trouvent dans les annales des différentes nations : accord admirable, qui confirme partout, pour le fond, le récit des livres saints, et qui doit porter tout esprit droit à regarder l'ancien Testament comme la tradition la mieux conservée et la plus suivie, comme la source la plus pure de l'histoire.

S'il est permis de résister à l'assemblage de toutes ces preuves, il n'y a plus rien de certain, non-seulement dans l'histoire, mais même dans la société civile ; plus de titres qui puissent assurer l'état des familles, plus de lois qui puissent fixer la constitution des empires : il faut admettre un pyrronisme universel, qui n'est pas moins contraire à la raison qu'à la Religion. Il est donc incontestable que, dès l'origine du monde, Dieu a montré aux hommes le mystère de leur rédemption future, et qu'il a posé pour fondement de la Religion la foi de ce mystère, l'attente du Rédempteur. C'est donc une vérité certaine que la Religion chrétienne est, quant à l'essence, aussi ancienne que le monde, puisque dans tous les temps, on a reconnu le même Dieu pour Auteur, et le même Christ pour Sauveur du genre humain. Elle a passé par divers états ; elle a eu ses progrès et ses développemens, mais elle n'a pas changé pour cela ; comme un homme est toujours le même homme, quoiqu'il passe par les différens âges de la vie. L'état de la loi naturelle, celui de la loi mosaïque, étoient l'enfance de la Religion ; la

loi évangélique en est l'âge parfait. « La Religion, dit l'illustre Bossuet, a toujours été la même : placé entre les deux Testamens, le Christ a été le centre de l'un et de l'autre. Jésus-Christ étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles. La Religion, dont il est le grand objet, a été sous la loi, elle subsiste sous l'Évangile, et elle subsistera dans toute l'éternité, où Jésus-Christ, réuni à ses élus, assujettira toutes choses à son Père, et sera avec lui loué, adoré et glorifié à jamais. Qu'on ne se plaigne donc pas, dit S. Léon, de la conduite que Dieu a tenue dans l'ouvrage de la rédemption. Qu'on ne dise pas que Notre-Seigneur a trop tardé à naître selon la chair, comme si les temps qui ont précédé sa naissance avoient été privés du fruit des mystères qu'il a opérés dans le dernier âge du monde. L'incarnation du Verbe, arrêtée de toute éternité dans le conseil de Dieu, a produit, avant son accomplissement, les mêmes effets qu'elle a produits depuis ; et jamais, dans l'antiquité la plus reculée, le mystère du salut des hommes n'a été sans effet. Ce que les Apôtres ont prêché, les Prophètes l'avoient prédit ; et l'œuvre du Sauveur ne peut être regardée comme trop différée, puisqu'elle a toujours été l'objet de la foi. Ce n'est donc pas par un nouveau plan de conduite, ni par une compassion tardive, que Dieu a pourvu à la rédemption du genre humain, en opérant l'incarnation de son Fils unique ; mais dès les premiers jours du monde, il a établi une seule et même cause de salut pour tous les hommes et pour tous les siècles. Il est vrai que la grâce de Dieu s'est répandue avec plus d'abondance depuis la naissance temporelle de Jésus-Christ ; mais ce n'est point alors qu'elle a commencé à se communiquer, puisque c'est par elle que, dans tous les temps, tout ce qu'il y a eu de Saints ont été sanctifiés. Ce profond mystère de l'amour de Dieu, dont la foi est maintenant établie par toute la terre, est d'une vertu si efficace, que lors même qu'il n'étoit

encore que prédit et figuré, tous ceux qui, par la foi, se sont attachés à la promesse que Dieu en avoit faite, en ont retiré le même fruit que ceux qui, depuis son accomplissement, en ont recueilli les salutaires effets ; c'est par cette foi que tous les Saints qui ont précédé la venue du Sauveur, ont été justifiés, et qu'ils ont été faits membres du corps mystique de Jésus-Christ. »



# HISTOIRE ABRÉGÉE
# DE LA RELIGION,
## AVANT
# LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST.

## PREMIÈRE PARTIE.

### Les promesses d'un Rédempteur.

### *Création du Monde. État d'innocence.*

Dieu étoit de toute éternité, et rien n'étoit que lui seul. Lorsqu'il lui a plu, selon les desseins éternels de sa sagesse et de sa bonté, il a créé le ciel et la terre; il a fait toutes choses de rien par sa parole

toute-puissante, c'est-à-dire, qu'il ne lui en a coûté que de vouloir. Dieu a employé six jours à ce grand ouvrage, pour montrer qu'il est maître de son action, et que ce qu'il fait, il le fait avec une souveraine liberté. Après avoir produit toutes les créatures inanimées, Dieu voulut former l'homme, c'est-à-dire, une créature intelligente et libre, qui lui rendît un hommage volontaire, qui fît avec discernement et par choix, ce que les autres créatures faisoient sans connoissance et par nécessité. Alors Dieu sembla se recueillir en lui-même : « Faisons, dit-il, l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Dans cette parole commence à se manifester le mystère de la *Sainte Trinité*, qui est le grand objet de la foi chrétienne. Dieu parle en lui-même; il parle à quelqu'un qui fait comme lui; il parle à un autre lui-même. Dieu prit un peu de terre, dont il forma le corps d'Adam; ensuite il anima ce corps de son souffle divin, c'est-à-dire, qu'il unit à ce corps une âme spirituelle, active, libre et immortelle. Ainsi, l'âme n'est ni tirée du corps qu'elle anime, ni formée d'aucune autre matière; c'est un souffle de vie qui vient de Dieu même. Dieu donna à Adam une compagne semblable à lui, qu'il nomma *Eve*, et qu'il forma d'une des côtes d'Adam, pour marquer l'union indissoluble qu'il établis-

soit entr'eux : ainsi fut instituée la sainte société du mariage, dont Dieu lui-même est l'auteur. L'homme et la femme avoient été créés justes et immortels : Dieu les avoit remplis d'intelligence ; sa lumière éclairoit leurs cœurs, et leur faisoit voir la grandeur de ses œuvres, afin qu'ils célébrassent par leurs louanges la sainteté du nom de Dieu, et qu'ils le glorifiassent de ses merveilles. Dieu se devoit à lui-même de rendre son image heureuse ; il les plaça dans un jardin délicieux, que l'on appelle le *Paradis Terrestre*, afin qu'ils le cultivassent. La culture de ce jardin n'étoit pas pour l'homme innocent un travail rude et pénible, puisque la terre produisoit tout d'elle-même ; mais une occupation douce et tranquille, qui à chaque instant lui fournissoit des motifs d'admirer et de louer son Créateur. « Placés dans le Paradis Terrestre, dit saint Augustin, Adam et Eve vivoient en pleine liberté et selon leurs désirs, pendant tout le temps qu'ils demeurèrent soumis à Dieu : ils étoient dans l'abondance et sans besoin. Le fruit de vie qu'ils avoient sous la main, les empêchoit de vieillir et de tomber dans l'affoiblissement. La santé étoit le bien du corps, et la paix celui de l'âme : comme dans cet heureux séjour le corps n'étoit sujet à aucune incommodité, de même l'âme n'éprouvoit aucune passion de désir ou de

crainte qui pût troubler son amour paisible pour la vertu. Rien ne l'affligeoit, rien ne lui causoit une joie indiscrète. C'étoit Dieu qui faisoit le fond de sa joie et de son bonheur. Le corps, au lieu d'appesantir l'esprit, contribuoit à le rendre attentif et vigilant. » L'homme, au sortir des mains de son Créateur, étoit donc saint et heureux. Il étoit éclairé sur tous ses devoirs ; il n'y avoit nulles ténèbres dans son esprit ; sa volonté étoit droite, et portée au bien, sans aucun penchant vers le mal ; le corps obéissoit à l'âme, et l'âme étoit soumise à Dieu : c'est pourquoi l'Ecriture dit qu'Adam et Eve étoient nus, et qu'ils n'en avoient point de honte ; car tout étoit bon en eux, tout étoit réglé. L'innocence a été le premier vêtement de l'homme ; et l'ouvrage du Créateur, avant qu'il fût dégradé par le péché, n'offroit rien dont on pût rougir. Adam et Eve pouvoient persévérer dans cet heureux état, et transmettre le même bonheur à leurs descendans, dont le sort étoit attaché à la fidélité de nos premiers parens.

---

## *Chute d'Adam.*

L'HEUREUX état d'innocence n'a pas duré long-temps. L'homme créé libre et capable d'obéissance, la devoit à son Créateur. Pour

mettre sa fidélité à quelque épreuve, Dieu lui donna un précepte. Ce précepte étoit attaché à une chose sensible, parce que l'homme étoit fait avec des sens. Le précepte étoit aisé, parce que Dieu vouloit lui rendre la vie commode, tant qu'elle seroit innocente : il défendit à nos premiers parens de toucher au fruit d'un arbre particulier, en leur accordant l'usage de tous les autres fruits du Paradis. Pour les engager plus puissamment à l'obéissance, il leur annonça le malheur qui suivroit la transgression du précepte. Malgré cette défense, et la menace terrible dont elle fut accompagnée, Adam et Eve désobéirent à Dieu, et cette désobéissance les perdit; mais il est à propos de considérer ce péché dans son origine et dans ses suites. Dieu, au commencement, avoit créé des Anges, esprits purs et séparés de toute matière. Comme il ne fait rien que de bon, il les avoit créés tous dans la sainteté, et ils pouvoient assurer leur félicité en se donnant à leur Créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux : une partie de ces Anges se laissa séduire à l'amour-propre : malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu! elle perd en un moment tous ses dons; étrange effet du péché, ces Esprits lumineux devinrent Esprits de ténèbres; ils n'eurent plus de lumières que pour nuire : une ma-

ligne envie prit en eux la place de la charité ; leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil ; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de ces Esprits, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. Jaloux du bonheur de l'homme, qui, par sa nature, étoit au-dessous des Anges, cet Esprit rebelle résolut de le faire tomber dans le même malheur, en le rendant l'imitateur de sa révolte. Pour y réussir, il s'adressa à Eve, comme la plus foible : il lui apparut sous la forme d'un serpent, qui, par ses ruses et ses artifices, étoit plus propre à lui servir d'instrument dans l'exécution de son dessein. « Pourquoi, lui dit-il, Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin ? » Voilà par où commence l'esprit de révolte : on raisonne sur le précepte, et l'obéissance est mise en doute. Au lieu de répondre au tentateur, Eve devoit prendre la fuite, et regarder cette question comme une témérité criminelle ; mais curieuse de montrer les priviléges qu'elle avoit reçus : « Nous mangeons, dit-elle, de tous les fruits du jardin ; seulement il nous est défendu de toucher à l'arbre qui est au milieu, de peur que nous

ne mourions. » « Assurément vous ne mourrez point, répliqua le tentateur; mais aussitôt que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des Dieux, connoissant le bien et le mal. » Eve, séduite par les promesses du démon, regarde le fruit, dont la beauté promettoit un goût excellent; elle en prend, elle en mange; elle en présente ensuite à Adam, qui en mangea aussi, par complaisance pour sa femme qu'il ne vouloit pas contrister; et la désobéissance fut consommée. Ce péché porta le désordre dans leur âme et dans leur corps; alors leurs yeux furent ouverts, mais d'une manière bien différente de celle qu'ils attendoient; ils reconnurent, mais trop tard, le bien qu'ils venoient de perdre, et le malheur dans lequel ils s'étoient précipités. Ils furent dépouillés de tous les avantages dont la justice originelle étoit la source; ils furent assujettis dans le corps, à la douleur, aux maladies, à la mort; et dans l'âme, à l'ignorance, à la concupiscence, à la damnation éternelle. Dieu les chassa du Paradis Terrestre, et plaça à l'entrée, un Ange armé d'un glaive, pour leur en interdire l'accès.

---

### *Péché originel.*

ADAM, en désobéissant à Dieu, ne s'est pas seulement nui à lui-même, mais il a transmis à sa postérité, et son péché et toutes les suites de ce péché : en nous communiquant sa nature, Adam nous a communiqué la tache dont elle étoit souillée. Ce péché, dit S. Augustin, n'est pas tant le péché du premier homme que celui de la nature humaine, qui péchoit en lui. (*Livre de la véritable Religion.*) Nous naissons tous pécheurs, enfans de colère, et enveloppés dans la même condamnation ; nous étions tous renfermés en lui d'une manière aussi réelle qu'elle est inexplicable. S'il avoit conservé la justice originelle, il nous l'auroit transmise ; en la perdant par son péché, il l'a perdue pour nous, et il nous a précipités avec lui dans la double mort de l'âme et du corps. C'est-là ce qu'on appelle le *péché originel* : mystère profond et impénétrable, mais clairement révélé dans les Ecritures, et rendu sensible par ses suites, c'est-à-dire, par les maux innombrables qui assiégent l'homme dès le berceau. « Considérez, dit S. Augustin, la multitude et la grandeur des maux qui accablent les enfans : voyez combien les premières années de leur vie sont remplies de vanités, de souffrances, d'il-

lusions et de frayeur. Sont-ils devenus grands? l'erreur les tente pour les séduire, la douleur les tente pour les affoiblir, la concupiscence les tente pour les corrompre, la tristesse pour les abattre, l'orgueil pour les élever. Eh! qui pourroit peindre tant de diverses peines qui appesantissent le joug des enfans d'Adam! L'évidence de ces misères a forcé les philosophes païens, qui ne connoissoient pas le péché de notre premier Père, à dire que nous n'étions nés que pour être punis de quelque crime commis dans une autre vie; mais cette opinion, que les âmes sont jointes à des corps, en punition des fautes précédentes d'une autre vie, est rejetée par la Sainte Ecriture et par la raison. Que reste-t-il donc, sinon que la cause de ces maux effroyables soit le péché du premier homme? » Nous naissons malheureux, comme les enfans d'un père rebelle naissent dégradés, proscrits et dépouillés de tous les priviléges que le Prince avoit accordés à leur famille; avec cette différence néanmoins que ceux-ci participent au châtiment, sans avoir participé au crime; au lieu que sous un Dieu juste, la peine ne peut se trouver où le péché ne se trouve pas. Nous avons donc péché en Adam, et voilà en quoi consiste le mystère; mais tout incompréhensible qu'il est, nous sommes obligés de l'admettre, pour ne pas retomber dans un

autre encore plus incompréhensible : car enfin, dit un auteur célèbre, si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance ; et si l'homme avoit toujours été corrompu, il n'auroit aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude ; mais malheureux que nous sommes, et plus malheureux que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et nous ne pouvons y arriver ; nous sentons une image de la vérité, et nous ne possédons que le mensonge ; incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement : tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous sommes déchus. Le péché originel est donc le seul dénouement de cette difficulté ; et dans ce mystère, l'homme est plus inconcevable, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. Qu'est-ce donc que nous crie ce mélange étonnant de grandeur et de bassesse, cette contrariété de mouvemens que chacun de nous sent en lui-même, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un bonheur véritable, et qu'il a perdu ce bonheur par quelque péché, dont il est coupable dès son enfance, suivant cette parole de l'Ecriture : « Personne n'est exempt de souillure, pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un jour sur la terre. » Ce qui doit nous consoler, c'est que, comme

nous avons tous reçu le péché et la mort par Adam, en qui nous étions tous renfermés, de même nous recevons la justice et la vie en Jésus-Christ, dont nous devenons les membres par le Baptême. Dieu a regardé tous les hommes comme un seul homme en celui de qui ils devoient sortir : il regarde aussi tous les hommes comme un seul homme en Jésus-Christ, par qui il veut les faire tous renaître spirituellement.

---

## *Première promesse d'un Rédempteur.*

L'HOMME tombé dans la disgrace de son Créateur, méritoit d'en être abandonné, et de subir la juste peine de son péché. Dieu pouvoit exercer, à la rigueur, les droits de sa justice sur l'homme criminel, comme il l'avoit fait à l'égard des Anges rebelles, pour qui il n'y a point eu de rédemption ; mais il s'est souvenu de sa miséricorde en faveur du genre humain ; il a voulu montrer que sa bonté surpasse la malice du démon ; il a voulu manifester les richesses de sa grace, en la répandant sur des sujets que le péché en avoit rendus indignes. Dieu n'oublia cependant pas les droits de sa justice, et il exigea une réparation de l'offense. Il maudit le serpent, et sous l'image de la malédiction lancée contre celui qui avoit été l'instrument

de notre perte, il montra à l'homme le salut qu'il lui préparoit à lui et à sa postérité. Dieu agit alors comme un père, qui, dans le premier mouvement de sa douleur, brise le fer avec lequel son fils s'est blessé. Il dit donc au serpent séducteur : « Tu seras maudit entre tous les animaux de la terre ; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : celui qui naîtra d'elle un jour t'écrasera la tête, et tu lui mordras le talon. » Cette malédiction tombe moins sur le serpent que sur le démon, qui s'en étoit servi comme d'organe pour perdre les hommes, selon l'explication qu'en donne ailleurs l'Ecriture : *C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde ;* c'est donc le démon que ces paroles regardent : on ne peut leur donner qu'un sens figuré et prophétique : elles signifient qu'il naîtroit un jour de la femme un fils qui rendroit inutile la victoire que le démon venoit de remporter sur elle, qui le vaincroit à son tour, et qui, en détruisant son empire, répareroit avec avantage la perte que l'homme avoit faite. Voilà le sens de ces paroles : *Il naîtra d'elle un fils qui te brisera la tête ;* c'est-à-dire, qui détruira ta puissance, et renversera ton empire. L'homme fut averti dès lors que son Libérateur seroit son frère ;

qu'il naîtroit d'une femme, afin que la même nature qui avoit péché, fît aussi la réparation ; et que la femme qui avoit été la cause de nos maux, en devînt le remède. La promesse du Libérateur futur est, à la vérité, conçue en termes figurés ; mais le sens en étoit suffisamment déterminé par les circonstances ; la victoire du démon sur l'homme consistoit en ce qu'il l'avoit fait tomber dans le péché, et dans les maux qui en sont les suites. La défaite du démon devoit donc consister à fournir à l'homme un moyen capable de le relever de sa chute, et de l'arracher au pouvoir tyrannique du démon. C'est ce moyen qui fut alors promis à Adam : il apprit qu'il auroit un vengeur dans sa disgrace, un remède à ses maux, et une ressource pour sa postérité. Il conçut dès-lors l'espérance d'obtenir le pardon de son péché, et de réparer ses pertes par le moyen d'un Rédempteur, qui écraseroit un jour la tête de son ennemi. C'étoit tout ce qui lui étoit nécessaire alors de connoître. Dieu ne voulut pas lui donner une connoissance plus distincte de la manière dont cette promesse devoit s'accomplir : ce n'étoit pas le temps de déclarer les circonstances de ce grand événement, et de désigner par des caractères particuliers la personne du Rédempteur, qui ne devoit venir que quatre mille ans après. Dieu se réservoit de déve-

lopper cette promesse dans la suite des âges, et de la réitérer avec plus de clarté, à mesure que le temps de l'exécuter approcheroit : ce qu'il dit alors suffisoit à nos premiers parens, pour leur donner l'espérance de recouvrer ce qu'ils avoient perdu. En effet, cette espérance les soutint dans leur longue pénitence, et leur en fit supporter la rigueur avec soumission. C'est une tradition constante, fondée sur l'Ecriture, qu'Adam et Eve se sont relevés de leur chute, et qu'ils en ont obtenu le pardon. « La sagesse éternelle, dit un auteur sacré, conserva celui que Dieu avoit formé pour être le père du monde, et elle le tira de son péché. » Ces paroles ne laissent aucun lieu de douter que nos premiers parens ne soient rentrés en grace avec Dieu, et qu'ils n'aient effacé leur péché par leur pénitence, unie aux satisfactions futures du Sauveur promis ; car dès-lors la justification des hommes n'a pu être que l'effet anticipé de la rédemption qui devoit s'opérer un jour, et dont le mérite étoit appliqué d'avance à ceux qui avoient une ferme foi à la promesse.

---

## *Meurtre d'Abel.*

LE péché une fois entré dans le monde, y fit en peu de temps d'horribles ravages.

La désobéissance de nos premiers parens fut bientôt suivie d'un crime affreux, d'un fratricide. Adam et Eve eurent deux fils, Caïn et Abel. Caïn cultiva la terre, Abel nourrisoit des troupeaux. Tous deux offrirent à Dieu des sacrifices : c'étoit un hommage par lequel ils reconnoissoient qu'ils tenoient de sa bonté tout ce qu'ils possédoient ; mais les deux frères s'acquittoient de ce devoir avec des dispositions bien différentes. La piété d'Abel attira les regards du Seigneur sur lui et sur ses dons. Une foi vive donnoit du prix à ses offrandes, au lieu que Caïn, par son impiété et son avarice, avoit éloigné de lui le cœur de Dieu. Caïn, voyant la préférence que Dieu accordoit à son frère, conçut une secrète jalousie contre lui ; son visage en devint tout abattu. Ce fut en vain que Dieu essaya de guérir ce cœur ulcéré par cette violente passion. « Pourquoi, lui dit-il, vous laissez-vous abattre par le chagrin ? Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? et si vous faites mal, ne porterez-vous pas la peine de votre péché ? Le penchant qui vous y sollicite, vous est soumis, et, si vous le voulez, vous vous en rendrez le maître avec ma grace. » On voit par ces paroles, que l'homme est libre, même après le péché originel, et que ce péché ne nous ôte pas le pouvoir de résister à nos mauvais penchans, quand

nous voulons user de la grace qui ne nous manque pas. Cet avertissement de Dieu n'adoucit point l'esprit de Caïn ; il voulut satisfaire sa passion : dans ce dessein, il proposa à Abel une promenade ; et lorsqu'ils furent dans un lieu écarté, il se jeta sur lui, et le tua. Ce crime arma la justice divine ; et le châtiment annonça aux hommes que la Providence veille sur eux pour punir le vice, et pour venger la vertu. « Caïn, qu'avez-vous fait ? lui dit le Seigneur. Le sang de votre frère que vous avez répandu, crie vers moi, et appelle ma vengeance : vous serez maudit sur la terre que vous avez souillée de ce sang ; vous y serez errant et fugitif tous les jours de votre vie.. » Caïn, livré à des remords cuisans, et agité de continuelles frayeurs, se retira de devant le Seigneur. Cependant Dieu lui donna du temps, afin qu'il rentrât en lui-même, et défendit qu'on le fît mourir. Ainsi, la vertu commença-t-elle dès lors à être persécutée par le vice ; et le juste Abel devint une vive image du *Juste* par excellence, qui devoit mourir un jour sous les coups d'une jalouse fureur.

Ce fut-là comme le premier trait du grand tableau, où tous les caractères du Rédempteur viendront successivement se réunir, pour en former le portrait le plus ressemblant. L'innocent Abel est haï par

son frère, à cause du témoignage que Dieu rend à sa piété ; il est emmené hors de son pavillon, et mis à mort. Jésus-Christ, la sainteté même, que Dieu le Père a reconnu pour son Fils bien-aimé, est haï et persécuté par les Juifs, ses frères selon la chair, qui l'emmènent hors de Jérusalem, et le crucifient. Caïn est maudit de Dieu, et condamné à vivre errant sur la terre ; les Juifs, meurtriers de Jésus-Christ, sont dispersés dans tous les pays. Objets de la haine de tous les peuples, ils ne laissent pas de subsister, pour annoncer aux Gentils, appelés à leur place, l'énormité de leur crime, et la sévérité de la justice divine.

---

### *Piété de Seth.*

LES descendans de Caïn furent méchans comme leur père, et devinrent un surcroît d'affliction pour Adam ; mais Dieu le consola de la perte d'Abel, en lui donnant un autre fils, nommé *Seth*, qui se rendit illustre par sa piété. Il la transmit à ses enfans ; et sa postérité conserva longtemps l'innocence et la sainteté. Enos, fils de Seth, hérita de la vertu de son père, et il fut le premier des Patriarches qui rassembla les fidèles adorateurs de Dieu, et qui donna une forme constante au culte

public et aux exercices de la Religion. Enos fut le père de Caïnan, Caïnan le fut de Malaleël, Malaleël le fut de Jared, qui eut pour fils Hénoch. Hénoch marcha toujours en la présence de Dieu, et lui fut agréable par sa foi. Après qu'il eut été 365 ans sur la terre, Dieu l'enleva en l'exemptant de la mort; et il ne parut plus, ayant été transporté dans le Paradis, d'où il doit revenir un jour sur la terre, pour faire entrer les nations dans la voie de la pénitence. Lorsqu'il étoit parmi les hommes, il ne cessa de les y exhorter, leur annonçant le jugement de Dieu sur les méchans. « Voilà, leur disoit-il, voilà le Seigneur qui va venir avec une multitude innombrable de ses Saints, pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre les impies de toutes les actions mauvaises qu'ils ont commises, et de toutes les paroles dures et injurieuses que ces pécheurs ont proférées contre lui. » Ces paroles d'Hénoch, que l'apôtre saint Jude rapporte, avoient été conservées par tradition dans la mémoire des hommes : elles étoient une prédiction de la vengeance éclatante que la justice divine devoit bientôt tirer du genre humain, par le déluge. Ainsi, Dieu se conserva-t-il de fidèles serviteurs dans la postérité de Seth : l'effet anticipé de la rédemption, s'est fait sentir dès le commencement du monde; et depuis

Abel jusqu'à Jésus-Christ, Dieu a toujours eu sur la terre de vrais adorateurs, qu'il a sauvés, par sa grace, de la séduction, de l'erreur et de la corruption du péché; tandis que la plupart des hommes se livroient volontairement à leurs passions. Ces Saints, quoique nés long-temps avant le Messie, lui appartenoient aussi réellement que ceux qui l'ont suivi; ayant été justifiés par la foi qu'ils avoient en lui, et sauvés par les bonnes œuvres qu'ils pratiquoient avec sa grace. Si les autres ont péri, ce n'est pas qu'ils aient manqué de moyens de salut : Dieu leur offroit les lumières et les graces dont ils avoient besoin pour vaincre leurs passions, et pour observer ses lois. C'est dans l'abus de ces secours divins qu'il faut chercher la raison de leur perte : ou ils les rejetoient par orgueil, s'imaginant pouvoir faire le bien sans cette assistance; ou ils ne s'en servoient point pour dompter leurs mauvaises inclinations. Aussi Dieu, qui ne punit qu'à regret, fit-il avertir les hommes long-temps avant d'exercer sa vengeance, afin qu'ils l'évitassent par le changement de vie. Cet avertissement étoit accompagné des secours nécessaires pour produire l'effet que Dieu se proposoit en le leur donnant; mais ils s'obstinèrent à ne profiter ni de ses avertissemens, ni de ses graces : ils ne pouvoient donc s'en prendre

qu'à eux-mêmes du malheur où ils tombèrent, et du châtiment terrible que Dieu exerça contre eux dans la suite. Ils étoient semblables à des furieux, qui ne tombent dans l'abîme, qu'en éloignant la main charitable qui se présente pour les secourir, et qui n'y demeurent enfoncés, que faute d'user du secours qu'on leur offre pour en sortir.

---

*Corruption générale. Construction de l'Arche.*

TANT que la famille de Seth resta séparée de celle de Caïn, elle se conserva dans l'innocence. La piété de son chef, la fidélité de ses descendans à marcher sur ses traces, leur méritèrent le titre glorieux d'*Enfans de Dieu ;* mais, après la mort d'Adam et l'enlèvement d'Hénoch, les deux familles se rapprochèrent, et s'unirent par des alliances. Telle fut la cause de la perversion des enfans de Dieu : ils prirent bientôt les mœurs et les vices de la race maudite de Caïn. Avec le temps, la corruption devint générale, et la terre fut couverte de crimes. L'iniquité alla à un tel excès, qu'elle força, pour ainsi dire, Dieu, qui est la bonté même, à se repentir d'avoir créé les hommes. L'expression dont se sert l'Ecriture est étonnante : « Dieu, pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur,

dit : *Je perdrai l'homme que j'ai créé,* » c'est-à-dire, que la malice des hommes étoit si grande, que s'il eût été possible, elle auroit altéré la félicité de l'Etre immuable. Quoique la justice divine fût irritée à ce point, Dieu néanmoins suspendit l'exécution de ses vengeances, et il menaça long-temps ceux qu'il vouloit encore épargner ; afin que, saisis d'une frayeur salutaire, ils désarmassent son bras par un retour sincère à la vertu. Dans sa vengeance même, Dieu se souvint de sa miséricorde : il n'oublia pas qu'il avoit promis à Eve un fils qui devoit sauver les hommes, et il conserva un reste de sa postérité, afin qu'il donnât naissance à ce Sauveur. Au milieu de la dépravation générale, il se trouvoit un homme juste ; Dieu, avant de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé du déluge de l'iniquité. Ce juste étoit Noé, de la famille de Seth, âgé pour lors de quatre cent quatre-vingts ans. Dieu lui découvrit le dessein qu'il avoit formé de submerger la terre, à cause des crimes de ses habitans. Il n'avoit sans doute besoin que de lui-même, pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole ; mais il jugea plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il résolut d'appeler les eaux pour punir les hommes. Il dit donc à Noé : « Faites une arche de bois solides et polis ; partagez-la en diffé-

rens logemens, et enduisez-la de bitume au-dedans et au-dehors. Vous donnerez à ce bâtiment trois cents coudées de long, cinquante coudées de large, et trente coudées de haut; vous y ménagerez une ouverture dans l'un des côtés, et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages. » Noé obéit au Seigneur, et il employa cent ans à la construction de l'arche. Dans ce long intervalle, il ne cessa d'avertir les hommes de l'usage auquel elle étoit destinée, et du déluge dont ils étoient menacés; mais les hommes abusèrent de cet avertissement, et demeurèrent incrédules. Lorsque l'arche fut construite, le Seigneur différa encore sept jours à exercer sa justice, et il donna aux pécheurs ce dernier délai pour se reconnoître : il ne pouvoit, pour ainsi dire, se résoudre à frapper. Nous avons vu que la prophétie d'Hénoch avoit précédé celle de Noé. Ainsi, Dieu fit durer près de mille ans les avertissemens et les menaces : tout fut inutile. L'abus opiniâtre des graces est toujours la cause la plus infaillible, et le signe le plus certain de la dernière punition : la miséricorde de Dieu se justifie cependant par la longueur de sa patience.

---

*Déluge universel, an du monde* 1656.

DIEU, voyant que les hommes demeuroient dans leur impénitence, dit à Noé : « Entrez dans l'arche, vous et votre famille ; car entre tous ceux qui vivent aujourd'hui sur la terre, je n'ai reconnu que vous qui fussiez juste à mes yeux ; faites-y entrer aussi des bêtes, des reptiles, et des oiseaux de chaque espèce, mâle et femelle, afin d'en conserver la race sur la terre. » Noé exécuta l'ordre du Seigneur : il fit porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la nourriture des hommes et des animaux. Il y entra, lui, sa femme, ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, avec leurs femmes. A la fin du septième jour, les eaux se répandirent sur toute la terre ; la mer se déborda de tous côtés ; il tomba une pluie horrible pendant quarante jours et quarante nuits ; les eaux gagnèrent le sommet des plus hautes montagnes, et s'élevèrent encore de quinze coudées par-dessus. Les hommes, les bêtes, les oiseaux, tout périt ; mais l'arche flottoit sur les eaux, qui l'élevoient à mesure qu'elles croissoient : il n'y eut de sauvé que ce qui étoit dans l'arche avec Noé. Ainsi, sa famille fut réservée pour repeupler la terre, qui n'étoit plus qu'une immense solitude. Par

les soins de cet homme juste, Dieu conserva aussi les animaux, afin de nous apprendre qu'ils sont faits pour le service de l'homme, et qu'ils lui sont assujettis. La mémoire de ce terrible châtiment s'est conservée chez toutes les nations, ainsi que celle des crimes qui l'ont attiré. L'arche où furent sauvés les restes du genre humain, a été de tout temps célèbre en Orient, surtout dans le lieu où elle s'arrêta après le déluge. Plusieurs circonstances de ce grand événement se trouvent marquées dans les annales et dans les traditions des anciens peuples. La constitution actuelle du globe en montre encore les vestiges. On trouve dans les entrailles de la terre, même à une très-grande distance de la mer, une quantité prodigieuse de coquilles, de dents de poissons, de débris d'animaux marins, dont les espèces sont étrangères à nos contrées. Il est évident que ces corps viennent de la mer, et qu'ils ont été transportés dans des pays si éloignés, par une inondation subite, et par un mouvement violent des eaux sur toute la surface de la terre. Il faut donc que la terre ait été autrefois couverte des eaux de la mer; et l'on peut regarder ces débris de poissons, comme des monumens qui confirment le récit de Moïse, et comme les médailles du déluge. Il est donc certain que Dieu, selon l'expression de S. Pierre, a lavé les souillures de la terre par un dé-

luge universel, comme il lave aujourd'hui nos péchés dans l'eau du baptême. Ainsi, au milieu des terribles effets de sa justice, a-t-il fait éclater des traits frappans de sa miséricorde ; ainsi, dans l'exécution même de ses vengeances, a-t-il voulu montrer une image du salut qu'il réservoit au genre humain. Noé a représenté le Sauveur futur, en qui toute la race humaine devoit être un jour renouvelée. L'arche étoit la figure de l'Eglise, hors de laquelle on ne peut trouver le salut. Tous ceux qui n'y sont point entrés, ou qui en sortent avant leur mort, périront sans ressource. L'inondation qui faisoit tout périr, sauvoit l'arche en la garantissant des écueils, et en l'élevant vers le Ciel : de même les tempêtes que l'Eglise éprouve, contribuent à l'élever vers Dieu, et à avancer la sanctification des Elus.

---

### *Fin du Déluge.*

La terre demeura couverte des eaux du déluge pendant cent quarante jours. Alors Dieu fit souffler un vent qui les dessécha peu à peu. Enfin, un an après son entrée dans l'arche, Noé en sortit avec ses enfans, par l'ordre de Dieu. Il commença par marquer sa reconnoissance au Seigneur, qui l'avoit préservé de la ruine générale. Il

dressa un autel, et ayant pris de toutes les bêtes et de tous les oiseaux qui pouvoient être immolés à Dieu, il les offrit en holocauste sur cet autel. Dieu satisfait de la piété de son serviteur, lui fit connoître qu'il agréoit son offrande, et il lui dit : « Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre, à cause des péchés des hommes ; car l'esprit de l'homme et toutes les pensées de son cœur, sont portés au mal dès sa jeunesse. » Dieu ne veut que pardonner : c'est un bon père, qui, contraint de châtier ses enfans à cause de leur obstination dans le mal, s'attendrit sur eux par la rigueur de leur supplice, et leur promet de ne plus envoyer de semblables peines. Dieu bénit ensuite Noé et ses enfans. « Croissez, leur dit-il, et multipliez-vous. Que tous les animaux de la terre et les oiseaux du Ciel tremblent devant vous : je vous donne tous les poissons de la mer. Nourrissez-vous de tout ce qui est vivant et animé ; je vous abandonne toutes ces choses, comme les légumes et les herbes ; mais je vous défends de manger la chair mêlée avec le sang. » Dieu fit alors cette défense pour inspirer aux hommes une plus grande horreur de l'homicide ; car il ajouta : « Quiconque aura répandu le sang d'un homme, sera puni par l'effusion de son propre sang. » Le Seigneur dit encore à Noé : « Je fais aujourd'hui alliance avec vous et avec vos

descendans ; et voici le signe de cette alliance pour toute la suite des siècles. Lorsque j'aurai couvert le Ciel de nuages, mon arc paroîtra dans les nuées ; en le voyant, je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous, et il n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr tout ce qui est vivant et animé. » A ce moment, commença une nouvelle révolution de siècles, et, pour ainsi dire, un monde nouveau, une nouvelle terre ; mais cette terre, déjà frappée de malédiction après le péché du premier homme, perdit encore, par l'effet naturel d'une si longue inondation, une partie de sa force et de sa fécondité : il y resta une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge, toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse. Par cette immense quantité d'eaux qui la couvrirent, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle renfermoit furent altérés ; l'air chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption ; et la vie humaine, qui, jusques-là, duroit près de mille ans, se raccourcit peu à peu. Ainsi devoient disparoître et s'effacer les restes de la première institution. La nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même à son égard, depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

### *Postérité de Cham maudite par Noé.*

NOÉ transmit à ses enfans les saintes vérités de la Religion, et particulièrement la Tradition de la promesse divine sur le Rédempteur futur. Il conserva aussi les arts, tant ceux qui servoient de fondement à la vie humaine, que ceux qui avoient été inventés après. Les premiers arts que les hommes apprirent d'abord, et apparemment de leur Créateur, sont l'agriculture, l'art pastoral, celui de se vêtir, et celui de se loger. Aussi ne voyons-nous pas le commencement de ces arts en Orient, parce qu'ils y furent connus dès l'origine du monde. Noé planta la vigne, qui étoit sans doute connue avant ce temps-là; mais au lieu qu'auparavant on se contentoit d'en manger le fruit, il découvrit l'usage qu'on pouvoit faire du raisin, en en exprimant la liqueur, et en la conservant. Un jour ayant bu du vin dont il ne connoissoit point encore la force, il tomba dans une ivresse involontaire, et s'endormit dans sa tente. Pendant son sommeil, il se trouva par hasard découvert d'une manière indécente, et contraire à la pudeur. Cham l'ayant aperçu dans cet état, n'eut pas pour son père le respect qu'il lui devoit, et il alla aussitôt le dire à ses frères. Sem

et Japhet furent plus respectueux ; et au lieu de faire des railleries, ils prirent un manteau, et marchant à reculons, ils couvrirent la nudité de leur père. A son réveil, Noé apprit de quelle manière Cham l'avoit traité ; il le maudit dans la personne de Chanaan son fils, et il prédit que la bénédiction divine ne s'étendroit pas sur ses descendans, en ces termes : « Chanaan sera maudit ; il deviendra, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem, et Chanaan sera son esclave. Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et Chanaan sera son esclave. » Noé prononça cette malédiction, non par un mouvement de colère, ni par aucun ressentiment, mais par esprit de prophétie. Il ne maudit pas nommément Cham, que Dieu avoit béni avec ses frères ; mais il le soumit indirectement à la malédiction, en la prononçant contre son fils Chanaan. L'événement a justifié depuis, la prédiction de Noé. Les Chananéens ont été exterminés ou réduits en servitude par les Israélites qui tiroient leur origine de Sem. Noé vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge. Dieu prolongea ses jours, et il voulut que ses descendans demeurassent durant ce long intervalle, sous les yeux de leur père commun : c'étoit un moyen ménagé par sa providence pour

conserver parmi les hommes la tradition des vérités capitales de la Religion, et la mémoire des faits anciens, dont Noé seul étoit instruit par lui-même. Noé mourut à l'âge de 950 ans, recommandable par la grandeur et la fermeté de sa foi. Ce fut par cette foi, qu'ayant reçu un avertissement du Ciel, et craignant ce qui n'avoit encore alors aucune apparence, il bâtit l'arche pour sauver sa famille. Par-là il condamna le monde incrédule, et il devint héritier de la justice, qui vient de la foi. Il fut au temps de la colère la réconciliation du genre humain, et le dépositaire de l'alliance faite avec le monde, par laquelle Dieu s'engageoit à ne plus faire périr toute chair par le déluge.

---

## *Tour de Babel.*

LES trois enfans de Noé et leurs descendans habitoient d'abord tous dans le même pays, et parloient la même langue. Ce pays étoit la Mésopotamie ; mais lorsqu'ils se furent multipliés, au point de ne pouvoir plus demeurer ensemble, ils dirent entr'eux : « Allons, bâtissons une ville et une tour qui s'élève jusqu'au Ciel, et rendons notre nom célèbre, avant que nous nous dispersions par toute la terre. » Comme il n'y avoit point en ce lieu de

pierres pour bâtir, ils s'avisèrent de faire de la brique, et de la cuire au feu. Ils se mirent donc à travailler, se servant de briques au lieu de pierres, et de bitume au lieu de ciment. Ils étoient résolus de ne quitter cet ouvrage qu'après l'avoir achevé. L'entreprise déplut à Dieu, parce qu'elle étoit inspirée par l'orgueil. Le Seigneur confondit leur langage; en sorte qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres. Ils furent donc contraints d'abandonner l'ouvrage. C'est pour cela que cette ville fut appelée *Babel*, c'est-à-dire, *confusion;* parce que le Seigneur y confondit le langage des hommes; et de-là il les dispersa dans tous les pays du monde. A mesure qu'ils se multiplièrent, la terre se peupla de proche en proche; on passa les montagnes, on traversa les fleuves, puis les mers, et l'on établit de nouvelles habitations. C'est à cette époque que l'on voit tout commencer. Les bourgades et les villes s'élèvent; les mœurs se polissent; les empires se forment, et les lois s'établissent. Il n'y a point d'histoire ancienne, où il ne paroisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde: mais une chose bien remarquable, c'est que tous les grands événemens qui s'étoient passés avant la dispersion, se sont conservés dans la mémoire de tous les peuples. L'âge d'or ou l'état d'innocence, la chute de l'homme, le siècle

de fer, c'est-à-dire, du désordre et du malheur, l'audace et l'impiété des géans, le déluge universel, la conservation d'un seul homme juste; en un mot, toutes les choses dont les hommes étoient instruits dans le temps qu'ils étoient unis par le lien d'une même langue, n'ont jamais été entièrement oubliées. On en retrouve des traces sensibles dans l'histoire de toutes les nations; mais tout ce qui est arrivé depuis la dispersion des hommes, quelque extraordinaire, quelque éclatant qu'il ait été, n'a pas été universellement connu: preuve manifeste que le lien de communication, qui jusques-là avoit subsisté entre les hommes, fut alors entièrement rompu, et qu'ils se divisèrent en différentes sociétés absolument séparées les unes des autres. Des trois fils de Noé est sortie toute la race des hommes qui sont sur la terre. La famille de Cham occupa la Palestine, qui prit le nom du pays de Chanaan; celle de Japhet s'établit dans diverses contrées de l'Occident; celle de Sem, père du peuple Hébreu, habita la Chaldée.

---

## *Corruption des hommes. Commencement de l'idolâtrie.*

LES descendans de Cham marchèrent sur les traces de leur père, et héritèrent de

la malédiction prononcée contre lui; mais la postérité de Japhet, et surtout celle de Sem, demeurèrent long-temps dans la crainte de Dieu, dans la pureté de son culte, et dans l'attente du Sauveur promis. Ces heureuses dispositions s'affoiblirent peu à peu. Les anciennes traditions furent altérées par des fables ; et après la mort de Noé, la famille de Sem se pervertit comme les autres : elle oublia Dieu et ses promesses. Aussi la corruption devint presque générale, et l'idolatrie, qui est si favorable aux passions, commença à s'établir. On méconnut le Créateur, et l'on prostitua aux créatures le culte suprême qui n'est dû qu'à leur Auteur. « O aveuglement déplorable! s'écrie un écrivain sacré : les hommes environnés des bienfaits de Dieu, ont méconnu la main qui les répand. A la magnificence des ouvrages qui frappent nos yeux, ils n'ont pas su en reconnoître l'Ouvrier; ils se sont persuadés que le feu, l'air, les vents, les étoiles, l'eau, le soleil, la lune, étoient les dieux qui gouvernent le monde; et ils ont divisé un nom, dont la majesté consiste à être incommunicable. D'autres, pour flatter leurs souverains, leur ont érigé des autels, malheureux d'offrir leur encens à des hommes vicieux! S'ils ont eu assez de lumières pour connoître les biens du siècle, et pour estimer les grands de la terre, combien ne leur

étoit-il pas plus facile de connoître le Maître du monde, et de lui rendre les hommages qui lui sont dus! L'aveuglement alla jusqu'à adorer des statues inanimées, et attribuer la divinité aux ouvrages de la main des hommes; l'or, l'argent, des figures d'animaux, des pierres façonnées au gré des ouvriers, eurent les honneurs divins. On mit sa confiance dans un tronc inutile, auquel l'homme avoit donné sa propre figure, ou celle d'un animal. Il le peignit de diverses couleurs, il l'attacha à un mur, où ce dieu ne pouvoit se soutenir sans le secours du fer qui le retient. Il le consulta ensuite sur ses biens, sur le sort de ses enfans, sur le succès d'une alliance; il lui adressa des vœux, et il n'eut pas honte de parler à une idole stupide, de demander la santé à un être insensible, la vie à un mort. » A la fin, l'homme divinisa ses propres passions, et par une erreur si grossière, il vint à bout d'étouffer les remords de la conscience, jusqu'à commettre, par principe de Religion, des crimes qui font horreur à la nature. L'idolâtrie a été la source de tous les désordres. Ce culte abominable a fait oublier les règles les plus essentielles de la morale, et a introduit les plus grands excès. Les haines, les jalousies, les adultères, les sacrifices nocturnes, les veilles pleines d'infamie, les passions qui outra-

gent la nature étoient les mœurs communes des peuples idolâtres ; et ils trouvoient des modèles de tous ces crimes dans les dieux qu'ils s'étoient forgés. Un si grand mal faisoit des progrès étranges ; et les hommes s'enfonçoient dans cet abîme, sans que rien pût les retenir.

---

*Vocation d'Abraham. Seconde promesse. Conversion future des Gentils.* An du monde 2083.

Il étoit de la bonté divine d'opposer une digue au torrent de l'idolâtrie, qui alloit entraîner toutes les nations. Sans abandonner les autres peuples, qui ne devoient imputer qu'à eux-mêmes leur aveuglement, Dieu résolut de se réserver du moins un petit nombre d'adorateurs, de conserver entre leurs mains le dépôt de la révélation primitive, et de placer au milieu du monde connu, un exemple visible de la Providence, qui pût convaincre le genre humain, dans tous les siècles, que Dieu n'avoit jamais cessé de veiller sur lui. Abraham, qui descendoit de Sem, fut choisi pour être la tige et le père de ce nouveau peuple. Dieu lui ordonna de quitter la Chaldée; il lui promit de multiplier sa postérité, et de la mettre un jour en possession du pays de Chanaan, où il vouloit

établir son culte. « Sortez de votre patrie, lui dit le Seigneur : quittez votre famille, et venez dans le pays que je vous montrerai. Je donnerai cette contrée à votre postérité, que je multiplierai comme les étoiles du ciel et comme les sables de la mer. » A cette promesse, Dieu joignit quelque chose de bien plus illustre. Ce fut cette grande bénédiction qui devoit être répandue sur tous les peuples du monde, en Jésus-Christ sorti de sa race : *Toutes les nations de la terre seront bénies en vous*, c'est-à-dire, *en celui qui naîtra de vous*, comme Dieu lui-même l'explique dans la suite. Par cette parole, Abraham est fait le père de tous les croyans, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre. En cette promesse étoit renfermée la venue du Messie, déjà promis à nos premiers parens, comme vainqueur du démon. Ici, il est montré comme l'auteur d'une grande bénédiction répandue sur tous les peuples du monde. Ces peuples étoient plongés dans l'idolâtrie. Dieu promet qu'en celui qui sortira de sa race, toutes ces nations aveugles qui oublioient leur Créateur, seroient un jour bénies, c'est-à-dire, rappelées à la connoissance de Dieu, dans laquelle se trouve la véritable bénédiction. Ainsi, ce germe béni, promis à Eve, sera aussi le germe et le rejeton

d'Abraham ; ainsi, cette victoire qu'il doit remporter sur le démon, consistera à rappeler les hommes à la connoissance et au culte du Créateur. Ainsi, ce fils d'Eve et d'Abraham renversera dans l'univers l'empire du démon, en détruisant l'idolâtrie, qui n'est autre chose que le culte du démon, et en rétablissant celui du vrai Dieu. Voilà le caractère auguste du Sauveur promis à Eve et à Abraham. La conversion des Gentils, c'est-à-dire, des païens, est toujours marquée dans les Ecritures comme l'œuvre distinctive du Messie. Abraham crut à la promesse de Dieu, et obéit à son ordre. Il partit de la Chaldée sans savoir où il alloit. Il emmena avec lui *Tharé*, son père, *Sara*, sa femme, et *Lot*, son neveu. Le pays où Dieu les conduisit, fut la terre de Chanaan, ainsi appelée, parce qu'elle étoit habitée par les descendans de Chanaan, fils de Cham. A son arrivée dans ce pays, Abraham y éleva un autel au Seigneur, et l'invoqua. Dieu lui apparut une seconde fois, et lui promit de donner à sa postérité cette terre où il se trouvoit, pour être la demeure fixe de ses descendans et le siége de la Religion ; mais il lui prédit en même temps que cette promesse ne s'exécuteroit qu'à la quatrième génération, et après une longue servitude dans un pays étranger. Nous rapporterons dans la suite les raisons de ce délai.

### *Abraham délivre Lot.*

LOT ne resta pas long-temps uni avec Abraham. Comme ils étoient tous deux fort riches en troupeaux, et que le pays qu'ils occupoient ne suffisoit plus pour les nourrir, ils furent obligés de se séparer. Lot alla demeurer à Sodome, ville dont les habitans étoient très-méchans, et que Dieu punit dans la suite, d'une manière terrible. Quelque temps après l'arrivée de Lot, il s'éleva une guerre entre le roi de cette ville et les rois des contrées voisines. Ceux-ci vinrent ravager le territoire de Sodome, entrèrent dans la ville, y firent un grand butin, et emmenèrent captifs beaucoup de citoyens. Lot étoit du nombre des prisonniers. Abraham, dans un royaume étranger, vivoit néanmoins respecté et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture protégées de Dieu, lui attiroient ce respect. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, et traitoit d'égal avec les rois voisins. Lorsqu'il eut appris la captivité de son neveu, il arma sur-le-champ trois cents dix-huit de ses plus braves serviteurs ; et, plein de confiance en Dieu, il fondit avec cette petite troupe sur les vainqueurs, les mit en fuite, et reprit Lot

avec les autres prisonniers et tout le butin. Pénétré de reconnoissance, le roi de Sodome alla au-devant de son libérateur; et Melchisédech, roi de Salem, son allié, offrit du pain et du vin, parce qu'il étoit Pontife du *Très-Haut;* puis il bénit Abraham, en disant : « Qu'Abraham soit béni du Seigneur. Béni soit le Très-haut, qui a livré nos ennemis entre vos mains. » Abraham donna à Melchisédech la dîme de tout ce qu'il avoit pris sur les ennemis vaincus. Dans la personne de ce roi pontife, Abraham honoroit le Messie futur que ce grand-prêtre représentoit; car c'est du Messie qu'il est écrit : « Vous êtes prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Toute la tradition a remarqué, dans l'oblation de Melchisédech, l'image de celle qui se fait sur nos autels. Rien n'est en effet plus digne d'admiration, que de voir long-temps avant Moïse, le seul homme à qui l'Ecriture donne le nom de prêtre du Dieu Très-Haut, n'offrir pour tout sacrifice que le pain et le vin. « Nous voyons, dit saint Cyprien, la figure et le signe du sacrifice du Seigneur dans l'oblation du grand-prêtre Melchisédech. » Car l'Ecriture rapporte de lui qu'étant roi de Salem, il offrit le pain et le vin, parce qu'il étoit Pontife du Dieu suprême, et qu'en cette qualité il bénit Abraham. Nous ne pouvons douter qu'en tout cela il ne

fût la figure de J. C.; puisque le Saint-Esprit nous le dit clairement dans le psaume, où le prophète, parlant dans la personne du Père céleste, adresse à son Fils ces paroles : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore ; vous êtes Prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. » Il est visible qu'un tel ordre a un rapport essentiel à ce qui est dit de Melchisédech, qu'il étoit Prêtre du Très-Haut, qu'il offrit le pain et le vin, et qu'il bénit Abraham, en quoi il a été l'expresse figure de J. C.; car, qui peut être appelé avec plus de vérité Prêtre du Dieu suprême que N. S. J. C., qui a offert à Dieu son Père un sacrifice, et le même sacrifice que lui avoit offert Melchisédech, c'est-à-dire, le pain et le vin, devenus son corps et son sang? Afin donc que le Pontife Melchisédech pût bénir Abraham avec autorité, l'image du sacrifice de J. C. dut nécessairement précéder, comme il est rapporté dans la Génèse ; et c'est pour rendre cette image parfaite, que N. S. a offert le pain et le vin : car, comme il est lui-même l'accomplissement de tout ce qui l'a figuré, il a rempli, par son sacrifice, la vérité de celui qui en avoit été seulement la représentation.

---

*Naissance d'Isaac. Circoncision ordonnée.*

SARA, femme d'Abraham, n'avoit point eu d'enfans, et se voyoit hors d'âge d'en avoir; mais ayant une esclave, nommée Agar, elle la donna pour épouse à son mari. Il étoit alors permis d'épouser plusieurs femmes, à cause de la nécessité de multiplier la race humaine. Sara dit donc à Abraham : « Vous voyez que le Seigneur m'a rendue stérile. Prenez, je vous prie, mon esclave, afin que je puisse avoir des enfans par elle. » Abraham se rendit au désir de Sara : il épousa Agar, et il en eut un fils qu'il nomma Ismaël; mais ce n'étoit pas de lui que devoit sortir le peuple élu, tant de fois promis à Abraham; c'étoit d'un fils de la femme libre, de Sara, qui étoit stérile. Treize ans après, Dieu apparut à Abraham, sous la figure de trois Anges, symbole de la sainte Trinité, et lui renouvela la promesse qu'il lui avoit déjà faite. « Je suis le Dieu tout-puissant : marchez en ma présence, et soyez parfait : je ferai alliance avec vous, et je multiplierai votre race jusqu'à l'infini; je bénirai Sara votre femme, et elle aura un fils, que je bénirai aussi. » Abraham étoit alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans. Il se prosterna le visage contre terre :

« Seigneur, répondit-il, je serai content si vous me conservez Ismaël. » Dieu ajouta : « Dans un an, Sara mettra au monde un fils, que vous nommerez Isaac. Ismaël sera la tige d'un peuple nombreux, et possesseur d'une vaste contrée ; mais il ne sera point l'héritier de ma promesse : c'est par Isaac que je veux l'accomplir ; et voici les conditions de l'alliance que je fais avec vous et avec votre postérité. Vous pratiquerez la Circoncision ; vous et vos descendans, vous porterez sur votre chair le signe de cette alliance. » Abraham ayant entendu la promesse que Dieu lui faisoit, n'hésita point, et n'eut pas la moindre défiance. Il ne considéra point qu'étant âgé de près de cent ans, son corps étoit déjà comme mort, et que la vertu de concevoir étoit éteinte dans Sara ; mais espérant contre toute espérance, il se fortifia par la foi, et rendit graces à Dieu, parce qu'il étoit pleinement persuadé que Dieu est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis. Le Seigneur visita Sara, comme il l'avoit promis. Elle conçut, et mit au monde un fils dans sa vieillesse, au temps que Dieu lui avoit marqué. Abraham le nomma Isaac, c'est-à-dire, enfant de ris, enfant de joie, enfant de promesse. Il le circoncit le huitième jour. Sara le nourrit elle-même, toute occupée de cette pensée : qui auroit jamais dit à Abraham que Sara, âgée et

stérile, nourriroit de son lait un fils qu'elle lui auroit enfanté, lorsqu'il seroit déjà vieux? Ainsi Dieu préparoit-il les hommes à croire un jour l'enfantement d'une Vierge, en rendant féconde une femme nonagénaire et stérile. Ainsi disposoit-il de loin l'esprit humain à croire le mystère de la sainte Trinité, en montrant dans cette apparition à Abraham, une image de ce mystère. Trois Anges se présentent à Abraham, et l'Ecriture leur donne en nombre singulier le grand nom de Dieu, le nom incommunicable de *Jehovah*. Abraham, qui en voit trois, n'en adore qu'un seul, ne parle que comme à un seul. Ce grand mystère, qui depuis a été découvert dans l'Evangile, n'étoit montré dans l'ancien Testament que sous des voiles, et ne pouvoit être vu que par ceux qui avoient dès lors l'esprit du Christianisme.

---

## *Sacrifice d'Abraham.*

DIEU ne se contenta pas de promettre à Abraham que le Rédempteur du monde sortiroit de sa race, il voulut encore lui mettre sous les yeux une image de la manière dont se feroit cette Rédemption. Abraham voyoit avec joie son fils Isaac croître sous ses yeux et se fortifier. Cet

enfant de bénédiction étoit déjà grand, lorsque Dieu mit son serviteur à une dernière, mais terrible épreuve. « Prenez Isaac, lui dit le Seigneur, prenez ce fils unique, qui vous est cher, et allez me l'offrir en holocauste sur une montagne que je vous montrerai. « A cet ordre, si capable de révolter la nature, Abraham ne répondit que par une prompte obéissance. Durant trois jours, il disposa tout pour ce grand sacrifice. Il s'arma de l'épée qui devoit percer cette victime si tendrement aimée. Il prit le feu qui devoit la consumer, et il mena Isaac, chargé du bois nécessaire pour l'holocauste. Ils arrivèrent au lieu indiqué. C'étoit la montagne même du Calvaire, où deux mille ans après, le Fils unique de Dieu devoit être immolé par son Père. Abraham y dressa un autel : il y attacha Isaac, qui présentoit le sein à son Père, tout prêt à le frapper. Le couteau étoit déjà levé, lorsque l'Ange du Seigneur lui cria : « Arrêtez, Abraham, c'est assez ; je connois maintenant votre foi, puisque pour m'obéir, vous n'avez point épargné votre Fils unique : je jure par moi-même que, pour récompenser cette action, je vous bénirai, et je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel, et comme les grains de sable qui sont sur les bords de la mer. *Toutes les nations de la terre seront bénies en celui*

*qui sortira de vous*, parce que vous avez obéi à ma voix. » On s'aperçoit aisément par le récit même, qu'outre le dessein d'éprouver la foi de son serviteur, Dieu en avoit encore un autre, plus grand et plus sublime; c'étoit de lui apprendre qu'il livreroit un jour lui-même son propre Fils à la mort, pour sauver les hommes. Cette action, que Dieu commande à Abraham, étoit une vive image du sacrifice futur de J. C. La figure et la vérité se ressemblent si fort, qu'on ne peut voir l'une sans se souvenir de l'autre. Isaac, chargé du bois de son sacrifice, représente J. C., portant sa croix. La même montagne a servi d'autel à l'un et à l'autre. Isaac qui consent à être immolé, est néanmoins lié comme s'il mouroit par force. J. C., qui a donné sa vie avec une souveraine liberté, a été attaché par des clous, afin que son sacrifice volontaire eût les dehors humilians d'un supplice forcé. Abraham, malgré sa tendresse, commande à son fils de mourir. Le Père céleste donne le même ordre à son Fils, l'objet éternel de sa complaisance. J. C. et Isaac sont obéissans jusqu'à la mort, et survivent l'un et l'autre à leur sacrifice; mais Isaac n'est immolé et ne ressuscite qu'en figure; au lieu que J. C. donne sa vie, et la reprend réellement. Ces deux scènes, si touchantes et si semblables, n'ont-elles pas un rapport manifeste

entre elles ? Peut-on douter, en les lisant, que la première n'ait été ordonnée pour préparer à la seconde ? peut-on se refuser à cette vérité frappante, que l'ancien Testament n'est que la prédiction du nouveau ? La prédiction est sans doute voilée d'abord ; mais le voile se lève peu à peu, et laisse voir ensuite l'objet à découvert, quand le temps de la manifestation est arrivé.

---

### *Mariage d'Isaac. Renouvellement de la Promesse.*

ABRAHAM, qui étoit déjà avancé en âge, songea à donner une épouse à son fils Isaac. Il ne voulut point la prendre dans le pays de Chanaan, mais dans la Mésopotamie, où étoit sa famille. Il envoya donc en ce pays son serviteur Eliézer, avec ordre d'en amener l'épouse que Dieu destinoit à Isaac, persuadé qu'il lui feroit connoître sa volonté par quelque signe. Arrivé près de la ville où demeuroit Nachor, frère d'Abraham, Eliézer aperçut une fontaine. Il conjura le Seigneur de lui désigner celle qu'il étoit venu chercher, et il prit cette marque pour la reconnoître. Lorsque les filles de la ville viendront, selon leur coutume, puiser de l'eau à cette fontaine, faites, Seigneur, que celle qui après m'avoir donné à boire, m'en offrira

pour mes chameaux, soit l'épouse que vous avez choisie pour Isaac. A peine avoit-il achevé sa prière, qu'il vit paroître une jeune fille, parfaitement belle, et d'une grande modestie. C'étoit Rebecca, fille de Bathuel, petite-fille de Nachor. Eliézer s'approcha d'elle, et lui demanda à boire. « Très-volontiers, répondit-elle ; et de plus, je tirerai de l'eau pour vos chameaux. » A ce signe, Eliézer connut qu'elle devoit être l'épouse de son jeune maître. Il lui donna à l'instant des pendans d'oreilles et des bracelets d'or. Après avoir remercié le Seigneur, il suivit Rebecca dans la maison de son père ; y étant entré, il déclara qu'il étoit le serviteur d'Abraham, et il exposa le sujet de son voyage. Bathuel ne douta point que ce ne fût la volonté de Dieu, et consentit au mariage. Alors le fidèle serviteur se prosterna, et adora le Seigneur, qui l'avoit fait réussir dans cette affaire importante. Il fit ensuite de riches présens à Rebecca et à sa famille, et l'on se mit à table pour souper. Le lendemain, Eliézer vouloit retourner vers son maître; mais on cherchoit à le retenir plus long-temps. Enfin l'on convint de s'en rapporter à la décision de Rebecca. Elle déclara qu'elle étoit prête à suivre Eliézer. On la laissa donc partir, accompagnée de sa nourrice ; et on lui souhaita toutes sortes de prospérités. Lorsque les voyageurs approchoient

du lieu où demeuroit Abraham. Isaac, qui étoit sorti sur le soir pour méditer dans la campagne, vit de loin venir les chameaux, et alla au-devant. Rebecca l'aperçut, et elle dit à Eliézer : « Quel est cet homme qui s'avance vers nous ? » C'est mon jeune maître, lui répondit-il. Aussitôt elle descendit de son chameau, et se couvrit de son voile. Isaac fit entrer Rebecca dans la tente de Sara, qui étoit morte, et l'affection qu'il eut pour elle, adoucit la douleur qu'il ressentoit de la perte de sa mère. Abraham mourut quelque temps après dans une heureuse vieillesse, et Isaac fut l'héritier de tous ses biens. Alors Dieu lui apparut, et lui renouvela la promesse qu'il avoit faite à son Père : « Je serai avec vous, lui dit le Seigneur, et je vous bénirai. Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel, *et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de vous ;* parce qu'Abraham a obéi à ma voix, et qu'il a gardé mes commandemens. »

---

## *Naissance de Jacob et d'Esaü.*

ISAAC étoit âgé de quarante ans, quand il épousa Rebecca. Quoiqu'il fût l'héritier de la promesse qui annonçoit à Abraham une postérité nombreuse, il n'eut point d'enfans dans les vingt premières années

de son mariage. Dieu, pour éprouver sa foi et sa soumission, laissa Rèbecca stérile pendant ce long intervalle. Enfin, il exauça les prières qu'Isaac ne cessoit de lui adresser pour obtenir la fécondité de son épouse, et elle devint mère de deux jumeaux; mais ses enfans s'entrechoquoient dans son sein, ce qui l'inquiéta, et lui fit dire : « Si cela devoit m'arriver, qu'étoit-il besoin que je devinsse féconde? » Elle alla donc toute effrayée consulter le Seigneur, qui lui répondit : « Vous portez dans votre sein deux enfans, dont chacun sera le chef d'un grand peuple. Ils seront ennemis l'un de l'autre; l'aîné sera assujetti au plus jeune, et la postérité du dernier aura l'avantage sur celle du premier. » Par cette réponse, Dieu révéla à Rebecca que la bénédiction d'Abraham, à laquelle étoit attachée la promesse du Messie, passeroit au cadet par préférence à l'aîné. Car, quoique ce peuple élu de Dieu dût s'étendre par la génération, et que la bénédiction suivît le sang, cependant, pour marquer la souveraine liberté de son choix et la gratuité de ses dons, le Seigneur choisit le plus jeune des enfans d'Isaac, et lui donna la préférence sur l'aîné. Lorsque le temps des couches de Rebecca fut arrivé, l'enfant qui vint au monde le premier, étoit roux et tout velu comme une peau de bête. On le nomma Esaü. L'autre sortit

aussitôt, tenant de sa main le pied de son frère. Il fut nommé Jacob. Quand ils furent grands, Esaü devint un habile chasseur, et il étoit toujours dans les champs. Jacob, au contraire, d'un caractère simple et paisible, demeuroit à la maison. Isaac aimoit Esaü, qui lui faisoit manger de sa chasse; mais Rebecca chérissoit Jacob. Un jour que celui-ci avoit apprêté un plat de lentilles, Esaü, qui revenoit des champs, las et affamé, le pria de lui donner de ce mets. Jacob, instruit par sa mère des desseins de Dieu sur lui, voulut néanmoins tenir de la cession volontaire de son frère, ce qui lui appartenoit déjà par l'élection divine; et profitant de l'occasion qui se présentoit: « Vendez-moi, lui dit-il, votre droit d'aînesse. » Esaü y consentit, en disant: Je m'en vais mourir; à quoi me servira mon droit d'aînesse? Jacob ajouta: Jurez-le-moi donc tout-à-l'heure; et il le lui jura. Alors, Jacob lui donna du pain et le plat de lentilles. Esaü mangea et but, et s'en alla ensuite, sans se mettre beaucoup en peine de ce qu'il avoit vendu son droit d'aînesse. Cependant c'étoit à ce droit que l'on croyoit attachés l'alliance spirituelle avec Dieu, et le privilége de faire passer à ses descendans la bénédiction promise à Abraham et à Isaac. Cette bénédiction regardoit principalement la naissance du Messie. Dieu avoit promis à

Abraham que le Sauveur naîtroit de lui par les descendans d'Isaac, et l'on étoit persuadé que cet honneur étoit réservé à l'aîné de la famille. Ainsi, en vendant son droit d'aînesse, Esaü renonçoit au bonheur inestimable de donner la naissance au Messie. Il renonçoit aux promesses, au Messie même, et à l'unique espérance de l'univers. C'est pour cela que S. Paul l'appelle un *profane*, d'avoir mis à prix, et à un si vil prix, une chose aussi sainte que le privilége attaché à sa qualité d'aîné.

---

### *Jacob béni par Isaac.*

REBECCA, qui connoissoit la volonté de Dieu, vouloit faire tomber sur Jacob les priviléges de l'aîné. La chose étoit commencée par la cession d'Esaü ; mais il falloit qu'elle fût confirmée par la bénédiction du père. Isaac étoit alors âgé de cent trente-sept ans, et ses yeux étoient obscurcis, au point qu'il ne pouvoit plus voir. Il songeoit à bénir son fils aîné avant de mourir. Il lui commanda d'aller à la chasse, et d'en rapporter quelque chose dont il pût manger, afin qu'après avoir pris son repas, il le bénît. Rebecca entendit cet ordre qu'Isaac donnoit à Esaü ; elle en avertit Jacob. « Allez, mon fils, lui dit-elle, allez au troupeau, apportez-

moi deux des meilleurs chevreaux que vous trouverez ; j'en apprêterai à manger pour votre père, comme je sais qu'il l'aime, et vous lui en présenterez, afin qu'après en avoir mangé il vous bénisse. » Lorsque tout fut prêt, elle revêtit Jacob des habits d'Esaü. Elle lui couvrit les mains et le cou de peaux de bêtes, de sorte qu'à la voix près, Jacob étoit tout-à-fait semblable à Esaü. En cet état, Jacob porta à son père ce qui avoit été préparé. Quand Isaac eut mangé et bu, il voulut, avant de donner sa bénédiction, s'assurer que c'étoit son fils aîné. Il lui dit donc : « Approchez, mon fils, afin que je vous touche, et que je connoisse si vous êtes Esaü. » Jacob s'approcha. Isaac, lui ayant tâté les mains, crut, à la vraisemblance, que c'étoit véritablement Esaü, et il le bénit. Par cette bénédiction, il transporta au plus jeune tous les priviléges de l'aîné ; et trompé en apparence, il exécuta en effet les desseins de Dieu. Cette méprise est un grand mystère : Dieu la fit servir à représenter ce qui devoit arriver aux Juifs. Ils étoient le premier peuple de Dieu, et comme tel, ils avoient droit à la bénédiction promise à Abraham ; mais ils s'en sont rendus indignes, et elle a été transférée aux Gentils, qui ne sont venus qu'après les Juifs. « Histoire admirable, s'écrie S. Augustin ! C'est un tableau d'un événement passé, et

en même temps une prophétie des choses futures. Ce qui s'y passe se fait sur la terre, mais tout s'y conduit par l'ordre du Ciel. Les hommes en sont les acteurs et les instrumens ; mais Dieu seul en est l'arbitre et le souverain modérateur. » Esaü, à son retour, entra en fureur. Il jeta de grands cris, et il ne se consola que par la pensée d'une vengeance cruelle, qu'il étoit résolu de tirer de Jacob. La mort de mon père viendra, disoit-il en lui-même ; alors je tuerai celui qui m'a supplanté, et je me vengerai du tort qu'il m'a fait.

---

### *Départ de Jacob. Renouvellement de la Promesse.*

REBECCA, qui craignoit les suites du ressentiment d'Esaü, conseilla à Jacob de s'éloigner de la maison paternelle. Il se présenta un moyen de faire agréer ce conseil à Isaac. Esaü avoit épousé deux femmes du pays de Chanaan ; et cette alliance causoit bien du chagrin à son père. Rebecca prit de là occasion de persuader à Isaac qu'il falloit envoyer Jacob en Mésopotamie, pour y choisir une épouse dans sa famille. Isaac appela donc Jacob, et lui dit : « Ne prenez point de femme entre les filles de Chanaan ; mais allez en Mésopotamie, dans la maison de votre mère,

et épousez une des filles de Laban, votre oncle. Que le Dieu tout-puissant vous donne, et à votre postérité, après vous, les bénédictions qu'il a promises à Abraham. » Jacob partit de la maison de son père, seul, à pied, un bâton à la main. Sur le soir, étant arrivé en un lieu, qui fut depuis appelé *Bethel*, il s'y arrêta pour se reposer. Il prit une pierre, qu'il mit sous sa tête, et s'endormit. Dans ce dénuement entier, où il étoit de la part des hommes, Dieu, qui le protégeoit, ne le laissa pas sans consolation. Durant son sommeil, Jacob eut une vision mystérieuse. Il vit une échelle, qui d'un bout touchoit au Ciel, et de l'autre à la terre : des Anges y montoient et en descendoient. Il vit aussi le Seigneur, appuyé sur le haut de l'échelle, qui lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham et d'Isaac ; je vous donnerai et à vos descendans le pays où vous êtes ; votre postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre. Vous vous étendrez de l'orient à l'occident, et du septentrion au midi : *Toutes les nations de la terre seront bénies en vous, et dans celui qui sortira de vous*. Je suis avec vous, et je vous protégerai partout où vous irez : je vous ramenerai dans ce pays, et je ne vous quitterai point que je n'aie accompli tout ce que j'ai dit. » A son réveil, Jacob s'écria : « Le Seigneur est vraiment ici, et

je ne le savois pas. » Dans la frayeur dont il étoit saisi, il ajouta : « Que ce lieu est redoutable! C'est ici la maison de Dieu et la porte du Ciel. » Jacob, s'étant levé de grand matin, prit la pierre qui lui avoit servi de chevet; il l'érigea en monument, et la consacra en y versant de l'huile. C'étoit la coutume de ces premiers temps, d'ériger partout ces sortes de monumens de ce qui arrivoit. La postérité conservoit avec soin ces monumens, et n'oublioit point à quelle occasion ils avoient été dressés. Jacob continua son voyage, et arriva en Mésopotamie. Il s'arrêta dans un champ, où il aperçut un puits et plusieurs troupeaux de brebis, qui se reposoient auprès. Il demanda aux bergers s'ils connoissoient Laban, petit-fils de Nachor. Voici, lui répondirent-ils, sa fille Rachel, qui vient avec son troupeau. Alors Jacob s'approcha du puits; il ôta la pierre qui en fermoit l'entrée, et fit boire les brebis de Laban son oncle. Il déclara ensuite à Rachel qu'il étoit le fils de Rebecca. La jeune fille alla sur-le-champ avertir son père, qui accourut au-devant de Jacob, l'embrassa tendrement, et le mena chez lui. Telles étoient les mœurs des temps heureux; mœurs simples et innocentes, dont on regrette la perte, quand on a le sens droit et le cœur libre de passions. On retrouve dans les anciens auteurs profanes

la même simplicité de mœurs. C'est une nouvelle preuve de l'antiquité des Livres saints.

---

### *Séjour de Jacob chez Laban.*

LABAN donna d'abord à Jacob de grands témoignages d'affection ; il le chargea du soin de ses troupeaux, et lui fit épouser ses deux filles, Lia et Rachel. Dieu multiplia extrêmement les brebis de Laban, à cause de Jacob, qui continua pendant quatorze ans ses services à son oncle. Ce temps expiré, Jacob songeoit à s'en retourner vers son père ; mais Laban, qui voyoit son bien s'accroître entre les mains de Jacob, par la bénédiction que Dieu donnoit à son travail, le pria de rester encore quelques années auprès de lui, et de ne point abandonner le soin de ses troupeaux. Jacob y consentit, à condition qu'on lui céderoit un certain nombre de brebis, et qu'elles seroient pour son compte. La condition fut acceptée, et Jacob demeura encore six ans au service de Laban. Dieu bénit plus que jamais le travail et l'industrie de Jacob. La part qui lui avoit été cédée se multiplia merveilleusement ; et en peu de temps, Jacob devint si riche, que Laban et ses fils en furent jaloux. Ils employèrent toutes sortes de moyens pour traverser les

succès de Jacob ; ils changèrent plusieurs fois les conditions du traité. Le refroidissement de Laban fit renaître dans le cœur de Jacob le désir de retourner vers son père. Tandis qu'il étoit occupé de cette pensée, et qu'il cherchoit à connoître la volonté de Dieu, le Seigneur lui ordonna de partir, et lui promit de le protéger dans ce voyage. Jacob ayant donc pris le temps où Laban étoit absent, partit secrètement avec tout ce qu'il possédoit. Laban ne fut instruit de son départ que trois jours après. Aussitôt il se mit à le poursuivre tout en colère. Lorsqu'il étoit près de rejoindre son gendre, Dieu lui apparut, et lui défendit de dire la moindre parole offensante à Jacob. Laban se contenta donc de se plaindre à lui d'un départ si précipité. Jacob lui exposa les raisons de sa conduite ; il se plaignit à son tour de la manière injuste dont Laban en avoit usé à son égard. « Est-ce là, lui dit-il, ce que je méritois après vingt années de services pénibles ? Vos brebis et vos chèvres n'ont point été stériles ; je n'ai point mangé les moutons de votre troupeau. Si quelque brebis étoit dévorée par les loups, ou enlevée par les voleurs, j'en portois la perte, et vous m'en faisiez rendre compte. J'étois brûlé par l'ardeur du soleil durant le jour, et transi de froid durant la nuit ; le sommeil fuyoit loin de mes yeux. Voilà

comme je vous ai servi pendant vingt années entières. Après tant de fatigues, vous m'auriez renvoyé les mains vides, si le Dieu de mon père ne m'eût assisté ; mais il a eu égard à mon affliction ; il a béni mon travail, et arrêté vos mauvais desseins. » Ces paroles de Jacob firent rentrer Laban en lui-même; il proposa à son gendre de se jurer l'un à l'autre une amitié sincère en présence de Dieu. Ils le firent, et prirent ensemble leur repas. Le lendemain, de grand matin, Laban embrassa ses filles et leurs enfans ; il les bénit, et s'en retourna en paix.

---

### *Réconciliation de Jacob avec Esaü.*

Le danger que Jacob venoit d'éviter, n'étoit pas le plus grand qu'il eût à craindre. Esaü, qu'il alloit rejoindre, étoit plus puissant et plus irrité que Laban. Mais Dieu donna à Jacob des marques sensibles de protection, qui lui inspirèrent de la confiance. Cette confiance n'empêcha pas que Jacob n'employât tous les moyens que la prudence suggère, pour fléchir ce cœur féroce et ulcéré. Il se fit devancer par les troupeaux qu'il envoyoit en présent à Esaü. Il sépara ces troupeaux en plusieurs bandes, laissant quelque espace entr'elles, afin qu'Esaü, les voyant venir l'une après

l'autre, se calmât peu à peu, à la vue de tant de présens, et par la soumission de ceux qui les lui offroient de la part de son frère. Jacob apprit qu'Esaü, instruit de son retour, venoit au-devant de lui avec quatre cents hommes. Il en fut effrayé, et il adressa à Dieu une fervente prière, pour le conjurer d'adoucir l'esprit de son frère. Dieu n'abandonna point son serviteur dans cette circonstance inquiétante ; et pour lui faire entendre qu'il sortiroit victorieux, un Ange, qui représentoit Dieu même, apparut à Jacob, et lutta contre lui pendant quelque temps, mais de manière que l'avantage resta à Jacob. C'est pourquoi l'Ange lui donna le nom d'Israël, qui signifie *fort contre Dieu;* et il ajouta qu'il ne devoit pas craindre les hommes, lui qui avoit bien pu combattre avec avantage contre Dieu même. Après cette lutte mystérieuse, Jacob s'étant mis en marche au lever du soleil, aperçut de loin Esaü avec sa troupe. Il s'avança vers lui, et il se prosterna jusqu'à sept fois devant son frère. Esaü, apaisé par tant de soumissions, vint à sa rencontre, et l'embrassa tendrement en versant des larmes. Puis ayant levé les yeux, et apercevant les enfans de Jacob avec leurs mères, il lui dit : « Qui sont ceux-ci ? sont-ils à vous ? » « Ce sont, répondit Jacob, les enfans que Dieu a donnés à votre serviteur. » Alors ils

s'approchèrent tous, et saluèrent profondément Esaü. Jacob pressa ensuite son frère d'accepter les présens qu'il lui avoit envoyés, et ils se séparèrent en bonne union, fort contens l'un de l'autre. Esaü s'en retourna dans le pays où il étoit établi, et Jacob alla habiter dans la terre de Chanaan. Isaac vécut encore vingt-trois ans depuis le retour de Jacob. Enfin, ses forces étant épuisées par son grand âge, il mourut, et ses deux fils lui rendirent ensemble les derniers devoirs.

---

### *Joseph vendu par ses frères.*

JACOB avoit douze enfans, dont Joseph et Benjamin étoient les plus jeunes. Joseph étoit chéri de son père plus que les autres enfans, et il en avoit reçu une robe de diverses couleurs. Cette préférence excita la jalousie et la haine de ses frères. La liberté que prit Joseph de rapporter à Jacob un grand crime qu'ils avoient commis, aigrit encore le mal. Enfin, ce qui mit le comble à l'envie qu'ils lui portoient, ce fut le récit qu'il leur fit de deux songes qui marquoient sa grandeur future. « Il me sembloit, leur dit-il, que je liois avec vous des gerbes dans un champ, et que vos gerbes se prosternoient devant la mienne. » « Eh, quoi! lui répondirent-ils,

est-ce que vous serez notre Roi ? Est-ce que nous serons soumis à votre puissance ? » Il leur dit encore avec la même simplicité : « J'ai vu en songe le soleil, la lune et onze étoiles qui m'adoroient. » Lorsqu'il eut raconté ce songe à son père et à ses frères, Jacob lui fit une réprimande, et lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que votre mère, vos frères et moi, nous vous adorerons sur la terre ? » Les frères de Joseph étoient transportés d'envie contre lui ; mais le père considéroit toutes ces choses en silence. Un jour que Jacob avoit envoyé Joseph vers ses frères, pour voir comment ils se portoient, et en quel état étoient les troupeaux, ses frères l'aperçurent de loin, et se dirent l'un à l'autre : « Voici notre songeur qui vient : tuons-le, et jetons-le dans une vieille citerne : nous dirons qu'une bête sauvage l'a dévoré ; après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. » Ruben, qui étoit l'aîné des onze frères, tâchoit de les détourner de cette cruelle résolution. « Ne le tuez point, leur disoit-il ; jetez-le, si vous voulez, dans cette citerne ; mais ne souillez point vos mains de son sang. » Il disoit cela dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son père. Dès que Joseph fut arrivé au lieu où ils étoient, ils le dépouillèrent de sa robe, et ils le descendirent dans la citerne, qui

pour lors étoit sans eau. Ensuite s'étant assis pour manger, ils virent passer des marchands Ismaélites, qui alloient en Egypte. Juda, qui étoit le quatrième fils de Jacob, dit à ses frères : « Que nous servira d'avoir fait mourir notre frère, et d'avoir caché sa mort ? Il vaut mieux le vendre à ces marchands étrangers. » Les autres goûtèrent cette proposition : ils tirèrent donc Joseph de la citerne, et le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela, ils prirent sa robe, et l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : « Voici une robe que nous avons trouvée ; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. » Jacob la reconnut. « Hélas ! c'est la robe de mon fils, s'écria-t-il ; une bête cruelle a dévoré Joseph ; une bête féroce a mangé mon fils. » Il déchira ses vêtemens, et s'étant couvert d'un cilice, il pleura longtemps son cher Joseph. Toute sa famille s'assembla pour le consoler ; mais il ne voulut recevoir aucune consolation, et il leur disoit : « Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que j'aille rejoindre mon fils dans le tombeau. »

---

*Joseph chez Putiphar, et en prison.*

LES marchands Ismaélites emmenèrent Joseph en Egypte, et ils le vendirent à Putiphar, l'un des premiers officiers du roi Pharaon. Le Seigneur étoit avec Joseph, et tout lui réussissoit heureusement. Son maître, qui voyoit que Joseph étoit protégé de Dieu, le prit en affection, et le fit Intendant de sa maison. Il se reposoit absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Dieu bénit la maison de Putiphar, et multiplia ses biens à cause de Joseph. Il y avoit déjà long-temps que Joseph étoit dans cette maison, lorsque l'épouse de Putiphar, l'ayant regardé avec un mauvais désir, le sollicita, en l'absence de son mari, à commettre le crime; mais Joseph en eut horreur, et lui dit: « Vous voyez que mon maître a une entière confiance en moi; comment donc pourrois-je me rendre coupable d'une telle infidélité envers lui, et pécher contre mon Dieu? » Cette femme sans pudeur continua ainsi de le solliciter pendant plusieurs jours, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph étoit seul, elle le prit par son manteau, et le pressa de consentir à son mauvais désir. Alors Joseph, lui laissant son manteau entre les mains, s'enfuit.

Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri, et ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avoit voulu lui faire violence, et qu'elle l'avoit obligé de prendre la fuite, en criant et en appelant du secours. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, et elle lui montra le manteau de Joseph, comme une preuve de ce qu'elle lui disoit. Putiphar ajouta foi à la calomnie; et transporté de colère, il fit enfermer Joseph dans la prison où l'on gardoit ceux que le Roi faisoit arrêter. On lui mit, par son ordre, les fers aux pieds, et on le chargea de chaînes. Tout paroissoit alors avoir abandonné Joseph. D'abord, haï de ses frères, il est vendu et emmené comme esclave dans un pays étranger. Arrivé en Egypte, il y est exposé à de nouvelles traverses : la passion et les artifices d'une femme impudique changent tout à coup la bienveillance de son maître en une haine implacable, le couvrent d'infamie, et le réduisent à une triste captivité, d'où il ne voit aucune issue. Mais Dieu, qui veut élever Joseph à une suprême autorité, saura bien triompher de tous ces obstacles, il saura même les faire servir à l'exécution de ses desseins. Nous verrons ces obstacles devenir des moyens pour accomplir la volonté divine. Tout ce qu'on fait pour éloigner Joseph de la grandeur

et de la gloire, l'en approche; l'état humiliant d'esclave est le premier degré par lequel Dieu le conduit au trône. Ainsi le même Dieu qui a tiré la lumière du sein des ténèbres, fait-il naître la gloire du sein de l'ignominie, et la félicité du sein de l'affliction.

---

## *Songes expliqués par Joseph dans la prison.*

LE Seigneur n'abandonna point Joseph; mais, comme dit l'Ecriture, il descendit avec lui dans l'obscure retraite où on l'avoit enfermé. Il lui fit trouver grace devant le gouverneur, qui lui confia le soin de tous les prisonniers. De ce nombre étoient deux des premiers officiers du Roi, qui avoient encouru sa disgrace. C'étoient le grand Echanson et le grand Panetier. Ces officiers eurent tous deux, dans la même nuit, un songe qui les mit dans une grande inquiétude. Joseph, en les visitant le matin, s'aperçut qu'ils étoient tristes, et il leur en demanda le sujet. Ils lui répondirent qu'ils avoient eu un songe, et qu'il n'y avoit personne pour le leur expliquer. « C'est à Dieu, leur dit Joseph, qu'il appartient d'interpréter les songes. Dieu seul connoît l'avenir, et lui seul peut le prédire. Quand il lui plaît de le manifester

par des symboles, c'est qu'il veut en faire connoître le sens et l'usage. » Dieu donna donc l'intelligence des deux songes à Joseph, qui, se sentant éclairé d'une lumière surnaturelle, demanda aux deux prisonniers ce qu'ils avoient vu. Alors, l'échanson lui dit : « Il me sembloit que je voyois un cep de vigne qui avoit trois branches, d'où sortoient des boutons, ensuite des fleurs, puis des raisins mûrs. Après avoir pressé ces raisins dans la coupe du Roi, je lui donnois à boire. » -- « Ce songe, lui dit Joseph, signifie que dans trois jours vous serez rétabli dans l'exercice de votre charge. Je vous prie de vous souvenir de moi, et d'obtenir du Roi mon élargissement; car j'ai été enlevé par fraude et par violence du pays des Hébreux, et j'ai été enfermé dans cette prison, sans l'avoir mérité. » Le grand Panetier, voyant que Joseph avoit expliqué le songe de l'Echanson, lui raconta aussi le sien : « Il me sembloit, lui dit-il, que je portois sur ma tête trois corbeilles, où il y avoit toutes sortes de pâtisseries, et les oiseaux du ciel venoient les manger. » Joseph lui dit : « Ce songe signifie que dans trois jours Pharaon vous fera attacher à une croix, et que votre corps y sera déchiré par les oiseaux. » L'événement justifia les paroles de Joseph : le troisième jour après ces songes, étoit celui de la naissance de Pharaon. Ce Prince

fit un magnifique festin à ses serviteurs. Il se souvint alors des deux officiers qu'il avoit fait emprisonner : il rétablit l'un dans sa charge, afin qu'il continuât de lui présenter sa coupe, et il fit attacher l'autre à une croix. Le grand Echanson, se voyant rentré en faveur, ne pensa plus à Joseph, qui demeura encore quelque temps dans la prison. Cependant cet événement devint l'occasion de la délivrance et de l'élévation de Joseph. C'étoit pour Joseph que Dieu avoit envoyé ces deux songes. En les lui faisant expliquer, il vouloit établir la réputation de Joseph, et lui préparer un moyen, non-seulement de recouvrer un jour la liberté, mais de monter même à la première dignité de l'Egypte.

---

## *Élévation de Joseph.*

LE temps marqué par la Providence pour tirer Joseph de l'oppression, et pour le placer à la tête de l'Egypte, arriva enfin. Après deux années de captivité, il sortit de prison; et voici le moyen que Dieu employa pour le délivrer. Le Roi Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortoient du Nil (c'est un fleuve de l'Egypte), et qui alloient paître dans les prairies voisines. Il en vit sept autres fort maigres,

qui dévorèrent les premières, sans en devenir plus grasses. Dans l'autre songe, il vit sept épis pleins, qui furent dévorés par sept autres épis maigres et desséchés. Ces deux songes, qui paroissoient tendre à une même fin, donnèrent beaucoup d'inquiétude à Pharaon. Il fit venir tous les sages de son royaume, pour savoir d'eux ce que ces songes signifioient; mais il ne se trouva personne qui pût les expliquer. Alors le grand Echanson se souvint de Joseph : il parla de lui au Roi. Joseph sortit de la prison, et parut devant Pharaon, qui lui dit : « J'ai eu deux songes, qu'on ne peut m'expliquer; j'apprends que vous avez beaucoup de lumière pour l'interprétation des songes; en expliquant les miens, vous me tirerez de l'inquiétude où je suis. » Joseph lui répondit : « Prince, c'est Dieu qui vous donnera une réponse favorable; je ne serai que son organe. » Après que le Roi eut raconté ce qu'il avoit vu, Joseph continua : « Ces deux songes signifient la même chose; l'un n'est que la confirmation de l'autre : Dieu a voulu vous apprendre par-là ce qui doit arriver dans l'Egypte. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins marquent sept années d'abondance; les vaches maigres et les épis desséchés signifient sept années de stérilité et de famine, qui viendront ensuite. On verra donc sept années d'une

fertilité extraordinaire dans toute l'Egypte ; elles seront suivies de sept autres années stériles qui consumeront l'abondance des premières, et qui désoleront l'Egypte. Il convient d'établir sur tout votre royaume un homme sage et habile, qui ait soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans les greniers publics, afin que l'Egypte trouve une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon ; il dit à ses Ministres : « Où pourrions-nous trouver un homme aussi rempli de l'esprit de Dieu que celui-ci ? » Puis s'adressant à Joseph : « C'est vous-même, lui dit-il, que j'établis aujourd'hui, pour commander à toute l'Egypte. Tous mes sujets vous obéiront, et vous serez, après moi, le premier de mon royaume. » En même temps il ôta son anneau, et le mit au doigt de Joseph ; il le fit ensuite monter sur son char, et il ordonna à un héraut de crier que tout le monde fléchît le genou devant Joseph ; il changea aussi son nom, et lui en donna un qui signifioit en langue Egyptienne, *Sauveur du monde*. Que les voies de Dieu sont admirables ! Quelle force dans les ressorts cachés de sa Providence ! Il change la foiblesse même en puissance, et il exécute ses desseins par les obstacles même qu'on lui oppose.

## *Les frères de Joseph vont en Egypte.*

LES sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avoit prédit. Pendant ce temps, Joseph fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du Roi. La stérilité vint ensuite, et la famine étoit dans tous les pays. Joseph ouvrit alors les greniers, et vendit du blé, non-seulement aux Egyptiens, mais encore aux autres peuples. Jacob l'ayant appris, envoya ses enfans en Egypte, pour y acheter du blé. Ils partirent au nombre de dix; car Jacob avoit retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le voyage. Les frères de Joseph parurent devant lui, et le saluèrent à la manière des Orientaux, en se prosternant à ses pieds. Joseph les reconnut d'abord; et en les voyant dans cette posture, il se souvint des songes qu'il avoit eus autrefois; mais il ne se fit point connoître à eux; il leur parla même durement. Après leur avoir demandé d'où ils venoient, il les traita d'espions, qui étoient venus pour examiner le pays. Ils lui répondirent : « Nous n'avons point d'autre dessein que celui d'acheter du blé. Nous étions douze frères, tous enfans d'un même père, qui demeure dans le

pays de Chanaan : le dernier de tous est resté à la maison, et l'autre n'est plus au monde. » — « Hé bien, reprit Joseph, je vais éprouver si vous dites la vérité : envoyez l'un de vous pour amener ici le plus jeune de vos frères ; en attendant, vous demeurerez prisonniers ; car je vous regarde comme des espions. » Joseph vouloit s'assurer que son frère Benjamin étoit en vie. Après, la manière cruelle dont il avoit été traité lui-même, l'absence de Benjamin lui donnoit de vives inquiétudes. Trois jours après ; il les envoya chercher, et leur dit : « Faites ce que j'exige de vous, et votre vie est en assurance ; car je crains Dieu, et je ne voudrois pas punir des innocens. Que l'un de vous reste ici pour me servir d'otage, jusqu'à ce que l'on m'ait amené votre jeune frère : j'accorde aux autres la liberté de partir, et d'emporter avec eux le blé qu'ils auront acheté. » Il fallut y consentir. Alors, pénétrés de regret, ils se dirent l'un à l'autre, en leur langue, qu'ils croyoient n'être point entendue de Joseph : « C'est avec justice que nous souffrons ceci ; nous avons péché contre notre frère. Lorsque nous l'avons vu accablé de douleur, et qu'il nous prioit d'avoir pitié de lui, nous n'avons pas voulu l'écouter : c'est son sang que Dieu nous redemande. » Joseph, qui les entendoit sans qu'ils le sussent, ne put re-

tenir ses larmes. Il sortit pour un moment ; et revint ensuite leur parler. Ils partirent donc, laissant Siméon en otage. Joseph avoit fait remettre secrètement leur argent dans les sacs. Lorsqu'ils furent revenus chez leur père, ils furent tout étonnés de retrouver l'argent qu'ils avoient donné pour le prix du blé. Ils racontèrent à Jacob tout ce qui leur étoit arrivé, l'emprisonnement de Siméon, et l'ordre exprès qu'ils avoient reçu de mener Benjamin en Egypte. Jacob en fut très-affligé. « Joseph n'est plus, leur disoit-il ; Siméon est en prison, et vous voulez encore m'enlever Benjamin. Non, mon fils n'ira point en Egypte. S'il lui arrivoit quelque malheur comme à son frère, je mourrois de douleur. »

---

### *Second voyage des frères de Joseph.*

CEPENDANT la famine continuoit d'affliger le pays de Chanaan. Jacob, voyant que les vivres alloient lui manquer, dit à ses enfans de retourner en Egypte ; mais ils lui répondirent qu'après l'ordre formel du ministre de Pharaon, ils ne pouvoient y reparoître, sans y mener Benjamin avec eux. Juda représenta avec force à son père la nécessité de consentir au départ de leur jeune frère. « Confiez-moi l'enfant, ajouta-

t-il, je me charge de lui : c'est moi qui vous en répondrai. Si je ne vous le ramène, et si je ne vous le rends pas, je me soumets à toute votre indignation. » — « Hé bien, dit alors Jacob, puisque c'est une nécessité, j'y consens; faites ce que vous voudrez : prenez des meilleurs fruits du pays, pour en faire présent à celui qui a l'autorité en Egypte; reportez aussi l'argent qne vous avez trouvé dans vos sacs, de peur que ce ne soit une méprise. Je prie mon Dieu, le Dieu tout-puissant, de vous rendre favorable le Gouverneur de ce pays. Pendant ce temps-là, je demeurerai seul, et comme si j'étois sans enfans. » Ils partirent donc tous ensemble. Arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant Joseph, qui, en les apercevant, dit à son Intendant : « Faites-les entrer chez moi, je veux les faire manger aujourd'hui à ma table. » Ils furent introduits dans le palais. Ce traitement leur donna de l'inquiétude : ils s'imaginèrent qu'on alloit leur faire un crime de l'argent qui s'étoit trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'Intendant; ils protestèrent qu'ils ne savoient pas comment cela étoit arrivé; et ils dirent que, pour preuve de leur bonne foi, ils rapportoient cet argent. « Ne craignez rien, répondit l'Intendant : c'est votre Dieu, le Dieu de votre père, qui vous a fait retrouver cet

argent; car, pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. » Aussitôt après, il leur amena Siméon leur frère. On leur apporta de l'eau; ils se lavèrent les pieds, et attendirent que le Gouverneur parût. A son entrée dans la salle du festin, ses frères se prosternèrent tous devant lui, et lui offrirent leurs présens. Joseph les salua avec bonté, et leur dit : « Vous m'avez parlé de votre père; ce bon vieillard vit-il encore? est-il en bonne santé? » Ils lui répondirent, « Notre père, votre serviteur, se porte bien. » Et ils se prosternèrent de nouveau; puis Joseph regardant Benjamin : « Est-ce là, dit-il, votre jeune frère dont vous m'avez parlé? » Et sans attendre la réponse, parce qu'il le connoissoit bien, il ajouta : « Que Dieu vous comble de ses faveurs, mon fils! » Il ne put tenir plus long-temps : ses entrailles s'émurent, et il se hâta de sortir pour laisser couler ses larmes. S'étant un peu remis, il rentra dans la salle où étoient ses frères, et il se mit à table avec eux. Il leur fit servir à tous des mets de sa table; mais la portion qu'il donna à Benjamin étoit cinq fois plus grande que celle des autres.

---

### *Joseph reconnu par ses frères.*

JOSEPH ordonne secrètement à son Intendant de remplir de blé tous les sacs, et de cacher dans le sac du plus jeune la coupe dont il avoit coutume de se servir. Son dessein, en mettant ses frères à une nouvelle épreuve, étoit de s'assurer de leurs sentimens à l'égard de Benjamin, et de voir s'ils n'étoient pas pour ce frère bien-aimé, ce qu'ils avoient été autrefois pour lui-même. L'Intendant exécuta cet ordre. Le lendemain, les frères de Joseph partirent avec leurs provisions. A peine étoient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son Intendant après eux pour les arrêter, et leur faire des reproches de ce qu'ils avoient volé sa coupe d'argent. Surpris de ce soupçon : « Nous avons, dirent-ils, rapporté l'argent qui s'étoit trouvé à l'entrée de nos sacs ; comment aurions-nous pu dérober quelque chose dans la maison de votre maître ? Nous sommes si assurés de notre innocence, que si quelqu'un de nous est coupable de ce vol, nous consentons qu'il meure, et que nous soyons tous vos esclaves. » On visita donc les sacs, et la coupe fut trouvée dans celui de Benjamin. Consternés à cette vue, les voyageurs retournèrent à la ville, et ils

allèrent se jeter aux pieds de Joseph. Après quelques reproches, Joseph leur déclara que celui chez qui on avoit trouvé la coupe, demeureroit son esclave, et que les autres seroient libres de retourner vers leur père. Alors Juda ayant demandé la permission de parler, représenta à Joseph que s'ils retournoient chez leur père, sans ramener ce fils qu'il aimoit tendrement, ils le feroient mourir de chagrin. « C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu à mon père de cet enfant : que ce soit moi qui demeure esclave en sa place; car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père. » A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il fit sortir tous les Egyptiens. Alors, donnant un libre cours à ses larmes : « Je suis, dit-il, avec un grand cri, je suis Joseph; mon père vit-il encore ? » Aucun de ses frères n'eut la force de répondre, tant ils étoient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur. « Approchez-vous de moi : je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Egypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez traité ainsi ; car Dieu m'a envoyé avant vous dans ce pays pour vous conserver la vie; ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que

Dieu m'a établi sur toute l'Egypte : qu'il se hâte de venir ; il demeurera auprès de moi, lui et toute sa famille. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle : annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé : hâtez-vous de me l'amener. » Après leur avoir ainsi parlé, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant : il embrassa de même ses autres frères avec tendresse.

---

### *Jacob va en Egypte.*

Le bruit se répandit dans tout le palais que les frères de Joseph étoient venus, et la nouvelle parvint jusqu'au Roi, qui en eut une véritable joie. Il fit venir Joseph, et lui donna cet ordre : « Dites à vos frères d'amener ici leur père et leurs familles ; je leur donnerai tous les biens de l'Egypte, et ils seront nourris de ce qu'il y a de meilleur dans ce pays. Qu'ils n'ayent pas de regret, s'ils ne peuvent emporter tous leurs meubles, parce que les richesses de l'Egypte seront à eux. » Joseph exécuta cet ordre du Roi ; il fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour amener leur père, leurs femmes et leurs enfans. Il leur fit présent à chacun de deux robes ; mais il en donna cinq à Benjamin, avec trois cents pièces

d'argent. Il en envoya autant à son père ; avec dix ânes chargés de tout ce qu'il y avoit de plus précieux en Egypte, et dix ânesses qui lui portoient du blé. Dans la crainte qu'ils ne prissent querelle entre eux, à l'occasion de ce qui venoit de se passer, il leur dit en les congédiant : *N'ayez point de dispute dans le chemin.* Le voyage fut heureux : lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Chanaan, ils s'empressèrent de dire à Jacob : « Votre fils Joseph est vivant, et il a une grande autorité dans toute l'Egypte. » A cette nouvelle, Jacob demeura tout interdit, et il n'en vouloit rien croire. Enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'étoit passé, et voyant les chariots qu'on lui avoit amenés, les magnifiques présens que Joseph lui envoyoit ; il s'écria : « Je n'ai plus rien à désirer, puisque mon fils Joseph est encore vivant ; j'irai et je le verrai avant de mourir. » Il partit donc avec sa famille, et tout ce qu'il possédoit, pour se rendre en Egypte. Quand il fut près de sortir du pays de Chanaan, il immola des victimes au Dieu de son père Isaac, et Dieu lui dit dans une vision : « Je suis le Dieu tout-puissant, le Dieu de votre père : ne craignez pas, allez en Egypte ; je vous y rendrai le chef d'un grand peuple ; j'irai là avec vous, et je vous en ramenerai. » Jacob continua donc son voyage ;

et arriva en Egypte. Joseph, averti de son arrivée, alla au-devant de lui, et l'ayant joint, il se jeta à son cou, et l'arrosa de ses larmes. Jacob, pénétré de joie, lui dit en le tenant serré entre ses bras : « Je mourrai content, mon fils, puisque je vous ai vu, et que je vous laisse après moi. » Joseph présenta son père au Roi, qui lui demanda quel âge il avoit? Jacob répondit : « Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur la terre, et ce petit nombre d'années a été traversé de beaucoup de maux. » Joseph établit ensuite son père dans le pays de Gessen, contrée la plus fertile de l'Egypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans, et sa famille s'y multiplia merveilleusement.

---

*Mort de Jacob. Ses dernières paroles. Conversion des Gentils prédite.*

LORSQUE Jacob vit que sa fin approchoit, il appela son fils Joseph, et lui fit promettre avec serment, qu'après sa mort, il n'enterreroit pas son corps en Egypte, mais qu'il le porteroit au pays de Chanaan, dans le tombeau de ses pères. Il tomba malade, et Joseph se rendit auprès de lui. Alors Jacob fit assembler tous ses enfans autour de son lit, pour leur donner sa dernière bénédiction. C'étoit principalement

dans cette circonstance si intéressante, que Dieu avoit coutume d'éclairer ses fidèles serviteurs sur les choses à venir; et jamais l'inspiration divine ne fut plus marquée qu'en cette occasion. Le saint Patriarche annonça à ses fils ce qui devoit arriver à leurs descendans; les différens états où ils se trouveroient après leur établissement dans la terre promise, et les caractères singuliers qui distingueroient chacune des douze tribus. Quoique tout ce que le saint vieillard dit des frères de Juda soit exprimé avec une magnificence extraordinaire, et ressente un homme transporté hors de lui-même par l'esprit de Dieu; quand il vint à Juda, il s'éleva encore plus haut; parce que c'étoit de Juda que le Rédempteur devoit naître. « Juda, dit-il, tes frères te combleront de louanges; ta main sera sur le cou de tes ennemis; les enfans de ton père se prosterneront devant toi. Le sceptre de l'autorité ne sortira point de Juda; et il y aura toujours des chefs et des magistrats de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des nations. » Ces dernières paroles marquent le Rédempteur promis à Eve dès la naissance du monde. Il avoit été depuis montré à Abraham, comme l'auteur d'une bénédiction générale qui seroit répandue sur tous les peuples. Ce même Rédempteur est appelé ici l'*Envoyé* de Dieu par

excellence, et Jacob le désigne par les mêmes traits. Il sera l'espérance et le salut de tous les peuples de l'univers. Voilà le caractère propre du Rédempteur. La conversion des Gentils, qui sera son ouvrage, est indiquée dans toute la suite des prédictions, comme la marque distinctive à laquelle principalement on pourra le reconnoître. Nous suivrons cette trace de lumière, qui va toujours en s'augmentant, en s'étendant à mesure que le temps du Messie approche, et qui vers la fin, répand une clarté plus vive que celle du soleil. Cet oracle célèbre de Jacob ne se borne point à annoncer un Sauveur, l'attente des nations. Il détermine encore le temps où ce Sauveur doit paroître : il ajoute qu'au jour de sa venue, toute autorité cessera dans la maison de Juda, ce qui emporte la ruine totale d'un état. Ainsi les temps du Messie sont marqués par un double changement : par le premier, le royaume de Juda est menacé de sa dernière ruine ; par le second, il doit s'élever alors un nouveau royaume, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples, dont le Messie sera le chef et l'espérance. Nous verrons cet oracle se développer lui-même, et les événemens en seront la constante et littérale justification. Après avoir achevé d'instruire ses enfans, Jacob mourut paisiblement au milieu d'eux.

Tout occupé de la pensée et du désir de ce Rédempteur que Dieu avoit promis, il s'écria en mourant : *J'attendrai, Seigneur, le salut que vous devez envoyer.* Joseph le fit embaumer, et le transporta dans le pays de Chanaan, où il fut mis dans le sépulcre d'Abraham et d'Isaac.

---

### *Mort de Joseph. Rapports qu'il a eus avec Jésus-Christ.*

LES frères de Joseph craignirent qu'après la mort de leur père, il ne se souvînt du mal qu'ils lui avoient fait autrefois, et qu'il ne songeât à les en punir. Ils s'humilièrent donc devant lui, et le prièrent, au nom de Jacob leur père, de leur pardonner. Joseph ne put les entendre parler ainsi, sans s'attendrir et sans répandre des larmes. « Ne craignez point, leur répondit-il, j'ai tout oublié : il est vrai que vous avez eu dessein de me faire du mal ; mais Dieu a changé ce mal en bien. Il vouloit par ce moyen m'élever à ce haut rang, et sauver plusieurs peuples. » Il les consola ainsi, en leur parlant avec beaucoup de douceur et de bonté. Joseph avoit alors cinquante-six ans. Il en vécut encore cinquante-quatre, toujours respecté et honoré dans l'Egypte, dont il étoit le sauveur. Sa vie ne fut pas aussi longue que celle de ses pères.

A l'âge de cent dix ans, il se sentit frappé de sa dernière maladie. Avant de mourir, il dit à ses frères : « Dieu vous visitera un jour, et vous fera passer de ce pays dans celui qu'il a promis à nos pères : promettez-moi de transporter mon corps avec vous hors de l'Egypte. » Ils le promirent avec serment. Après sa mort, il fut mis dans un cercueil, en attendant qu'il plût à Dieu de faire retourner son peuple au pays de Chanaan. Pour peu que l'on ait été attentif au récit de la vie de Joseph, on a dû remarquer les rapports multipliés et sensibles que ce saint Patriarche a eus avec Jésus-Christ. Joseph vendu par ses frères, regardé comme mort et oublié dans sa famille, mais honoré pendant ce temps-là chez des étrangers, est incontestablement la figure de Jésus-Christ, livré aux Gentils par les Juifs, renoncé par sa nation, mis à mort par ses frères, mais reconnu et adoré par les Gentils, comme leur Roi et leur Sauveur. Il y a peu de Saints de l'ancien Testament, en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph ; le simple exposé en sera une preuve bien évidente. Comme Joseph, Jésus-Christ a été haï de ses frères, parce qu'il leur reprochoit leurs vices, et parce qu'il leur prédisoit sa gloire future. Comme Joseph, il a été envoyé vers eux par son Père ; il a été vendu par

eux, et livré aux étrangers. Comme Joseph, Jésus-Christ condamné, malgré son innocence, et placé entre deux criminels, a prédit à l'un son salut, et a laissé l'autre dans sa condamnation. Comme Joseph, Jésus-Christ est parvenu, par ses humiliations, à une souveraine puissance, et il a été appelé le Sauveur du monde. Seroit-il possible que le hasard eût réuni tant de traits de ressemblance si différens, et en même temps si naturels? J'aimerois autant dire que le portrait le plus achevé et le plus ressemblant ne seroit aussi que l'effet fortuit de couleurs jetées sans aucun dessein. Il est donc visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué à propos toutes ces couleurs, et que l'intention de Dieu, en rassemblant dans la vie de Joseph tant de circonstances singulières, a été d'y peindre les principaux traits de son Fils. Ainsi Dieu, tout occupé du grand dessein qu'il méditoit, sembloit, pour ainsi dire, en faire un essai, et crayonner d'avance son ouvrage.

---

### *Histoire de Job. Sa patience.*

CE n'étoit pas seulement dans le peuple choisi que Dieu avoit des serviteurs fidèles. Il gouvernoit, à la vérité, ce peuple privilégié par une providence particulière;

mais il ne privoit pas les autres peuples des secours communs et des attentions d'une providence générale. Vers le temps de la mort de Joseph, et avant l'entrée des Israélites dans la terre promise, vivoit dans l'Idumée, et parmi les Gentils, un adorateur du vrai Dieu, nommé Job. Ce saint homme, sorti de la race d'Esaü, étoit fort riche en troupeaux, et avoit un grand nombre de domestiques. Au milieu de l'abondance, son cœur étoit simple et droit : il craignoit le Seigneur, et marchoit fidèlement dans la voie de ses commandemens, sans jamais s'en écarter. Dieu récompensoit sa piété, en répandant sur lui sa bénédiction. Tout ce qu'il possédoit, se multiplioit de jour en jour; de sorte qu'il étoit devenu le plus puissant des Orientaux. Dix enfans, sept fils et trois filles composoient sa famille. Par les soins du père, il régnoit entr'eux une parfaite union. Ils mangeoient souvent les uns chez les autres. Après ces divertissemens, leur père offroit à Dieu des sacrifices pour chacun d'eux, dans la crainte qu'ils n'y eussent commis quelque faute. Lorsque Job étoit au comble de la prospérité, Dieu, qui se plaît à éprouver ses fidèles serviteurs, pour perfectionner leur vertu, permit au démon de l'affliger par la perte de tout ce qu'il avoit. Un jour donc que les enfans de Job étoient rassemblés pour un repas

commun, les Sabéens vinrent fondre sur ses terres ; ils tuèrent ses domestiques, et enlevèrent les bœufs et les ânesses. Un seul homme échappé de leurs mains, accourut en apporter la nouvelle à son maître. Il parloit encore, lorsqu'un second lui annonça que le feu du ciel venoit de tomber sur ses troupeaux, et avoit tout réduit en cendres. Un troisième arriva, et dit à Job que les Chaldéens s'étoient jetés sur ses chameaux, et les avoit emmenés. Celui-ci fut bientôt suivi d'un quatrième, qui lui apporta une nouvelle plus affligeante encore : « Vos fils et vos filles, lui dit-il, étoient à table ; tout-à-coup il s'est élevé un vent furieux, la maison est tombée, et les a tous écrasés. » A ces tristes nouvelles, le saint homme se prosterne, et s'humiliant profondément devant Dieu, il l'adora. « Je suis sorti nu du sein de ma mère, dit-il, je retournerai nu dans le sein de la terre : le Seigneur m'avoit tout donné, il me l'a ôté ; il n'est rien arrivé que ce qu'il lui a plu ; que le nom du Seigneur soit béni ! » Job n'en étoit pas à sa dernière épreuve. Le démon reçut ensuite le pouvoir de l'affliger dans son corps, mais sans lui ôter la vie. Il le frappa donc d'une plaie horrible, depuis les pieds jusqu'à la tête. En cet état, Job assis sur son fumier, étoit réduit à ôter, avec un morceau de pot cassé, le pus qui couloit

de ses ulcères. Tous ses proches l'abandonnèrent ; il ne lui resta que sa femme, mais ce fut pour le tenter et le porter à des sentimens d'impatience. « Quoi ! lui disoit-elle, vous demeurerez encore dans votre simplicité : maudissez Dieu, et mourez. » Mais le saint homme lui répondit : « Vous parlez comme une femme insensée : si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ? »

---

### *Job condamné par ses amis.*

TROIS des amis de Job, informés de ses malheurs, vinrent le visiter, et essayer de lui donner quelque consolation. Arrivés auprès de lui, ils eurent de la peine à le reconnoître, tant il étoit défiguré. A la vue des maux qu'il souffroit, ils jugèrent qu'il étoit coupable de quelque grand crime ; dans cette fausse persuasion, au lieu de le consoler, ils entreprirent de lui prouver que les adversités ne tombent que sur les méchans, et que les grandes calamités sont toujours le châtiment des grands crimes. « J'ai vu, lui dit le premier, j'ai vu l'impie, dont la fortune paroissoit solidement établie ; il étoit dans la prospérité la plus brillante, rien ne sembloit devoir troubler ses plaisirs : c'étoit un pécheur. Aussi-

tôt j'ai dit : ce vain éclat ne durera pas ; le méchant est menacé de la malédiction du Seigneur. Ses richesses lui seront enlevées ; ses moissons seront dévorées par des hommes affamés. Il n'arrive aux hommes rien de triste et de fâcheux que pour de bonnes raisons : la douleur ne sort point de la terre, comme l'herbe qui croît dans les campagnes sans qu'on la sème : l'homme pécheur est né pour souffrir comme l'oiseau pour voler : heureux celui que Dieu châtie pour le corriger. Ne rejetez pas les coups qu'il vous porte : s'il vous blesse, il fermera vos plaies ; s'il frappe les pécheurs, il guérit les pénitens. » Ecoutez-moi, ajouta le second : « Dieu n'est point injuste dans ses jugemens, il ne renverse pas l'ordre de l'équité : vous n'êtes affligé qu'en punition de vos péchés, et vos enfans n'ont été accablés sous des ruines, que parce qu'ils avoient grièvement offensé le Seigneur. Les justes prospèrent toujours, et il n'y a de malheureux que les impies ou les hypocrites. » Le troisième, sous prétexte de justifier la Providence, mit encore plus de dureté dans les reproches qu'il fit à Job. « La gloire des méchans passe bien vîte, lui dit-il, et la joie de l'hypocrite ne dure qu'un moment. Quand son orgueil s'éleveroit jusqu'au ciel, et que sa tête toucheroit les nuées, il périra à la fin ; il s'évanouira comme un songe,

dont on a perdu le souvenir. Les déréglemens de sa jeunesse pénétreront jusque dans ses os, et se reposeront avec lui dans la poussière : il souffrira les peines de ses crimes, sans être consumé, et l'excès de ses tourmens égalera celui de ses injustices. Les cieux révèleront son iniquité, et la terre s'élèvera contre lui. Voilà le partage que Dieu réserve à l'impie : c'est le prix qu'il recevra du Seigneur, pour les péchés qu'il a commis. » Tous trois prétendoient que Job étoit très-criminel, parce qu'ils le voyoient très-affligé. Seulement ils conclurent que Dieu bon et miséricordieux le rétablira dans son ancienne prospérité, s'il avoue humblement qu'il a mérité de la perdre, et s'il a recours à la pénitence.

---

*Réponse de Job, approuvée de Dieu.*

JOB, au contraire, plus éclairé que ses amis, savoit que Dieu est maître d'éprouver les justes, comme de punir les pécheurs ; que leur patience glorifie le Seigneur, et enrichit leur couronne. Il se soutenoit dans sa disgrace par une soumission entière à la volonté divine, et par l'attente d'une vie future. « Ayez pour moi quelque compassion, répondit-il à ses trois amis, vous au moins qui faites profession

de m'aimer : vous voyez que la main de Dieu m'a frappé, et vous m'outragez par vos reproches ; mais je trouverai dans ma foi le soulagement que vous me refusez. Puissent mes discours être gravés sur le plomb avec un style d'acier, ou imprimés sur la pierre avec le ciseau ! Oui, je le sais, mon Rédempteur est vivant : je ressusciterai de la terre au dernier jour : je serai encore revêtu de cette peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair : je le verrai moi-même, et non pas un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux : c'est cette espérance qui me console, et je la conserverai toujours dans mon cœur. » Qu'il est beau de trouver des témoignages si anciens de l'attente d'un Rédempteur, et de la croyance d'une vie future ! qu'il est consolant d'entendre un homme, qui n'appartient point au peuple d'Israël, parler néanmoins si clairement de la résurrection future de nos corps ! Ces vérités étoient donc autant de dogmes de la Religion primitive du genre humain ; dogmes que Noé avoit transmis à ses descendans, après les avoir reçus lui-même de ceux qui avoient vécu avec le premier homme. Je dis que ce témoignage est très-ancien ; car, selon M. Bossuet, on tient que c'est Moïse qui a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées, et la majesté du style, rendent cette histoire digne de cet écrivain sacré.

De peur que les Israélites ne s'enorgueillissent, en s'attribuant à eux seuls la grace de Dieu, il étoit bon de leur faire entendre que ce grand Dieu avoit ses élus même dans la race d'Esaü. Quelle doctrine étoit plus importante, et quel exemple plus utile pouvoit-il donner au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job; qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toutes sortes de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfans et de toutes consolations sur la terre; bientôt après, frappé d'une horrible plaie, et agité au-dedans par la tentation du blasphème et du désespoir; qui néanmoins en demeurant ferme, fait voir qu'une âme fidèle, soutenue du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables, sait non-seulement conserver une patience invincible, mais encore s'élever par ses maux même à la plus sublime contemplation, et reconnoître dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu et sa sagesse infinie! Voilà ce qu'enseigne le livre de Job. Dieu approuva les réponses de Job, et, pour garder le caractère du temps, la foi du saint homme fut couronnée par des prospérités temporelles; mais le peuple de Dieu ne laissa pas d'apprendre dès lors quelle est la vertu des souffrances, et de connoître la grace qui devoit être un jour attachée à la croix.

*Tableau de la Religion sous la loi de nature. Réflexions sur les promesses.*

LORSQUE Dieu créa l'homme, il se manifesta à lui : il lui fit connoître, par une révélation surnaturelle, les lois morales et les devoirs qu'il lui imposoit ; il lui donna une Religion ; il lui prescrivit le culte qu'il exigeoit de lui. En ce moment, l'homme connut clairement qu'il n'y a qu'un Dieu suprême qui a fait toutes choses, et de qui toutes choses dépendent : il connut que ce Dieu est tout-puissant, infiniment bon, infiniment juste, infiniment saint, etc. L'homme étoit naturellement porté à glorifier le Créateur, et à lui rendre hommage. Sa volonté droite et saine n'avoit de penchant que vers le bien. Pour parvenir à un état de félicité immuable, il lui suffisoit de suivre les lumières de son esprit, et l'heureuse inclination de son cœur. La Religion de l'homme innocent auroit consisté à s'offrir lui-même à Dieu : de son cœur, comme d'un autel, se seroit élevé sans cesse un précieux parfum d'amour, de louanges et d'actions de graces ; mais après que l'homme eut péché, son esprit s'obscurcit, ses sens se révoltèrent, sa volonté se déprava. Il n'y eut plus de ressource pour lui que dans la mé-

diation du Rédempteur, que Dieu lui promit par une miséricorde toute gratuite. Dès lors, la foi au Rédempteur futur devint le fondement de la Religion. Ce Rédempteur devoit un jour rendre à l'homme des lumières supérieures à celles que le péché avoit obscurcies. Il devoit lui communiquer une sainteté plus parfaite que la première innocence; mais l'homme affoibli par sa chute, avoit besoin d'être préparé pendant long-temps à recevoir de si hautes leçons, et à pratiquer de si sublimes vertus; et il étoit convenable qu'une doctrine si céleste fût réservée au Messie. Aussi Dieu ne lui a-t-il montré d'abord les mystères du Rédempteur, que sous des images, et en énigmes. Dans les siècles voisins de la création, le genre humain étoit encore dans une espèce d'enfance : en cet état, il convenoit de lui proposer peu de dogmes, un culte simple, une morale facile à comprendre, et dont il trouvât les règles gravées au-dedans de lui-même, c'est-à-dire, la loi naturelle. L'unité de Dieu, principe de toutes choses, sa puissance infinie, sa bonté, sa justice, sa providence, la réparation future du genre humain, l'immortalité de l'âme, une vie à venir; tels furent les dogmes proposés à Adam, et transmis par lui à sa postérité. L'Ecriture nous trace le symbole de la foi des premiers hommes; et par un petit

nombre d'événemens, elle nous apprend quelles étoient les vérités crues et professées dans ce premier âge du monde. On croyoit Dieu éternel et unique, puisqu'il existoit avant le monde, et que tout est son ouvrage : il est libre et indépendant, puisque tout dépend de lui : il est présent à tout, il veille à tout par sa providence, et tous les événemens sont les effets de sa volonté et de ses décrets. Il est souverainement bon, il pourvoit aux besoins de toutes les créatures. Il est juste et saint, il punit le crime et récompense la vertu. L'homme, image d'un Etre si parfait, n'est pas seulement un corps : ce n'est que par son âme qu'il peut ressembler à Dieu, cette âme spirituelle, intelligente, active, libre et immortelle. L'homme a perdu sa première innocence, puisqu'il est malheureux : comme enfant d'un père coupable, il est condamné à mourir ; mais Dieu lui a promis le pardon par la médiation d'un Rédempteur, dont la venue étoit encore éloignée : Adam devoit donc survivre à son corps, puisqu'il devoit avoir part un jour à la grace du Rédempteur futur. Le soin des tombeaux et les honneurs funèbres rendus aux morts, attestent l'espérance des Patriarches, et leur croyance à l'immortalité. De cette foi suit la nécessité d'une Religion : aussi le culte extérieur est-il établi dès l'origine du monde.

Un jour par semaine est spécialement consacré à ce devoir important. L'homme devenu coupable, ne se contente plus de rendre, comme il lui étoit prescrit dans les jours de son innocence, l'hommage qu'il doit à l'Auteur de toutes choses, par l'abstinence de quelques-unes seulement; il ajoute à l'offrande des productions de la terre, l'effusion de sang par le sacrifice des animaux qu'il immole. Par-là il se reconnoît pécheur; il avoue qu'il n'a plus de droit à la vie; et pour exprimer cette disposition, il met le sang d'une victime à la place du sien. Telle est l'origine des sacrifices, qui, chez tous les peuples, ont toujours fait la principale partie du culte public. Les enfans du premier homme offrent à Dieu, en sacrifice, les fruits de la terre et les prémices de leurs troupeaux. Ces pratiques extérieures étoient l'expression de leur foi, mais Dieu n'agrée que les dons accompagnés de la piété intérieure: il veut une foi ferme à ce qu'il révèle, une confiance parfaite en ses promesses, une obéissance pleine et entière à ses ordres. Abel, Enos, Noé, Abraham, etc. se sont rendus recommandables par cette piété. Voilà ce que nous trouvons écrit dans les livres saints. Nous y voyons aussi le tableau de la morale primitive. L'institution du mariage montre quels sont les devoirs mutuels des époux: la frayeur,

les remords, la punition de Caïn, font comprendre l'énormité de l'homicide. Dieu le défend, par une loi expresse, aux enfans de Noé; et pour en inspirer plus d'horreur, il leur interdit le sang des animaux. Le déluge, l'embrâsement de Sodome, nous apprennent avec quelle sévérité Dieu punit l'impudicité. En général, l'histoire des Patriarches renferme des exemples frappans de justice, de modération, de charité, de douceur, d'hospitalité, de patience; mais ce qui s'y fait le plus remarquer, c'est un respect profond pour la divinité, un sentiment vif de sa présence, une confiance entière en sa bonté et en sa puissance. Cette Religion des Patriarches, telle qu'on vient de l'exposer, peut bien être appelée *naturelle*, en ce sens que les dogmes, le culte et la morale, sont parfaitement conformes aux plus pures lumières d'une raison éclairée; mais non pas dans le sens que les hommes soient parvenus, par les seules forces de la nature et sans aucune révélation divine, à connoître cette Religion et à la conserver. C'est Dieu lui-même qui l'a enseignée aux premiers hommes, et qui l'a maintenue ensuite chez leurs descendans, par la voie de la tradition. La création, la propagation du péché dans la race humaine, l'attente d'un Rédempteur, ne sont point des vérités que l'homme ait pu découvrir par

la raison seule ; il n'a pu les savoir que par la révélation : c'est cependant sur ces vérités, et singulièrement sur la foi d'un Rédempteur promis, qu'étoit fondée toute la Religion. Sans un Rédempteur, il ne seroit resté à l'homme coupable aucune espérance de pardon, et par conséquent aucune Religion. Lorsque Dieu lui en eut fait la promesse, le retour à la grace ne lui devint possible que par la médiation de ce Rédempteur. Dès lors tous les exercices de la Religion, toutes les pratiques du culte et de la morale durent être appuyés sur ses mérites futurs, et n'eurent de valeur que par leur union avec les siens : les offrandes et les sacrifices ne furent agréables à Dieu qu'en ce qu'ils représentoient le sacrifice futur du Rédempteur. C'est pour cela que saint Jean, dans l'Apocalypse, parlant de l'Agneau, qui est Jésus-Christ, dit qu'il a été immolé dès le commencement du monde. C'est par la foi au Rédempteur, qu'Adam pénitent obtint le pardon de son péché ; c'est par cette foi qu'Abel fut justifié, et qu'il attira les regards favorables de Dieu sur ses présens ; car, quoique la première promesse n'exprimât que d'une manière générale la victoire de l'homme sur le démon, nos premiers parens la comprirent assez pour concevoir l'espérance de se relever de leur chute, et de rentrer en grace avec Dieu.

Les termes de la promesse étoient figurés ; mais les circonstances en déterminoient le sens. C'étoit par l'organe du serpent que le démon avoit vaincu la première femme. C'étoit le serpent qui avoit paru dans toute cette malheureuse scène : la malédiction devoit donc être dirigée contre le serpent, et retomber sur le démon qui l'avoit mis en œuvre. Eve avoit écouté le serpent, et cette funeste intelligence entre elle et le serpent étoit la cause du mal. Il convenoit de remédier au mal, en mettant entre elle et lui une mésintelligence, une opposition, un combat, qui se terminât par écraser la tête du serpent, c'est-à-dire, par détruire la puissance du démon, dont le serpent avoit été l'instrument. Il étoit facile de voir, sous cet emblême, que le Sauveur futur vaincroit à son tour cet ennemi du genre humain, et renverseroit un jour son empire. La manière dont fut énoncée la première promesse, étoit donc parfaitement assortie à tout ce qui avoit accompagné le péché du premier homme. La seconde promesse n'est pas moins sagement appropriée à la situation où se trouvoit le genre humain du temps d'Abraham. L'idolâtrie se répandoit alors partout l'univers : les nations de la terre oublioient leur Créateur, et elles étoient devenues à ses yeux un objet de malédiction. Il convenoit alors de présenter

la promesse sous l'idée d'une bénédiction générale, et d'annoncer à Abraham que la malédiction cesseroit un jour; qu'il sortiroit de lui un fils, en qui toutes ces nations aveugles seroient bénies, c'est-à-dire, éclairées et rappelées à la connoissance du vrai Dieu, où se trouve la véritable bénédiction. En suivant ce développement, nous verrons que la sagesse divine s'est encore accommodée aux circonstances, dans la promesse qui fut faite à Moïse. Lorsqu'il eut délivré son peuple de la servitude d'Egypte, qu'il lui eut donné une loi, qu'il eut établi une alliance qui n'étoit que figurative, Dieu lui montra le Rédempteur futur, comme libérateur des hommes, comme auteur d'une nouvelle loi plus parfaite, comme médiateur d'une nouvelle alliance plus excellente. Il est donc visible que les différentes promesses du Messie ont été exprimées de la manière la plus convenable, relativement aux temps et aux lieux où elles ont été faites, et dans les termes les plus propres à frapper vivement les personnes à qui elles étoient adressées. Aussi, est-ce un fait incontestable, que sur le fondement de ces promesses, l'on a toujours attendu un Sauveur. Il seroit facile de prouver que cette attente remonte au premier âge du monde : il y a sur ce point une tradition constante, et suivie de siècle en siècle, depuis les

Patriarches jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Tous les justes de l'ancienne loi ont soupiré après la rédemption promise : tous ont vécu et sont morts dans l'attente du libérateur, dans l'espérance du salut qu'il devoit apporter aux hommes. Pour ne rapporter ici que le premier et le dernier anneau de cette longue chaîne, Jacob, en mourant, s'écrie : « J'attendrai, Seigneur, le Sauveur que vous devez envoyer. » Le saint vieillard Siméon, tenant entre ses mains Jésus enfant, s'exprime dans les mêmes termes : « Je mourrai en paix, Seigneur, parce que mes yeux ont vu le Sauveur que vous deviez envoyer. » Et ce Sauveur, il le désigne par les mêmes traits que Jacob avoit marqués : c'est la lumière des nations et la gloire d'Israël exposée aux regards de tous les peuples. On ne sauroit nier que les Juifs n'aient toujours été persuadés qu'il devoit venir sur la terre un Messie, c'est-à-dire, un envoyé de Dieu, dont la puissance s'étendroit sur tous les peuples du monde. Leur Religion porte sur ces deux fondemens, l'adoration d'un seul Dieu, et l'attente d'un Messie, tel qu'on vient de le décrire. Cette attente dure encore parmi eux ; et ce fait, qui a le monde entier pour témoin, démontre avec la dernière évidence, que la tradition du Messie promis est plus ancienne que la prédication de l'Evangile, et qu'elle

étoit établie sur l'ancien Testament, le seul dont les Juifs reconnoissent l'autorité. Il n'est pas moins certain qu'en suivant la trace de cette tradition, prise à son origine, l'on arrive à Jésus-Christ. La première promesse faite à Adam, énonce que le fils de la femme écrasera un jour la tête de celui qui a été l'auteur de la séduction et de la mort; mais cette lueur d'espérance qui nous est donnée par ces paroles, nous oblige, par sa généralité même, à faire de nouvelles recherches, et à demander quel est ce fils de la femme, et dans quelle famille nous pourrons le trouver. Une seconde promesse commence à nous fixer : c'est dans la postérité d'Abraham, que toutes les nations recevront la bénédiction promise : mais Isaac a deux fils; duquel naîtra ce germe béni? La troisième promesse nous avertit de l'attendre de Jacob. La quatrième promesse va plus loin : elle écarte toutes les autres tribus, pour placer notre attente dans la tribu de Juda. Ces promesses seront suivies d'une autre, qui déterminera la famille de David. Toutes ces promesses n'en sont proprement qu'une, qui nous rend attentifs par de nouveaux degrés de lumière successivement ajoutés aux précédens, qui se développe comme les générations, et qui nous conduit de famille en famille au Fils de *Marie*. Ce développement nous fait comprendre le

sens profond qui est renfermé dans la première promesse : ce sens caché, et comme mis en réserve sous le voile d'une expression énigmatique, nous est maintenant découvert, et nous sommes à portée d'en pénétrer toute l'étendue. Le démon se flattoit qu'en séduisant la première femme, il avoit fait périr sans ressource tout le genre humain : Dieu, pour confondre son orgueil et sa malice, lui dit : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme : tu as attaqué la première femme, et tu l'as vaincue ; mais j'en susciterai une autre, qui sera invincible à tes attaques, et invulnérable à tes traits. Je mettrai, entre elle et toi une inimitié irréconciliable : elle sera remplie de mon esprit, et elle détestera le tien. Tu ne pourras voir sans envie la sublimité de sa vertu, et elle sera l'implacable ennemie de tes vices. *Cette inimitié s'étendra à ta race et à la sienne :* cette femme admirable mettra au monde un fils, qui sera le chef d'une race bénie, que j'opposerai à ta race maudite, à ceux d'entre les hommes qui seront comme toi animés de l'esprit d'orgueil et de mensonge. Ce peuple de Saints et de Justes se déclarera ton ennemi, et toi tu soulèveras contre eux tous ceux qui sont à toi : tu seras au désespoir de voir le chef de cette race, t'enlever ceux que tu tenois captifs : ta fureur armera

contre lui ces hommes charnels, et tu lui mordras le talon, en crucifiant la chair, cette partie de lui-même par laquelle il touchera à la terre ; mais ce sera par l'infirmité même de sa chair, par ses souffrances et par sa mort, qu'il t'écrasera la tête, qu'il détruira ta puissance. » Nos premiers parens ne pénétrèrent pas sans doute tout ce développement de la promesse qui leur étoit faite ; mais ils en comprirent assez pour se former une idée de la victoire qui leur étoit promise sur le démon, et pour concevoir l'espérance de recouvrer la justice qu'ils avoient perdue : c'étoit tout ce que Dieu avoit dessein de leur révéler alors, et cette connoissance imparfaite leur suffisoit pour le salut. Mais il n'en est pas moins vrai que, sous l'obscurité de la première promesse, il y avoit un sens plus étendu, qui restoit voilé jusqu'au temps où il devoit être manifesté, et que Dieu, à qui ses œuvres sont connues de toute éternité, le voyoit dès lors dans toute son étendue, puisque ce sens se trouve pleinement accompli en Jésus-Christ. Dieu a ménagé les expressions de manière que, sans qu'on pût, avant l'accomplissement, en déterminer les circonstances, on ne peut, quand il est arrivé, s'empêcher de reconnoître que c'étoit cela qui avoit été prédit.

# SECONDE PARTIE.

## FIGURE DU MESSIE.

### *Les Israélites opprimés par Pharaon.*

Les grands services que Joseph avoit rendus à l'Egypte, procurèrent, pendant quelque temps, un sort heureux aux enfans de Jacob. Sa famille n'étoit composée que de soixante-quatorze personnes, quand il entra en ce pays ; mais elle s'y étoit prodigieusement multipliée, et elle formoit déjà un peuple nombreux. C'étoit l'accomplissement de cette promesse faite à Abraham : *Je multiplierai votre race comme les étoiles du Ciel.* Soixante-quatre ans après la mort de Joseph, il s'éleva dans l'Egypte un nouveau roi, qui n'avoit point vu Joseph, et qui avoit oublié ce que son royaume devoit à ce sage ministre. Frappé de voir dans ses états une nation entière, qui avoit une langue, des mœurs, une croyance différente de celles des Egyptiens ; une nation qui se regardoit comme étrangère dans le pays qu'elle occupoit, et qui espéroit en sortir un jour ; il conçut contre elle de violens soupçons : « Les Israélites, disoit-il, sont plus puissans que nous ; il

n'est pas prudent de les laisser ainsi se multiplier. S'il survenoit une guerre, ils se joindroient à nos ennemis; et après nous avoir vaincus, ils sortiroient malgré nous de l'Egypte. C'est néanmoins un avantage pour l'Egypte de les y retenir; ils augmentent la force et les richesses du pays. Réduisons-les à l'esclavage. » Pour les affoiblir, ce Prince condamna les Israélites aux travaux publics : il ordonna à ses sujets de ne leur accorder aucun repos; il les soumit à des Intendans qui les accabloient par de lourds fardeaux. Les Egyptiens, qui les haïssoient, ne les épargnoient pas : ils les traitoient avec une rigueur insupportable, les employant à bâtir des villes et des forteresses. Cependant, plus on les opprimoit, plus on voyoit leur nombre croître de jour en jour. Alors le Roi donna ordre aux sages-femmes de tuer tous les enfans mâles qui naîtroient parmi les Israélites, et de ne laisser vivre que les filles; mais les sages-femmes, qui craignoient Dieu, ne firent point ce que le Roi leur avoit commandé, et elles conservèrent les enfans mâles. Pharaon le sut : il fit venir les sages-femmes, et leur reprocha leur désobéissance. Elles répondirent, pour s'excuser, que les femmes Israélites n'étoient pas comme les Egyptiennes; qu'elles mettoient au monde leurs enfans sans le secours des sages-femmes. Dieu fit du bien

à ces sages-femmes, et récompensa, non le mensonge qu'elles avoient fait, mais la compassion qu'elles avoient eue de ces pauvres enfans, que ce Prince cruel vouloit immoler à sa fausse politique. Pharaon n'abandonna pas le dessein de détruire les Israélites : il donna ordre de jeter dans le fleuve du Nil tous les enfans mâles qui naîtroient chez eux; mais le temps approchoit où Dieu, selon sa promesse, devoit signaler sa puissance en faveur de son peuple. Il avoit prédit à Abraham que ses descendans demeureroient long-temps dans un pays étranger, qu'ils y seroient réduits en servitude, et accablés de maux; mais qu'il puniroit d'une manière éclatante le peuple qui les auroit opprimés, et qu'ils sortiroient de ce pays avec de grandes richesses, après la quatrième génération. Dieu n'exécuta qu'après un si long délai la promesse qu'il avoit faite à Abraham, de mettre sa postérité en possession de la terre de Chanaan. Il vouloit accoutumer ses élus à se fier à sa promesse, assurés qu'elle s'accomplit tôt ou tard, et toujours dans les temps marqués par son éternelle providence. Les iniquités des habitans de ce pays n'étoient pas encore au comble où il les attendoit, pour les livrer à la vengeance sévère qu'il vouloit exercer sur eux, par les mains de son peuple élu. Il falloit donner à ce peuple le temps de

se multiplier, afin qu'il fût en état de remplir la terre qui lui étoit destinée, et de l'occuper par force, en exterminant ses habitans maudits de Dieu. Il vouloit que les Israélites éprouvassent en Egypte une dure captivité, afin qu'étant délivrés par des prodiges inouis, ils aimassent leur libérateur, et qu'ils célébrassent éternellement ses miséricordes. Enfin, il vouloit que la délivrance miraculeuse du peuple Hébreu fût la figure d'une autre délivrance bien plus importante que devoit opérer le Messie, en affranchissant son peuple de l'esclavage du démon. Voilà l'ordre des conseils de Dieu, tels que lui-même nous les a révélés, pour nous apprendre à le craindre, à l'adorer, à l'aimer, à l'attendre avec foi et avec patience.

---

## *Naissance et éducation de Moïse,* an du monde 2433.

DANS le temps que les ordres de Pharaon s'exécutoient avec rigueur, Jochabed, femme d'*Amram*, de la tribu de Lévi, accoucha d'un fils. Frappé de la beauté extraordinaire de cet enfant, et instruite par une lumière surnaturelle qu'il étoit destiné à quelque chose de grand, elle conçut le dessein de le conserver, s'il étoit possible. Elle le tint caché pendant trois

mois, malgré la sévérité de l'édit du Roi, qui avoit ordonné de jeter dans le Nil les enfans mâles des Israélites. À la fin, ne pouvant plus tenir la chose secrète, elle prit une corbeille de jonc, qu'elle enduisit de bitume et de poix. Elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi les roseaux sur le bord du Nil. Elle dit en même temps à sa fille, nommée *Marie*, de se tenir à quelque distance de là, et d'observer ce qu'il arriveroit. Un instant après, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner. Voilà un de ces traits où la providence de Dieu, sans qu'il paroisse de miracle, se peint néanmoins d'une manière bien sensible à des yeux éclairés. La Princesse aperçut le panier : elle envoya une de ses suivantes pour le lui apporter : elle l'ouvrit avec empressement. Apercevant un petit enfant qui pleuroit, elle en eut pitié : *C'est*, dit-elle, *un enfant des Israélites ; je ne puis me résoudre à le laisser périr.* Alors la sœur de l'enfant s'approcha, et lui dit : Si vous voulez, j'irai chercher une femme pour nourrir ce petit enfant : allez, répondit la Princesse. La petite fille courut aussitôt, et amena sa mère, à qui la fille du Roi confia l'enfant, en lui promettant de la récompenser de ses soins. La mère prit l'enfant et le nourrit. Quand il fut devenu assez fort, elle le rendit à la Princesse, qui l'adopta

pour son fils, et lui donna le nom de Moïse, qui signifie *tiré des eaux*. Moïse fut donc élevé dans le palais du roi, et il y fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens. Ainsi, Dieu fit servir Pharaon lui-même à préparer un vengeur aux Israélites que ce Prince opprimoit. Moïse, parvenu à l'âge de quarante ans, sentit qu'il étoit destiné de Dieu pour être le libérateur de son peuple : il quitta la cour, et alla joindre ses frères qui étoient toujours dans l'oppression. Ayant aperçu un Egyptien qui maltraitoit un Israélite, il prit la défense de l'Israélite, et par un mouvement de l'esprit de Dieu, il tua l'Egyptien. Par cette action hardie, il vouloit faire comprendre à ses frères que sa main étoit l'instrument dont Dieu se serviroit pour les délivrer de l'oppression ; mais ils ne le comprirent point. Le lendemain, il trouva deux Israélites qui se querelloient, et il fit quelques reproches à l'un d'eux de ce qu'il frappoit son frère. Cet homme lui répondit : « Qui vous a établi pour nous juger ? Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes hier un Egyptien ? » Moïse se douta bien que cette affaire alloit devenir publique, et qu'elle parviendroit jusqu'aux oreilles du Roi : il se cacha, et s'enfuit dans le pays des Madianites ; il s'y attacha au service

de Jéthro, prêtre du pays, qui lui fit épouser sa fille, nommée *Sephora.*

---

### *Vocation de Moïse.*

Enfin le temps marqué par la providence divine pour la délivrance de son peuple arriva. Le Roi d'Egypte, dont Moïse avoit appréhendé le courroux, étoit mort, mais son successeur n'avoit point adouci le sort des Israélites; ils gémissoient toujours sous le poids des travaux dont on les accabloit. Dieu écouta les cris de son peuple cruellement affligé, et songea à l'affranchir de la tyrannie des Egyptiens. Moïse gardoït alors les brebis de Jéthro son beau-père. Un jour qu'il avoit mené son troupeau au fond du désert jusqu'à la montagne d'Horeb, le Seigneur lui apparut dans une flamme qui sortoit du milieu d'un buisson. Moïse voyant que ce buisson brûloit toujours sans se consumer, s'avança pour considérer cette merveille; mais le Seigneur lui défendit d'approcher; et lui ayant commandé d'ôter sa chaussure, par respect, selon l'usage de ces temps-là, il ajouta: « Le lieu où vous êtes est saint; je suis le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Les cris des enfans d'Israël sont venus jusqu'à moi: j'ai vu leur affliction, et je veux vous envoyer

vers Pharaon, afin que vous fassiez sortir mon peuple de l'Egypte. » Moïse, que la dureté de ce peuple et la difficulté de le conduire avoient découragé, répondit à Dieu : « Qui suis-je, Seigneur, pour aller trouver Pharaon, et pour tirer les enfans d'Israël de la captivité? Je vous prie de considérer que j'ai de la difficulté à parler. » « Ne craignez rien, lui répondit le Seigneur; je serai avec vous, et vous connoîtrez que c'est moi qui vous ai envoyé. Qui est-ce qui a formé la bouche de l'homme, et qui lui a donné la parole? Qui est-ce qui a fait le sourd et le muet, celui qui voit et celui qui est aveugle? N'est-ce pas moi? Allez donc, je serai dans votre bouche, et je vous apprendrai ce que vous avez à dire. » Ensuite, pour déterminer Moïse à se charger du ministère qu'il lui confioit, Dieu lui communiqua le don des miracles, et lui en fit faire sur-le-champ une double expérience. Moïse néanmoins s'excusa encore, et plein de la pensée du Messie qu'il attendoit, il adressa à Dieu cette prière : « Je vous prie, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer. » C'étoit sous ce nom d'envoyé, que le Messie étoit connu chez les Israélites. Le sens de cette prière de Moïse étoit donc : Vous avez promis, Seigneur, d'envoyer le vrai libérateur de votre peuple : c'est lui qui doit le mettre

véritablement en liberté ; c'est après lui que nous soupirons depuis long-temps ; ne différez pas son avénement. Dieu déclara à Moïse qu'il vouloit être obéi ; et pour le rassurer sur la difficulté qu'il avoit à parler, il lui donna pour coopérateur Aaron son frère, qui s'exprimoit aisément. Moïse alors ne répliqua plus, et se rendit à l'ordre du Seigneur. Après avoir pris congé de Jéthro, son beau-père, il retourna en Egypte, et il alla avec Aaron trouver les anciens d'Israël, auxquels ils rapportèrent ce que Dieu avoit dit à Moïse, et ils firent devant eux des miracles, pour prouver leur mission. Alors, les Israélites connurent que Dieu avoit regardé leur affliction, et se prosternant en terre, ils adorèrent le Seigneur.

---

## *Plaies d'Egypte.*

MOÏSE et Aaron allèrent trouver le Roi d'Egypte, pour lui demander de la part du Seigneur, Dieu d'Israël, qu'il laissât aller son peuple. « Qui est ce Seigneur, répondit insolemment Pharaon? Je ne laisserai point sortir de mon royaume les enfans d'Israël. » Il donna ordre ensuite de les traiter plus durement que jamais. Les Israélites voyant que cette première démarche n'avoit servi qu'à appesantir leur joug, se plaignirent amèrement à Moïse

et à Aaron ; car ils s'en prenoient à eux des maux qu'on leur faisoit souffrir. Alors Dieu dit à Moïse : « Je vous établis le Dieu de Pharaon, et je vous mets ma puissance entre les mains. Aaron sera votre interprète ; vous direz à Aaron tout ce que je vous commanderai. Il portera la parole à Pharaon, qui ne vous écoutera pas, et je signalerai mon pouvoir par un grand nombre de prodiges : les Egyptiens connoîtront alors que je suis le Seigneur : j'étendrai ma main sur l'Egypte, et j'exercerai mes jugemens sur les dieux qu'elle adore ; je ferai ensuite sortir mon peuple de ce pays. » Dieu commanda à Moïse et à Aaron de retourner vers le Roi, et de faire des miracles devant lui pour le convaincre qu'ils lui parloient de sa part. Ils le firent ; mais ce Prince, séduit par ses magiciens, s'obstina à retenir les Israélites. Dieu frappa l'Egypte de plusieurs plaies qui étoient manifestement destinées à abattre l'orgueil du Roi, à punir la cruauté des Egyptiens, et à confondre l'idolâtrie absurde de cette nation. Les animaux étoient adorés en Egypte, ils y furent frappés de peste, de pustules et d'ulcères : les plantes y étoient l'objet du culte divin, elles furent détruites par la grêle et dévorés par différens insectes. Le soleil y étoit honoré comme une divinité ; il fut obscurci pendant trois jours, par d'affreuses ténèbres.

Les Egyptiens avoient fait périr les enfans Israélites dans les eaux du Nil; les eaux de ce fleuve furent changées en sang. Ces diverses plaies forcèrent enfin les magiciens à faire cet aveu : *le doigt de Dieu est ici;* et Pharaon lui-même à s'écrier : « *Le Seigneur est juste : mon peuple et moi nous sommes des impies.* » L'auteur sacré du livre de la Sagesse nous fait considérer la manière pleine de justice dont Dieu s'est conduit envers ses ennemis, et nous suggère la réflexion que nous devons faire sur le genre des plaies qui affligèrent alors l'Egypte. « Parce que vous avez voulu, Seigneur, punir les pensées extravagantes de ces hommes impies, qui adoroient des bêtes méprisables, vous avez envoyé contre eux une multitude d'animaux malfaisans, et vous leur avez fait souffrir d'horribles tourmens par les choses mêmes qu'ils honoroient, afin qu'ils sussent que l'on trouve son supplice dans la chose même par laquelle on pèche : car il n'étoit pas difficile à votre main toute-puissante d'envoyer contre eux des ours furieux, des lions terribles, ou des bêtes d'une espèce inconnue, qui non-seulement auroient pu les exterminer par leurs morsures, mais même les faire mourir de frayeur par leur vue seule : vous pouviez les anéantir d'un souffle de votre puissance ; mais vous réglez tout avec poids, avec nombre et avec mesure : vous

avez jugé plus digne de vous d'employer le ministère de vos créatures pour châtier ces hommes superbes, et vous avez confondu leur orgueil, en chargeant de votre vengeance les insectes les plus foibles et les plus vils. »

---

## *Agneau Pascal.*

PHARAON, après avoir paru se rendre à l'ordre du Seigneur, revenoit toujours à son endurcissement; et Dieu résolut de frapper l'Egypte de la dernière plaie; mais auparavant il fit par la bouche de Moïse, ce commandement aux Israélites: « Le dixième jour de ce mois, prenez pour chaque famille un agneau d'un an, mâle et sans défaut: vous l'immolerez le quatorzième jour sur le soir. Vous marquerez de son sang les deux jambages et le linteau de vos portes. Cette nuit-là même, vous mangerez dans une même maison la chair de l'agneau, rôtie au feu, sans en rien laisser, sans en emporter au dehors, et sans briser aucun de ses os. Vous le mangerez avec du pain sans levain et des laitues amères, ayant une ceinture aux reins, des souliers aux pieds, et un bâton à la main, comme des voyageurs: car c'est la Pâque ou le passage du Seigneur. » Les enfans d'Israël exécutèrent cet ordre de

Dieu. Vers le milieu de la nuit, l'Ange du Seigneur frappa de mort tous les premiers nés d'Egypte, tant des hommes que des animaux : il n'y eut d'épargné que les maisons dont les portes étoient marquées du sang de l'agneau. Pharaon et tous les Egyptiens se levèrent la nuit avec précipitation et saisis de frayeur, car tous les premiers nés avoient été frappés de mort, depuis le premier né de Pharaon jusqu'à celui du dernier esclave : on n'entendoit partout que des cris et des gémissemens. Le Roi manda aussitôt Moïse et Aaron, pour leur dire de faire sortir promptement les Israélites de l'Egypte. Ils partirent donc au nombre de six cents mille combattans, et Moïse emporta avec lui les os de Joseph, suivant la dernière volonté du saint Patriarche. Afin de conserver le souvenir du bienfait de Dieu, Moïse commanda aux Israélites de célébrer tous les ans, dans le même mois, la mémoire de leur sortie d'Egypte, en immolant un agneau, le quatorzième jour au soir, et mangeant des pains sans levain, pendant sept jours. L'immolation de l'agneau pascal commandée aux Israélites avant leur sortie de l'Egypte, étoit visiblement une cérémonie mystérieuse. Il est facile d'y apercevoir une image du sacrifice de J. C., surtout depuis que les Apôtres lui en ont fait expressément l'application. J. C. est,

selon saint Pierre, l'Agneau sans tache : ce fut par la foi, dit S. Paul, que Moïse célébra la Pâque, et qu'il fit l'aspersion du sang de l'agneau, afin que l'Ange, qui tuoit tous les premiers nés, ne touchât point aux Israélites. J. C. entra à Jérusalem le dixième jour du premier mois, jour auquel on devoit préparer l'agneau pour la Pâque, et il fut immolé le quatorzième entre les deux soirs, c'est-à-dire, dans le temps même où l'agneau pascal étoit immolé par les Hébreux. Son sang a été répandu ; mais aucun de ses os n'a été brisé ; car comme on vit qu'il étoit mort, on ne lui rompit point les jambes ; afin, dit saint Jean, que cette parole de l'Ecriture fût accomplie : *vous ne romprez aucun de ses os.* Comme les Israélites ne furent préservés de l'Ange exterminateur que par la vertu de cet agneau immolé, de même nous ne pouvons éviter les effets de la colère de Dieu que par l'aspersion du sang de J. C. : nous renouvelons la mémoire de son immolation et de notre délivrance, en mangeant sa chair, selon le commandement que lui-même nous en a fait par ces paroles : *faites ceci en mémoire de moi.* Mais cette chair vivifiante doit être mangée, comme l'agneau pascal, dans une même maison, qui est l'Eglise catholique, la vraie famille du Père céleste : tout étranger, tout profane, tout homme qui ne

s'est point purifié du vieux levain de la malice et de la corruption, est exclu de ce festin sacré : il faut, pour y être admis, se présenter avec les pains azymes de la pureté et de la vérité.

---

## *Passage de la mer Rouge.*

APRÈS quelques campemens, les Israélites arrivèrent dans le désert qui est sur le bord de la mer Rouge. L'Ange du Seigneur étoit leur guide, marchant devant eux dans une colonne de nuée pendant le jour, pour leur montrer le chemin, et dans une colonne de feu, pendant la nuit, pour les éclairer, afin qu'ils marchassent la nuit comme le jour. Cependant Pharaon se repentit bientôt de les avoir laissés partir : il fit préparer ses charriots de guerre, il assembla ses troupes, et se mit à poursuivre les Israélites : il les joignit près de la mer Rouge. Les Israélites se trouvoient enfermés de tous côtés, au-devant par la mer, et derrière par les ennemis ; mais Moïse, plein de confiance au Seigneur, les rassura. « Ne craignez point, leur dit-il, attendez seulement, et vous verrez le miracle que le Seigneur va faire en votre faveur : il combattra pour vous, et vous demeurerez en repos. Alors la colonne de nuée, qui étoit à la tête des Israélites, changea

de place, et elle se porta entre leur camp et celui des Egyptiens. Cette nuée étoit lumineuse du côté des Israélites, mais du côté des ennemis, elle formoit une nuit sombre et obscure, qui les empêchoit d'avancer. Moïse en ce moment étendit la main vers la mer, qui s'entr'ouvrit, et les Israélites y marchèrent à pied sec, ayant l'eau à droite et à gauche, comme si c'eût été de hautes murailles. Les Egyptiens, voyant un chemin ouvert au milieu de la mer, y entrèrent aussi, et se mirent à les poursuivre; mais un peu avant le jour, quand les Israélites eurent gagné l'autre bord, le Seigneur brisa les charriots des Egyptiens, et mit leur armée en déroute. Alors tout effrayés, ils se dirent les uns aux autres: « Fuyons les Israélites, car le Seigneur combat pour eux contre nous. » Et ils commencèrent à rebrousser chemin. Dieu commanda à Moïse d'étendre sa main sur la mer. A l'instant les eaux se rejoignirent, et enveloppèrent toute l'armée de Pharaon. Les Egyptiens voulurent en vain regagner le rivage: tous furent submergés, et il ne resta pas un seul homme qui pût porter en Egypte la nouvelle d'un si terrible événement. Moïse et tout le peuple d'Israël, à la vue du miracle que le Seigneur venoit d'opérer en leur faveur, firent éclater leur joie et leur reconnoissance par un cantique d'action de graces.

Voilà un fait manifestement miraculeux; un fait que l'on ne peut contester : il s'est passé sous les yeux de six cent mille témoins, devant un peuple mutiné contre son chef, par conséquent plus disposé à contredire une vérité, qu'à favoriser une imposture : on ne peut y supposer de l'illusion, puisque, s'il n'eût pas été véritable, il étoit impossible de ne pas apercevoir l'erreur : miracle néanmoins qui a opéré une telle persuasion, que ce peuple indocile, rebelle, intraitable, s'est assujetti à un joug onéreux, à une loi pénible, à une foule de pratiques gênantes et presque insupportables.

---

## *La Manne.*

Après avoir passé la mer Rouge, les Israélites entrèrent dans un vaste désert, qu'il falloit traverser pour aller dans la terre promise. Quand ils se furent un peu avancés dans ce lieu inculte, les provisions se trouvèrent consommées, et la faim se fit sentir. Alors le peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron. « Que ne sommes-nous restés en Egypte, dirent-ils? nous y avions de la viande en abondance, et du pain sans mesure. Pourquoi nous avez-vous amenés dans cette solitude, où nous mourrons de faim? » Moïse eut recours

à Dieu, qui lui fit entendre sa parole, et lui ordonna de dire au peuple : « Je fournirai aux enfans d'Israël une nourriture envoyée du Ciel. Le peuple sortira le matin : chacun en ramassera précisément ce qui suffit pour ce jour-là ; mais le sixième jour, ils en ramasseront deux mesures, afin qu'ils puissent sanctifier le septième jour, c'est-à-dire, le jour du Sabat. » En effet, le lendemain matin, la terre se trouva couverte d'une espèce de rosée blanche, semblable à ces grains de gelée qui se forment sur la terre durant l'hiver. Elle fut appelée la *Manne*. Moïse dit au peuple : C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger. Que chacun en ramasse ce qu'il lui en faut pour se nourrir ; et il marqua la mesure qu'on devoit prendre pour chaque personne. Les Israélites sortirent de leurs tentes pour ramasser la manne : ils en ramassèrent les uns plus, les autres moins ; mais quand on vint à mesurer ce que chacun avoit apporté, on trouva la même quantité : celui qui en avoit plus recueilli n'en eut pas davantage, et celui qui en avoit pris moins en eut autant. On recueilloit la manne tous les jours, le matin avant le lever du soleil ; car, dès qu'il commençoit à paroître, elle se fondoit à la chaleur des premiers rayons : il n'étoit pas permis d'en garder pour le lendemain ; autrement elle se corrompoit,

excepté le septième jour de la semaine ; où il n'en tomboit point : la veille on faisoit double provision, et elle se gardoit sans se corrompre. On la broyoit sous la meule, ou on la piloit dans un mortier ; puis on la faisoit cuire. Alors elle avoit le goût du pain de la plus pure farine, pétrie avec de l'huile et du miel. Les Israélites furent nourris de ce pain, tant qu'ils demeurèrent dans le désert, c'est-à-dire, pendant quarante ans. Une si longue durée dans un événement qui se renouveloit tous les jours, écarte tout soupçon d'imposture ou d'illusion. L'Ecriture, qui appelle la manne le pain du Ciel, la nourriture des Anges, nous insinue clairement qu'il y a un mystère caché sous ce pain miraculeux. J. C. lui-même nous dévoile ce mystère, et nous apprend que c'est lui qui, dans l'Eucharistie, est ce pain figuré par la manne. Les Juifs lui disoient : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon qu'il est écrit : *il leur a donné le pain du Ciel à manger.* » Il leur répondit : « Je vous le dis, et je vous en assure : Moïse ne vous a point donné le pain du Ciel : par où il montre d'abord que la manne n'est appelée, dans l'Ecriture, le *pain du Ciel*, que par rapport à celui qu'elle représente ; et il ajoute : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du Ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éter-

nellement; le pain que je donnerai, c'est ma chair. » C'est donc le corps de J. C. qui est le vrai pain du Ciel, et la manne n'en étoit que la figure.

---

*Eau du rocher. Défaite des Amalécites.*

APRÈS tant de marques de la protection de Dieu, il semble que les Israélites ne pouvoient plus se défier de sa providence, mais recourir à lui avec confiance dans tous leurs besoins, sûrs d'en obtenir un prompt secours. Cependant, étant venus dans un lieu où il n'y avoit point d'eau, ils recommencèrent leurs murmures contre Moïse : « Donnez-nous de l'eau pour boire, lui dirent-ils. Etoit-ce donc pour nous faire mourir de soif, que vous nous avez tirés de l'Egypte? » Moïse s'adressa au Seigneur, qui lui répondit : « Allez à la tête de ce peuple, et menez avec vous les anciens d'Israël : vous les conduirez sur la montagne d'*Horeb* : là, vous frapperez le rocher, et il en sortira de l'eau en abondance. » Moïse fit ce que le Seigneur lui avoit commandé, et il jaillit à l'instant du rocher une source d'eau, qui suffit pour désaltérer les hommes et les bêtes, pendant le séjour qu'ils firent en ce lieu. La réputation des Israélites se répandit parmi les peuples voisins, qui en

prirent de l'ombrage, et se disposèrent à leur faire la guerre. Les Amalécites, qui descendoient d'Esaü, s'avancèrent pour les attaquer. Moïse envoya contre eux Josué, de la tribu d'Ephraïm, qui leur livra bataille. Pendant le combat, Moïse implora le secours de Dieu par ses prières. Lorsqu'il tenoit les mains étendues en forme de croix pour prier, les Israélites étoient victorieux ; mais dès qu'il les baissoit, les ennemis avoient l'avantage. Aaron et Hur son beau-frère, le remarquèrent ; et voyant que Moïse n'avoit plus la force de tenir ses mains élevées, ils les lui soutinrent des deux côtés, jusqu'à ce que Josué eût entièrement défait les ennemis. Les hommes attribuent la victoire à la bonne conduite des chefs, au nombre et à la valeur des soldats ; mais l'Ecriture nous découvre la véritable cause des succès : c'est Dieu qui donne ou qui ôte la victoire. « Moïse, dit un auteur sacré, vainquit Amalec, qui s'appuyoit sur sa force et sa puissance, sur son armée, sur ses boucliers et ses chariots : il le vainquit, non avec le fer, mais avec la sainte ferveur de sa prière. » L'Ecriture nous montre partout le Dieu des armées comme l'auteur des succès : soit qu'il agisse seul, soit qu'il emploie la main des hommes, c'est toujours à lui qu'appartient l'honneur de l'événement ; c'est lui qui inspire aux uns la prévoyance, l'ac-

tivité, le courage, et qui abandonne les autres à leurs ténèbres et à leur foiblesse. Aussi Moïse ne se contenta pas d'élever un autel après la victoire, et d'y offrir des sacrifices d'actions de grâces; mais il donna à cet autel un nom qui signifie : *C'est le Seigneur qui marche devant moi au combat;* afin que ce nom rappelât aux Israélites qu'ils devoient à Dieu seul la victoire remportée sur leurs ennemis.

---

## *Dieu publie sa loi.*

LES vérités que Dieu avoit enseignées à Adam, et dont la connoissance avoit passé des pères aux enfans, par la voie de la tradition, commençoient à s'altérer; il étoit à craindre qu'elles ne s'effaçassent bientôt de la mémoire des hommes. Pour les conserver, Dieu résolut de les donner par écrit. Il commanda à Moïse de dire de sa part aux Israélites : « Vous avez vu de quelle manière je vous ai délivrés de l'Egypte, et comment je vous ai choisis pour être mon peuple. Si vous écoutez ma voix, et si vous gardez mon alliance, j'établirai mon royaume au milieu de vous; vous serez la nation sainte. Dieu ajouta : qu'ils se purifient aujourd'hui et demain, et qu'ils soient prêts pour le troisième jour;

alors je descendrai devant tout le peuple sur la montagne de Sinaï ; on marquera des limites autour de la montage, et il sera défendu de passer au-delà. » Dès le matin du troisième jour, on entendit des tonnerres, et l'on vit briller des éclairs : une nuée épaisse couvrit la montagne ; une trompette sonna avec grand bruit, et le peuple qui étoit dans le camp fut saisi de frayeur. Alors Dieu fit entendre sa voix au milieu des feux, et publia les dix commandemens de sa loi, écrits sur deux tables de pierre ; c'est ce qu'on appelle le *Décalogue*. Ces dix préceptes, dont les trois premiers regardent les devoirs de l'homme envers Dieu, et les sept autres ses obligations envers le prochain, ont une grande étendue, et renferment les principes de toutes les lois naturelles. Quand le Seigneur eut cessé de parler, le bruit des tonnerres et le son des trompettes recommencèrent comme auparavant. Le peuple voyoit les éclairs et la montagne toute couverte de fumée. Les Israélites, dans la crainte et l'effroi dont ils étoient saisis, dirent à Moïse : « Parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. » Dieu prit occasion de cette demande que faisoit le peuple d'un médiateur, pour renouveler la promesse du Messie. « J'ai entendu, dit-il à

Moïse ; ce que les enfans d'Israël viennent de vous dire : ils ont demandé un médiateur. Hé bien, je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète semblable à vous : je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai : si quelqu'un ne veut pas écouter ce que ce prophète leur annoncera de ma part, j'en tirerai vengeance. » Il est évident que ce nouveau prophète, semblable à Moïse, devoit faire un jour, d'une manière douce et familière, ce qui venoit de se faire au milieu d'un appareil grand et terrible. Comme Moïse, il devoit être législateur, médiateur entre Dieu et les hommes, chef et libérateur de son peuple, quoique d'une manière infiniment plus excellente. Il n'est pas moins évident que ce nouveau prophète, qui devoit être un jour suscité de Dieu, c'est le Messie. Toute la tradition a entendu ces paroles dans ce sens ; saint Pierre parlant aux Juifs, applique cette promesse à Jésus-Christ qu'il leur prêchoit. ( *Act.* 3. )

---

## *Alliance confirmée par le sang des victimes.*

TANDIS que le peuple épouvanté se tenoit fort loin de la montagne, Moïse s'approcha du lieu où Dieu étoit. Le Seigneur lui

donna plusieurs lois pour les enfans d'Israël, et il ajouta : « J'enverrai mon ange, afin qu'il marche devant vous, qu'il vous garde dans le chemin, et qu'il vous fasse entrer dans le pays que je vous ai préparé. Je livrerai les Chananéens entre vos mains, et je les mettrai en fuite devant vous. » Moïse rapporta au peuple les paroles et les ordonnances du Seigneur, et le peuple répondit tout d'une voix : « Nous ferons tout ce que le Seigneur nous commande. » Alors Moïse mit par écrit les lois de Dieu ; et s'étant levé de grand matin, il dressa un autel au pied de la montagne, laquelle étoit comme le trône de Dieu, où il résidoit, et d'où il venoit de prononcer ses lois. Moïse éleva autour de l'autel douze colonnes, qui représentoient les douze tribus d'Israël ; et comme c'étoit la coutume de sceller les traités par le sang des victimes, il fit égorger des animaux. Il répandit une partie du sang sur l'autel, qui tenoit en quelque sorte la place de Dieu ; puis prenant le livre où l'alliance étoit écrite, il en fit la lecture devant tout le peuple, qui, après l'avoir entendue, répondit : « Nous ferons tout ce que le Seigneur a dit. » Alors Moïse fit, de l'autre partie du sang, une aspersion sur le livre de la loi et sur le peuple, en disant : C'est le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous. Par cette auguste céré-

monie, Moïse, en qualité de médiateur, confirmoit l'alliance que le Seigneur contractoit en ce jour avec les enfans d'Israël : il acceptoit leurs engagemens, et il recevoit leurs protestations d'obéissance. Le sang répandu d'une part, sur l'autel, et de l'autre sur la nation, étoit le sceau du contrat. Cette cérémonie n'étoit que l'ombre et la figure de celle qui, plus de quinze siècles après, devoit confirmer la nouvelle alliance du Seigneur avec tous les hommes ; alliance dont Jésus-Christ devoit être le médiateur, et qu'il devoit sceller de son sang. Pour que le rapport des deux alliances fût plus sensible, toutes les circonstances de la première cérémonie se retrouvent dans l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ, en l'instituant, a employé les mêmes paroles que Moïse. Comme lui, il a dit : *Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance.* Il s'est rendu le médiateur de cette alliance, comme Moïse l'avoit été de l'ancienne. Il l'a scellée par l'immolation, non d'une victime étrangère, mais de son propre corps ; non par le sang des animaux, mais par son propre sang. Les douze Apôtres, comme les douze colonnes de l'Église, ont été choisis pour être les témoins de ce mystère. Ils ont été placés autour d'une table, qui est devenue un véritable autel, où le Sauveur s'est immolé. Ils ont été réelle-

ment arrosés par le sang de la nouvelle alliance, que le nouveau médiateur leur a donné lui-même à boire; et tous ces merveilleux rapports sont renfermés dans ce seul mot: « *Voici le sang de la nouvelle alliance.* »

---

### *Veau d'or.*

MOÏSE monta ensuite sur la montagne, où la Majesté divine se rendoit sensible, et il y demeura quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger. Pendant ce temps-là, Dieu lui donna ses ordres pour la construction d'un tabernacle, et de tout ce qui devoit l'accompagner. Il lui en marqua les mesures, et lui en fit voir le modèle. Il lui prescrivit aussi la forme des habits des sacrificateurs, les cérémonies de leur consécration, et tout ce qui regardoit le culte divin. A la fin, Moïse reçut les deux tables de la loi écrites du doigt de Dieu. Cependant le peuple, voyant que Moïse restoit si long-temps sur la montagne, s'assembla autour d'Aaron, et lui dit: « Faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moïse qui nous a tirés de l'Egypte. » Aaron eut la foiblesse de céder à leurs instances séditieuses, et de leur

faire un veau d'or. ( C'étoit l'idole que les Egyptiens adoroient, sous le nom du dieu *Apis.* ) Alors le Seigneur dit à Moïse : « Descendez de la montagne, car le peuple vient de quitter la voie que vous lui avez montrée : ils se sont fait un veau d'or, auquel ils rendent le culte suprême comme à leur Dieu. Moïse conjura le Seigneur de pardonner à ce peuple qu'il avoit délivré par tant de miracles : « Seigneur, disoit-il, ne donnez pas lieu aux Egyptiens de dire que vous avez tiré de l'Egypte les Israélites, pour les faire périr dans ce désert; souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos serviteurs, auxquels vous avez juré de multiplier leur postérité comme les étoiles du ciel, et de l'établir dans la terre de Chanaan. Dieu se laissa apaiser ; mais il falloit un exemple de sévérité. Moïse étant arrivé près du camp, aperçut le veau d'or, et le peuple qui dansoit à l'entour. Alors, saisi d'une sainte indignation, il jeta les tables de la loi qu'il tenoit à la main, et les brisa au pied de la montagne. Il prit ensuite le veau d'or, et le mit dans le feu, le réduisit en poudre, et la fit boire au peuple, afin qu'il ne restât aucun vestige d'une telle abomination. Dans un gouvernement où Dieu étoit le chef politique, l'idolâtrie étoit une révolte contre le souverain, et un crime d'état qu'il falloit punir sévère-

ment. Moïse tira de ce peuple ingrat et rebelle une vengeance éclatante, capable de retenir dans le devoir ceux qui étoient portés à s'en écarter. Satisfait par la punition des coupables, Dieu écrivit de nouveau les dix commandemens de sa loi sur de nouvelles tables de pierre, et Moïse les apporta au peuple. Son visage, sans qu'il le sût, étoit tout rayonnant de lumière, depuis l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu. Aaron et les fils d'Israël n'osoient approcher de lui. Moïse se couvroit donc le visage d'un voile, toutes les fois qu'il avoit à parler au peuple.

---

## *Caractère des lois religieuses de Moïse.*

MOÏSE, dans la loi qu'il donna aux Israélites de la part de Dieu, insiste sur l'unité de l'Etre suprême, et sur la nécessité de le craindre. Il prescrit les fêtes qu'ils doivent célébrer en son honneur; il règle les différentes espèces de sacrifices, et la manière de les offrir : il leur donne des assurances précises que tout leur réussira, tant qu'ils seront fidèles à observer sa loi, et il leur annonce les plus effroyables malheurs, s'ils viennent à l'abandonner. Il falloit être assuré de Dieu, pour donner ce fondement à ses ordonnances; et l'événement a prouvé que Moïse n'avoit pas

parlé de lui-même. Moïse a chargé les Israélites d'un grand nombre d'observances, qui paroîtroient aujourd'hui superflues; mais alors elles étoient nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples, et elles servoient comme de barrière à l'idolâtrie, qui régnoit chez les nations voisines. Sans cette précaution, la contagion auroit gagné les Israélites qui avoient beaucoup de penchant à s'y laisser entraîner. Pour maintenir la Religion et toutes les traditions du peuple de Dieu parmi les douze tribus, une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfans sont eux-mêmes consacrés à Dieu, comme la dîme de tout le peuple. Dans la tribu de Lévi, Aaron est choisi pour être souverain Pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille. Ainsi les autels ont leurs ministres, la loi a ses défenseurs particuliers, et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses Pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron jusqu'à la fin de cette république. Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans la loi de Moïse, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus. Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, réitère et confirme ce que Dieu lui avoit révélé de

la venue de ce grand prophète, qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu, dit-il, vous suscitera du milieu de votre nation et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi ; écoutez-le. » La grande différence qui se trouve entre les deux lois, consiste en ce que la première étoit une loi de crainte et de terreur, au lieu que la seconde est une loi d'amour. L'ancienne loi retenoit les hommes dans le devoir, par les châtimens dont elle menaçoit les transgresseurs ; la nouvelle loi ne commande que la charité, n'inspire que l'amour. La loi de Moïse ne faisoit que des esclaves, la loi de Jésus-Christ forme des enfans de Dieu, animés de son esprit ; le juif n'obéissoit qu'avec peine et avec répugnance ; le chrétien obéit avec plaisir. Le juif étoit un enfant encore en bas âge, qui n'est pas distingué de l'esclave, pour qui la loi est un joug ; le chrétien est un homme parfait, qui aime la loi, qui l'accomplit librement et par choix ; en un mot, le juif n'étoit que l'ébauche de l'homme chrétien. Au surplus, la loi de Moïse n'étoit que pour les descendans d'Abraham, et jusqu'au temps du Messie. Les autres peuples n'y étoient point assujettis, et ils pouvoient se sauver par l'accomplissement de la loi naturelle, et par la foi au Messie que Dieu avoit promis à Adam et aux Patriarches. Il y a eu chez ces peuples des

hommes, qui, ne s'étant pas laissés aveugler par leurs passions, et ayant connoissance de la révélation faite d'abord au genre humain, honorèrent Dieu, et méritèrent, en J. C. qui devoit venir, les récompenses éternelles. Ainsi Dieu, en prenant sous sa protection particulière le peuple juif, n'abandonna point les autres hommes. Il eut même en vue le bien du genre humain, soit par la conservation de la vraie Religion que la loi de Moïse perpétua, soit parce que le choix du peuple juif renfermoit les préparatifs de la venue du Messie, qui devoit un jour éclairer tout l'univers.

---

## *Construction du Tabernacle.*

MOÏSE, après avoir réconcilié son peuple avec Dieu, songea à exécuter les ordres qu'il en avoit reçus, au sujet de la construction du tabernacle, et de tout ce qui regardoit le culte divin. Ce fut le peuple qui, par ses offrandes, fournit à la dépense. Le tabernacle étoit une tente d'étoffe précieuse et enrichie de broderies, couverte d'une autre étoffe faite de poils de chèvres, sur laquelle on étendoit des peaux, afin de garantir le tabernacle des injures de l'air. Un voile ou rideau d'une riche étoffe, relevée en broderies, partageoit le tabernacle en deux. La partie dans

laquelle on entroit d'abord, s'appeloit le *Saint* ou le lieu Saint. La seconde, ou le fond du tabernacle, qui étoit caché par le rideau, se nommoit *le Sanctuaire, le Saint des Saints*, c'est-à-dire, lieu très-Saint. Dans le Sanctuaire étoit placée l'arche d'alliance, ainsi appelée, parce qu'elle renfermoit les dix commandemens, qui étoient les conditions essentielles du traité d'alliance entre Dieu et les Israélites. L'arche d'alliance étoit un coffre de bois précieux, tout revêtu d'or en dedans et en dehors. Au-dessus de l'arche, il y avoit un couvercle d'or, nommé *Propitiatoire*, et aux deux extrémités du propitiatoire, deux chérubins qui le couvroient de leurs ailes. L'arche, outre les deux tables de la loi, renfermoit de la manne dans un vase. C'étoit de dessus le propitiatoire que Dieu se rendoit sensible, et qu'il donnoit ses oracles. Dans la partie du tabernacle, qu'on appeloit le *Saint*, on voyoit d'un côté un chandelier d'or à sept branches, destiné à éclairer le tabernacle; de l'autre, une table d'or, sur laquelle étoient douze pains, que l'on changeoit toutes les semaines, et qu'on nommoit *pains de proposition*. Au milieu de cette première partie étoit un autel d'or sur lequel on faisoit brûler, soir et matin, un parfum d'excellente odeur : il s'appeloit l'*Autel des Parfums*. Au dehors, à l'entrée du taber-

nacle, étoit un autre autel d'airain, appelé l'*Autel des Holocaustes*, où l'on brûloit la chair et la graisse des victimes : entre cet autel et le tabernacle, se trouvoit un grand bassin où les prêtres se lavoient, avant d'exercer les fonctions de leur ministère. L'espace qui étoit autour du tabernacle, s'appeloit le *Parvis :* il étoit fermé d'une enceinte de rideaux soutenus par des colonnes d'airain. Lorsque le tabernacle fut dressé, Moïse en fit la consécration avec de l'huile sainte. L'arche, le chandelier, la table d'or, les deux autels et le bassin, avec tout ce qui devoit servir au culte de Dieu, furent consacrés de la même manière. Alors une nuée couvrit le tabernacle, et la majesté de Dieu le remplit sensiblement. Ce tabernacle étoit, selon la doctrine de saint Paul, l'image du Ciel, de ce sanctuaire, dont l'Architecte n'est pas un homme mortel, mais Dieu même, où il réside dans tout l'éclat de sa majesté.

---

### *Consécration et habits des Prêtres.*

MOÏSE ayant assemblé le peuple d'Israël près du tabernacle, lui déclara que Dieu avoit choisi Aaron et ses enfans pour exercer les fonctions du Sacerdoce : il les revêtit de leurs habits, et les consacra avec

l'huile sainte. Les habits des prêtres ou sacrificateurs, étoient une robe de fin lin, une ceinture et une tiare de lin. Aaron, comme souverain Prêtre, avoit, outre cela, sur sa tunique de lin, une autre tunique de couleur d'hyacinte ou bleu céleste, un peu plus courte que celle de dessous, et fermée par une magnifique ceinture en broderie. Au bas de cette seconde tunique, pendoient des figures de grenade, à quelque distance l'une de l'autre : entre deux grenades étoient attachées de petites sonnettes d'or, dont le son avertissoit de la présence du souverain Pontife dans le tabernacle. La même tunique étoit encore couverte à l'endroit de la poitrine, d'un riche ornement, nommé *Ephod* : c'étoit un tissu d'or, brodé en couleur de pourpre, d'hyacinthe, et d'écarlate, attaché par deux agraffes d'or, où étoient enchâssées deux pierres d'onyx. Sur ces deux pierres étoient gravés les noms des douze tribus d'Israël, six sur chacune, selon l'ordre de la naissance des enfans de Jacob. Il y avoit sur l'éphod un autre tissu, brodé comme l'éphod même, dans lequel étoient attachées trois à trois, douze pierres précieuses. Ce tissu se nommoit *Rational*, ornement si essentiel au Pontife, que, sans en être revêtu, il ne pouvoit entrer dans le tabernacle, consulter le Seigneur, recevoir ses oracles, présenter à Dieu les prières et

les sacrifices de la nation. Pour l'habillement de tête, le Pontife portoit, comme les prêtres, une tiare de fin lin ; mais ce qu'il avoit de particulier, c'étoit une lame d'or très-pur, sur laquelle étoient gravés ces mots : *la sainteté est au Seigneur.* Cette lame tomboit sur le front du grand-prêtre; elle étoit attachée sur la tiare avec un ruban, couleur d'hyacinte, noué par derrière. Toutes les fonctions d'Aaron et de ses enfans, se rapportoient au culte de Dieu : ils mettoient tous les jours, le matin et le soir, de l'huile dans les lampes, et faisoient brûler des parfums sur l'autel d'or. Ils changeoient chaque semaine les *pains de proposition*, et entretenoient le feu qui devoit brûler continuellement sur l'autel des holocaustes. Ils démontoient le tabernacle, quand le peuple avoit ordre de décamper, et ils le dressoient, lorsqu'on étoit arrivé au lieu du campement. Les Lévites distribués par familles, portoient les différentes pièces du tabernacle : car toute la tribu de Lévi étoit consacrée au service de Dieu : les simples Lévites étoient employés aux moindres offices : Aaron et ses enfans avoient pour partage les fonctions les plus augustes. Mais ces fonctions et les prérogatives du sacerdoce d'Aaron, n'étoient estimables que par les mystères qu'elles représentoient : elles empruntoient tout leur éclat et toute leur dignité de la gran-

deur et de la sainteté du sacerdoce de Jésus-Christ, dont Aaron n'étoit qu'une foible image. C'est la doctrine de S. Paul, dans le parallèle qu'il fait de l'ancien sacerdoce avec le nouveau. Il y montre que le sacerdoce d'Aaron est fort inférieur à celui de Melchisédech ; d'où il conclut combien J. C., notre souverain Prêtre, est élevé au-dessus d'Aaron, puisque Melchisédech lui-même, cet homme si divin, n'étoit que la figure de J. C.

---

## *Sacrifices de l'ancienne loi.*

LA plus grande et la plus sainte des fonctions sacerdotales, étoit le sacrifice. Il y avoit deux sortes de sacrifices : les uns se faisoient avec effusion de sang, et les autres sans effusion de sang. Voilà ce que l'on observoit dans les sacrifices sanglans. Celui qui vouloit offrir un sacrifice à Dieu, amenoit la victime devant l'autel des holocaustes, et lui mettoit la main sur la tête. Par cette action, il faisoit entendre qu'il l'offroit pour qu'elle fût immolée en sa place. Cette victime étoit un animal domestique, une génisse, un agneau ou une chèvre. Il falloit que l'animal fût sans défaut : on l'égorgeoit : les prêtres en recevoient le sang dans une coupe, et le répandoient autour de l'autel. Ensuite on

brûloit la victime, ou toute entière ou en partie, sur l'autel des holocaustes. On offroit l'holocauste pour rendre hommage à la majesté infinie de Dieu : c'est pourquoi la victime y étoit consumée toute entière par le feu. Cette espèce de sacrifice s'offroit tous les jours, soir et matin, au nom de tout le peuple, et la victime étoit un agneau. Le sacrifice pacifique s'offroit à Dieu, pour lui rendre grâce de quelque bienfait, ou pour le lui demander. On n'y brûloit que la graisse et les reins de la victime ; le reste se partageoit entre le prêtre et celui qui avoit fait les frais du sacrifice. Quand c'étoit un sacrifice d'expiation pour le péché, avant de répandre le sang au pied de l'autel, le prêtre y trempoit son doigt, et il en touchoit les cornes de l'autel. Celui pour qui le sacrifice étoit offert, n'en remportoit rien. La chair de la victime étoit toute entière pour le prêtre, et elle devoit être mangée dans le parvis du tabernacle. L'autre espèce de sacrifice, où il n'y avoit pas d'effusion de sang, étoit une oblation de gâteaux cuits au four, ou une certaine quantité de fleur de farine avec du vin, de l'huile, de l'encens et du sel. Cette oblation se faisoit quelquefois seule ; mais ordinairement elle accompagnoit le sacrifice sanglant. Dans les diverses espèces, et dans toutes les circonstances des sacrifices de la loi, c'est

le grand et unique sacrifice de J. C. qui nous est montré en figure ; sacrifice qui seul peut rendre à Dieu un honneur digne de lui, expier les péchés des hommes, et leur obtenir le don de la justice ; sacrifice qui, dans sa simplicité, réunit toutes les propriétés, tous les effets et tous les avantages des différentes espèces de sacrifices : étant tout à la fois sacrifice d'adoration, d'actions de grâces, d'impétration et de propitiation. Tous ces anciens sacrifices représentoient donc l'Agneau sans tache, immolé sur la croix, et d'une manière non-sanglante dans le sacrifice de la Messe, qui en est la continuation. Peut-on ne pas apercevoir J. C. dans le sacrifice perpétuel d'un Agneau immolé tous les jours, couvrant continuellement l'autel, et s'exhalant sans cesse comme une victime d'agréable odeur, qui tenoit seule lieu de tous les autres! Tous les sacrifices, dit M. Bossuet, mettoient sous les yeux des Israélites cette vérité que la rémission des péchés seroit le fruit d'une mort volontaire, d'un sang précieux, qui couleroit un jour pour les expier. Ils annonçoient un Sauveur souffrant, qui nous guériroit par ses blessures. La mort sanglante du Sauveur étoit figurée par les sacrifices où il y avoit effusion de sang ; et le sacrifice de la Messe étoit manifestement le mystère caché sous l'oblation de pure farine et de vin, qui

accompagnoient les sacrifices sanglans. C'est pourquoi, dès le premier moment de l'incarnation, selon la doctrine de l'Apôtre, Jésus-Christ sachant qu'il n'avoit pris un corps qu'afin de l'offrir comme la véritable victime substituée aux anciens sacrifices qui l'avoient figurée, dit à son Père : « Vous n'avez pas voulu d'hostie ni d'oblation ; mais vous m'avez formé un corps : les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont point été agréables. Alors j'ai dit : me voici ; je viens, ô mon Dieu ! selon qu'il est écrit de moi, pour faire votre volonté. » Les sacrifices de l'ancienne loi n'étoient que des ombres du sacrifice de Jésus-Christ, et ils ne pouvoient honorer Dieu qu'en ce qu'ils le représentoient.

---

### *Fêtes des Israélites.*

LES Israélites avoient dans le cours de l'année plusieurs fêtes, dont les principales étoient *Pâque*, la *Pentecôte*, la fête *des Tabernacles*. Dieu lui-même les avoit établies, et il commandoit de les célébrer religieusement. La Pâque, comme on l'a vu, avoit été instituée en mémoire de la sortie d'Egypte, image de notre délivrance spirituelle, opérée par Jésus-Christ. Cette fête commençoit le quatorzième jour

du premier mois, sur le soir, par l'immolation d'un agneau pour chaque famille. Elle duroit sept jours, pendant lesquels il n'étoit pas permis de manger d'autre pain que du pain sans levain, symbole des dispositions qu'il faut apporter à la célébration de la Pâque chrétienne. Sept semaines après, c'est-à-dire, le cinquantième jour après la Pâque, on faisoit la fête de la Pentecôte. L'objet de cette seconde fête étoit de rappeler aux Israélites le souvenir du jour mémorable où Dieu leur avoit donné sa loi sur la montagne de *Sinaï*. C'est aussi en ce même jour que fut publiée la nouvelle loi, dont l'autre n'étoit que la figure. En ce jour, on présentoit à Dieu des pains faits de blé nouveau, pour reconnoître que tout vient de la main de Dieu, et pour lui faire hommage de ses dons. Le quinzième jour du septième mois, lorsqu'on avoit recueilli tous les fruits de l'année, on célébroit la fête des *Tabernacles* ou des Tentes. Les Israélites coupoient des branches d'arbres, et ils s'en faisoient des espèces de berceaux de feuillages, où ils habitoient pendant sept jours, en mémoire de ce que leurs pères, avant d'entrer dans la terre promise, avoient eu long-temps cette sorte de demeure. Dans ces trois fêtes, tous les Israélites étoient obligés de se présenter devant le Seigneur, au tabernacle d'abord, et dans la suite au

temple de Jérusalem, et d'y offrir des sacrifices, chacun à proportion du bien que Dieu lui avoit donné. « Ne craignez point, ajoute Moïse, que l'ennemi profite de votre absence : personne ne formera, pendant ce temps-là, aucune entreprise contre votre pays. » Si ce saint législateur n'avoit été bien assuré d'une protection particulière de Dieu, jamais il n'auroit porté cette loi, qui, trois fois l'année, dégarnissoit le pays de ceux qui pouvoient le défendre : ç'eût été l'exposer à l'invasion des ennemis ; mais il savoit que, pendant l'absence des Israélites, Dieu garantiroit leur pays de toute insulte. En effet, tant que leur république subsista, c'est-à-dire, durant près de quinze cents ans, jamais ils ne souffrirent le moindre dommage à cette occasion. Il y avoit une autre fête qui servoit de préparation à celle des Tabernacles, c'étoit la fête des *Expiations*. On la célébroit par un jeûne général : le grand-prêtre, après avoir immolé une génisse pour ses propres péchés, entroit dans le sanctuaire, l'encensoir à la main, avec des parfums et le sang de la victime. Il en faisoit sept fois l'aspersion vers le propitiatoire qui couvroit l'Arche. Ensuite il offroit pour les péchés du peuple deux boucs, dont l'un étoit immolé, et l'autre emmené hors du camp, après qu'on l'avoit chargé de toutes les iniquités du

peuple : figure frappante de Jésus-Christ, qui a été chargé des péchés des hommes, emmené hors de la ville de Jérusalem, et immolé pour nous purifier par l'aspersion de son sang. Tout le culte de l'ancienne loi se rapportoit à Jésus-Christ. Tout le représentoit ; en sorte que, selon l'expression de saint Augustin, le nouveau Testament est voilé dans l'ancien, et l'ancien Testament est manifesté dans le nouveau.

---

*Punition terrible des violateurs de la loi.*

DIEU fit quelques exemples de sévérité contre les violateurs de la loi, afin d'imprimer dans les esprits la crainte de sa justice, et le respect pour ses ordonnances. Dieu avoit commandé que le feu brûlât continuellement sur l'autel des holocaustes. Les prêtres étoient chargés de l'entretenir, en y mettant du bois soir et matin. C'étoit de ce feu qu'on devoit mettre dans les encensoirs, où l'on faisoit brûler des parfums sur l'autel d'or. Nadab et Abiü, les deux fils aînés d'Aaron, y mirent, contre la défense de Dieu, un feu étranger et profane. Dieu, pour les en punir, lança sur eux un feu secret qui les dévora au-dedans, sans toucher au-dehors de leurs corps, ni à leurs habits ; et ils moururent

devant le Seigneur. C'est, dit Moïse à Aaron, c'est l'accomplissement de cette parole du Seigneur : « Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent, et je serai glorifié devant tout le peuple. » Aaron ne répondit rien. On emporta hors du camp les corps de Nadab et d'Abiü : Moïse défendit à Aaron de pleurer ses enfans, et de prendre aucune marque de deuil, parce que le sujet de son affliction devoit être, non la perte qu'il avoit faite, mais la désobéissance qui avoit irrité le Seigneur, et attiré sa vengeance. Quelque temps après la mort de Nadab et d'Abiü, il arriva qu'un Israélite, dans une querelle qu'il eut avec un autre, blasphéma le saint nom de Dieu. On le mena à Moïse, qui le fit mettre en prison, jusqu'à ce qu'il eût consulté le Seigneur. Voici ce que Dieu lui répondit : Emmenez ce blasphémateur hors du camp ; que tous ceux qui ont entendu ses blasphèmes mettent leurs mains sur sa tête, pour attester que le crime dont on le charge est véritable, et qu'il soit lapidé par tout le peuple. Ainsi sera puni quiconque aura blasphémé le nom du Seigneur. Un troisième acte de sévérité fut exercé à l'égard d'un profanateur du Sabbat. Dieu avoit défendu expressément à son peuple de faire aucune œuvre servile ce jour-là, parce qu'il avoit été établi pour conserver la mémoire de la création. On trouva un homme qui, au

mépris de la loi, ramassoit du bois en ce jour. On le présenta à Moïse et à Aaron, qui le firent mettre en prison, ne sachant comment cette faute devoit être punie : ils consultèrent le Seigneur, qui ordonna que le coupable fût lapidé hors du camp par tout le peuple. Nous ne devons pas être surpris de la rigueur de ce châtiment : la loi qui ordonnoit d'observer le Sabbat, tenoit au dogme fondamental de la religion juive, c'est-à-dire, à la foi de la création. Violer cette loi, étoit une espèce d'apostasie : aussi est-elle presque toujours jointe à la défense de tout culte idolâtre ; et lorsque les Israélites ont été infidèles à l'une, ils n'ont pas manqué d'enfreindre l'autre. Ce peuple grossier avoit besoin d'être frappé par des exemples d'une justice sévère : il falloit l'intimider pour le retenir dans le devoir.

---

### *Les douze Députés.*

LORSQUE les Israélites furent arrivés près des frontières de la terre de Chanaan, Dieu ordonna à Moïse d'envoyer reconnoître ce pays, pour en faire le rapport au peuple. Moïse choisit pour cette commission douze hommes, un de chaque tribu, auxquels il commanda de parcourir tout le pays

de Chanaan, et d'en rapporter des fruits. Les députés employèrent quarante jours à faire le tour de ce pays, et ils en rapportèrent des grenades, des figues d'une grosseur extraordinaire, et une branche de vigne si chargée de raisins, qu'elle étoit portée par deux hommes sur un levier. Tout le peuple s'assembla pour entendre leur rapport. Ils lui montrèrent donc des fruits de la terre promise. « Le pays que nous avons parcouru, dirent-ils, est un beau pays : c'est une terre où coulent des ruisseaux de lait et de miel ; mais les villes sont défendues par de hautes murailles : les habitans sont d'une taille énorme ; auprès d'eux, nous ne paroissions que comme des sauterelles ; jamais nous ne pourrons vaincre des peuples si formidables. » Ainsi détournoient-ils les Israélites de la terre où Dieu avoit promis de les établir. Alors tout le peuple perdit la confiance qu'il devoit avoir en la parole du Seigneur : « C'est pour nous perdre, disoit-il en murmurant, que le Seigneur nous a fait sortir de l'Egypte ; il auroit mieux valu y mourir, que d'aller dans un pays où nous périrons par l'épée, et où nos femmes et nos enfans seront mis en esclavage. Etablissons un chef, et retournons en Egypte. » Moïse et Aaron les exhortoient en vain à ne pas s'épouvanter. « Le Seigneur votre Dieu, qui est votre conducteur,

combattra pour vous, leur crioient-ils. Voyez avec quelle attention il a pris soin de vous dans ce désert : vous avez éprouvé de sa part la tendresse d'un père, qui porte son enfant entre ses bras. » Ces paroles ne rassurèrent point ce peuple découragé : il ne témoigna que du mépris pour une terre si digne d'être désirée. Josué et Caleb, qui étoient du nombre des députés, eurent beau se joindre à Moïse et à Aaron, et s'efforcer de relever le courage du peuple, en lui disant : « Ne vous révoltez pas contre le Seigneur, et ne craignez point les habitans de ce pays ; appuyés sur la protection du Seigneur, nous pouvons les dévorer aussi aisément qu'un homme affamé dévore un morceau de pain ; ils sont destitués de tout secours ; le Seigneur est avec nous : ne craignons point : » le peuple ne voulut pas les écouter : il se disposoit même à les lapider. Alors Dieu parut dans la nuée sur le Tabernacle, et fit entendre ces paroles terribles : « Jusqu'à quand ce peuple m'outragera-t-il ? jusqu'à quand demeurera-t-il incrédule, malgré tous les miracles que j'ai opérés en sa faveur ? J'en jure par moi-même : tous ces hommes qui ont été témoins de tant de merveilles, ne verront point la terre que j'ai promise à leurs pères, excepté Josué et Caleb, qui me sont demeurés fidèles. Ils mourront tous dans ce désert.

Leurs enfans, au contraire, loin d'être, comme ils le disent, la proie des ennemis, y entreront en leur place; mais ce ne sera qu'après la mort de leurs pères. C'est ainsi que je traiterai ce peuple ingrat, qui s'est élevé contre moi. »

---

### *Serpent d'airain.*

Le temps approchoit où Dieu vouloit mettre les Israélites en possession de la terre promise. Le plus court chemin pour y aller étoit de traverser l'Idumée, dont les habitans descendoient d'Esaü. Moïse envoya des ambassadeurs au Roi d'Idumée, pour lui demander passage dans ses terres, avec promesse de n'y faire aucun désordre, et de payer les moindres choses qu'ils y prendroient. Ce Roi ne voulut pas d'abord accorder le passage aux Israélites; il s'avança même contre eux avec une nombreuse armée. Ils furent donc obligés de prendre un grand détour pour arriver à la terre de Chanaan. Le peuple, ennuyé de la fatigue du voyage, recommença ses murmures: « Pourquoi, disoit-il, nous avoir amenés dans ce désert? Le pain et l'eau nous manquent: nous n'avons qu'une chétive nourriture, qui nous fait soulever le cœur. » C'est ainsi qu'ils parloient de la manne. Dieu, pour les punir de leurs mur-

mures continuels, envoya contre eux des serpens qui les tuoient par leurs morsures brûlantes comme le feu. Alors ils coururent à la tente de Moïse : « Nous avons péché en parlant contre le Seigneur et contre vous, lui dirent-ils : priez-le de nous délivrer de ces serpens. » Moïse pria donc pour eux, et Dieu lui dit : « Faites un serpent d'airain, et mettez-le au haut d'une pique : quiconque le regardera, sera guéri de sa blessure. » Moïse fit ce que le Seigneur avoit ordonné, et le venin disparoissoit, dès qu'on avoit tourné ses yeux mourans vers le serpent attaché à ce bois salutaire. « Ce n'étoit pas, dit l'auteur du livre de la Sagesse, ce n'étoit pas le serpent d'airain qui guérissoit les Israélites blessés ; c'est vous, Seigneur, le Sauveur de tous, qui rendiez la vie à ceux qui le regardoient. » Qui ne voit pas dans cette admirable figure Jésus-Christ élevé en croix ? Dieu, qui savoit que son Fils guériroit un jour, du haut de sa croix, nos plaies spirituelles, vouloit préparer les hommes à la foi de ce grand mystère, et en mettre l'image sous leurs yeux. Jésus-Christ s'en est fait lui-même l'application en ces termes : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tous ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. » C'est donc Jésus-

Christ sur la croix, que ce serpent d'airain représentoit. Les serpens brûlans étoient la figure des démons et de l'ancien serpent, qui en est le chef. Ils nous ont blessés mortellement par leurs morsures empoisonnées. Jésus-Christ, pour nous guérir, a pris l'extérieur d'une chair criminelle, et la ressemblance du péché, sans en prendre le venin : élevé sur la croix, il est le remède infaillible des blessures de notre âme : en le voyant, on est guéri ; en croyant à la vertu de sa croix, on est sauvé. C'est être vivant que de tourner la tête vers ce divin objet, et de l'invoquer lorsqu'on expire. La confiance en lui ne sauroit être vaine, quand elle est jointe au gémissement et à la prière.

---

## *Eau de contradiction. Mort d'Aaron.*

Au commencement de la quarantième année après la sortie d'Egypte, les Israélites se trouvèrent dans un lieu où il n'y avoit point d'eau. Au lieu de recourir au Seigneur, ils se soulevèrent de nouveau contre Moïse et Aaron : ils leur firent, selon leur coutume, de grands reproches de ce qu'ils les avoient amenés dans un désert où ils manquoient de tout. Moïse et Aaron entrèrent dans le Tabernacle, et, s'étant prosternés le visage contre terre,

ils conjurèrent le Seigneur de faire cesser les murmures de ce peuple incrédule, en lui donnant de l'eau. Alors Dieu dit à Moïse : « Prenez votre verge, et assemblez le peuple : vous et Aaron, parlez au rocher en présence du peuple, et il en sortira de l'eau en assez grande quantité pour le désaltérer. » Moïse assembla donc les Israélites devant le rocher, et il leur dit dans un mouvement de défiance : « Ecoutez, rebelles ; pourrons-nous bien faire sortir de l'eau de ce rocher ? votre incrédulité n'y mettra-t-elle pas obstacle ? » En même temps il frappa deux fois le rocher avec sa verge. Il en sortit de l'eau en abondance. Cette eau fut appelée l'*Eau de contradiction*, parce que les enfans d'Israël avoient murmuré en ce lieu contre le Seigneur. Dieu fut offensé de ce que Moïse et Aaron avoient hésité. Il ne peut supporter la défiance où l'on est de sa bonté, surtout quand on en a reçu des faveurs signalées. C'est pour cela, dit le Prophète, que le Seigneur différa d'exécuter ses promesses, qu'un feu s'alluma contre Jacob, et que la colère divine s'éleva contre Israël, parce qu'ils ne crurent point à Dieu, et qu'ils n'espérèrent point en son assistance salutaire. Il dit donc à Moïse et à Aaron : « Parce que vous n'avez pas rendu gloire à ma puissance devant les enfans d'Israël, vous ne ferez point entrer

ce peuple dans la terre que je lui ai promise. » Peu de temps après, Dieu dit à Moïse : « Qu'Aaron votre frère se prépare à la mort ; car il n'entrera point dans le pays que j'ai donné aux enfans d'Israël, parce qu'il n'a pas cru à ma parole dans le lieu appelé les *Eaux de contradiction*. Prenez donc Aaron et son fils avec lui, et menez-les sur la montagne de *Hor*. Là, vous dépouillerez le père de sa robe : vous en revêtirez Eléazar son fils. Aaron mourra en ce lieu, et sera réuni à ses pères. » Moïse fit ce que le Seigneur lui avoit ordonné. Ils montèrent tous trois sur la montagne. Moïse ôta à Aaron ses vêtemens de Pontife, et il en revêtit son fils. Aaron mourut ; et tous les Israélites le pleurèrent pendant trente jours. « Dieu l'avoit choisi entre tous les vivans pour l'élever au sacerdoce de son peuple, dit un auteur sacré. Il avoit fait avec lui et avec sa race une alliance durable pour vaquer au service du Seigneur, pour lui offrir les sacrifices, pour bénir le peuple en son nom, pour lui présenter les oblations et les parfums d'agréable odeur, et faire l'expiation du peuple. Il lui avoit donné le pouvoir d'annoncer ses préceptes, ses volontés et son alliance, d'enseigner ses ordonnances à Jacob, et d'éclairer Israël par l'intelligence de sa loi. » Il est vrai qu'Aaron commit une grande faute, en

cédant par foiblesse aux cris tumultueux d'une multitude aveugle et emportée ; mais Moïse demanda grace au Seigneur pour son frère, et il l'obtint.

---

### *Election de Josué.*

QUELQUES mois après la mort d'Aaron, Moïse fit, par l'ordre de Dieu, le dénombrement du peuple. De tous ceux qui étoient sortis de l'Egypte, à l'âge de vingt ans et au-dessus, il n'en restoit plus un seul, excepté Caleb et Josué ; car le Seigneur avoit prédit qu'ils mourroient tous dans le désert. Dieu dit ensuite à Moïse : « Montez sur la montagne de Hor, et de là considérez le pays que je dois donner aux enfans d'Israël. Ensuite vous mourrez comme Aaron votre frère, parce que vous m'avez offensé tous deux dans le désert aux eaux de contradiction, et que vous ne m'avez pas rendu gloire devant le peuple. » Moïse fit cette prière à Dieu : « Seigneur, mon Dieu, vous avez commencé à faire éclater votre grandeur et la puissance de votre bras devant votre serviteur ; car il n'y a point d'autre Dieu ni au ciel ni sur la terre, qui puisse opérer les prodiges que vous faites ; il n'en est point dont la puissance soit comparable à la vôtre. Permettez donc que je passe

le Jourdain, et que je voie cette terre si fertile. » Mais le Seigneur ne l'exauça point. « C'est assez, lui dit-il ; ne m'en parlez plus : montez sur la montagne, et regardez de tous côtés ; car vous ne passerez point le Jourdain. » Moïse dit donc à Dieu : « Seigneur, Dieu des esprits de tous les hommes, choisissez vous-même un homme qui prenne la conduite de ce peuple, de peur que les enfans d'Israël ne soient comme des brebis sans pasteur. » Prenez, lui répondit le Seigneur, prenez Josué, cet homme en qui mon esprit réside : imposez-lui les mains, et donnez-lui mes ordres en présence du grand-prêtre Eléazar et de tout le peuple, afin qu'on lui obéisse ; car c'est lui qui marchera à la tête des enfans d'Israël, et qui leur partagera la terre que vous verrez du haut de la montagne. » Moïse fit tout ce que Dieu lui avoit ordonné. Josué prit donc la place de Moïse, qui fut privé de la consolation d'introduire les Israélites dans la terre promise. Sa faute, toute légère qu'elle nous paroît, mérita d'être punie bien sévèrement dans un homme si favorisé de Dieu. Moïse servit d'exemple à la sainte jalousie de Dieu, et au jugement qu'il exerce sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite ; mais, ajoute M. Bossuet, un plus haut mystère nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui, par tant de

merveilles, ne fait que conduire les enfans de Dieu dans le voisinage de la Terre Sainte, nous sert lui-même de preuve que sa loi ne mène rien à la perfection, et que, sans pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous le fait saluer de loin, ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus (car c'étoit le vrai nom de Josué), qui doit introduire le peuple de Dieu dans la Terre Sainte. Ainsi, Josué, par son nom et par son office, représentoit le Sauveur du monde.

---

## *Dernières instructions de Moïse. Conversion figure des Gentils.*

MOÏSE, avant d'aller sur la montagne où il devoit mourir, assembla tous les enfans d'Israël, et leur parla pour la dernière fois. Il leur remit devant les yeux les bienfaits du Seigneur, les miracles qu'il avoit faits en leur faveur, les lois qu'il leur avoit données. Il les exhorta à craindre Dieu, à l'aimer, à lui garder une fidélité inviolable. Il leur promit toutes sortes de biens, s'ils le servoient, et leur annonça les plus effroyables malheurs, s'ils venoient à l'abandonner. Il composa ensuite, par l'ordre du Seigneur, un cantique admirable, qu'il prononça devant

toute l'assemblée. En voici l'abrégé : « Cieux, prêtez l'oreille à ce que je vais dire, et que la terre écoute les paroles de ma bouche. ( Dans ce silence de toute la nature, Moïse parle d'abord au peuple avec une force inimitable, et prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. ) Dieu est vérité, justice et droiture : toutes ses voies sont pleines d'équité. Ceux qu'il traitoit comme ses enfans, l'ont offensé par leurs actions honteuses. Est-ce donc là, peuple insensé, race perverse et corrompue, est-ce là ce que vous rendez au Seigneur, à votre Père, à celui qui vous a créé? Le Très-Haut a choisi Israël entre tous les peuples, et il l'a pris pour son partage ; il l'a instruit, il l'a gardé comme la prunelle de l'œil, il l'a établi dans une terre excellente ; mais ce peuple ingrat a abandonné le Seigneur, il l'a irrité par des abominations. » Moïse, après ce début, sort tout à coup de lui-même, comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand : il rapporte ce que Dieu dit, et il le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qui inspire le plus ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance. « Peuple ingrat, tu as abandonné celui qui t'a donné la vie ; tu as oublié le Dieu qui t'a créé : je te cacherai mon visage, et je considérerai ce qui t'arrivera

dans les derniers temps. C'est à moi qu'appartient la vengeance, et je la ferai en son temps. Lorsque tu seras sans force et sans ressource, je dirai : où sont maintenant les dieux en qui tu mettois ta confiance? Qu'ils viennent te secourir, et qu'ils te protégent dans l'extrémité où tu es réduit. Ce peuple est une race perverse : ce sont des enfans indociles et désobéissans. Ils m'ont piqué de jalousie en adorant ceux qui n'étoient pas des dieux : ils m'ont irrité par la vanité de leurs idoles ; et moi je les piquerai de jalousie, en appelant mon peuple, celui qui n'étoit pas mon peuple ; je les irriterai à mon tour, en comblant de biens une nation insensée ; je préférerai à la maison d'Israël un peuple étranger : ce peuple, je l'éclairerai d'une vive lumière, et il abandonnera ses idoles pour espérer en celui que les enfans d'Israël ont méconnu. Nations, réjouissez-vous avec son peuple, parce qu'il traitera avec miséricorde le pays et le peuple qu'il aura choisis. » Il est évident que ce peuple qui doit être un jour substitué aux Israélites, c'est la Gentilité, et que ce grand événement est l'ouvrage du Messie, le signe qui le caractérise d'une manière particulière. S. Paul lui-même applique ces paroles à la vocation des Gentils. (*Rom. X.*) Israël a su que l'Evangile devoit être prêché aux païens, et qu'ils devoient le

recevoir, puisque Moïse, parlant aux Juifs en la personne de Dieu, a dit : « Je vous rendrai jaloux d'un peuple qui n'est pas mon peuple, et je ferai qu'une nation insensée deviendra l'objet de votre indignation et de votre envie. » S. Paul cite encore ces autres paroles de Moïse : « Nations, réjouissez-vous avec son peuple ; » et il s'en sert pour montrer l'union qu'il doit y avoir entre les Gentils et les Juifs convertis à la foi.

---

### *Mort de Moïse.*

MOÏSE, après avoir béni les tribus d'Israël, monta sur le sommet de la montagne. Le Seigneur lui fit voir la terre de Chanaan, et lui dit : « Voilà le pays que j'ai promis à Abraham, à Isaac et à Jacob ; vous l'avez vu ; mais vous n'y entrerez point. » Moïse mourut donc en ce lieu par le commandement du Seigneur : en mourant, il laissa aux Israélites toute leur histoire qu'il avoit soigneusement rédigée depuis l'origine du monde. Il ne donna à ses enfans aucune distinction, aucun établissement extraordinaire parmi leurs concitoyens. Ce désintéressement admirable est une preuve évidente de la pureté de sa vertu, comme le récit qu'il fait lui-même de ses fautes en est une de sa sincérité, de

sa bonne foi et de sa véracité : car c'est lui-même qui a rapporté les faits qui l'humilioient, sa défiance, son incrédulité à la parole de Dieu, et le châtiment dont elle a été suivie. Il n'y a certainement que l'amour de la vérité qui ait pu l'engager à faire cet aveu, et à le transmettre à la postérité. L'amour-propre délicat sur tout ce qui l'intéresse, dérobe adroitement à la connoissance des autres les moindres choses qui peuvent diminuer leur estime, et ne leur présente que ce qui peut donner de soi une idée avantageuse. Moïse, qui n'écrit point pour se faire honneur, mais pour instruire les hommes, expose avec une égale simplicité ses miracles et ses foiblesses, les faveurs dont Dieu l'a honoré, et les châtimens dont il l'a puni ; caractère admirable qui règne dans les livres saints, et qui devroit seul nous les rendre respectables, quand nous ne serions pas d'ailleurs certains de leur divinité. La candeur avec laquelle leurs auteurs rapportent des faits souvent peu honorables, soit pour eux-mêmes, soit pour leur nation, nous répond qu'ils écrivoient par des vues supérieures à toutes les vues humaines, et qu'ils étoient aussi peu capables d'avancer des faussetés que de taire des vérités utiles aux lecteurs. Cette réflexion conduit naturellement à une autre, qui forme une preuve très-forte en faveur de la Religion chré-

tienne, parce qu'elle établit la vérité des saintes Ecritures par la bonne foi des Juifs, dans le soin qu'ils ont toujours pris de conserver ces saints Livres. Pour ne parler ici que de ceux de Moïse, les Juifs y voient une infinité de faits qui déshonorent leur nation et le nom qu'ils portent; cependant ils les révèrent comme des oracles de Dieu même : ils gardent avec amour et fidélité le *Pentateuque;* ils apprennent par mémoire le dernier cantique de Moïse, où ce saint législateur, transporté d'un zèle ardent, déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoins contr'eux, qu'il les en a avertis; qu'enfin Dieu s'irritant de leurs infidélités multipliées, les dispersera dans toute la terre; que comme ils ont mis à sa place de fausses divinités, il leur substituera aussi des nations qui ne sont pas son peuple. Les Juifs voient avec la plus amère douleur l'accomplissement de ces prédictions : cependant, ce livre qui les couvre de honte, et dont nous tirons tant d'avantages contre eux, ils le conservent et le lisent avec un religieux respect : ils ne consentiroient jamais qu'on y fît la moindre altération, même en leur faveur, et ils sont prêts à donner leur vie pour en assurer l'antiquité, la vérité et la sainteté. C'est une sincérité qui n'a point

sa source dans la nature; elle ne peut être que l'effet de la puissance divine, et de cette providence qui veille sur son Eglise, et qui lui ménage en la personne des Juifs un corps nombreux de témoins non suspects, qui confirmoient malgré eux la foi de cette Eglise, en attestant, contre leurs propres intérêts, l'authenticité et l'intégrité des livres sur lesquels elle est fondée.

---

## *Passage du Jourdain.*

JOSUÉ prit, par l'ordre du Seigneur, la conduite du peuple d'Israël. La première chose qui se présentoit à faire, étoit de passer le Jourdain. Il fit donc avancer les Israélites vers le fleuve, et il les avertit de se tenir prêts pour le traverser. « Sanctifiez-vous, leur dit-il; car le Seigneur renouvellera demain, sous vos yeux, les plus étonnantes merveilles qu'il ait opérées depuis votre sortie d'Egypte. » Le lendemain on se mit en marche. A la tête du peuple s'avançoit l'Arche d'alliance, portée par des prêtres. Dès qu'ils furent arrivés au bord du fleuve, dans le temps de sa plus grande crue, les eaux d'au-dessous s'écoulèrent, laissant le fond à sec; celles d'au-dessus s'arrêtèrent et demeurèrent comme suspendues pendant que l'Arche resta au milieu du fleuve. Alors tout le peuple en-

tra dans le lit du Jourdain, et le passa à pied sec. Les prêtres qui portoient l'Arche sortirent ensuite, et les eaux, qui s'etoient élevées comme une montagne, reprirent leur cours ordinaire. En ce jour-là, le Seigneur rendit Josué grand et illustre devant tout Israël, afin qu'ils le respectassent comme ils avoient respecté Moïse. Lorsque l'Arche étoit encore dans le lit du fleuve; Josué, par l'ordre de Dieu, choisit douze hommes, un de chaque tribu, et il leur commanda de prendre douze pierres très-dures au lieu même où les prêtres qui portoient l'Arche s'étoient arrêtés. Il disposa ces pierres en monceau, à l'endroit où les enfans d'Israël campèrent pour la première fois, afin qu'elles leur servissent de signe et de monument éternel. Quand vos enfans, leur dit-il, vous demanderont : *Que veulent dire ces pierres ?* Vous leur répondrez : Le lit du Jourdain a été mis à sec devant l'Arche du Seigneur, lorsqu'elle passoit au travers de ce fleuve : c'est pour en conserver la mémoire que ces pierres ont été mises en ce lieu. Le Seigneur a fait retirer devant nous les eaux du Jourdain, comme il avoit fait retirer les eaux de la mer Rouge pour nous y faire passer, afin que tous les peuples de la terre reconnoissent la main toute-puissante de Dieu, et que vous appreniez vous-mêmes à craindre toujours le Seigneur votre Dieu.

Peu de temps après ce passage miraculeux, les enfans d'Israël célébrèrent la Pâque, et dès le lendemain ils commencèrent à manger des fruits de la terre promise. Alors la manne cessa de tomber du Ciel, et ils n'eurent plus d'autre nourriture que celle du pays de Chanaan.

---

## *Prise de Jéricho.*

LA première ville du pays de Chanaan, de l'autre côté du fleuve, étoit Jéricho. Josué y avoit déjà envoyé deux espions pour reconnoître l'état de la place; et ils y avoient été reçus avec bonté par une femme, nommée *Rahab*, à qui Dieu accorda le don de la foi. Jéricho étoit environnée de fortes murailles, et défendue par de bonnes troupes. Josué n'en prit pas moins la résolution de l'attaquer : il s'avança seul assez près de la place, pour la reconnoître par lui-même. Etant dans le territoire de cette ville, il rencontra un homme qui tenoit à la main une épée nue : il alla à lui, et lui dit : « Etes-vous des nôtres, ou du nombre de nos ennemis? » -- « Je suis, lui répondit cet homme, le chef de l'armée du Seigneur : c'est de sa part que je viens maintenant à votre secours. » Josué se prosterna le visage contre terre, et l'adora en disant : « Qu'est-ce

que mon Seigneur veut ordonner à son serviteur? » ---- « Otez vos souliers de vos pieds, lui répondit le Seigneur ; parce que le lieu où vous êtes est saint ; et le Seigneur ajouta : je vous ai livré la ville de Jéricho avec son Roi et ses guerriers. » Voici de quelle manière la parole du Seigneur fut accomplie. Josué, suivant l'ordre qu'il en reçut, fit faire, pendant six jours, le tour de la ville par son armée : une partie marchoit devant l'Arche, auprès de laquelle étoient sept Prêtres, sonnant de la trompette ; le reste suivoit l'Arche. Le septième jour on fit sept fois le tour de la ville dans le même ordre. Au septième tour, tout le peuple averti par Josué poussa un grand cri. A l'instant, les murs de Jéricho tombèrent : on entra dans la ville, et l'on passa au fil de l'épée tous les habitans, à l'exception de Rahab et de sa famille, qui fut conservée et incorporée au peuple de Dieu. Tous les animaux furent égorgés, et la ville réduite en cendres : l'on conserva au Seigneur l'or, l'argent, l'airain ; tout le reste fut consumé par le feu. Dieu vouloit, par ce châtiment terrible, inspirer aux Israélites un extrême éloignement des impiétés de ce peuple coupable, et les remplir de crainte, en leur faisant exécuter les décrets de sa justice. Josué avoit défendu expressément, de la part de Dieu, de rien réserver du butin ; mais un homme,

nommé *Achan*, désobéit à cet ordre, et retint pour lui quelque chose de ce qui avoit été pris. Cette désobéissance irrita le Seigneur ; le supplice du coupable apaisa sa colère. Ainsi périt cette ville, que Dieu avoit dévouée à l'anathème, à cause de ses crimes. Pour la réduire au pouvoir de Josué, Dieu fit employer un moyen que la sagesse humaine auroit regardé comme inutile ; mais le Seigneur vouloit montrer que tout moyen est efficace entre ses mains : il vouloit ôter aux Israélites tout prétexte de se glorifier de cette conquête, et les convaincre que les succès dont elle devoit être suivie, ne seroient pas moins que cette première victoire, des effets de sa puissante protection. Nous verrons souvent dans la suite de cette histoire, la sagesse divine en user ainsi, afin d'inculquer aux hommes cette importante vérité, que Dieu est le maître de tous les événemens.

---

## *Soleil arrêté.*

LES Rois et les peuples de Chanaan, alarmés des progrès des Israélites, se liguèrent pour les combattre avec leurs forces réunies. Il n'y eut que les habitans de la ville de Gabaon qui prirent une résolution différente : ne trouvant point de sûreté

dans la force ouverte, ils usèrent d'adresse pour se garantir des armes des Israélites : ils envoyèrent à Josué des députés, qui le trompèrent, en lui disant qu'ils venoient d'un pays éloigné pour faire alliance avec les enfans d'Israël, parce qu'ils avoient entendu parler des prodiges que Dieu faisoit en leur faveur. Josué et les chefs du peuple, sans consulter le Seigneur, s'allièrent avec les Gabaonites, et confirmèrent cette alliance par un serment solennel. Cette démarche des Gabaonites déplut aux peuples voisins, qui mirent le siége devant Gabaon. Les habitans de la ville assiégée demandèrent du secours à Josué, qui, malgré la fraude dont on avoit usé, se crut obligé d'exécuter le serment qu'il avoit fait. Lorsqu'il partoit avec son armée pour secourir les Gabaonites, Dieu lui dit : « Ne craignez point les ennemis que vous allez combattre : je les ai livrés entre vos mains. » Josué marcha donc en diligence, et fondit tout à coup sur eux : en même temps Dieu répandit l'épouvante dans leur armée, et ils prirent la fuite en désordre. Pendant qu'ils fuyoient, Dieu fit tomber une grêle de pierres qui en tua un très-grand nombre. Josué, craignant que le jour ne finît avant l'entière défaite des ennemis, commanda au soleil de s'arrêter, et le soleil demeura immobile au milieu du ciel, le Seigneur obéissant à

la voix d'un homme, et combattant pour Israël. C'étoit pour manifester sa puissance aux yeux des nations idolâtres, et pour leur montrer l'absurdité de leur culte, que Dieu fit alors ce grand miracle. Rien n'est difficile au Tout-Puissant : il a établi l'ordre constant de l'univers, pour élever l'esprit de l'homme à la connoissance de ses perfections invisibles, par les merveilles visibles qu'il expose à ses sens. Il suspendit cet ordre en cette occasion, pour montrer que les plus grands prodiges ne lui coûtent rien ; qu'il est l'arbitre souverain de toutes les créatures, et qu'il est absolument indépendant des lois de la nature ; parce que lui seul est l'auteur de ces lois ; que la nature elle-même n'est autre chose que sa volonté toute-puissante. Cette victoire de Josué fut comme le prélude de plusieurs autres qu'il remporta sur les peuples de Chanaan. Il fallut du temps et beaucoup de combats pour les réduire, parce que, excepté la ville de Gabaon, il n'y en eut aucune qu'il ne fût obligé d'emporter de vive force. Dieu, qui vouloit les punir, permit que le cœur de tous ces peuples s'endurcît, et qu'ils s'obstinassent à combattre contre Israël Aussi furent-ils tous exterminés, à la réserve de quelques-uns, que Dieu laissa subsister pour exercer son peuple, et pour éprouver sa fidélité.

*Partage des terres. Fin de Josué.*

QUAND Josué eut fait la conquête du pays de Chanaan, il en partagea les terres et les villes aux tribus d'Israël. Ceux de la tribu de Lévi n'eurent point de part dans cette distribution, parce que Dieu leur avoit assigné pour leur subsistance les dîmes et les prémices de tous les fruits du pays. Les dîmes étoient pour les lévites, et les prémices pour les prêtres et les sacrificateurs, avec les offrandes qui se faisoient au Seigneur sur l'autel. On leur donna pour leur demeure, des villes dans l'étendue du territoire de chaque tribu. Dieu mit ainsi les enfans d'Israël en possession du pays qu'il avoit promis à leurs pères : il leur donna la paix avec tous les peuples qui les environnoient, et on n'osa rien entreprendre contre eux. De toutes les promesses que le Seigneur leur avoit faites, il n'y en eut aucune qui ne s'accomplît fidèlement. Alors Josué, qui étoit fort avancé en âge, assembla les tribus d'Israël, et leur dit : « Vous voyez que le Seigneur vous a donné la terre qu'il vous avoit promise : il a lui-même combattu pour vous contre les nations qui l'habitoient, et il vous y a enfin établis. Il est vrai qu'il reste encore quelques peuples à vaincre ; mais

vous ne devez pas les craindre : attachez-vous seulement au Seigneur votre Dieu ; aimez - le , gardez fidèlement sa loi , et vous verrez que le Seigneur les exterminera tous devant vous. Evitez tout commerce avec ces peuples , de peur qu'ils ne vous engagent dans leur idolâtrie. Si vous faites alliance avec eux , sachez que Dieu les laissera subsister au milieu de vous , et qu'ils seront pour vous une occasion de chute , et une source de malheurs. » Tout le peuple répondit : « A Dieu ne plaise que nous abandonnions jamais le Seigneur , pour servir des dieux étrangers ! C'est lui qui nous a tirés de l'esclavage de l'Egypte , c'est lui qui a opéré en notre faveur des prodiges inouis , et qui nous a établis dans cette terre excellente que nous habitons : nous servirons donc le Seigneur , parce que c'est lui qui est notre Dieu , et nous obéirons à ses commandemens. » Josué renouvela en ce jour l'alliance entre Dieu et les enfans d'Israël , en présence de l'Arche du Seigneur , et il l'écrivit dans le livre de la loi ; puis il renvoya chaque tribu dans le lieu de sa demeure. Josué mourut peu de temps après , âgé de cent dix ans. Ce grand homme , successeur de Moïse , mérita les éloges du Seigneur , parce qu'il ne prit aucune part au découragement du peuple. Devenu chef d'Israël , il renouvela les miracles de Moïse ; mais

son plus beau titre est, comme son nom l'indique, d'avoir été la figure de celui qui devoit être un jour le *Sauveur* de tous les peuples. Comme lui, il sauva les élus de Dieu, il renversa les ennemis du Seigneur, et il acquit à Israël la terre qui étoit son héritage.

---

## *Gouvernement des Israélites sous les Juges.*

JOSUÉ n'eut point de successeur. Après sa mort, l'état du peuple de Dieu parut être un état populaire : il n'étoit cependant pas sans Souverain ; Dieu étoit le Roi des Israélites : il daigna en prendre le nom, et en remplir les fonctions par une longue suite de miracles, tant qu'a duré cette forme de gouvernement. C'étoit sous les ordres de Dieu que les Israélites combattoient : lorsqu'ils lui obéissoient, ils étoient assurés de la victoire, comme leur défaite étoit certaine toutes les fois qu'ils se révoltoient contre lui. Les Juges qui marchoient à leur tête n'étoient que de simples lieutenans, que Dieu déléguoit quand il lui plaisoit, pour certaines œuvres extraordinaires. Quelquefois il prorogeoit la commission pendant toute leur vie, mais sans jamais leur communiquer sa souveraine autorité. Nous voyons, dans le livre des

Juges, que Dieu les emploie d'une manière à faire voir qu'ils ne sont que les instrumens de sa toute-puissance ; que c'est lui qui gouverne, et non pas eux ; que le peuple confié à leur garde reste sous la main et sous le sceptre de Dieu. Il est vrai que Dieu ne se montre pas comme feroit une puissance humaine, pour écouter les plaintes de l'innocent opprimé, pour le délivrer des oppresseurs, pour punir les transgresseurs de sa loi, et pour récompenser ses fidèles serviteurs ; mais quoiqu'il ne le fasse pas visiblement et sur-le-champ, il le fait toujours, et infailliblement, dans les temps marqués par sa suprême sagesse. C'est pour nous y rendre attentifs, que dans la suite de cette histoire, toutes les fois que ce peuple est opprimé par ses ennemis, le Saint-Esprit nous avertit que ce malheur lui est arrivé pour avoir abandonné le Seigneur : quand ce peuple se repent de ses crimes, Dieu s'attendrit aux premiers signes de retour, et il lui suscite un libérateur, au moment où tout paroissoit désespéré. Afin que l'on ne puisse se méprendre sur le véritable auteur de la victoire, ces libérateurs que Dieu choisit pour affranchir son peuple, ne sont pas les plus riches, ni les plus accrédités de la nation, ni les plus distingués par leurs talens ou par leur expérience. On n'emploie ni le nombre, ni le courage des

combattans, ni la force des armes. Partout Dieu paroît seul ; ou s'il met en œuvre quelques moyens, ils sont si foibles, si méprisables par eux-mêmes, que l'on est obligé de reconnoître que c'est Dieu qui agit. Si la victoire avoit été remportée par les voies ordinaires, on auroit arrêté les yeux sur les hommes, et oubliant Dieu, qu'on ne voyoit pas, on leur auroit rapporté toute la gloire des bons succès. Au contraire, la manière dont tout est conduit chez ce peuple, ne laisse aucun lieu à l'équivoque, et l'on est forcé d'y reconnoître le doigt de Dieu. Le Seigneur avoit encore un dessein plus relevé : en rendant ainsi sensible sa providence dans l'ordre naturel, il vouloit établir sur cette base inébranlable la foi d'un autre ordre de providence. Aux jours du Messie, Dieu devoit ne promettre aux hommes que des biens invisibles et célestes ; il devoit ne les menacer que de maux à venir et inaccessibles aux sens. Il falloit donc commencer par récompenser la vertu, et punir le vice d'une manière sensible, pour disposer les esprits à croire aux biens et aux maux de la vie future.

---

*Samgar et Débora, juges d'Israël.*

Il ne tenoit qu'aux Israélites de vivre heureux sous un gouvernement divin : ils auroient joui d'une prospérité constante,

s'ils avoient été constamment fidèles au Seigneur. Tant que Josué et les anciens vécurent, leur autorité et leur exemple retinrent le peuple d'Israël dans le devoir; mais après la mort de ceux qui avoient été témoins des merveilles du Tout-Puissant, ce peuple inconstant abandonna le Dieu de ses pères, et adora des divinités étrangères. Pour le punir, Dieu le livra à ses ennemis : les Philistins le réduisirent en servitude. Cette servitude ne fut pas longue : Dieu la fit cesser par le ministère de Samgar, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, et qui, après leur défaite, jugea pendant quelques années le peuple d'Israël. Les Israélites retombèrent dans leurs anciens désordres; et, en punition de leur infidélité, ils furent assujettis à Jabin, Roi d'Asor. Le Seigneur se laissa fléchir par leur repentir. Débora, que Dieu avoit établi pour juger son peuple, appela *Barac*, et lui dit : « Voici l'ordre que vous donne le Seigneur, Dieu d'Israël : prenez avec vous dix mille combattans, menez-les sur la montagne du Thabor : je vous amènerai Sisara, général de l'armée de Jabin, avec ses neuf cents chariots, et je le livrerai entre vos mains. Sisara vint, et fut mis en déroute avec toutes ses troupes. Il fut contraint d'abandonner son chariot, et de fuir à pied : il se réfugia dans la tente de Jahel, femme de Haber;

et comme il étoit épuisé de fatigue, il se coucha, et s'endormit. Lorsqu'il étoit enseveli dans un profond sommeil, Jahel, qui étoit attachée au parti des Israélites, prit un marteau et un gros clou; puis s'étant approchée tout doucement, elle enfonça le clou dans la tempe de Sisara, qui mourut sur-le-champ. Un moment après, Barac arriva; Jahel alla au-devant de lui: « Venez, lui dit-elle, je vous montrerai celui que vous cherchez. » Barac étant entré, vit Sisara étendu mort. Par cette victoire, Dieu rendit la liberté aux enfans d'Israël. Débora et Barac la célébrèrent le même jour par un cantique d'actions de graces. C'est Dieu, selon l'expression de l'auteur sacré, qui amena Sisara au lieu où il devoit être vaincu; c'est Dieu qui mit en déroute sa nombreuse armée. Qu'étoit-ce, en effet, que dix mille hommes ramassés à la hâte, pour tenir contre une armée innombrable et aguerrie, fortifiée de neuf cents chariots? Qu'étoit-ce que Barac et Débora, qui ne savoient ni l'un ni l'autre le métier de la guerre, en comparaison d'un général comme Sisara? Mais le Seigneur étoit à la tête de cette petite troupe; il la couvroit de son bouclier, et par-là elle étoit invincible.

## *Vocation de Gédéon.*

LES enfans d'Israël se laissèrent encore entraîner à leur malheureux penchant pour l'idolâtrie. Le Seigneur, afin de les corriger, permit qu'ils fussent opprimés pendant sept ans par les Madianites et les Amalécites. Ces peuples pilloient et désoloient le pays : ils ruinoient les moissons, en sorte que la misère étoit extrême. Alors les Israélites retournèrent au Seigneur, et implorèrent son secours contre des ennemis si cruels. Dieu, touché de leurs gémissemens, envoya un Ange à Gédéon, qui en ce moment songeoit à s'enfuir, et battoit son blé pour l'emporter. L'Ange le salua, en lui disant : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux des hommes ! » « Eh ! répondit Gédéon, si le Seigneur est avec nous, pourquoi donc sommes-nous accablés de tant de maux ? Où sont les merveilles que le Seigneur a faites pour tirer nos pères de l'Égypte ? Maintenant il nous a abandonnés, et nous gémissons sous le joug des Madianites. » « Allez, lui dit l'Ange en le regardant, allez avec cette force dont vous êtes rempli, et vous délivrerez Israël du joug de vos ennemis. Sachez que c'est de la part du Seigneur que je vous parle. » Gédéon

répliqua : « Comment, je vous prie, comment pourrai-je délivrer Israël ? Ma famille est la dernière de la tribu de Manassé, et je suis le dernier de la maison de mon père. » --- « Allez, lui dit l'Ange, parlant toujours au nom de Dieu : je serai avec vous, vous vaincrez les Madianites, comme s'ils n'étoient qu'un seul homme. » Gédéon le pria de lui faire connoître par quelque signe, que c'étoit de la part de Dieu qu'il lui parloit. Comme il croyoit que ce n'étoit qu'un homme, il courut à sa maison, et en apporta de la viande cuite et des pains sans levain, qu'il présenta à l'Ange. Il mit le tout sur une pierre qui étoit en cet endroit. L'Ange étendit sa baguette, et toucha la viande et les pains. Aussitôt il sortit de la pierre un feu qui consuma tout, et l'Ange disparut. Gédéon fut épouvanté ; car c'étoit une opinion commune parmi les Israélites, qu'il falloit mourir quand on avoit vu l'Ange de Dieu. Le Seigneur rassura Gédéon, et lui dit qu'il ne lui arriveroit aucun mal. Dès la nuit suivante, Gédéon prit avec lui dix de ses serviteurs, et renversa l'autel de Baal ( c'étoit une fausse divinité du pays ); il coupa par les pieds tous les arbres qui environnoient cet autel sacrilége, et sur la pierre même d'où l'Ange avoit fait sortir du feu, il offrit un holocauste au Seigneur. Les habitans recherchèrent l'auteur de

cette action hardie ; et ayant appris que c'étoit Gédéon, ils demandèrent à son père, qu'il le leur livrât pour être mis à mort. Le père refusa de livrer son fils : « Est-ce à vous, leur dit-il, de venger Baal ? S'il est Dieu, qu'il se venge lui-même de celui qui a renversé son autel. » Cette réponse ralentit leur faux zèle, et ils n'insistèrent pas.

---

### *Armée de Gédéon.*

LES Madianites et leurs alliés, ayant rassemblé toutes leurs forces, passèrent le Jourdain, et vinrent camper au milieu du pays des Israélites. Alors l'esprit du Seigneur remplit Gédéon. Il sonna de la trompette, et envoya de tous côtés pour exciter son peuple à se joindre à lui. Plusieurs tribus le suivirent, et bientôt il se vit à la tête de trente-deux mille hommes. Avant de rien entreprendre, il pria Dieu de lui faire connoître, par un nouveau signe, s'il vouloit se servir de lui pour délivrer Israël. « Je mettrai, dit Gédéon, cette toison au milieu de l'aire. Si la terre demeure sèche, et que la rosée ne tombe que sur la toison, je reconnoîtrai à cette marque que vous affranchirez votre peuple par mon ministère. » Ce que Gédéon avoit demandé arriva, et la toison se trouva le

matin toute pleine de rosée, sans que la terre voisine fût mouillée. Gédéon dit encore à Dieu : « Seigneur, ne vous offensez pas, je vous prie, si je vous demande encore un signe. Faites maintenant que la terre soit trempée de rosée, et que la toison seule demeure sèche. » Le Seigneur accorda à Gédéon son second prodige : la rosée tomba sur la terre, et la toison resta sèche. Gédéon, rassuré par ce double miracle, se mit en chemin avec toute son armée ; mais avant qu'il eût joint les ennemis, Dieu lui dit : « Vous avez avec vous trop de monde ; je ne veux pas qu'on oppose aux Madianites une armée si nombreuse, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi, et qu'il ne dise : c'est par mes propres forces que j'ai été délivré de mes ennemis. Faites donc publier dans tout le camp, que tous ceux qui sont timides, peuvent s'en retourner chez eux. » A cet avertissement, vingt-deux mille hommes se retirèrent, et il n'en resta que dix mille avec Gédéon. Dieu lui dit une seconde fois : « C'est encore trop de soldats : menez-les en un lieu où il y ait de l'eau, et là je vous marquerai ceux qui doivent vous accompagner, et ceux qu'il faut renvoyer. » Lorsque la petite armée fut arrivée dans un endroit où couloit un ruisseau, Dieu dit à Gédéon : « Mettez d'un côté ceux qui se contenteront

de prendre de l'eau dans le creux de la main, pour la porter à la bouche; et de l'autre, ceux qui mettront les genoux en terre, pour boire à leur aise. » Il n'y eut que trois cents hommes qui burent dans le creux de la main; tous les autres se baissèrent pour boire. Le Seigneur dit donc à Gédéon : « C'est par ces trois cents hommes que je vous délivrerai des Madianites; que tous les autres se retirent. » On ne peut douter du dessein de Dieu dans cette partie de l'Histoire Sainte, après qu'il s'en est expliqué lui-même. Il vouloit montrer que c'étoit lui qui agissoit. En employant des moyens manifestement insuffisans, il vouloit qu'on ne pût attribuer qu'à lui des succès humainement impossibles; en un mot, son dessein étoit de convaincre tous les esprits que c'étoit lui qui gouvernoit son peuple, et d'affermir ce même peuple dans la foi de sa providence.

---

## *Victoire de Gédéon.*

GÉDÉON, avec ses trois cents hommes, s'avança vers les ennemis qui étoient campés dans une vallée, au nombre de plus de six vingt mille hommes. La nuit suivante, Dieu, qui vouloit donner à son serviteur une nouvelle assurance de la

victoire, lui commanda d'aller seul, ou avec un de ses domestiques, près du camp des Madianites, pour entendre ce qu'on y diroit. Gédéon y alla, et s'étant approché d'un des corps-de-garde, il entendit un soldat qui racontoit à un autre le songe qu'il avoit eu. « J'ai vu, disoit-il, un pain cuit sous la cendre, qui me paroissoit rouler du haut de la montagne jusque dans notre camp, et y renverser une tente qui se trouva sur son passage. » Ce pain, répondit le camarade, c'est l'armée de Gédéon, que nous nous flattons de dévorer comme un morceau de pain, et qui, au contraire, renversera et abattra les Madianites. Gédéon, ayant entendu ce songe, et l'interprétation qui en avoit été donnée, se prosterna en terre, et adora Dieu. Aussitôt il revint à son camp, plein de confiance; et ayant assemblé ses gens: « Allons, leur dit-il, le Seigneur a livré les Madianites entre nos mains. » Gédéon partagea sa petite troupe en trois bandes: il donna à chaque soldat une trompette avec un pot de terre, où étoit une lampe allumée, et il leur prescrivit l'usage qu'ils en devoient faire. Vers le milieu de la nuit, les Israélites s'approchèrent du camp des ennemis, et commencèrent par sonner de la trompette: puis ils brisèrent leurs pots l'un contre l'autre, et tenant de la main gauche les lampes allumées, ils con-

tinuèrent à sonner de la trompette, sans quitter leurs places, mais criant de temps en temps : *l'épée du Seigneur et de Gédéon.* Alors le Seigneur répandit la terreur parmi les Madianites, le désordre se mit dans leur camp ; ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et se tuèrent les uns les autres. Dans cette confusion, les chefs et une partie des troupes prirent la fuite : ils coururent vers le Jourdain pour le traverser ; mais Gédéon fit garder les passages du fleuve ; et les Israélites s'étant mis à poursuivre les fuyards, ils en tuèrent ou en prirent la plus grande partie : il ne resta presque personne d'une armée si nombreuse et si formidable. Après cette victoire, tous les enfans d'Israël dirent à Gédéon : « Régnez sur nous, vous et vos descendans après vous, parce que vous nous avez délivrés de nos ennemis. » — « Non, répondit Gédéon, je ne régnerai pas sur vous, ni moi ni mes enfans, ce sera le Seigneur qui sera votre Roi : c'est à lui seul que vous devez la victoire. » Gédéon gouverna depuis ce temps-là le peuple d'Israël avec la qualité de *Juge ;* et tout le pays demeura en paix sous son gouvernement.

---

## *Jephté, Juge d'Israël.*

LA mort de Gédéon fut le terme de l'innocence des Israélites. Ce peuple léger et ingrat retourna bientôt à l'idolâtrie, et irrita le Seigneur par de nouvelles infidélités. La colère de Dieu ne tarda pas à éclater. Les Israélites furent assujettis aux Ammonites, qui les opprimèrent pendant dix-huit ans. Frappés de tant de maux qu'ils s'étoient attirés, ils reconnurent leurs péchés ; ils brisèrent les idoles qu'ils avoient dans leurs maisons, et ils implorèrent la miséricorde de Dieu. Le Seigneur écouta leurs cris, et il se servit de Jephté pour rompre leurs chaînes. Jephté s'étoit rendu célèbre par sa valeur. Il avoit été chassé de la maison paternelle par ses frères, parce qu'il étoit né d'une autre mère. Il avoit passé dans le pays de Tob, et, pour subsister, il s'étoit mis à la tête d'une troupe de gens qui vivoient de brigandages. Les Israélites allèrent le trouver, et lui offrirent de le prendre pour chef. Jephté accepta l'offre, et en cette qualité, il envoya des ambassadeurs au Roi des Ammonites, pour se plaindre des violences qu'il exerçoit contre les Israélites. Sur le refus que fit le Roi de leur donner satisfaction, il fut saisi de l'esprit du Seigneur,

et il marcha contre les Ammonites. Etant en chemin, il fit ce vœu à Dieu : « Si vous m'accordez la victoire, je vous offrirai en holocauste ce qui sortira le premier de ma maison, quand j'y retournerai après cette expédition. » Les ennemis furent vaincus, et plusieurs villes obligées de se rendre à Jephté. A son retour, il aperçut sa fille unique, qui venoit au-devant de lui, et qui lui témoignoit sa joie, en dansant au son des tambours. Jephté déchira ses vêtemens et lui déclara avec douleur le vœu qu'il avoit fait. Sa généreuse fille lui répondit : « Mon père, si vous avez fait une promesse au Seigneur, accomplissez-la, et faites de moi ce que vous avez promis. Je suis contente, dès que je vous vois revenir victorieux de nos ennemis. » Pour toute grace, elle lui demanda la permission d'aller avec ses compagnes pleurer sa virginité sur les montagnes ; car c'étoit un opprobre pour une fille Israélite, de passer toute sa vie sans être mariée. Après les deux mois de deuil expirés, elle revint trouver son père, qui accomplit le vœu qu'il avoit fait. Il paroît que ce vœu consistoit à la consacrer au service du tabernacle, dans une perpétuelle virginité. De là est venue la coutume qui s'est long-temps observée dans Israël, que les filles s'assemblassent une fois l'année pour pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté.

## *Naissance de Samson.*

LES Israélites offensèrent de nouveau le Seigneur ; et, selon la menace qu'il leur en avoit faite, les calamités recommencèrent. Dieu les soumit aux Philistins, et cette servitude fut la plus longue qu'ils eussent encore éprouvée. Lorsqu'ils songèrent à rentrer dans le devoir ; Dieu, qui ne punit les pécheurs que pour les rappeler à la pénitence, songea de son côté à adoucir le joug qu'ils portoient. Il jugea à propos de n'employer pour cette fois, contre tout un peuple, qu'un seul homme, sans armes et sans soldats. Tout instrument est propre aux desseins de Dieu, quand il veut s'en servir. Celui que le Seigneur opposa aux Philistins, en cette occasion, s'appeloit *Samson*. Sa mère avoit été long-temps stérile : lorsqu'elle n'espéroit plus d'avoir des enfans, l'Ange du Seigneur lui apparut, et lui dit : « Vous concevrez et vous enfanterez un fils. Il sera consacré à Dieu dès le ventre de sa mère. C'est lui qui commencera à délivrer Israël de la tyrannie des Philistins. » Cette femme alla aussitôt trouver son mari. « Il est venu à moi, lui dit-elle, un homme vénérable : il m'a annoncé que j'aurois un fils, qui seroit consacré au Seigneur, et

qui étoit destiné à sauver Israël. » Son mari, qui s'appeloit *Manué*, désira de voir lui-même l'homme de Dieu, et d'apprendre de lui comment il faudroit élever l'enfant qui devoit naître. Dieu lui accorda cette faveur. L'Ange apparut une seconde fois à sa femme, qui courut avertir son mari. Manué se rendit promptement au lieu où étoit l'Ange, et lui demanda de quelle manière il devoit élever l'enfant qu'on lui promettoit. « Qu'il s'abstienne, répondit l'Ange, de tout ce qui est impur, et qu'il ne prenne rien de ce qui peut enivrer. » Manué, qui croyoit parler à un homme, pria l'Ange d'accepter un repas qu'il alloit lui préparer. « Non, répliqua l'Ange, je ne mangerai pas, quelques instances que vous me fassiez; mais offrez un holocauste au Seigneur. » Manué ajouta : dites-nous, je vous prie, votre nom, afin que nous puissions vous marquer notre reconnoissance, quand vos paroles seront accomplies. « Ne me demandez pas mon nom, répondit l'Ange, c'est un secret qui ne vous sera pas découvert. » Manué prit donc un chevreau pour l'holocauste : il le mit sur une pierre, et l'offrit au Seigneur. Alors il arriva un prodige à la vue de Manué et de sa femme. Lorsque la flamme s'élevoit de la pierre vers le ciel, l'Ange monta au milieu de cette flamme, et disparut. A ce signe,

Manué et sa femme reconnurent que celui qu'ils avoient pris pour un homme étoit un Ange de Dieu. Ils se prosternèrent contre terre. Manué, saisi de crainte, dit à sa femme : « Nous mourrons certainement ; car nous avons vu le Seigneur. » Sa femme lui répondit : « Si le Seigneur vouloit nous faire mourir, il n'auroit point agréé notre oblation et notre holocauste ; il ne nous auroit point déclaré ses desseins, et annoncé ses miséricordes. » Peu de temps après, elle conçut et mit au monde un fils, qu'elle nomma *Samson.* L'enfant crut : Dieu, qui l'avoit singulièrement choisi pour affoiblir les ennemis de son peuple, le bénit, et lui donna une force de corps extraordinaire, qui fit le désespoir des Philistins et l'admiration d'Israël.

---

## *Force prodigieuse de Samson.*

SAMSON n'ignoroit pas qu'il étoit appelé de Dieu pour humilier et affoiblir les Philistins. Il savoit que c'étoit afin qu'il s'acquittât de ce ministère, que Dieu l'avoit favorisé d'une force miraculeuse. Il s'occupa, dès sa première jeunesse, des moyens d'exécuter les desseins de Dieu sur lui. Dans cette vue, il prit une épouse parmi les Philistins, comptant bien que ce mariage

lui en fourniroit les occasions. Dans le voyage même où il alloit conclure cette alliance, il fit le premier essai de ses forces sur un jeune lion, avant de les exercer sur les ennemis de son peuple. Il trouva sur le chemin cet animal furieux, qui s'avança vers lui en rugissant. Samson n'avoit à la main ni armes, ni bâton; mais animé de l'esprit de Dieu, il saisit le lion et le mit en pièces. Dieu lui ménagea sans doute cette épreuve, afin de lui inspirer la confiance dont il avoit besoin pour faire seul la guerre à un peuple entier. Samson s'en retourna quelque temps après dans la maison de son père; et les parens de sa jeune épouse, croyant qu'il l'avoit répudiée, la donnèrent à un autre. Cette insulte faite à Samson, lui donnoit le droit d'attaquer les Philistins. Il profita de l'occasion: c'étoit alors le temps de la récolte. La conjoncture lui suggéra une sorte de vengeance, qui nuisit beaucoup aux Philistins: ce fut d'attacher des flambeaux allumés à la queue d'un grand nombre de renards. Ces animaux courant de tous côtés à travers les blés, dans les vignes et dans les plants d'oliviers, y mirent le feu. Samson s'étoit retiré dans un lieu écarté du territoire de Juda. Les Philistins s'étant assemblés au nombre de trois mille, exigèrent de ceux de Juda, qu'on leur livrât l'auteur du dégât. Samson sentoit ses forces, mais

il ne voulut point en user contre ses frères. Il se laissa donc saisir et lier, sans faire résistance; mais quand on l'eut remis entre les mains des Philistins, il rompit ses chaînes, et ayant trouvé sous sa main une mâchoire d'âne, il en tua mille. Depuis ce coup de vigueur, Samson leur parut redoutable. Un jour néanmoins ils s'imaginèrent le tenir de manière qu'il ne pourroit pas leur échapper. Samson étoit entré dans une de leurs villes, nommée Gaza, et il devoit y passer la nuit. Les magistrats de la ville firent fermer et garder les portes. Samson en eut avis; et s'étant levé au milieu de la nuit, il enleva les portes de Gaza, et les emporta sur une montagne voisine. Ces actions nous paroissent bien extraordinaires; mais il falloit qu'elles le fussent, pour frapper les esprits d'un peuple grossier. Dieu, pour confondre l'orgueil des Philistins, jugea à propos de n'opposer à un peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua d'une force surnaturelle : c'étoit, dans les circonstances, le moyen le plus propre à humilier les ennemis de son peuple, et à faire éclater sa protection particulière à l'égard de ce même peuple.

---

## *Fin de Samson.*

LES Philistins, désespérant de vaincre Samson à force ouverte, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent une femme, nommée *Dalila*, que Samson aimoit, à lui surprendre son secret, et à découvrir d'où lui venoit cette force singulière qu'on remarquoit en lui. Samson résista long-temps aux instances de Dalila, mais enfin il céda à ses importunités. « Je suis, lui dit-il, Nazaréen, c'est-à-dire, consacré à Dieu dès le sein de ma mère. Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête : c'est dans ma chevelure que consiste ma force. Si on me la coupoit, je deviendrois semblable aux autres hommes. » La perfide Dalila avertit aussitôt les Philistins de la confidence que Samson lui avoit faite, et au moyen d'une grosse somme d'argent qu'ils lui promirent, elle se chargea de le dépouiller de sa force. Elle endormit donc Samson, et pendant qu'il dormoit, elle lui rasa la tête. Samson s'étant éveillé, vit les Philistins qui venoient fondre sur lui; il n'en fut pas effrayé, parce qu'il comptoit sur sa force ordinaire, et qu'il ne savoit pas que le Seigneur s'étoit retiré de lui. Les Philistins le prirent sans peine, et lui ayant crevé les yeux, ils le

chargèrent de chaînes ; puis ils l'enfermèrent dans une prison, où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Quelque temps après, les Princes des Philistins célébrèrent une grande fête en l'honneur de leur dieu *Dagon*, pour cette prise importante ; et il y eut un festin de réjouissance dans une grande salle. Le peuple s'y assembla jusqu'au nombre de trois mille, tant hommes que femmes. Après le festin, on fit venir Samson, afin qu'il servît de jouet à tout le peuple. Ses cheveux et sa force commençoient à revenir. Il dit à celui qui le conduisoit : « Approchez-moi des colonnes qui soutiennent l'édifice, afin que je m'y appuie quelques momens, et que je m'y repose. » Dès qu'il les eut touchées, il fit à Dieu cette prière : — « Souvenez-vous de moi, Seigneur, rendez-moi ma première force, afin que d'un seul coup je venge votre saint nom, auquel ils insultent, et mes yeux dont ils m'ont privé. » Alors il saisit les deux colonnes, et les secoua violemment, en disant : « *Que je meure avec les Philistins.* » La salle s'écroula à l'instant, elle écrasa sous ses ruines tous les Princes des Philistins, et la multitude qui s'y étoit assemblée. Ainsi finit Samson, après avoir été Juge d'Israël durant vingt ans. En périssant lui-même, il fit périr plus d'ennemis de Dieu et de son peuple, qu'il n'en avoit tués dans toute sa vie ; et

ce jour fut proprement celui où il mérita le nom de *Sauveur de ses frères*. Dieu, qui est le maître de ses dons, avoit attaché la force de Samson à ce qu'il y a de plus foible dans l'homme, pour faire connoître que cette force ne venoit point de la nature, mais de celui qui, étant tout-puissant, sait fortifier la foiblesse même.

---

## *Héli, Juge d'Israël.*

APRÈS la mort de Samson, Héli, déjà souverain Pontife, fut encore Juge du peuple d'Israël. Il étoit vénérable par sa piété, mais trop indulgent pour ses enfans. Sa douceur qui alloit jusqu'à la foiblesse, le rendit malheureux. Il avoit deux fils, Ophni et Phinées, tous deux très-vicieux. Obligés de faire respecter la Religion, ils ne connoissoient point le devoir des Prêtres envers le peuple. Ils en usoient mal à l'égard de ceux qui offroient des sacrifices : ils en exigeoient plus que la loi ne leur permettoit de recevoir ; et quand on ne leur donnoit pas ce qu'ils demandoient, ils le prenoient avec violence. Ce péché des enfans d'Héli étoit très-grand devant le Seigneur, parce qu'ils détournoient par-là les enfans d'Israël d'offrir des sacrifices à Dieu. Tout le peuple en murmuroit. Enfin, l'on avertit le père des

désordres de ses enfans ; mais Héli, naturellement foible, et déjà vieux, n'avoit pas la force de corriger ses enfans, et de réprimer leurs scandales. Il se contentoit de leur faire quelques légères remontrances, qui, en les rendant plus inexcusables, ne les rendoient pas meilleurs. « Qu'est-ce que j'apprends de vous? leur disoit-il : tout le peuple s'entretient des actions criminelles que vous commettez dans le lieu saint. Ne faites plus cela, mes enfans ; car il est bien fâcheux que j'entende dire de vous que vous portez le peuple de Dieu à l'offenser. Si un homme pèche contre un homme, on peut lui rendre Dieu favorable ; mais si un homme pèche contre Dieu, qui priera pour lui? » Ces avis furent inutiles : les enfans d'Héli n'écoutèrent pas la voix de leur père, parce qu'ils avoient irrité le Seigneur, et qu'il avoit résolu de les perdre. Un homme de Dieu vint trouver Héli, et lui dit, de la part du Seigneur : « J'ai choisi votre père dans toutes les tribus d'Israël, pour l'élever à la dignité du sacerdoce, afin qu'il s'approchât de mon autel, et qu'il y brûlât de l'encens en mon honneur. Pourquoi donc avez-vous honoré vos fils plus que moi? pourquoi les avez-vous laissés fouler indignement aux pieds mes victimes, et les dons que j'ai commandé que l'on m'offrît dans mon temple? Voici donc ce que dit le Seigneur,

Dieu d'Israël : j'avois promis de prendre dans votre maison des prêtres, qui serviroient toujours en ma présence ; mais je révoque ma promesse ; car je glorifierai quiconque m'aura rendu gloire, et ceux qui me méprisent tomberont eux-mêmes dans le mépris. Un jour viendra, et ce jour n'est pas éloigné, où j'ôterai à votre maison la dignité dont vous êtes revêtu. Vos descendans mourront dans la vigueur de l'âge, et aucun d'eux ne parviendra jusqu'à la vieillesse. Afin que vous ne doutiez pas de l'accomplissement de ces menaces, sachez que vos deux fils mourront en un même jour. Je me susciterai un Prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur : j'établirai sa maison d'une manière inébranlable, et il marchera toujours devant mon Christ. »

---

*Naissance et éducation de Samuel.*

DIEU préparoit dès lors à Héli un successeur, qui n'étoit pas de sa famille ; c'étoit le jeune Samuel. Sa mère, qui étoit stérile, l'avoit obtenu de Dieu par des prières ferventes. Elle le voua au Seigneur ; et lorsqu'il eut atteint l'âge de trois ans, elle le donna à Héli, pour servir dans le temple du Seigneur, tous les jours de sa vie. Héli prit soin de son enfance, et le

jeune Samuel croissoit en âge et en vertu sous les yeux du Pontife. Ses heureuses inclinations le rendoient aimable à Dieu et aux hommes. Le Grand-Prêtre avoit un appartement dans l'enceinte du temple ; et Samuel, alors âgé de douze ans, couchoit fort près du vieillard. Dieu se servit de cet enfant pour donner un second avertissement à Héli, sur les châtimens qu'il réservoit à Ophni et à Phinées. Vers le milieu de la nuit, Samuel fut éveillé par une voix qui l'appeloit. C'étoit la voix du Seigneur, et l'enfant crut entendre celle du Grand-Prêtre. Samuel se leva promptement, et se présenta devant Héli : « Me voici, lui dit-il, car vous m'avez appelé. » — « Non, mon fils, répondit Héli, je ne vous ai point appelé : retournez et dormez. » L'enfant obéit ; mais à peine étoit-il endormi, qu'il s'entendit appeler une seconde fois. Il alla donc encore trouver Héli, qui lui fit la même réponse. Cette voix se fit entendre une troisième fois : Dieu vouloit rendre l'enfant attentif à ce qu'il devoit lui révéler. Alors le Grand-Prêtre comprit que la voix venoit du Seigneur, qui vouloit révéler quelque secret. « Retournez, dit-il à l'enfant, et si vous entendez la même voix, vous répondrez : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute.* » Dieu appela encore Samuel, qui fit la réponse que le

Grand-Prêtre lui avoit suggérée. Alors le Seigneur ajouta : « Je vais faire dans Israël une chose dont personne ne pourra entendre parler, sans être frappé d'étonnement et de frayeur : j'exercerai mes jugemens contre Héli et contre sa maison. Tout ce que je lui ai prédit va s'accomplir. Je commencerai et j'acheverai, parce que, connoissant les déréglemens de ses enfans, il ne les a point réprimés. » Samuel, ayant dormi jusqu'au matin, se leva pour ouvrir les portes de la maison du Seigneur. Il craignoit de parler à Héli de la vision qu'il avoit eue. Héli l'appela, et lui dit : « Samuel, mon fils, qu'est-ce que le Seigneur vous a fait connoître? ne me cachez rien de ce que vous avez entendu. » Il fallut obéir à des ordres si précis. Samuel déclara donc à Héli tout ce que le Seigneur lui avoit dit, sans lui rien déguiser. Héli répondit : « Le Seigneur est le maître; qu'il fasse ce qu'il lui plaira. » Cet avertissement fit connoître à tout Israël que Samuel étoit un prophète du Seigneur, et que l'esprit de Dieu étoit avec lui. En effet, aucune de ses prédictions ne manqua d'être accomplie.

---

## *Enfans d'Héli punis. Prise de l'Arche.*

PEU de temps après, les Philistins, ennemis perpétuels des Israélites, vinrent les attaquer. Ceux-ci furent vaincus, et perdirent environ quatre mille hommes dans le combat. Etonnés de cet échec qu'ils venoient d'essuyer, les anciens d'Israël tinrent conseil : ils se demandoient les uns aux autres pourquoi le Seigneur les avoit affligés d'une si grande perte. Ils crurent que la présence de l'Arche rétabliroit leurs affaires ; et l'on conclut à la faire apporter dans le camp. Les deux fils d'Héli l'accompagnèrent par devoir. Lorsque l'Arche arriva, toute l'armée d'Israël jeta de grands cris, dans la confiance où elle étoit qu'elle leur donneroit la victoire. Les Philistins entendirent ces cris de joie, et demandèrent quelle en étoit la cause. Ayant appris que l'Arche du Seigneur étoit venue dans le camp des Israélites, ils furent saisis de crainte. « Malheur à nous, disoient-ils. Qui nous sauvera des mains de ce Dieu puissant? C'est lui qui fit autrefois périr toute l'armée des Egyptiens. » Cependant ils reprirent cœur, et s'animèrent les uns les autres à combattre avec courage. « Gardons-nous, disoient-ils, de devenir les esclaves des Israélites, après

que nous les avons vus nous-mêmes assujettis à notre domination. » Ils livrèrent donc la bataille ; et Israël fut défait, parce que le Seigneur étoit irrité contre lui. Trente mille hommes demeurèrent sur la place : l'Arche d'alliance fut prise, et les deux fils d'Héli y périrent. Le jour même, un homme échappé du combat courut à Silo, où étoit le Grand-Prêtre : il entra dans la ville, ayant ses habits déchirés et la tête couverte de poussière ; il fit le récit de ce désastre. Dès que le bruit s'en fut répandu, on entendit de tous côtés des cris lamentables. Dans ce moment, Héli étoit assis sur son siége, le visage tourné vers le chemin ; car son cœur étoit tout tremblant de crainte pour l'Arche du Seigneur. Il entendit un bruit confus, et il demanda ce que c'étoit. Cet homme alla le trouver, et lui dit qu'il revenoit du combat. *Qu'est-il arrivé, mon enfant*, dit Héli ? Cet homme répondit : « Israël a fui devant les Philistins ; une grande partie du peuple a été taillée en pièces : vos deux fils ont été tués, et l'Arche de Dieu est entre les mains des ennemis. » Héli avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux s'étoient obscurcis. Dès qu'il eut entendu nommer l'Arche de Dieu, il tomba de son siége à la renverse ; s'étant cassé la tête, il mourut sur-le-champ. La femme de Phinées, qui étoit enceinte,

fut surprise des douleurs de l'enfantement, à cette triste nouvelle, et mourut en couches.

---

*Retour de l'Arche.*

LES Philistins transportèrent l'Arche du Seigneur à Azot, l'une de leurs principales villes, et la placèrent dans le temple de Dagon, qui étoit l'idole du pays. Le lendemain matin ils trouvèrent l'idole renversée, le visage contre terre, devant l'Arche du Seigneur. Ils la relevèrent, et la remirent à sa place. Le jour suivant, ils trouvèrent encore cette idole par terre et mutilée ; la tête et les deux mains séparées du tronc étoient sur le seuil de la porte, et le tronc à part. En même temps, la colère du Seigneur s'alluma contre les habitans d'Azot et des environs. Ils furent frappés d'une maladie honteuse, qui en fit périr un grand nombre. On transporta l'Arche dans une autre ville, qui éprouva le même fléau. Les Philistins sentirent que Dieu les punissoit; et par le conseil de leurs devins, ils prirent enfin le parti de renvoyer l'Arche au pays d'Israël. Ils la mirent donc sur un charriot tout neuf, et y attelèrent deux vaches, auxquelles on laissa la liberté d'aller où elles vouloient. Car les Philistins disoient : « Si les vaches vont

vers le pays d'Israël, ce sera une marque que le doigt de Dieu est là, et qu'une vertu divine préside à cette marche. » En effet, les vaches prirent d'elles-mêmes le chemin qui menoit à Bethsamès, première ville des Israélites, de ce côté-là; et elles marchèrent d'un pas ferme et égal, sans jamais se détourner ni à droite ni à gauche. Les Princes des Philistins les suivirent jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées sur les terres d'Israël. Les Bethsamites, qui étoient alors occupés à la moisson, aperçurent l'Arche, et furent remplis de joie. Le char s'arrêta dans le champ d'un des habitans de Bethsamès. Les Lévites descendirent l'Arche, et la posèrent sur une grande pierre. On mit en pièces le bois du char, et l'on offrit dessus les vaches en holocauste au Seigneur. On immola encore plusieurs victimes, pour remercier Dieu du retour de l'Arche. Mais les Bethsamites ne s'en tinrent pas à des actes de Religion. La curiosité les porta à considérer avec peu de respect l'intérieur de l'Arche, contre la défense de la loi. Dieu les punit de cette témérité, en frappant de mort un grand nombre d'entr'eux. Toute la ville en fut dans le deuil. La frayeur dont les habitans étoient saisis, leur faisoit dire : « Qui pourra subsister en la présence du Seigneur, de ce Dieu si saint? Ils prièrent donc les habitans de *Cariathiarim*

de venir et d'emmener chez eux l'Arche d'alliance On la transporta en effet dans cette dernière ville, et on la déposa dans la maison d'*Abinadab*, où elle resta fort long-temps.

---

*Samuel, dernier Juge des Israélites.*

SAMUËL avoit été choisi de Dieu pour succéder à Héli dans la dignité de Juge d'Israël. Il commença à en exercer les fonctions, par réconcilier son peuple avec le Seigneur. Il parcourut les différentes contrées de la Palestine, pour y rétablir la pureté du culte, et pour en bannir les restes de l'idolâtrie. Son zèle ne fut pas infructueux : tout le peuple d'Israël commença à pleurer ses égaremens et à revenir au Seigneur. Alors Samuel leur dit : « Si c'est de tout votre cœur que vous retournez au Seigneur, et si vous ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, pour ne servir que lui seul, il vous délivrera du joug des Philistins. » Les Israélites rejetèrent donc les fausses divinités qu'ils avoient adorées ; ils jeûnèrent, ils confessèrent qu'ils avoient péché. Samuel voyant le peuple dans ces bonnes dispositions, indiqua une assemblée générale à *Maspha*, pour consommer l'ouvrage de la réforme. Cette assemblée donna de l'om-

brage aux Philistins, qui s'avancèrent en corps d'armée vers cette ville. Les Israélites en furent effrayés, et ils dirent à Samuel : « Ne cessez point de prier pour nous le Seigneur notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main de nos ennemis. » Samuel offrit donc un agneau en holocauste. Il pria pour Israël, et Dieu l'exauça. Les Philistins commencèrent l'attaque au moment du sacrifice ; mais le Seigneur prit la défense de son peuple. Le ciel se couvrit tout à coup de nuages : une pluie horrible inonda le camp des Philistins ; le tonnerre gronda sur leurs têtes avec d'effroyables éclats. La frayeur les saisit ; ils se débandèrent, et se mirent à fuir en tumulte de toutes parts. Les Israélites qui remarquèrent ce désordre poursuivirent les fuyards, et en firent périr une multitude innombrable. Samuel éleva un monument, pour perpétuer le souvenir de cette victoire. Les Philistins n'osèrent plus venir sur les terres d'Israël ; et le peuple de Dieu vécut en paix, tant que leur saint prophète les gouverna par lui-même ; mais étant devenu vieux, Samuel se déchargea d'une partie du fardeau sur ses deux fils, qui n'imitèrent pas la vertu de leur père. Ils se laissèrent corrompre par l'avarice : ils recevoient des présens, et rendoient des jugemens injustes. Leur mauvaise conduite fut cause que le peuple de Dieu désira d'avoir un Roi, comme

les autres nations. Les anciens vinrent donc trouver Samuel, pour lui dire : Etablissez sur nous un Roi qui nous gouverne. Samuel consulta le Seigneur, qui lui ordonna d'acquiescer à la demande du peuple. Ainsi, il se fit alors un grand changement dans la forme du gouvernement des Israélites. Jusques-là c'étoit Dieu lui-même qui gouvernoit son peuple ; les Juges n'étoient que ses lieutenans. Aussi du temps de Moïse et des Juges, la providence divine se manifesta par une suite continuelle de prodiges ; mais dans le reste de l'histoire, Dieu paroîtra moins, et, à l'exception de quelques circonstances extraordinaires, il laissera agir les Rois, et il cachera l'action de sa providence sous le voile des causes naturelles.

---

## *Tableau de la Religion sous Moïse et sous les Juges. Réflexions sur les figures.*

L'HOMME, au sortir des mains du Créateur, étoit juste et heureux. Il ne tenoit qu'à lui de rendre ce bonheur fixe et immuable pour lui et sa postérité. Il ne lui en auroit coûté qu'un seul acte d'obéissance dans une chose facile. Après avoir passé quelque temps sur la terre dans l'innocence de la paix, il auroit été transporté, sans mourir, au séjour d'une félicité parfaite. C'étoit le premier

dessein de Dieu. Déchu, par sa faute, de cet heureux état, Adam méritoit d'être abandonné, avec sa postérité, à son triste sort. Il n'auroit pu s'en prendre qu'à lui-même; mais Dieu exerça une miséricorde toute gratuite envers l'homme coupable, et il lui annonça un Rédempteur, qui remédicroit à ses maux. Il lui enseigna les moyens de s'appliquer les mérites futurs de ce Rédempteur, et lui fit connoître les devoirs qu'il lui imposoit à lui-même et à ses descendans, pour recouvrer les avantages qu'ils avoient perdus. Si les enfans d'Adam, instruits par leurs pères, avoient été fidèles à remplir ces devoirs, avec le secours et les graces du Rédempteur promis, leur état n'auroit plus changé, et ils auroient éprouvé constamment les bontés du Seigneur, jusqu'au temps où il auroit mis le comble à ses faveurs par l'accomplissement de sa promesse. C'étoit l'intention de Dieu dans ce nouvel ordre de choses; mais ce dessein fut encore dérangé par les iniquités des hommes, qui obligèrent Dieu à les faire périr dans un déluge universel, à l'exception d'une seule famille qui n'avoit point pris part à la corruption générale. Cette famille, quoique instruite par un châtiment si terrible, se pervertit aussi. Elle alla jusqu'à oublier le Créateur, et prostituer son culte à de viles créatures. Alors Dieu, qui, par bonté, avoit promis de ne plus faire

périr la race humaine, trouva, dans sa sagesse, un nouveau moyen de se conserver des adorateurs sur la terre, c'étoit de faire choix d'une famille sur laquelle il veilleroit d'une manière particulière. Lorsque la révélation faite à Adam s'effaçoit du souvenir des hommes; que l'idolâtrie couvroit presque toute la face de la terre, et que la la loi naturelle étoit presque généralement obscurcie, altérée par la passion des hommes; Dieu pourvut à la perpétuité de son culte, et à la conservation du dépôt de la promesse. Il se choisit un peuple, qu'il tint séparé de tous les autres peuples, qu'il rendit dépositaire de ses oracles, un peuple destiné à conserver la vraie religion, à être, dans ses divers états, une preuve subsistante et visible de la providence, à vivre dans l'attente du Sauveur promis, à lui donner un jour la naissance, et, dans cet intervalle, à figurer le nouveau peuple que ce Sauveur devoit former. Le peuple choisi n'étoit pas plus intelligent que les autres peuples; mais Dieu se rendit tellement sensible par de continuels miracles, il conduisit les Israélites par une providence si particulière et si merveilleuse, qu'il ne fut pas possible de méconnoître ni d'oublier tant de faveurs, où éclatoient sa bonté, sa puissance, sa sainteté et sa justice. Comme la vérité avoit été mal gardée dans la mémoire des hommes, il

résolut de donner alors à son peuple des lois plus expresses, et de les donner par écrit. Moïse fut appelé à ce ministère. Pour imprimer plus fortement dans les esprits l'unité de Dieu, Moïse répète souvent que, dans la terre promise, ce Dieu unique choisiroit un lieu, dans lequel seul se feroient les sacrifices et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, tandis que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif, où les enfans d'Israël offroient leurs vœux au Seigneur, qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire. Sur ce principe de Religion, sur ce fondement sacré étoit établie toute la loi, loi sainte, juste et bienfaisante, qui lioit la société des hommes entr'eux par la sainte société de l'homme avec Dieu. A ces instructions, Moïse ajouta des cérémonies religieuses, des fêtes qui rappeloient le souvenir des miracles par lesquels les Israélites avoient été délivrés; et ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, il assura que tout leur réussiroit, tant qu'ils seroient soumis à la loi; au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. En effet, le sort des Israélites dépendit toujours de leur fidélité. Ils reçurent constamment du Seigneur des prospérités temporelles, lorsqu'ils obser-

voient sa loi; et ils éprouvèrent des châtimens visibles, lorsqu'ils la violèrent. Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans la loi de Moïse, c'est qu'elle préparoit les voies à une loi plus auguste, à la loi du Messie, que Moïse lui-même avoit prédite. Par cet ordre visible de providence que Dieu a suivi à l'égard de l'ancien peuple, il vouloit non-seulement attacher son peuple à son service, mais encore préparer le genre humain à croire un autre ordre de providence tout spirituel, qui devoit être un jour révélé par le Messie. Pour mieux disposer les hommes à ce nouvel ordre, où il ne promettoit que des biens invisibles, des biens célestes, il voulut que tout ce qui arriveroit au premier peuple, fût une figure de ce qui arriveroit dans la suite au second peuple. Il mit un rapport admirable entre Moïse et J. C., entre la loi donnée sur le mont Sinaï et la loi évangélique, entre le sacerdoce d'Aaron et le sacerdoce du Sauveur, entre les sacrifices lévitiques et le sacrifice de la croix; en un mot, il voulut que le ministère de Moïse fût comme l'esquisse de celui de J. C., et que l'ancienne alliance fût comme le crayon de la nouvelle alliance; de manière qu'il n'y eût entr'elles d'autre différence que celle qui se trouve entre un tableau commencé et un tableau achevé. Dieu s'est plu à peindre l'œuvre

future du Rédempteur sous mille images diverses : il a montré dans l'immolation de l'Agneau pascal, la mort sanglante du Sauveur ; dans la délivrance de l'ancien peuple, l'affranchissement du nouveau ; dans la manne du désert, la nourriture céleste de l'Eucharistie ; dans le serpent d'airain, J. C. guérissant nos âmes du haut de sa croix ; dans la personne de Joseph, J. C. vendu par ses frères, et devenu le Sauveur du monde ; enfin, dans celle de Jonas, J. C. enseveli, durant trois jours, dans le sein de la terre, et sortant plein de vie du tombeau, etc. En traçant des figures si intéressantes, Dieu avoit dessein de rendre sensibles les mystères futurs de son Fils, pour ceux à qui il en donnoit dès lors l'intelligence par une lumière intérieure, et d'affermir un jour dans la foi de ces mêmes mystères ceux qui, après l'accomplissement, verroient le rapport frappant qui se trouve entre les figures et ces mystères : car, quoique ce rapport ait été obscur et comme voilé avant l'événement, il est certain qu'aujourd'hui l'on ne peut comparer les faits de l'Evangile avec ceux de l'ancien Testament, sans être vivement frappé de la parfaite conformité que l'on y remarque aisément, et sans être intimement persuadé que la Sagesse divine a eu intention de représenter les uns par les autres. Remarquez que les figures ont

presque toutes le même objet, le sacrifice ou la mort du Rédempteur. Chacune en particulier annonce cette mort, et toutes conspirent à réunir les diverses circonstances de ce grand mystère. Le sacrifice d'Isaac peint celui du Messie comme volontaire de sa part, et comme ordonné par son père. Le sacrifice de l'Agneau pascal montre le même mystère, comme procurant le salut du peuple. L'érection du serpent d'airain représente le genre de mort qu'endurera le Messie, et le fruit de cette mort. Ce ne sont point des traits épars, rapprochés avec étude et avec art, qui forment ces tableaux, où J. C. est si reconnoissable : chaque figure offre un tableau entier; la réunion de ces figures ne fait que rassembler les divers points de vue du même tableau. Elles démontrent, d'une manière convaincante pour tout esprit sérieux, que le Messie devoit être offert en sacrifice, et mourir pour le salut des hommes. Elles prouvent que J. C., qui a si dignement rempli toutes ces figures, est certainement le Messie promis et représenté dès la naissance du monde. Je conviens qu'il faut connoître J. C. et son Evangile, pour bien saisir ces rapports admirables; et que, sans cette connoissance, ils sont comme cachés sous un voile épais. On peut comparer les figures du Sauveur dans l'ancien Testament, à ces peintures

qui sont faites pour être vues d'un lieu déterminé. Si le spectateur n'est pas dans la position convenable, il ne distinguera pas tous les traits, il n'en saisira point les rapports ; mais s'il se place dans le vrai point de vue, il y apercevra une figure régulière. L'art du peintre n'en fait que mieux connoître son intention. De même, l'ancien Testament est un grand tableau, où sont dessinés tous les mystères du nouveau ; mais les traits y sont jetés de manière que, pour en bien saisir l'ensemble, il faut être placé au temps de l'accomplissement ; et l'intention que Dieu a eue de faire voir un jour la ressemblance, n'en est que mieux marquée pour ceux qui ont une fois découvert l'analogie des deux Testamens. Ces tableaux sont trop multipliés, leur rapport au Messie est trop sensible, pour ne pas l'y reconnoître. Prétendre que cette ressemblance est l'effet du hasard, c'est être aussi peu sensé, que le seroit un homme qui, voyant plusieurs portraits d'un Roi, faits par différens peintres, soutiendroit qu'aucun de ces peintres n'a eu intention de représenter le Roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Il est donc prouvé que Dieu a voulu, par toutes ces figures, préparer les esprits à la foi des mystères du Sauveur, non pas en ce sens que tous ceux qui ont vu les figures, y aient aperçu les mystères,

mais en ce sens, que les mystères en deviennent plus croyables pour ceux qui, après l'accomplissement, les voient représenter d'avance dans un si grand nombre de figures. Le dessein de Dieu étoit que le peuple chrétien crût un jour plus fermement qu'il a été délivré par J. C. de la servitude du péché, en voyant le peuple juif délivré par Moïse de la servitude d'Égypte; que le peuple chrétien espérât avec plus d'assurance d'être préservé de la mort éternelle, par le sang de l'Agneau sans tache, en voyant le peuple juif préservé de la mort corporelle par le sang de l'Agneau pascal; que le peuple chrétien reçut avec plus de foi le pain vraiment descendu du ciel, en voyant le peuple juif nourri, dans le désert, de la manne céleste; que le peuple chrétien tournât avec plus de confiance ses regards vers la croix du Sauveur, pour obtenir la guérison des maladies de l'âme, en voyant le peuple juif guéri des blessures du corps, par la vue du serpent d'airain, placé sur le haut d'un bois élevé: enfin, le dessein de Dieu étoit que le peuple chrétien comptât, sans hésiter, sur la promesse des biens spirituels que le Sauveur devoit lui faire un jour, en voyant la fidélité de Dieu à combler de biens visibles les observateurs de la loi mosaïque. Le juif lui-même, quand il étoit fidèle à la grace, qui ne lui

manquoit pas, ne s'en tenoit point aux biens sensibles, promis par la loi; il s'élevoit au-dessus de la lettre, et prenant l'esprit de la loi, il devenoit chrétien par anticipation. Tels ont été les Patriarches, les Prophètes, et tous les saints personnages de l'ancien Testament; tel étoit le saint homme Tobie, lorsqu'il disoit à son fils : « Nous sommes les enfans des Saints; et nous attendons cette vie que Dieu donnera un jour à tous ceux qui lui gardent jusqu'à la mort la fidélité qu'ils lui doivent. » La loi de Moïse étoit donc, pour ce premier peuple, comme la préparation, et, pour ainsi dire, l'apprentissage de la loi évangélique. Les récompenses temporelles attachées à l'exacte observation de la première, étoient le gage des récompenses spirituelles promises à l'accomplissement de la seconde. Le peuple Juif, selon l'expression de saint Paul, étoit sous la garde de la loi mosaïque, qui l'attiroit par des biens visibles, comme un enfant sous la conduite d'un maître, jusqu'à ce que, parvenu à l'âge parfait, il pût être gagné par l'attrait des biens plus solides, des biens invisibles qui lui étoient réservés. Assurément, dit l'illustre Bossuet, on ne peut rien concevoir qui soit plus digne de Dieu, que de s'être premièrement choisi un peuple qui fût un exemple palpable de son éternelle providence, un peuple dont

la bonne ou mauvaise fortune dépendît de la piété, et dont l'état rendît témoignage à la sagesse et à la justice de celui qui le gouvernoit. C'est par où Dieu a commencé, et c'est ce qu'il a fait voir dans le peuple Juif; mais, après avoir établi, par tant de preuves sensibles, ce fondement immuable, que lui seul conduit à son gré tous les événemens de la vie présente, il étoit temps d'élever les hommes à de plus hautes pensées, et d'envoyer J. C., à qui il étoit réservé de découvrir au nouveau peuple, ramassé de tous les peuples du monde, les secrets de la vie future. On voit maintenant avec combien de raison saint Augustin a dit que l'ancien peuple a été comme un grand Prophète, qui, par tout ce qui lui est arrivé, annonçoit ce qui devoit un jour arriver au nouveau peuple.

---

# TROISIÈME PARTIE.

## PROPHÉTIES.

### *Saül, premier Roi d'Israël.* An du monde 2909.

MOÏSE avoit prédit que les Israélites demanderoient un jour à être gouvernés par un Roi. « Quand vous serez, leur dit-il, établis dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous a donné, si vous dites : Je veux avoir un Roi pour me commander, comme en ont toutes les nations qui sont autour de nous ; vous établirez celui que le Seigneur votre Dieu aura choisi parmi vos frères. » Le choix de Dieu tomba sur Saül, de la tribu de Benjamin. Il étoit le mieux fait et le plus grand de tous les enfans d'Israël. Les ânesses de son père s'étant égarées, il partit avec un de ses domestiques pour aller les chercher. Après qu'il eut fait bien du chemin, sans les trouver, Saül prenoit le parti de s'en retourner chez son père, de peur qu'il ne fût dans l'inquiétude à son sujet. Le serviteur qui l'accompagnoit, l'en détourna. « Il y a près d'ici, dit-il, un homme de Dieu, qui est fort célèbre ; toutes ses

paroles ont infailliblement leur effet : allons le consulter ; peut-être nous donnera-t-il quelque lumière sur l'objet de notre voyage. » Ils entrèrent donc dans la ville où étoit Samuel. Dieu avoit révélé à Samuel, le jour précédent, qu'un homme de la tribu de Benjamin viendroit, le lendemain, à la même heure, pour le consulter ; que c'étoit cet homme qu'il avoit destiné pour régner sur Israël. Au moment où Saül entroit dans la ville, Samuel s'avançoit pour offrir un sacrifice, et Dieu lui dit : *Voilà l'homme que j'ai choisi.* Samuel reçut Saül avec la plus grande distinction : il le rassura sur la perte des ânesses ; il le mena au festin solennel qui accompagnoit le sacrifice ; il le fit asseoir à la place d'honneur, et lui servit le morceau le plus excellent. Saül étoit confus des égards que le Prophète avoit pour lui : « Ne suis-je pas, disoit-il, de la tribu de Benjamin, qui est la plus petite d'Israël? et ma famille n'est-elle pas la moindre de cette tribu? pourquoi donc me traitez-vous avec tant d'honneur ? » Après le repas, Samuel conduisit Saül dans sa maison : il le retint jusqu'au lendemain ; et l'ayant mené hors de la ville, il répandit sur la tête de Saül de l'huile qu'il avoit apportée dans une fiole : il lui dit que Dieu l'établissoit Roi d'Israël, pour délivrer son peuple du joug des Philistins.

Ensuite, pour le convaincre que tout ceci se faisoit au nom de Dieu, le Prophète assembla les douze tribus, et il les fit tirer au sort pour l'élection d'un Roi. Le sort tomba sur la tribu de Benjamin : on le jeta ensuite sur toutes les familles de cette tribu, et il tomba sur la personne de Saül. Tout le peuple le reconnut donc pour Roi, par des acclamations multipliées. Saül prit les marques de la royauté, et Dieu lui changea le cœur, en lui inspirant le courage, la prudence et tous les sentimens qui conviennent à un Roi.

---

## *Première victoire de Saül.*

UN mois après que Saül eut été élevé sur le trône, il se trouva engagé dans une guerre où il acquit de la réputation, et où il affermit son autorité. Naas, Roi des Ammonites, étoit venu assiéger la ville de *Jabès*, capitale de la province de Galaad. Les habitans, trop foibles pour lui résister, offroient de se rendre à des conditions raisonnables. Naas fit répondre aux assiégés qu'il mettoit pour première condition, qu'on leur arracheroit à tous l'œil droit ; en cas de refus, il les menaçoit de ne leur faire aucun quartier. Les habitans de Jabès, instruits que Saül avoit

été élu Roi, demandèrent sept jours de délai, avec promesse de se rendre à discrétion, s'il ne leur venoit point de secours. Naas, qui se croyoit bien assuré de sa proie, consentit au délai. On députa sur-le-champ vers Saül, pour l'informer de l'extrémité où l'on étoit réduit, et pour implorer son assistance. Ce Prince ne put entendre sans indignation le récit qu'on lui fit de la cruauté du Roi des Ammonites. Se sentant saisi de l'esprit de Dieu, il assura les députés qu'il iroit à leur secours, un jour qu'il indiqua. Ayant aussitôt assemblé une armée considérable, il s'avança vers Jabès. Pendant la nuit, il fit passer le Jourdain à son armée, qu'il partagea en trois corps. Dès la pointe du jour, il se trouva à la vue des ennemis, et il les attaqua brusquement par trois endroits différens, sans leur donner le loisir de se reconnoître. Les Ammonites furent enfoncés partout, et l'on en fit un horrible carnage, pendant près de trois heures que dura le combat : il y en eut peu qui échappèrent à la mort ; et ils s'enfuirent dans un tel désordre, qu'il ne se trouvoit pas deux hommes ensemble. Saül entra triomphant dans la ville, aux acclamations des habitans. Quelque glorieuse que fût cette victoire au nouveau Roi, la modération dont il usa dans cette circonstance lui fit encore plus d'honneur.

Quelques-uns des Israélites avoient refusé de le reconnoître pour Roi, et de se soumettre à son autorité. Le peuple, dans l'ardeur du zèle que lui inspiroit la reconnoissance, vouloit les faire mourir; mais Saül s'y opposa: « Non, dit-il, ce jour ne sera un jour de deuil pour personne d'entre les Israélites, parce que c'est celui où le Seigneur a sauvé Israël. » Samuel, qui vouloit affermir l'autorité de Saül, profita de la disposition favorable où étoit le peuple à son égard. Il indiqua une assemblée générale: il y fit confirmer l'élection du Roi par toute la nation. On immola à Dieu des hosties pacifiques, et l'on proclama de nouveau Saül Roi d'Israël.

---

### *Seconde victoire de Saül; sa désobéissance.*

DEUX ans après l'élection de Saül, les Philistins déclarèrent la guerre au peuple de Dieu. Leur armée étoit composée de trois cent mille hommes de pied, de trois mille chariots et de six mille chevaux. Ils vinrent camper auprès d'une ville, appelée *Machmas*. A cette nouvelle, Saül ordonna à tous les Israélites de prendre les armes, et marcha à leur tête contre l'ennemi. Samuel avoit dit au Roi, de la part de Dieu, de ne rien entreprendre en son

absence, mais de l'attendre durant sept jours. Dans cet intervalle, l'épouvante se répandit parmi les Israélites : les uns se cachoient dans des cavernes, les autres passoient le Jourdain, pour chercher leur sûreté loin de l'ennemi : chaque jour il s'en détachoit quelque troupe, et Saül se voyoit sur le point d'être entièrement abandonné. Dieu vouloit, par cette épreuve, apprendre au Roi à ne compter ni sur lui-même, ni sur le nombre de ses soldats ; mais à obéir aveuglément à ses ordres. Saül attendit en effet, pendant six jours, l'arrivée de Samuel, pour délibérer avec lui sur ce qu'il avoit à faire, et pour sacrifier au Seigneur. Le septième jour, voyant que Samuel n'arrivoit pas, et que les troupes étoient découragées, il fit venir des victimes, et, contre l'ordre du Seigneur, il les offrit lui-même en holocauste. Le sacrifice étoit à peine achevé, que Samuel arriva. Le Prophète représenta au Roi la faute qu'il avoit faite. « Si vous aviez observé, lui dit-il, ce que Dieu vous avoit ordonné, il auroit affermi votre règne sur Israël ; mais en punition de votre désobéissance, votre règne ne subsistera point. Le Seigneur s'est choisi un homme selon son cœur, et il lui a commandé d'être le chef de son peuple. » Cela néanmoins n'empêcha pas que l'expédition ne fût heureuse. Ce succès, on le dut à Jonathas, fils de Saül ; ce jeune

Prince, plein d'ardeur, pénétra pendant la nuit, avec son écuyer seul, dans le camp des ennemis. Il les trouva endormis, et en tua vingt. Les Philistins s'étant éveillés, crurent que toute l'armée des Israélites les suivoit. La confusion se mit dans leur camp : les uns jetoient leurs armes pour s'enfuir ; les autres s'entre-tuoient, se prenant pour des ennemis ; bientôt la déroute fut générale. Dès que Saül en fut averti, il s'avança lui-même avec ce qui lui restoit de troupes, et se mit à poursuivre les Philistins. Alors, ne consultant que son courage, il maudit et dévoua à la mort quiconque prendroit la moindre nourriture avant la nuit, afin qu'on n'abandonnât point la poursuite des ennemis. Jonathas, qui n'avoit pas entendu cette défense, mangea d'un rayon de miel, qu'il rencontra dans un bois où il passoit. Saül voulant faire piller le camp des Philistins, dit au Grand-Prêtre de consulter le Seigneur à ce sujet ; mais Dieu, pour faire respecter la sainteté du serment, ne donna aucune réponse. Saül comprit que le Seigneur avoit été offensé, et il jura qu'il ne pardonneroit pas même à son fils, s'il se trouvoit coupable. On tira au sort : il tomba sur Jonathas. Alors Saül vouloit le faire mourir ; mais le peuple s'y opposa, et sauva la vie à celui qui venoit de rendre Israël victorieux de ses ennemis.

### *Seconde désobéissance de Saül.*

IL y avoit vingt ans que Saül régnoit, lorsque Samuel vint, de la part du Seigneur, lui ordonner d'exterminer les Amalécites, parce qu'ils étoient tous méchans; et d'offrir en holocauste tout le butin, sans en rien réserver. Par cet ordre, Dieu établissoit Saül le ministre de sa justice, pour punir une race impie et cruelle, jusqu'à faire brûler ses enfans en l'honneur d'une idole. Saül mit sur pied une armée de deux cent mille hommes, et marcha contre les Amalécites. Leur Roi arma de son côté, et vint présenter la bataille; mais ses troupes furent taillées en pièces, et lui-même demeura prisonnier. La ville fut prise et brûlée. Saül n'exécuta qu'imparfaitement les ordres du Seigneur : car il épargna le Roi des Amalécites, qui se nommoit *Agag*, et il réserva dans les animaux et dans le butin ce qu'il y avoit de meilleur. Dieu veut être obéi quand il commande. Il adressa donc la parole à Samuel, et lui dit: « Je me repens d'avoir fait Saül Roi de mon peuple, parce qu'il a manqué de fidélité dans l'exécution de mes ordres. » Samuel en fut affligé, et pria le Seigneur toute la nuit. S'étant levé avant le jour, il alla trouver Saül. Ce

Prince, voyant approcher Samuel, prévint ses reproches. Il le salua, en disant : *J'ai accompli la parole du Seigneur.* « Eh ! lui répondit Samuel, d'où viennent donc les cris d'animaux que j'entends ? » — « C'est, répliqua Saül, c'est que le peuple a conservé ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, pour l'immoler au Seigneur. » Samuel ajouta : « Sont-ce des holocaustes et des victimes que Dieu demande ? N'est-ce pas plutôt une exacte fidélité à exécuter ce qu'il a commandé ? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et c'est être idolâtre à ses yeux que de lui désobéir. Parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous rejette à son tour ; il ne veut plus que vous régniez sur son peuple. » Saül reconnut alors sa faute, sans vouloir cependant en porter la confusion. « Il est vrai, dit-il, que j'ai péché en n'exécutant pas la volonté du Seigneur ; mais honorez-moi devant le peuple, et venez avec moi adorer le Seigneur. » Le Prophète, sans l'écouter, se détourna un peu, comme pour s'éloigner de lui. Saül, voulant le retenir, le prit par le bout de son manteau, qui se déchira. Alors Samuel lui dit : « Le Seigneur a déchiré aujourd'hui le royaume d'Israël ; il l'a ôté de vos mains, pour le donner à un autre qui en est plus digne que vous. Sachez que

le Dieu d'Israël ne changera pas de sentiment ; car il n'est pas un homme pour révoquer ses décrets. » Puis Samuel se fit amener Agag, que Saül avoit épargné, contre l'ordre de Dieu ; et lui ayant reproché les cruautés qu'il avoit exercées, il le fit mettre à mort. Après cette exécution, Samuel s'en alla. Il ne vit plus Saül, mais il ne cessa jamais de pleurer ce Prince, parce que le Seigneur se repentoit de l'avoir fait Roi d'Israël.

---

### *David reçoit de Samuel l'onction royale.*

DIEU résolut d'établir une famille royale, d'où sortiroit le Messie : il la choisit dans la tribu de Juda. Samuel reçut ordre de prendre un vase qui contenoit l'huile sainte, et d'aller à Bethléem dans la maison d'Isaï ou Jessé, pour la répandre sur celui de ses fils que le Seigneur lui feroit connoître. Samuel obéit à cet ordre ; et, à l'occasion d'un sacrifice qu'il devoit offrir à Dieu, il se rendit à Bethléem. Il invita Isaï avec sa famille, au repas qui suivoit ordinairement le sacrifice, et demanda à voir ses enfans. Isaï lui présenta d'abord l'aîné de ses fils, qui étoit d'un âge mûr et d'une taille avantageuse. Le Prophète, en le voyant, crut que c'étoit celui que Dieu avoit choisi ; mais

le Seigneur lui répondit : « Ne vous arrêtez pas à sa bonne mine et à la grandeur de sa taille ; car ce n'est pas celui que je veux établir Roi de mon peuple. L'homme ne juge que par ce qui paroît au-dehors, mais je vois le fond des cœurs. » Isaï présenta son second fils, puis les cinq autres. Dieu fit connoître au Prophète qu'il n'avoit choisi aucun de ceux-là. « Sont-ce là tous vos fils, dit Samuel à Isaï? » --- « Il m'en reste un, répondit le père ; mais c'est un enfant que j'occupe à garder mes troupeaux. » -- « Faites-le venir, ajouta Samuel ; car nous ne nous mettrons point à table qu'il ne soit ici. » Isaï l'envoya donc chercher. C'étoit un jeune homme de quinze ans, blond, et d'une belle figure : on le nommoit *David*. Quand il parut, Dieu dit à Samuel : « Voilà celui que j'ai choisi ; ne tardez pas à le sacrer. » Samuel prit aussitôt sa fiole pleine d'huile, et le sacra au milieu de ses frères. Depuis ce moment, l'esprit du Seigneur se reposa sur David, et abandonna Saül. En même temps, ce Prince fut saisi d'un esprit malin, qui, par la permission de Dieu, l'agitoit violemment. Les officiers de ce malheureux Prince lui conseillèrent d'employer contre la violence du mal, le son des instrumens. Saül fit chercher parmi ses sujets quelqu'un qui sût jouer de la harpe. On rapporta au Roi qu'un des fils d'Isaï, de Bethléem, savoit

parfaitement toucher cet instrument ; que c'étoit un jeune homme de bonne mine, très-fort, propre à la guerre, et sage dans ses discours. On ajouta qu'il se nommoit David, et que le Seigneur étoit avec lui. Saül fit donc dire à Isaï de lui envoyer son fils. David se présenta devant le Roi, qui le prit en affection, et le fit son écuyer. Toutes les fois que le mauvais esprit s'emparoit de Saül, David prenoit sa harpe ; il en jouoit auprès du malade, qui étoit soulagé, et se trouvoit beaucoup mieux.

---

## *Combat de David contre Goliath.*

LA guerre s'alluma de nouveau entre les Philistins et les Israélites. On se mit en campagne de part et d'autre, et l'on s'approcha de manière que les deux armées n'étoient séparées que par un vallon. Alors un Philistin, nommé Goliath, s'avança, et défia le plus brave des Israélites de venir combattre contre lui, à condition que le parti de celui qui seroit vaincu, recevroit la loi du vainqueur. Goliath étoit un géant haut de dix pieds, armé de toutes pièces, portant une lance dont la hampe ressembloit à une ensuble de tisserand. Personne n'osa se présenter contre un

guerrier, dont l'aspect seul inspiroit de l'effroi. David s'offrit au Roi, et lui dit, avec une noble assurance, que, malgré sa grande jeunesse, il espéroit réprimer l'audace du Philistin; qu'en gardant les troupeaux, il s'étoit essayé contre les lions et contre les ours; que le Seigneur, qui l'avoit délivré de la fureur de ces animaux, lui donneroit la victoire sur l'ennemi de son peuple. Saül, charmé de l'intrépidité de ce jeune héros, accepta l'offre: « Allez, lui dit-il; que le Seigneur soit avec vous. » Ensuite il lui fit donner ses propres armes. On revêtit David d'une cuirasse: on lui mit sur la tête un casque d'airain, et une épée au côté; mais comme David n'étoit point accoutumé à toute cette armure, il rendit au Roi la cuirasse, le casque et l'épée. Il reprit son bâton: il choisit cinq pierres bien polies, qu'il mit dans sa panetière; et tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin. Goliath, en le voyant s'approcher avec de telles armes, le méprisa: « Suis-je donc un chien à tes yeux, dit-il, pour que tu viennes m'attaquer avec un bâton? » — « Je viens, répondit David, je viens au nom du Dieu des armées, qui veut se servir de mon bras pour venger Israël de tes insultes. Il te livrera entre mes mains, et je te tuerai, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël. Toute cette multitude

d'hommes reconnoîtra que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance, que l'on obtient la victoire, mais que le Seigneur est le seul arbitre du sort des armes. » David s'avança ensuite, et se voyant à la portée du jet, il met une pierre dans sa fronde; il la lance avec tant de roideur, qu'il la fait entrer dans la tête de Goliath, et le renverse mort. Aussitôt il court sur lui; et comme il n'avoit point d'épée, il prend celle du géant, et lui coupe la tête. Les Philistins ayant vu tomber celui en qui ils mettoient toute leur confiance, prirent la fuite en désordre. Les Israélites les poursuivirent jusque dans leur pays: ils en tuèrent un grand nombre, et revinrent piller le camp des ennemis. David, au retour du combat, fut présenté à Saül. Il portoit à la main la tête du Philistin, comme un trophée de sa victoire.

---

### *Saül persécute David.*

QUAND David revint de cette guerre où il s'étoit si fort distingué, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël, en dansant au son des instrumens. Elles répétoient, dans leurs chansons, que Saül avoit tué mille ennemis, et David dix mille. Cette parole déplut étrangement au Roi, qui, dès ce moment, conçut une

violente jalousie contre David. « On donne dix mille à David, disoit-il, et on ne m'en donne que mille : c'est lui qui a l'honneur de la victoire ; il ne lui manque plus que la couronne. » De la jalousie, Saül passa bientôt à la haine, et il résolut de perdre David. Deux fois il essaya de le percer ; mais David esquiva le coup. Il envoya, pendant la nuit, des archers pour le tuer ; et David n'échappa à sa fureur que par une protection particulière de Dieu. Comme la fuite devenoit l'unique ressource, David prit le parti de s'éloigner. Il erroit de ville en ville, de désert en désert. Ses frères et toute sa famille, qui se trouvoient enveloppés dans sa disgrace, allèrent le joindre. Beaucoup de gens qui étoient injustement opprimés, et qui ne pouvoient obtenir justice de Saül, s'assemblèrent auprès de David. Le nombre étoit d'abord de quatre cents, et formoit une petite armée. David se mit à leur tête, pour se garantir de la violence, et non pas pour rien entreprendre contre Saül, qu'il respecta toujours comme son maître. Un jour qu'il étoit caché avec ses gens, dans une caverne grande et profonde, Saül, qui le poursuivoit, y entra seul pour quelque nécessité naturelle. Quand les soldats de David le virent : « Voilà, dirent-ils, votre ennemi que le Seigneur vous livre entre les mains, afin

que vous fassiez ce qu'il vous plaira. » A Dieu ne plaise, répondit David, que je mette jamais la main sur mon maître, qui est l'oint du Seigneur ! Il arrêta ainsi ses gens, qui vouloient se jeter sur Saül. Une autre fois que David s'étoit retiré dans le désert, Saül en fut averti : il prit avec lui trois mille hommes pour aller le chercher. David l'ayant su, partit secrètement avec un seul officier, nommé *Abisaï*, et s'en alla droit au camp de Saül. Il remarqua la tente du Roi, et celle d'Abner, Général de son armée. La nuit suivante, lorsque Saül dormoit, et tous ses gens autour de lui, David entra dans le camp, et s'avança jusqu'à la tente du Roi. Alors Abisaï dit à David : « Vous voyez que Dieu a mis aujourd'hui votre ennemi en votre pouvoir ; je vais le percer de ma lance. » --- « Gardez-vous-en bien, répondit David : on ne peut, sans crime, porter la main sur l'oint du Seigneur. » David se contenta de prendre la lance et la coupe de Saül, et il s'en alla. Quand il fut à quelque distance, il appela Abner, et lui fit des reproches de ce que le Roi étoit mal gardé. Saül reconnut la voix de David, et comprit qu'il l'avoit épargné. Il avoua son tort, et il versa des larmes. « Re-
» venez, lui dit-il, je ne vous ferai plus
» de mal ; vous êtes plus juste que moi,
» puisque ma vie a été précieuse à vos
» yeux. »

## *Mort de Saül.*

LES Philistins firent un dernier effort, pour se relever de l'échec qu'ils avoient reçu ; ils entrèrent avec toutes leurs forces dans le pays d'Israël. Saül, de son côté, assembla ses troupes, et vint camper à Gelboé, vis-à-vis des ennemis. A la vue de leur armée, il fut saisi de crainte. Dans l'agitation où il étoit, il ajouta à ses autres crimes, celui de consulter les devins sur le succès de cette guerre. Cette démarche superstitieuse et formellement défendue par la loi de Dieu, ne servit qu'à confirmer l'arrêt déjà porté contre lui, et à en précipiter l'exécution. La bataille se donna. Les Israélites furent mis en fuite ; et il y eut un carnage horrible sur la montagne de Gelboé. Trois fils de Saül y périrent en combattant. Le Roi lui-même fut dangereusement blessé. Ce malheureux Prince se voyant prêt de tomber entre les mains des Philistins, appela son écuyer, et le pria de lui donner la mort. Cet officier refusa de le faire. Saül prit donc lui-même son épée, et se perça en se jetant sur la pointe. Un homme qui avoit été témoin de cette scène, prit le diadème et les bracelets du Roi : il vint avec empressement trouver David. Il avoit le

visage abattu, ses habits déchirés, et la tête couverte de poussière. Dès qu'il aperçut David, il se prosterna devant lui. « D'où venez-vous, lui dit David? » --- « Je viens du camp des Israélites, répondit cet homme. On s'est battu : les Israélites ont pris la fuite : il y en a eu un grand nombre de tués ; Saül et ses enfans sont de ce nombre. » « Comment savez-vous cela, ajouta David ? » Cet homme répondit : « J'étois sur la montagne de Gelboé : j'ai vu Saül qui se jetoit sur son épée, essayant de se donner la mort. Comme il alloit être enveloppé par les Philistins, il m'a appelé : Approchez, m'a-t-il dit ; rendez-moi un dernier service, en m'aidant à mourir, avant que l'ennemi arrive. J'ai fait ce qu'il désiroit, sachant qu'il ne pouvoit pas en revenir. » Cet homme s'imaginoit que David lui sauroit gré d'avoir tué son ennemi. Il ajouta : « J'ai enlevé le bandeau royal de son front, j'ai détaché le bracelet de sa main pour vous les apporter. » « Malheureux! s'écria David : qu'avez - vous fait ? Comment n'avez-vous pas craint de porter la main sur l'oint du Seigneur? Vous avez vous-même prononcé votre arrêt, en disant : J'ai tué celui que Dieu avoit sacré pour régner sur son peuple. Qu'on le saisisse et qu'on le fasse mourir. » L'ordre fut exécuté à l'instant. David pleura amèrement la

perte de Saül; il donna toutes les marques d'une douleur sincère, et composa à ce sujet un cantique funèbre, qu'il fit chanter dans tout Israël.

---

### *David sacré Roi de Juda, puis d'Israël.* An du Monde 2934.

APRÈS avoir honoré la mémoire de Saül, David consulta le Seigneur sur ce qu'il devoit faire pour lui-même. Conformément à la réponse qu'il en reçut, il se rendit dans la ville d'*Hébron*. Les Anciens de la tribu de Juda vinrent l'y trouver; ils lui donnèrent l'onction royale, et le reconnurent pour leur Roi; mais les onze autres tribus, à la sollicitation d'*Abner*, déférèrent la couronne à Isboseth, fils de Saül. Isboseth étoit un Prince foible, et incapable de gouverner par lui-même. Il entreprit contre David une guerre qui dura cinq ans, et où il n'eut pas l'avantage. Alors Abner, mécontent d'Isboseth, vint trouver David, pour lui offrir ses services. David lui fit un bon accueil, et l'attacha à sa personne. Abner travailla à détacher du parti d'Isboseth les tribus qui lui obéissoient, et les porta à reconnoître David, que Dieu lui-même avoit destiné à régner sur tout Israël. Elles suivirent ce conseil, et firent présenter à David cette

adresse : « Nous sommes tous du même sang, et nous avons la même origine. Dès le temps où Saül vivoit, c'étoit vous qui conduisiez les troupes d'Israël. C'est à vous que le Seigneur a dit : Vous serez le pasteur de mon peuple, et vous le gouvernerez en qualité de chef. » David traita donc avec les Anciens des tribus, et il fut sacré Roi de tout Israël, selon la parole que Dieu avoit dite par la bouche de Samuel. La première expédition que fit David après son sacre, fut d'aller attaquer la forteresse de Jérusalem, appelée *Sion*. Elle étoit encore occupée par les Jébuséens, anciens peuples du pays. Les Israélites, depuis leur arrivée dans la Palestine, n'avoient pas encore pu s'en rendre les maîtres. Les Jébuséens, qui se confioient en la force et la grandeur de leurs murailles, ne furent point intimidés aux approches de l'armée de David : ils insultèrent aux assiégeans ; et, pour marquer le mépris qu'ils en faisoient, ils ne postèrent sur leurs remparts que des aveugles et des estropiés. David, piqué de leur insolence, poussa vivement ses attaques : il promit des honneurs et des récompenses aux soldats qui se distingueroient par leur courage : il s'engagea à donner le commandement des troupes à celui des chefs qui, le premier, monteroit à la brèche. Ils firent tous des efforts extraordinaires ; mais

Joab obtint le prix de la valeur, et mérita d'être confirmé dans la dignité de Général. La forteresse fut emportée d'assaut, et David en fit son palais. Il augmenta considérablement la ville de Jésusalem, et nomma cette partie *la ville de David.* Ainsi, Jérusalem devint la capitale du royaume, la demeure des Rois, et bientôt après le siége de la Religion, par le transport qui s'y fit de l'Arche d'alliance.

---

### *Transport de l'Arche à Jérusalem.*

L'ARCHE d'alliance étoit restée en dépôt chez *Abinadab,* depuis qu'elle avoit été renvoyée par les Philistins. Saül, pendant tout son règne, ne s'étoit pas mis en devoir de la placer dans un lieu plus convenable. Cette attention n'échappa point à la piété de David. Il forma le dessein de la transporter à Jérusalem. La proposition qu'il en fit au peuple d'Israël, fut reçue avec applaudissement, et suivie d'acclamations redoublées. Il fit tendre, dans son palais, un pavillon magnifique pour la recevoir : il envoya de tous côtés avertir les Prêtres et les Lévites de se rendre à cette auguste cérémonie. Elle se fit avec une pompe digne de ce précieux monument, que l'on regardoit comme le trône

de la majesté divine. On mit l'Arche sainte sur un char neuf, construit exprès. Un concours infini de peuple accompagna la marche, en chantant de saints cantiques, que le Roi lui-même avoit composés à ce dessein. L'air retentissoit du son des trompettes, des cymbales et d'autres instrumens de toute espèce. La joie publique fut troublée par un accident. Sur le chemin, l'Arche pencha d'un côté, et parut en danger de tomber. Un Lévite, nommé *Oza*, y porta la main pour la soutenir. La loi défendoit aux simples Lévites de toucher l'Arche du Seigneur. Dieu, pour inspirer au peuple assemblé le vif sentiment de respect que mérite sa présence, frappa de mort le téméraire. Le Roi, saisi de crainte à la vue de ce châtiment, n'osa, selon sa première pensée, recevoir l'Arche dans son palais. Il la déposa chez un homme vertueux, qui s'appeloit *Obededom*, où elle demeura pendant trois mois. Ce précieux dépôt fut, pour Obededom, une source de prospérités et de bénédictions. Alors David, rassuré par les faveurs qui accompagnoient l'Arche, reprit la résolution de la faire transporter dans son palais; mais il eut soin qu'on ne négligeât aucune des précautions que demandoit la sainteté du dépôt. Au jour indiqué, le Roi se rendit chez Obededom, avec les Anciens d'Israël, et les officiers

de l'armée. Les Prêtres prirent l'Arche sur leurs épaules ; et lorsqu'ils avoient fait six pas, on immoloit des victimes. Une troupe de Lévites suivoit en chantant et en jouant des instrumens. Tout le peuple répétoit les saints cantiques. David lui-même animoit la piété du peuple, par les sons de sa harpe. Il étoit revêtu d'une robe de fin lin ; et dans les transports d'une sainte allégresse, il dansoit de toute sa force devant l'Arche. Lorsqu'on l'eut placée dans le lieu qui avoit été préparé, le Roi termina la fête par de somptueux sacrifices, et par des largesses qu'il fit au peuple. Ces vives démonstrations de piété ne furent pas du goût de *Michol*, femme de David. A son retour dans le palais, elle lui dit en raillant : « Le Roi d'Israël s'est fait aujourd'hui beaucoup d'honneur, en dansant comme les bouffons, en présence de ses sujets. » David lui répondit : « Oui, j'ai dansé devant le Seigneur, qui m'a choisi pour être le chef de son peuple : je m'abaisserai encore davantage, et je serai méprisable à mes propres yeux, pour honorer celui qui est le Maître souverain du Prince et de ses sujets : ma bassesse le glorifiera. » Michol, pour s'être ainsi moquée de David, fut stérile le reste de sa vie.

### *Dieu fait connoître à David que le Messie naîtra de lui.*

LORSQUE David se vit affermi sur le trône, et tranquille du côté de ses ennemis, il conçut le projet de bâtir un temple au Seigneur; mais avant de l'entreprendre, il consulta un Prophète, nommé *Nathan*: « Vous voyez, lui dit-il, que j'habite dans un palais de cèdres, tandis que l'Arche de Dieu est sous une tente. » Le Prophète comprit la pensée du Roi, et parut d'abord approuver son dessein; mais la nuit suivante, Dieu fit entendre sa parole à Nathan, et lui ordonna d'aller dire, de sa part, à David: « Ce ne sera pas vous qui bâtirez un temple en mon honneur, parce que vous êtes un guerrier, et que vous avez répandu beaucoup de sang; mais j'établirai votre maison; je perpétuerai votre postérité. Lorsque vos jours seront accomplis, et que vous reposerez avec vos pères, je mettrai sur votre trône un fils qui sortira de vous, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui élèvera un temple à la gloire de mon nom. J'établirai son trône pour toujours: je serai son père, et il sera mon fils; votre maison subsistera à jamais, et votre trône sera éternel. » Il est visible que des

expressions si magnifiques, qu'une promesse si sublime ne peuvent s'entendre que du Rédempteur promis à Adam et aux Patriarches ; qu'elles ne conviennent à Salomon, successeur de David, que parce qu'il étoit la figure de ce Rédempteur. L'éternité est promise à la postérité et au trône de David ; et l'éternité ne peut convenir à un pur homme, à un règne temporel. Il est dit de ce fils de David, dont parle le Prophète, que Dieu sera son père, et qu'il sera le fils de Dieu. Il est visible que des paroles si énergiques ne peuvent être appliquées à aucun Roi, ni à aucun homme mortel. Si quelques-uns des traits de la prophétie conviennent à Salomon, il y en a d'autres qu'on ne peut lui appliquer. Au contraire, tous conviennent au Messie. L'original d'un tableau est certainement celui à qui tout le tableau ressemble, et non pas celui à qui il ne ressemble qu'en partie. C'étoit donc en vue du Messie et de son règne éternel, conclut M. Bossuet, que Dieu promit à David que son trône subsisteroit éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, étoit destiné à représenter la personne du Messie : c'est pourquoi Dieu dit de lui : « Je serai son père, et il sera mon fils. » Chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun autre. Jusqu'alors, on savoit que le Messie promis à Adam seroit de la race d'Abraham ; qu'il

sortiroit de la tribu de Juda. Dans cette promesse, Dieu fit connoître qu'il naîtroit du sang de David, et qu'il seroit tout à la fois Fils de Dieu et fils de David; que, dans la plénitude des temps, il posséderoit un règne spirituel, durable, jusqu'à la consommation des siècles. David lui-même a développé, dans ses psaumes, le sens de ces paroles si expressives, en rapportant la promesse que Dieu lui avoit faite. « J'ai juré à David, mon serviteur : sa race subsistera éternellement; son trône aura devant moi l'éclat et la durée du soleil; il sera aussi durable que l'astre de la nuit. » Animé d'un désir ardent de voir arriver ce temps heureux, le saint Roi s'écrie, comme Job : « Qui enverra de Sion le salut d'Israël? » C'est donc le Messie qui est le véritable objet de la promesse; c'est le Messie qui est le prince pacifique, le Fils de Dieu, le Roi des siècles. Par lui, la maison de David devoit subsister à jamais; il devoit donc être le fils de David, et en même temps avoir Dieu pour Père : il devoit régner dans toute la suite des âges, et, par conséquent, n'être pas un pur homme, un homme mortel, tel qu'étoit Salomon.

---

## *Conversion future des Gentils, révélée à David.*

Ce ne fut pas seulement par le Prophète Nathan que David connut ce qui regarde le Messie. Prophète lui-même, il a vu dans une lumière divine la conversion future des Gentils, qui devoit être l'œuvre du Messie. Il a vu presque tous les autres mystères, et il les a chantés dans ses psaumes, avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Le caractère le plus éclatant du Messie promis aux Patriarches, c'est la vocation des Gentils ; c'est aussi par cette marque distinctive que David le désigne ; et, afin que l'on ne pût s'y méprendre, il emploie les mêmes paroles que Dieu avoit adressées à Abraham : *En lui seront bénies toutes les nations de la terre.* (Psaume 71.) Mais ces paroles, il les explique, il les développe ; il dit, d'une manière plus claire que le jour, en quoi consiste cette bénédiction qui sera répandue sur tous les peuples de l'univers. Dans les jours de son avénement, l'on verra éclore la justice et la paix ; toute la terre sera remplie de la gloire de Dieu. Voici comme il s'exprime dans ce même psaume : « Tous les peuples connoîtront le Seigneur, et le glorifieront, tous les

Rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations lui seront soumises. Son empire n'aura point de bornes ; les Princes de Tharsis, c'est-à-dire, ceux qui règnent sur les côtes de la mer et les îles, lui offriront des présens ; ceux de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons précieux. Il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Nulle région, nul pays ne sera soustrait à sa puissance ; les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis confondus mordront la poussière. Alors le Seigneur répandra l'abondance sur la terre : ses habitans se multiplieront comme l'herbe de la campagne. Les nations que vous avez créées, Seigneur, viendront en foule se prosterner devant vous : elles vous adoreront, et elles rendront gloire à votre nom. Elles reconnoîtront que vous êtes vraiment grand ; que vous faites des prodiges, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. (*Ps.* 85.) » Puis il parle de ce grand événement, comme s'il étoit déjà arrivé, pour en marquer la certitude. « Le Seigneur a fait connoître le Sauveur qu'il avoit promis : toute l'étendue de la terre a vu l'effet de ses promesses, et le salut qu'il nous a procuré. (*Ps.* 97.) Le Seigneur a regardé du haut du ciel sur la terre, pour entendre les gémissemens de ceux qui étoient dans l'esclavage (du pé-

ché) : les peuples et les Rois s'assembleront pour le servir de concert. Les nations craindront votre nom, Seigneur, et tous les Rois de la terre révéreront votre gloire. (*Ps.* 101.) » Toujours occupé de ce grand objet, il invite tous les hommes à exalter le Dieu plein de miséricordes, auteur de ces merveilles. « Le Seigneur a été reconnu pour le Roi suprême. Que la terre tressaille de joie, que toutes les îles soient dans l'allégresse. Chantez au Seigneur un cantique nouveau : chantez au Seigneur dans toute la terre ; annoncez sa gloire parmi les nations ; publiez ses merveilles au milieu des peuples, parce que le Seigneur est grand. Venez, ô nations répandues dans tout l'univers ! venez apporter vos offrandes au Seigneur. Les dieux des nations ne sont que des démons ; mais le Seigneur est le Créateur des cieux. Venez offrir au Seigneur l'honneur et la gloire : prenez des victimes, et adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle ; que toute la terre tremble devant sa face : dites, parmi les nations, que Dieu a établi son règne suprême au milieu d'elles. (*Ps.* 95.) Nations, applaudissez, chantez la gloire du Seigneur par les cris d'une sainte allégresse, parce qu'il est le Roi suprême, qu'il a l'empire sur toute la terre. Célébrez la gloire de notre Dieu, parce qu'il est le Monarque de tout l'univers : Dieu régnera

sur les nations. Il est assis sur un trône élevé : les Princes des peuples et les Rois se sont assemblés ; ils se sont unis avec le Dieu d'Abraham. ( *Ps.* 46. ) » Dans un autre endroit, David fait parler le Messie, qui dit à son Père : « Vous me délivrerez des contradictions de mon peuple, du peuple Juif, et vous m'établirez chef des nations : un peuple que je n'avois pas connu, s'est attaché à mon service ; il m'a obéi, dès qu'il a entendu ma voix ; mes enfans, au contraire, devenus étrangers à leur père, se sont lassés de me suivre, et ils ont chancelé dans leurs voies. ( *Ps.* 17. ) » C'est ce que Moïse avoit déjà prédit, la substitution des Gentils au peuple Juif : autre mystère qui se développera dans la suite. Il n'étoit pas possible de prédire plus clairement la ruine de l'idolâtrie, et le culte du vrai Dieu répandu par toute la terre. Cependant cette prédiction si claire, si positive, si précise, a été faite plus de mille ans avant la conversion des Gentils.

---

### *Divinité du Messie, révélée à David.*

LE Messie, déjà désigné à David, comme l'auteur de la conversion des Gentils, lui a encore été montré sous ses autres qualités. Sa divinité, son sacerdoce ont été

dévoilés aux yeux de ce saint Roi. Il a connu que le Sauveur seroit Dieu et homme tout ensemble, qu'il seroit son fils, et en même temps son Seigneur. Il l'a peint sous ces traits sublimes dans plusieurs de ses psaumes. Il l'a vu en esprit dans les splendeurs des Saints, sortant éternellement du sein de son Père : il l'a vu Pontife éternel, sans successeur, et ne succédant à personne, établi par un serment irrévocable, non selon l'ordre d'*Aaron*, mais selon l'ordre de *Melchisédech;* ordre nouveau que la loi ne connoissoit pas. Le ciel s'est ouvert à ses yeux : le Messie lui a apparu assis à la droite de Dieu, et ses ennemis abattus à ses pieds. Etonné d'un si grand spectacle, il s'écrie : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je fasse ramper vos ennemis dans la poussière, et que je les réduise à vous servir de marche-pied. Le sceptre de votre puissance sortira de Sion : régnez au milieu de vos ennemis. Votre peuple se rangera sous votre obéissance, et sera un peuple saint. Votre naissance a précédé le lever de l'aurore et la rosée du matin. Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera point; vous êtes Prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est à votre droite, pour briser dans sa colère la puissance des Rois : il jugera les

nations, il abattra les têtes altières, et jonchera la terre de ruines. Dans sa course, il boira l'eau du torrent ; mais bientôt il lèvera la tête en témoignage de sa victoire. (*Ps.* 109.) » Ailleurs, le Prophète-Roi assiste au conseil de Dieu : il entend de la propre bouche du Père céleste, cette parole qu'il adresse au Messie : « Vous êtes mon fils : je vous ai engendré aujourd'hui. » A cette parole, Dieu joint la promesse d'un règne éternel, qui s'étendra sur tous les peuples, et qui n'aura point d'autres bornes que l'univers. Le Christ possédera l'autorité suprême, pour annoncer sa loi sur la montagne de Sion. Les peuples frémissent en vain : les Rois et les Princes de la terre font des complots inutiles. Le Seigneur se rit de leurs projets insensés et de leur rage impuissante : il affermit, malgré eux, l'empire de son Christ : il établit sur eux-mêmes cet empire ; et il faut qu'ils deviennent eux-mêmes les premiers sujets de ce Christ, dont ils vouloient secouer le joug. (*Ps.* 2.) Ailleurs, il entend cet ordre que Dieu donne à ses Anges, lorsqu'il introduit son Fils dans le monde : « Que les Anges de Dieu se prosternent devant lui, et qu'ils l'adorent. » Frappé de la grandeur du Messie, David s'écrie : « O Dieu ! votre Dieu vous a sacré par une onction divine, pour vous faire régner sur toute la terre par

la douceur, par la vérité et par la justice. (*Ps.* 44.) » Quelle élévation, quelle sublimité d'idées! On ne peut douter que ces psaumes ne s'entendent du Messie. Tous les anciens Docteurs Juifs s'accordent sur ce point avec les Chrétiens. Jésus-Christ lui-même les a appliqués au Messie, à la face de toute la Synagogue, et il l'a réduite au silence.

---

### *Souffrances du Messie, révélées à David.*

C'ÉTOIT par des souffrances et par sa mort volontaire, que le Messie devoit détruire l'empire du démon, renverser l'idolâtrie, et convertir les nations. Ce mystère des souffrances du Sauveur avoit été insinué dès l'origine du monde, par ces paroles où Dieu promet à Eve un libérateur qui brisera un jour la tête du serpent, mais à qui le serpent tendra des piéges, et dont il mordra le talon. Dieu s'étoit plu ensuite à peindre ce mystère dans mille images: dans le sacrifice d'Isaac, dans la persécution que Joseph essuya de la part de ses frères; dans l'immolation de l'Agneau pascal, qui ont été autant de figures des souffrances futures du Messie: mais cette révélation, qui jusqu'alors avoit été obscure et voilée, devint claire et manifeste du temps de David. Depuis cette

époque, presque tous les Prophètes en ont parlé en termes formels et précis. David a vu le Messie en butte aux contradictions de son peuple. Voici les plaintes qu'il lui met dans la bouche : « Je suis devenu étranger à mes frères, et comme inconnu à l'égard des enfans de ma mère, c'est-à-dire, à ceux de ma propre nation. J'ai été exposé aux opprobres ; et la confusion a couvert mon visage, parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, et que j'ai pris sur moi les outrages que l'on vous fait. (*Ps.* 60.) » Le saint Roi prédit que le Messie seroit trahi par un de ses Disciples, et abandonné des autres. « Celui qui étoit assis à ma table a signalé sa perfidie et sa trahison contre moi : j'ai cherché du secours, et je n'en ai point trouvé ; un consolateur, et il n'y en avoit aucun. (*Ps.* 40.) » David a décrit le genre et toutes les circonstances du supplice auquel le Messie devoit être condamné plus de mille ans après : ses pieds et ses mains seront percés ; son corps sera violemment suspendu, au point que l'on comptera ses os marqués sur sa peau ; ses habits seront partagés, et sa robe jetée au sort ; sa langue sera abreuvée de fiel et de vinaigre ; ses ennemis, frémissant autour de lui, insulteront à sa douleur. (*Ps.* 21.) » Et les injures qu'ils vomissent contre lui, sont précisément celles que les Evangélistes

rapportent dans le récit de sa Passion. Un détail si circonstancié, qui ne peut s'appliquer à un autre qu'au Sauveur, est bien admirable, lorsqu'il a été fait si longtemps avant l'événement. Quand le Prophète auroit été témoin des faits dont il parle, auroit-il pu décrire plus exactement les circonstances de la Passion du Sauveur? Auroit-il pu rapporter plus fidèlement les paroles mêmes dont on s'est servi pour l'outrager? Le Roi-Prophète prédit au même endroit, avec autant de clarté, les suites glorieuses de tant d'humiliations. « Tous les peuples de la terre se ressouviendront alors de Dieu, leur Créateur, oublié depuis tant de siècles. Les pauvres viendront les premiers s'asseoir à la table du Messie, et après eux les riches et les puissans; tous l'adoreront et le béniront. Le Sauveur présidera dans la grande et nombreuse Eglise, où tous les peuples de la terre seront réunis : il y annoncera à ses frères le nom de Dieu, et les vérités éternelles. (*Ps.* 21.) Il aura une longue postérité, et les hommes qui naîtront d'âge en âge connoîtront sa justice. » J. C. s'est appliqué ce psaume à lui-même, lorsqu'il étoit sur la croix. En effet, il ne peut convenir qu'à lui seul. La prophétie qui y est contenue, est si claire, si frappante, qu'il n'est pas possible d'en éluder la force. Quelle autre lumière, qu'une lumière

divine, pouvoit découvrir de si loin des faits qui dépendoient de la libre volonté des hommes? Enfin, David a vu en esprit que le Messie sortiroit du tombeau, sans avoir éprouvé la corruption. Il l'a suivi au plus haut des cieux, s'avançant à la tête des captifs qu'il a délivrés, et qu'il introduit dans cet heureux séjour. Avec quelle magnificence décrit-il cette entrée triomphante! « Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez passer le Roi de gloire. » Puis, lui adressant la parole : « Vous êtes monté en haut, et vous avez mené avec vous un grand nombre de captifs. (*Ps.* 67.) »

---

### *Chute et pénitence de David.*

Au milieu de la gloire que David s'étoit acquise par ses exploits et par ses vertus, ce Prince si sage et si pieux s'oublia pendant quelque temps, et montra, par son exemple, combien l'homme doit craindre sa propre foiblesse, et se précautionner contre les dangers où elle l'expose. David, cet homme, selon le cœur de Dieu, grand Roi et grand Prophète, commit deux crimes énormes, l'adultère et l'homicide. Dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Ammonites, il confia le commandement de son armée à Joab, et demeura à Jérusalem dans l'inaction. Un jour qu'il se

promenoit sur la plate-forme de son palais, il aperçut une femme qui se baignoit, et qui étoit fort belle. C'étoit *Bethsabée*, épouse d'*Urie*, l'un des meilleurs officiers de son armée. Il la fit venir dans son palais, et il eut avec elle un commerce criminel. Ensuite, pour couvrir ce crime, il en commit un second : il manda à Joab d'exposer *Urie* au plus fort du combat, et de l'y abandonner, afin qu'il y pérît. Cet ordre cruel fut exécuté. *Urie*, qu'on laissa sans secours, fut tué sur la place. Quand David en eut appris la nouvelle, il épousa *Bethsabée*. Le Seigneur, irrité d'une conduite si criminelle dans un homme qu'il avoit comblé de faveurs, envoya à David le Prophète Nathan, pour lui représenter l'énormité de ce double péché, et pour lui en annoncer le juste châtiment. Le Prophète vint donc trouver ce Prince, et lui dit, de la part de Dieu : « Je vous ai établi Roi d'Israël : je vous ai délivré de la fureur de Saül ; j'ai réuni sous votre obéissance la maison de Juda et celle d'Israël. Si tant de bienfaits paroissent peu de chose, j'étois prêt à en ajouter beaucoup d'autres. Pourquoi avez-vous méprisé ma parole, jusqu'à commettre le mal sous mes yeux? Vous avez pris la femme d'Urie ; vous l'avez tué lui-même par l'épée des Ammonites. En punition de cet excès, l'épée ne sortira

point de votre maison ; c'est de votre famille même que je tirerai les ministres de ma vengeance, et elle va devenir un théâtre de malheurs. David, frappé des reproches du Prophète, rentra en lui-même, et reconnut la grandeur du mal qu'il avoit fait. Il avoua son crime sans détour, et se condamna lui-même sans excuse. « J'ai péché contre le Seigneur, dit-il, dans les sentimens d'une douleur amère et profonde. » Dieu accepta le sacrifice de son humiliation et de sa pénitence : il lui fit annoncer le pardon par son Prophète, en ces termes : « Le Seigneur a transféré votre péché : vous ne mourrez point ; mais parce que votre action a donné lieu aux ennemis du Seigneur de blasphémer contre lui, l'enfant qui vous est né mourra. L'arrêt en est prononcé ; il faut qu'il s'exécute, et que le châtiment répare la gloire de mon nom. » En effet, peu de temps après, l'enfant fut attaqué d'une violente maladie, et le septième jour il mourut.

---

### *Révolte d'Absalon.*

DAVID ne tarda pas à éprouver les disgraces dont Dieu l'avoit menacé par son Prophète. L'enfant qui étoit le fruit de son crime, subit l'arrêt porté contre lui ;

mais ce coup ne suffisoit pas pour expier les péchés du père. Absalon, l'un des fils de David, se révolta contre lui, et forma un parti considérable pour le détrôner. Le Roi, qui avoit alors plus de soixante ans, fut obligé de prendre la fuite. Il sortit de Jérusalem, pour ne pas exposer cette ville aux malheurs d'un siége. Il passa le torrent de Cédron, et monta la colline des Oliviers, marchant les pieds nus, ayant la tête couverte et les yeux baignés de larmes. En ce moment arrivèrent les deux Grands-Prêtres, *Sadoc* et *Abiathar*, accompagnés de Lévites qui portoient l'Arche d'alliance; mais David leur dit : « Reportez l'Arche d'alliance dans la ville sainte. Si je trouve grace devant le Seigneur, il me reconduira à Jérusalem, et il m'accordera la consolation de voir son tabernacle. S'il me dit : Vous ne m'êtes point agréable, je suis prêt à à tout : qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. » Cependant Absalon entra comme en triomphe dans Jérusalem. Il y assembla son conseil, pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Son séjour dans cette ville donna à David le temps de se reconnoître, et de grossir son armée. Enfin, les rebelles se mirent en mouvement, et campèrent assez près de l'armée royale. On se disposa au combat de part et d'autre. David vouloit commander en personne, mais

on lui représenta qu'il étoit nécessaire de mettre sa vie en sûreté. Il se retira donc, en ordonnant à ses principaux officiers de conserver son fils Absalon. La bataille se livra près d'une forêt. L'armée d'Absalon fut taillée en pièces par celle de David. Absalon prit la fuite, monté sur une mule. Comme il passoit, en courant, sous un chêne fort touffu, sa chevelure s'embarrassa dans les branches, et il y demeura suspendu. Un soldat qui l'aperçut, en donna avis à Joab : « Eh! pourquoi ne l'as-tu pas percé, lui dit ce Général? je t'aurois donné dix pièces d'argent. » Quand vous m'en donneriez mille, répondit le soldat, je me garderois bien de porter la main sur le fils du Roi. Nous avons tous entendu l'ordre qu'il vous a donné. Cet ordre ne m'arrêtera pas, répliqua Joab. En même temps il prit trois dards, et il en perça le cœur d'Absalon. La nouvelle de cette victoire fut portée sur-le-champ à David. *Mon fils*, dit le Roi, *mon fils est-il en vie?* La réponse lui donna à entendre qu'Absalon étoit mort. Alors David, pénétré de douleur, s'enferma dans son appartement; on entendit ce bon père, répéter mille fois ces paroles : *Mon fils Absalon; Absalon mon fils, que ne puis-je donner ma vie pour te rendre la tienne!*

## *Sacre de Salomon.*

ENTRE les enfans de David, Salomon, l'un des plus jeunes, fut celui que Dieu choisit pour lui succéder. Le Seigneur avoit déclaré son choix à David; mais la chose étoit demeurée secrète. Quand le Roi fut devenu vieux et infirme, tout Israël avoit les yeux sur lui, et attendoit qu'il désignât son successeur. Adonias, l'aîné de ses fils, prévint cette démarche; et avant que le Roi son père se fût expliqué, il dit hautement : La couronne m'appartient, c'est moi qui régnerai. Il se fit faire des chariots; il affecta de se montrer dans la ville, environné de gardes à cheval, et précédé de cinquante valets de pied, qui couroient devant lui. David, en ayant été informé, donna ordre à Sadoc, Grand-Prêtre, et à Banaïas, capitaine des gardes, de faire promptement la cérémonie du sacre et du couronnement de son fils Salomon. Le jeune Prince monta sur la mule du Roi : il fut conduit à Gihon, et y reçut l'onction royale des mains du Grand-Prêtre. Après la cérémonie, on sonna de la trompette, et tout le monde cria : *Vive le Roi!* Le jeune Prince retourna ensuite à Jérusalem, au son des trompettes, et parmi les accla-

mations redoublées d'un peuple immense qui le suivoit. Après avoir assuré la couronne à Salomon, David assembla tous les Princes, les chefs du peuple, tous les officiers de l'armée et de la cour; puis, recueillant ses forces, il leur dit: « J'avois eu dessein de bâtir un temple, pour y placer l'Arche d'alliance; mais le Seigneur m'a déclaré que cet honneur étoit réservé à Salomon. Je vous conjure de vous appliquer à connoître et à observer fidèlement la loi de Dieu. » Il adressa ensuite la parole au jeune Roi: « Et vous, mon fils, adorez le Dieu de votre père, servez-le avec un cœur parfait et de toute l'étendue de la volonté; car le Seigneur sonde les cœurs, il pénètre toutes les pensées des esprits. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous rejetera pour toujours. Que le Seigneur soit donc avec vous; qu'il vous donne la sagesse et l'intelligence; qu'il vous apprenne à gouverner son peuple et à garder fidèlement sa loi; car vous ne pouvez être heureux qu'en observant les commandemens du Seigneur votre Dieu. J'ai préparé toutes choses pour le grand ouvrage de la maison du Seigneur: c'est vous qui devez exécuter ce dessein. Armez-vous donc de force: travaillez avec zèle à l'œuvre de Dieu. Le Seigneur sera avec vous. » David mourut peu de temps

après, dans une heureuse vieillesse, plein de gloire et de mérites, aimé de Dieu qu'il eut le malheur d'offenser, mais avec qui il se réconcilia par la ferveur de sa pénitence et par l'humilité de sa soumission.

---

## *Jugement de Salomon.*

APRÈS la mort de David, Dieu apparut en songe à Salomon, et lui dit : Demandez ce que vous voudrez ; vous serez exaucé. « Seigneur, répondit le jeune Prince, vous avez comblé de bienfaits David mon père, et vous m'avez fait asseoir sur le trône qu'il occupoit ; mais je ne suis encore qu'un enfant sans expérience. Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile et un jugement solide, afin que je puisse conduire le peuple innombrable que vous m'avez confié. Accordez-moi, Seigneur, la sagesse et l'intelligence nécessaires pour discerner entre le bien et le mal. » La demande de Salomon fut agréable au Seigneur, qui lui répondit : « Parce que vous n'avez pas désiré la gloire et les richesses, mais la sagesse pour discerner ce qui est juste ; je vous accorde ce don précieux ; et j'ajoute ce que vous n'avez point demandé, l'abondance et la gloire. Vous serez le plus puis-

sant et le plus illustre des Rois qui vous ont précédé, et qui vous suivront. Si vous marchez dans mes voies, comme votre père y a marché, je vous accorderai encore une longue vie. » Bientôt après, il se présenta une occasion de montrer la haute sagesse qu'il avoit reçue du ciel. Deux femmes de mauvaise vie vinrent au palais, et prièrent le Roi de les écouter. « Nous demeurons, dit l'une, dans la même maison : j'ai mis au monde un enfant. Presque dans le même temps, celle-ci est aussi accouchée d'un fils. Au bout de quelques jours, elle a étouffé son enfant par sa négligence, tandis qu'elle dormoit. A son réveil, le trouvant mort, elle s'est levée doucement, et voyant que j'étois endormie, elle a enlevé mon fils qui étoit à côté de moi, et y a substitué son enfant mort. Eveillée moi-même le matin, je trouve auprès de moi un enfant sans mouvement et sans vie. Je le considère attentivement au grand jour, et je reconnois que cet enfant n'étoit pas le mien. Prince, rendez-moi justice. » Vous ne dites pas la vérité, répondit l'autre femme : c'est votre fils qui est mort, le mien est vivant. Ces deux femmes contestoient ainsi devant le Roi. La chose étoit difficile à décider, puisqu'elle s'étoit passée sans témoin. Salomon trouva un expédient : « Qu'on apporte une épée, dit-il : l'épée venue; que l'on

coupe en deux l'enfant qui est vivant ; qu'on en donne la moitié à l'une de ces femmes, et l'autre moitié à la seconde. « Non ! s'écria aussitôt la véritable mère, dont les entrailles étoient vivement émues ; non, Prince ; que l'enfant ne meure pas : j'aime mieux qu'on le donne à cette femme. » Celle-ci, au contraire, consentoit au partage de l'enfant. Alors le Roi prononça ce jugement : « Rendez à la première cet enfant vivant ; c'est elle qui est sa mère. » Tout le peuple d'Israël sut le jugement que Salomon avoit prononcé. On vit que la sagesse de Dieu étoit en lui pour rendre la justice, et l'on eut pour ce Prince des sentimens de respect et de crainte.

---

*Construction du Temple.* An du monde 3000.

SALOMON se voyant affermi sur le trône, songea à exécuter le grand ouvrage que David son père avoit projeté : c'étoit de bâtir un temple à la gloire du Seigneur. Il employa trente mille hommes à couper les arbres, et à préparer la charpente. Il les envoyoit tour-à-tour au mont Liban, c'est-à-dire, dix mille hommes par mois. Quatre-vingt mille hommes furent commandés pour tailler les pierres qui devoient entrer dans cet édifice ; soixante-dix mille

pour porter les fardeaux, et trois mille six cents pour conduire les travaux. On jeta les fondemens de ce magnifique édifice, la quatrième année du règne de Salomon, 480 ans après la sortie d'Egypte. Toutes les pierres étoient taillées et polies, quand on les apportoit; il n'y avoit plus qu'à les poser. L'on n'entendit dans le temple ni le marteau, ni la coignée, ni le bruit d'aucun instrument, pendant qu'on le bâtissoit. Le temple fut construit sur le modèle du tabernacle, que Moïse avoit fait élever dans le désert; mais toutes les parties dont il étoit composé, étoient beaucoup plus grandes et plus riches. Le sanctuaire où devoit être placée l'Arche d'alliance, fut revêtu en dedans d'un or très-pur. La seconde partie du temple, appelée le *Saint*, étoit ornée de dix chandeliers d'or à plusieurs branches, et d'un pareil nombre de tables d'or, pour recevoir les *pains de proposition*. Il y avoit au milieu un autel d'or, nommé l'*Autel des Parfums*, où l'on brûloit de l'encens. A l'entrée du lieu *Saint*, au milieu d'une grande cour environnée de galerie et de bâtimens, étoit placé l'autel des holocaustes. Cette cour s'appeloit le *Parvis intérieur*, et l'entrée n'en étoit ordinairement permise qu'aux Prêtres. Il y avoit dans ce parvis un grand bassin d'airain, où les Prêtres se purifioient,

avant de faire leurs fonctions. En-deçà du parvis intérieur, se trouvoit un autre *parvis* beaucoup plus vaste, qu'on appeloit le *Parvis d'Israël.* Il étoit, comme l'autre, entouré de galeries et de bâtimens, qui servoient à loger les Prêtres, et à renfermer les trésors du temple, les vases destinés au culte de Dieu. Toute cette vaste enceinte, qui formoit comme une grande citadelle, portoit le nom de *Temple.* Salomon employa des richesses immenses à la construction et à l'ornement de cet auguste édifice. David son père lui avoit laissé de grandes sommes, qu'il avoit amassées dans ce dessein. Ses conquêtes avoient considérablement accru le royaume d'Israël. Salomon étoit maître de tous les pays qui s'étendoient à l'orient jusqu'à l'Euphrate, et au midi jusqu'à l'Egypte. Tous les Rois de ces contrées lui étoient assujettis, et lui payoient tribut. Ce Prince n'épargna rien ; il épuisa l'art des plus habiles ouvriers, pour donner à ce grand ouvrage une magnificence qui le rendît l'admiration de tous les peuples. Le temple fut achevé dans l'espace de sept années, l'an du monde 3000.

---

### *Dédicace du Temple de Salomon.*

LA dédicace du temple se fit avec la pompe qui convenoit à la sainteté et à

la magnificence de l'édifice. On choisit pour cette cérémonie le temps de la fête des Tabernacles, qui se célébroit tous les ans, au septième mois. Tous les Anciens d'Israël, tous les Chefs des tribus et un peuple innombrable se rendirent à Jérusalem, au jour que le Roi avoit indiqué. On commença par transporter l'Arche d'alliance, du lieu où elle avoit été mise en dépôt. Elle fut portée par des Prêtres. Le Roi et le peuple la précédoient. On suspendoit la marche à des intervalles réglés; et tandis que l'Arche étoit en repos, on immoloit au Seigneur un grand nombre de victimes. L'air retentissoit du son des instrumens, et du chant des cantiques sacrés. En arrivant au temple, les Lévites chantèrent le cantique de David, qui commence par ces mots : « Rendez gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » L'Arche fut placée dans le Sanctuaire, et les Prêtres en sortirent. Alors une nuée miraculeuse se répandit dans toute la maison de Dieu, en sorte que les Prêtres ne pouvoient y demeurer, ni faire les fonctions de leur ministère ; car la gloire du Seigneur avoit rempli son temple. Le Roi se mit à genoux ; et levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Seigneur, Dieu d'Israël, il n'est point d'autre Dieu que vous, ni dans le ciel, ni sur la terre. Est-il

donc croyable que vous daigniez habiter avec les hommes ? Si toute l'étendue des cieux ne sauroit vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie pourra-t-elle recevoir une si grande Majesté ? Aussi n'est-elle destinée qu'à être le lieu où vous écoutiez favorablement les prières de votre serviteur, et celles de votre peuple. Que vos yeux soient ouverts, Seigneur, que vos oreilles soient attentives aux très-humbles supplications que nous vous adressons en ce lieu. Exaucez-les du haut du ciel, où est votre trône, et faites-nous miséricorde. » Salomon n'eut pas plutôt achevé cette prière, que le feu descendit du ciel, et consuma les holocaustes. A la vue de ce feu sacré, et de la majesté de Dieu qui remplissoit le temple, tous les enfans d'Israël, saisis de respect, se prosternèrent la face contre terre, et adorèrent le Seigneur, qui rendoit ainsi sa présence sensible. Puis le Roi se leva, et bénit toute l'assemblée, en disant à haute voix : « Béni soit le Seigneur, qui a donné la paix à son peuple selon ses promesses. Que le Seigneur notre Dieu soit avec nous, qu'il ne nous abandonne point, qu'il ne nous rejette point ; mais qu'il tourne nos cœurs vers lui, afin que nous marchions constamment dans toutes ses voies. » La solennité de la dédicace dura sept jours, auxquels on ajouta sept autres jours, à

cause de la fête des Tabernacles. Dans cet espace de temps, on immola un nombre prodigieux de victimes. Le quinzième jour, le peuple d'Israël s'en retourna plein de joie et de reconnoissance, louant Dieu de ses miséricordes et des graces qu'il en avoit reçues.

---

## *Gloire de Salomon.*

APRÈS avoir élevé un temple au Seigneur, et pourvu à la majesté de son culte, Salomon entreprit d'autres ouvrages, qu'il exécuta avec le même succès. Il bâtit son palais, auquel il en ajouta un second pour la Reine son épouse. Il y mit une magnificence extraordinaire : l'or et les pierreries y brilloient de toutes parts ; mais ce qui s'y faisoit remarquer, c'étoit un grand trône d'ivoire, revêtu de l'or le plus pur. Ce trône étoit placé dans un des parvis ou vestibules du palais, au milieu d'une belle colonnade, dont il faisoit l'ornement. On y montoit par six degrés, soutenus de chaque côté par autant de lionceaux. Il étoit couvert d'un dais arrondi en forme de voûte ou de dôme. Le siége en étoit de l'or le plus fin, et jetoit un éclat merveilleux. Salomon entoura aussi la ville de nouveaux murs, qu'il flanqua d'espace en espace, de hautes tours. Sous un si

beau règne, le peuple de Dieu se multiplia à l'infini. Chacun vivoit tranquille et heureux, à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Salomon joignoit aux qualités d'un grand Roi un autre genre de gloire. Il composa des cantiques, des paraboles et des proverbes sans nombre. Il écrivit sur les propriétés des plantes et des arbres, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope : il traita des animaux terrestres, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Sa réputation s'étendit dans tout l'Orient : on venoit de tous côtés pour le voir et pour l'entendre; les Rois même lui envoyoient des ambassadeurs chargés de présens. Il reçut la visite de la Reine de Saba, qui désiroit de connoître sa sagesse, et de lui proposer des questions difficiles. Cette Princesse fit son entrée à Jérusalem, avec une suite nombreuse et un superbe équipage. Elle eut de fréquens entretiens avec le Roi, qui la satisfit pleinement par ses réponses. En voyant la magnificence de son palais, la multitude de ses officiers, l'ordre du service, et surtout la sagesse de ses discours, la Reine ne pouvoit revenir de son étonnement : « J'avois peine à croire ce que la renommée publioit de votre sagesse, lui dit-elle ; mais ce que je vois aujourd'hui est encore au-dessus de votre réputation. Heureux le peuple que vous gouvernez! heureux les serviteurs qui sont toujours

auprès de votre personne! Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis en vous son affection, et qui, pour le bonheur de son peuple, vous a fait asseoir sur le trône! » Elle donna à Salomon six vingts talens d'or, beaucoup d'excellens parfums et des pierreries précieuses. Le Roi, de son côté, lui fit des présens plus riches encore. Elle s'en retourna dans son pays, charmée de tout ce qu'elle avoit vu et entendu.

---

### *Chute de Salomon. Sa mort.*

SALOMON avoit vécu dans l'innocence jusqu'à un âge avancé. Son zèle pour le culte du Seigneur, dont il avoit donné des preuves éclatantes, n'avoit point encore souffert d'altération; mais il ne persévéra pas jusqu'à la fin dans l'esprit de sagesse qui l'avoit guidé si long-temps, et il succomba sous le poids de la prospérité. Vers la fin de ses jours, il se livra à l'amour des femmes, qui lui corrompirent le cœur, et l'entraînèrent dans l'idolâtrie. Ces femmes étoient, pour la plupart, étrangères, et de ces nations, avec lesquelles Dieu avoit expressément défendu de contracter des alliances, à cause du péril de la séduction. Le Seigneur, justement irrité des désordres de ce Prince,

lui envoya un Prophète qui lui dit de sa part : « Parce que vous n'avez point gardé la fidélité que vous me deviez, je diviserai votre royaume, et j'en donnerai une partie à l'un de vos serviteurs. Ce ne sera pas néanmoins pendant votre vie, en considération de David ; mais ce sera sous le règne de votre fils que j'exécuterai cette menace. Je ne lui ôterai pas le royaume entier ; mais je lui conserverai une tribu à cause de David mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie, pour y faire adorer mon saint nom : je la lui conserverai, afin qu'il reste toujours à mon serviteur David une lampe qui luise devant moi, c'est-à-dire, une étincelle de sa race. » Celui que Dieu avoit marqué pour régner sur les dix tribus séparées, étoit Jéroboam, homme de tête et de résolution, à qui Salomon avoit donné une charge considérable dans son royaume. Il fut instruit de la volonté du Seigneur, par un Prophète, qui le rencontra seul dans la campagne. Le Prophète avoit un manteau tout neuf ; il le divisa en douze parts, et dit à Jéroboam : « Prenez pour vous dix parts de ce manteau ; car voici ce que dit le Seigneur : je diviserai le royaume de Salomon, parce qu'il m'a abandonné, et je vous en donnerai dix tribus. Si vous m'obéissez, et si vous faites ce qui est juste à mes yeux, je serai avec vous, et

j'assurerai à votre postérité le royaume d'Israël. » Cette promesse ne devoit pas s'exécuter du vivant de Salomon ; mais Jéroboam voulut prévenir les momens de Dieu, et chercha à exciter un soulèvement parmi les Israélites. Le Roi, qui fut informé de ses démarches, donna ordre de l'arrêter. Jéroboam prit la fuite, et se retira en Egypte jusqu'au temps marqué par la providence. Salomon mourut après un règne de quarante ans, dont les commencemens sages et glorieux promettoient de plus heureuses suites. On ignore s'il s'est repenti de ses fautes avant sa mort ; et le silence de l'Ecriture sur sa pénitence, a donné lieu de douter de son salut. Exemple terrible de la corruption du cœur humain, contre laquelle il n'y a de préservatif assuré, ni dans l'étendue des lumières, ni dans l'exercice d'une vertu long-temps soutenue, ni dans cette maturité de raison qu'amène la vieillesse.

---

### *Division du royaume de Salomon.*

SALOMON avoit accablé ses sujets d'impôts dans les dernières années de son règne. Après sa mort, ils essayèrent d'adoucir le joug sous lequel ils gémissoient depuis long-temps. Roboam, fils de Salomon, avoit indiqué une assemblée du

peuple ; pour s'y faire reconnoître successeur du trône, et recevoir le serment de fidélité. C'étoit une occasion favorable pour obtenir la diminution des impôts. On présenta au Roi cette requête : « Votre père nous a chargés d'un joug très-pesant : nous vous conjurons de relâcher quelque chose de la rigueur avec laquelle il nous a traités ; dès lors nous nous soumettons à votre autorité, et vous trouverez en nous la plus parfaite obéissance. » Roboam consulta d'abord sur cette demande les vieillards, qui avoient été du conseil de Salomon. Ils furent d'avis que le nouveau Roi accordât au peuple ce qu'il désiroit, persuadés que c'étoit le moyen de l'attacher pour toujours à la personne du Prince. Roboam ne goûta point cet avis : il fit appeler une troupe de jeunes courtisans, élevés avec lui dans les délices de la cour, et leur proposa la même question. Ceux-ci lui conseillèrent d'établir son autorité par un coup de vigueur, et le déterminèrent à répondre durement au peuple : « Mon père vous a imposé un joug pesant ; et moi je le rendrai encore plus insupportable : mon père vous a châtiés avec des verges ; et moi je vous châtierai avec des fouets armés de pointes de fer. » Dieu permit que cet avis prévalût, afin d'accomplir la parole qu'il avoit dite à Jéroboam, par la bouche de son Prophète.

Cette réponse excita un soulèvement général parmi le peuple : dix tribus se séparèrent de Roboam. « Qu'avons-nous, dirent-elles, qu'avons-nous de commun avec David, et quel bien pouvons-nous attendre de sa famille? Retournons dans nos demeures, et établissons-y un gouvernement qui nous soit propre. » Ainsi Israël se sépara de la maison de David : il ne resta, sous l'obéissance de Roboam, que les tribus de Juda et de Benjamin. Jéroboam, fugitif en Egypte depuis quelques années, en étoit revenu à la nouvelle de la mort de Salomon, et il se trouvoit à l'assemblée. On le proclama Roi d'Israël. Il établit sa demeure à Sichem, et il s'y bâtit un palais. Roboam fit d'inutiles efforts pour ramener à son obéissance les tribus révoltées ; il fut obligé d'abandonner ce dessein. Ainsi s'accomplit ce que Dieu avoit prédit à Salomon. Son royaume demeura partagé en deux états : celui des dix tribus prit le nom de *royaume d'Israël*, et l'autre s'appela *royaume de Juda*. Par ce châtiment, Dieu montre aux pères, que, selon l'ordre secret de ses jugemens, il fait durer après leur mort les récompenses et les châtimens : il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, par l'intérêt de leur famille.

## *Apostasie des dix tribus.*

LE temple du Seigneur, où devoient se pratiquer les exercices publics de la Religion, étoit à Jérusalem, dans la partie qui obéissoit au Roi de Juda. C'étoit là seulement que la loi permettoit d'offrir des victimes au Seigneur. La fête des Tabernacles approchoit. Jéroboam craignit que ce ne fût pour ses sujets une occasion de rentrer sous l'obéissance de Roboam. « Si mon peuple, dit-il en lui-même, va, selon sa coutume, à Jérusalem, pour y célébrer la fête; s'il voit le culte qu'on y rend à Dieu dans le temple, la pompe majestueuse des cérémonies; il se repentira de sa révolte, il se réconciliera avec son ancien maître, et l'on me fera mourir pour expier le crime de la rebellion. » Il jugea donc que le moyen le plus sûr de se maintenir sur le trône étoit de changer la Religion. Il fit faire deux veaux d'or, qu'il mit l'un à *Béthel*, ville située au midi de son royaume, et l'autre à *Dan*, qui étoit au septentrion. Il défendit à ses sujets d'aller sacrifier à Jérusalem; et, afin que le changement parût moins étrange, il donna à ses idoles le nom du Dieu d'Israël. Il affecta d'imiter en plusieurs choses les cérémonies qui se

pratiquoient dans le temple de Jérusalem. Il rejeta le ministère légitime et divin des enfans d'Aaron, et lui substitua un ordre de sacrificateurs profanes. Il ne falloit d'autre vocation au sacerdoce, qu'une sacrilége complaisance à se prêter aux vues du Roi : quiconque se présentoit pour remplir cette fonction étoit consacré, et devenoit Prêtre de ce culte impie. Jéroboam faisoit quelquefois en personne l'office de sacrificateur. Un jour qu'il étoit à l'autel, un Prophète de Juda, envoyé de Dieu, vint le trouver, et s'écria : « Autel! autel! voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra un Prince de la maison de David, appelé *Josias*, qui immolera sur toi tes Prêtres sacriléges, et qui réduira en cendre les os des hommes. (Prédiction étonnante, où le Prince qui doit l'accomplir, est nommé 350 ans avant sa naissance.) Pour preuve de la vérité de ma prédiction, ajouta le Prophète, cet autel que vous chargez maintenant d'un encens profane, va se briser sous vos yeux, et la cendre dont il est couvert, se répandra sur la terre. » Jéroboam, transporté de colère, étendit la main pour ordonner qu'on l'arrêtât; mais sa main se sécha à l'instant. L'autel se rompit, et la cendre se répandit sur la terre. Nous verrons dans la suite la première partie de la prédiction s'accomplir exactement. A la prière du

Prophète, la main du Roi revint à son état naturel. Cependant Jéroboam, dominé par l'envie de régner, ne se convertit pas, et persista dans son apostasie. A son exemple, le peuple d'Israël abandonna le Dieu de ses pères : il n'y eut que les Lévites et un certain nombre de familles fidèles, qui aimèrent mieux perdre leurs biens, que de renoncer au culte du vrai Dieu ; mais la nation tomba dans l'idolâtrie, et ce fut sans retour. L'infidélité du royaume d'Israël dura jusqu'à son entière destruction. Ainsi l'histoire des successeurs de Jéroboam devient étrangère à celle de la Religion ; et nous n'en parlerons désormais qu'à l'occasion des affaires du royaume de Juda, auxquelles ils prirent quelque part, ou pour rapporter les prodiges multipliés par lesquels Dieu ne cessa de les inviter à la pénitence.

---

## *Infidélité de Roboam; sa mort.*

ROBOAM ne demeura pas fidèle à la loi du Seigneur. Il marcha, pendant les trois premières années de son règne, sur les traces de David son aïeul; mais, au bout de ce court intervalle, il abandonna le culte de Dieu. Le Peuple imita le Prince, comme il arrive ordinairement : les mœurs se corrompirent, et l'on commettoit dans le

royaume de Juda toutes les abominations des Chananéens, que Dieu avoit punis avec tant de sévérité. Ces désordres attirèrent encore la vengeance divine. Le Seigneur appela en Judée *Sesac*, Roi d'Egypte, qui vint à la tête d'une armée formidable. Toutes les places de défense furent prises en peu de temps. Jérusalem, où Roboam et les Princes de Juda s'étoient réfugiés, alloit être investie. Dans ces circonstances, un Prophète vint les y trouver, et leur déclara, de la part de Dieu, que, comme ils avoient abandonné le Seigneur, le Seigneur à son tour les abandonnoit au pouvoir de ce Roi étranger. Roboam et les Princes, consternés de cette parole, s'humilièrent devant Dieu, et reconnurent l'équité de ses jugemens. Cet humble aveu engagea le Seigneur à adoucir la rigueur de l'arrêt prononcé par son Prophète. « Parce qu'ils se sont humiliés, lui dit le Seigneur, je ne les ferai point périr par les armes de *Sesac*; mais ils lui seront assujettis, et ils l'auront quelque temps, pour maître, afin qu'ils apprennent quelle différence il y a entre me servir et servir les Rois de la terre. » Roboam, content d'avoir obtenu quelque adoucissement dans la punition de ses crimes, se soumit à tout ce que Dieu ordonnoit. Il traita avec le Roi d'Egypte; l'on convint des conditions auxquelles on

lui ouvriroit les portes de la ville. *Sesac* y entra en vainqueur : mais Dieu lui inspira des pensées de modération dans sa victoire. Ce Prince ne permit à ses soldats ni le meurtre ni le pillage ; il n'exerça aucune violence contre Roboam, ni contre ses officiers : il se contenta d'enlever les trésors que l'on gardoit dans le palais. Chargé de ces riches dépouilles, il s'en retourna triomphant dans ses états. Ainsi, le repentir de Roboam et de son peuple détourna une partie du châtiment qu'ils avoient mérité ; et le Seigneur ne les perdit pas sans ressource, parce qu'il se trouva encore quelques bonnes œuvres dans Juda. L'indulgence dont Dieu usa à l'égard de Roboam, ne put cependant fixer ce Prince dans la pratique de la vertu ; il retomba dans ses premiers désordres, et mourut dans son infidélité, après un règne de dix-sept ans.

---

### *Abia, Roi de Juda; sa victoire miraculeuse.*

A peine Abia, fils et successeur de Roboam, fut-il monté sur le trône de Juda, qu'il s'éleva une guerre cruelle entre le royaume de Juda et celui d'Israël. On mit sur pied, de part et d'autre, une armée innombrable. Elles étoient en présence,

et sur le point d'en venir aux mains, lorsque le Roi de Juda, s'étant avancé vers les ennemis, leur adressa la parole du haut d'une éminence : « Vous avez, leur dit-il, abandonné le Dieu de vos pères ; vous vous êtes fait des idoles pour les adorer ; vous avez proscrit les Prêtres du Seigneur, les enfans d'Aaron et les Lévites. Rassurés par la multitude de vos soldats, vous ne craignez ni le Seigneur, ni le peuple qu'il gouverne par les descendans de David. Pour nous, fidèles à la loi, nous adorons le Seigneur : c'est lui qui est notre Dieu ; c'est lui qui marche à notre tête. Nos Prêtres, qui servent à son autel, sont les enfans d'Aaron : les Lévites sont employés aux saints ministères : chaque jour on offre au Seigneur les holocaustes et les parfums prescrits par la loi ; on expose les pains sur une table très-pure ; nous possédons le chandelier d'or, garni de ses lampes, qu'on allume tous les soirs ; en un mot, nous observons fidèlement les ordonnances du Seigneur notre Dieu. Enfans d'Israël, suivez un bon conseil : ne combattez point contre le Dieu de vos pères, ou votre perte est assurée. » Pendant ce discours d'Abia, Jéroboam, Roi d'Israël, étendoit ses bataillons, dans le dessein d'envelopper l'armée de Juda. On ne s'aperçut de ce mouvement des ennemis, que lorsque le

danger étoit inévitable. Aussitôt il s'élève un grand cri de la part de ceux de Juda, qui, dans cette extrémité, invoquoient le Seigneur, et lui demandoient son secours. Les Prêtres commencèrent à sonner de la trompette, et toute l'armée de Juda se disposa à soutenir le choc des ennemis. Dieu entendit les cris de son peuple; il frappa de terreur Jéroboam et ses soldats, qui se mirent à fuir avec précipitation et en désordre. Abia les poursuivit avec ardeur, ét il acheva de dissiper l'armée d'Israël. Cette bataille affoiblit considérablement le royaume d'Israël. Celui de Juda reprit le dessus, parce qu'il avoit mis sa confiance dans le Seigneur. Malgré une protection si marquée, Abia ne persévéra pas dans la fidélité qu'il devoit à Dieu. Il oublia qu'il lui étoit redevable de la victoire; et il se laissa pervertir par l'exemple et par les discours de sa mère, Princesse dévouée à l'idolâtrie. Le cœur d'Abia ne fut point parfait devant le Seigneur, comme celui de David. Il marcha, au contraire, dans la voie criminelle de Roboam. Aussi son règne ne fut pas long: il mourut dans le cours de la troisième année.

---

## *Asa, Roi de Juda.*

ABIA laissa sa couronne à son fils Asa; Prince vertueux. Le premier soin du nouveau Roi fut de bannir le vice de ses états, et d'y faire régner la vertu. Il détruisit les lieux consacrés aux divinités étrangères : il porta ses sujets à s'attacher au Dieu de leurs pères, et à observer sa loi. En récompense de sa piété, le Seigneur lui donna la paix avec ses voisins, pendant l'espace de dix années. Asa profita de cette tranquillité, pour faire réparer les villes de Juda, et pour les fortifier par de bonnes murailles et de hautes tours. La précaution n'étoit pas inutile. Zara, Roi d'Ethiopie, entra dans la Judée avec un million d'hommes et trois cents chariots de guerre. Asa leva des troupes, et s'avança contre une armée si redoutable. Comme il comptoit plus sur la protection divine, que sur les mesures qu'il avoit prises; avant d'attaquer les ennemis, il adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, vous pouvez également rendre victorieux celui qui est sans force, et celui qui a des troupes nombreuses. C'est uniquement sur votre secours que nous nous appuyons; c'est en votre nom que nous sommes venus contre cette multitude.

Secourez-nous donc, vous qui êtes notre Dieu : ne permettez pas que l'homme prévale contre vous. » Le Seigneur exauça la prière du Roi : il répandit une terreur subite dans le cœur des Ethiopiens, qui n'attendirent pas la première charge. La confusion se mit dans leur armée : ils furent taillés en pièces, et laissèrent un butin immense aux vainqueurs. Après cette faveur signalée de Dieu, il semble que la confiance en sa puissante protection devoit être inébranlable; cependant Asa en manqua dans deux occasions. Le Roi d'Israël fit une irruption dans les terres de Juda, et s'approcha jusqu'à quatre lieues de Jérusalem. Asa, au lieu de recourir au Seigneur, implora le secours du Roi de Syrie; et pour le déterminer à se joindre à lui, il envoya à ce Prince l'or et l'argent qui étoient dans le temple. Un Prophète vint, de la part de Dieu, en faire des reproches à Asa, qui reçut mal cet avertissement, et fit arrêter le Prophète. Pour le punir, Dieu l'affligea d'une maladie qui lui causa des douleurs très-aiguës. Asa ne comprit point que le mal venoit du Seigneur, et que c'étoit de lui seul qu'il devoit attendre du soulagement. Il mit toute sa confiance dans l'art des médecins, qui ne le guérirent pas. Ses douleurs durèrent trois ans entiers : elles le conduisirent au tombeau dans la quarante-unième année de son règne, et la soixante-sixième de sa vie.

### *Josaphat, Roi de Juda ; sa piété.*

JOSAPHAT avoit trente-cinq ans, lorsqu'il succéda à son père *Asa*. Elevé depuis l'enfance dans les exercices de la piété, et placé sur le trône dans la maturité de l'âge, il ne s'écarta jamais de la voie des commandemens du Seigneur. La loi divine fut sa règle, et David, le plus saint des Rois, son modèle. Il renversa les autels érigés aux idoles ; il extermina du pays les hommes vicieux, qui avoient échappé aux recherches d'Asa son père. Persuadé que l'ignorance est la principale source des abus qui défigurent la Religion, il eut soin de procurer à ses peuples le secours de l'instruction. Dans cette vue, dès la troisième année de son règne, il envoya des Prêtres et des Lévites dans toutes les villes de son royaume, pour enseigner au peuple la loi de Dieu. Afin qu'on les respectât dans l'exercice de leurs fonctions, il les fit accompagner des premiers officiers de sa cour. Les Missionnaires portoient avec eux le livre de la loi ; ils en faisoient la lecture, et l'interprétoient au peuple. Josaphat ne crut pas encore en avoir fait assez. Pour donner plus de poids et d'autorité au zèle des Prêtres, il parcourut lui-même toute l'étendue de

ses états, et il ne négligea rien de ce qui pouvoit ramener tous ses sujets au culte du vrai Dieu. Il établit aussi des Juges dans toutes les villes de son obéissance, et leur recommanda de rendre la justice, sans acception de personne. Les avis que le saint Roi leur donna, et les règles qu'il leur prescrivit en cette occasion, sont admirables. « Prenez bien garde, leur dit-il, aux jugemens que vous prononcerez; car ce n'est point de la part de l'homme que vour exercez l'office de Juges, mais de la part de Dieu : il est lui-même au milieu de vous, lorsque vous jugez. Ayez donc la crainte du Seigneur, et apportez toute l'application possible à bien remplir vos devoirs. Songez qu'il n'y a point d'injustice dans le Seigneur notre Dieu : il n'a point égard à la qualité des personnes; il ne se laisse point corrompre par les présens. » Telle étoit la piété de Josaphat; telle étoit son application à faire fleurir la Religion et la justice dans ses états. Ses vertus furent récompensées dès cette vie par toutes sortes de prospérités. Son autorité fut respectée au-dedans et au-dehors. Dieu l'éleva à un haut point de grandeur et de gloire : il lui accorda dix-huit ans entiers de la plus profonde paix. Nul des princes voisins n'osoit prendre les armes contre Josaphat, sur qui la protection du Seigneur paroissoit si marquée. Les Philistins, ces anciens

ennemis du peuple de Dieu, lui payoient tribut; les Arabes lui envoyoient chaque année des présens considérables.

---

### *Alliance de Josaphat avec Achab, Roi d'Israël.*

JOSAPHAT fit une grande faute qui eut les plus funestes suites : ce fut de s'allier avec Achab, Roi d'Israël. Tous les successeurs de Jéroboam avoient été des Rois impies. Achab les surpassa tous en méchanceté; non-seulement il marcha dans la voie de Jéroboam, mais ayant épousé Jésabel, Princesse idolâtre, et ennemie déclarée des serviteurs du vrai Dieu, il adora, comme elle, l'idole de Baal, et lui bâtit un temple à Samarie, capitale de son royaume. Il ajoutoit tous les jours crimes sur crimes, et il irritoit le Seigneur, plus que tous les Rois qui avoient été sur le trône avant lui. L'exemple d'un Prince est contagieux; ses sujets devinrent méchans comme lui; et la prévarication étoit si générale, que le vrai Dieu n'avoit presque plus d'adorateurs dans ce malheureux royaume. Cependant le Seigneur, qui se souvenoit qu'Israël avoit fait partie de son peuple, suscita deux grands Prophètes, *Elie* et *Elisée*, pour ramener ces rebelles à la vérité et à l'unité. Elie alla

trouver Achab, et lui fit cette horrible menace : Vive le Seigneur, sous les yeux duquel je suis ! il ne tombera, pendant plusieurs années, ni rosée, ni pluie, que selon la parole qui sortira de ma bouche. » Aussitôt, à l'ordre du Prophète, le ciel se ferma, et durant trois ans et demi, il cessa de verser sur la terre les pluies et les rosées qui la fertilisent. Tout Israël éprouva les rigueurs de la plus cruelle famine. Pendant ce temps-là, Elie alla par ordre de Dieu se cacher sur les bords du torrent de *Carith*. Le Seigneur prit soin de lui : des corbeaux lui apportoient, soir et matin, du pain et de la viande : l'eau du torrent servoit à étancher sa soif ; mais comme il ne tomboit point de pluie, le torrent demeura à sec. Alors Dieu dit à Elie : « Allez à *Sarepta*, ville des Sidoniens, et demeurez-y ; car j'ai commandé à une femme veuve de ce pays-là de vous nourrir. » Elie partit sur-le-champ, et s'en alla à Sarepta. Etant près d'arriver dans la ville, il vit une femme veuve, qui ramassoit du bois. Elie lui demanda de l'eau et un peu de pain. Il ne restoit à cette pauvre femme qu'un peu de farine et de l'huile. Elle consentit à en faire part au Prophète. Sa libéralité fut récompensée avec usure : Elie multiplia cette petite provision ; la farine ni l'huile ne diminuèrent point durant tout le temps de

la famine. Quelque temps après, le fils de cette veuve tomba malade, et mourut. La mère désolée prit l'enfant qui venoit d'expirer, et le porta au Prophète. Elie adressa au Seigneur une prière fervente, et l'enfant recouvra la vie. Cette femme, transportée de joie et saisie d'étonnement, s'écria : « Je reconnois maintenant que vous êtes un homme de Dieu, et que la parole du Seigneur est véritablement dans votre bouche. »

---

## *Sacrifice d'Elie.*

TANDIS que Dieu récompensoit la veuve de Sarepta, Achab, désespéré de la famine qui désoloit son royaume, faisoit chercher Elie de tous côtés pour le mettre à mort. Alors Dieu commanda à son Prophète d'aller se présenter devant le Roi. Elie obéit à l'ordre de Dieu. Achab, en le voyant, lui dit : « *Vous voilà donc, vous qui troublez tout Israël.* » Ce n'est pas moi, répondit Elie, qui trouble Israël ; c'est vous-même qui avez attiré sur lui le fléau dont Dieu le frappe ; parce que vous avez abandonné le Seigneur, pour adorer Baal. Faites assembler votre peuple sur la montagne du Carmel. Que les Prophètes de Baal s'y trouvent, et l'on verra quel est le vrai Dieu qu'il faut adorer.

Quand les Israélites furent assemblés, Elie leur dit : « Jusques à quand serez-vous partagés entre le Seigneur et Baal ? je suis resté seul des Prophètes du Seigneur : les Prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux victimes ; qu'ils en choisissent une ; qu'ils la mettent sur un bûcher. J'en ferai autant de l'autre victime : vous invoquerez vos dieux, moi j'invoquerai le Seigneur. On reconnoîtra pour le vrai Dieu celui qui aura exaucé cette prière, en faisant descendre du ciel un feu qui consume la victime. » Tout le peuple acquiesça à cette proposition. Les Prophètes de Baal commencèrent les premiers. Après avoir préparé leur sacrifice, ils invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'à midi. On attendit inutilement le prodige pendant plus de six heures. Les Prophètes de Baal n'eurent aucun prétexte, pour couvrir l'impuissance de leur dieu. Alors Elie prépara sa victime, et à l'heure du sacrifice, il adressa au Seigneur cette prière : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, montrez aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur : que ce peuple connoisse que vous êtes le seul Dieu véritable, qui convertissez les cœurs. » En même temps le

feu du ciel tomba, et dévora la victime, le bois, les pierres, la poussière même et l'eau qui se trouvoit dans le fossé, au pied de l'autel. A la vue de ce prodige, tout le peuple se prosterna, et dit : « Le Seigneur est Dieu. C'est le Seigneur qui est le véritable Dieu : » --- « Prenez donc, ajouta Elie, prenez les Prophètes de Baal, qui vous trompent ; qu'il n'en échappe pas un seul. » On se saisit d'eux, et on les fit mourir tous ; car la loi ordonnoit de mettre à mort tout Prophète qui voudroit persuader aux Israélites d'adorer les fausses divinités.

---

## *Cruauté d'Achab.*

ACHAB mit le comble à ses crimes, en faisant mourir Naboth. Cet homme étoit de la ville de *Jezraël*, où il avoit une vigne près du palais d'Achab. Le Roi eut envie de joindre cette vigne à ses jardins : il proposa donc à Naboth de la lui vendre, offrant de lui en donner une meilleure en échange, ou, s'il l'aimoit mieux, de lui en payer le prix en argent. « Dieu me garde, lui répondit Naboth, de vendre l'héritage de mes pères ! » La loi défendoit aux Israélites d'aliéner leurs terres à perpétuité ; et quand la nécessité obligeoit de les vendre, ce n'étoit que pour un

temps. Moïse avoit ordonné qu'elles retournassent à leurs premiers maîtres, au Jubilé, c'est-à-dire, à la cinquantième année. Ce refus causa beaucoup de chagrin au Roi, qui désiroit passionnément d'agrandir ses jardins. La Reine Jésabel, encore plus méchante qu'Achab, conçut le dessein de perdre Naboth, pour s'emparer de sa vigne. Elle suborna des témoins, qui accusèrent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu, et d'avoir parlé mal du Roi. Sur la déposition de ces faux témoins, Naboth fut condamné à mort. Ses enfans mêmes furent enveloppés dans sa condamnation. Lorsque l'arrêt eut été exécuté, la Reine, qui avoit conduit toute cette intrigue, alla elle-même en porter la nouvelle à Achab. La postérité de Naboth se trouvant éteinte, le Roi se mit sans difficulté en possession de la vigne; mais, tandis qu'au milieu d'une troupe de courtisans, il s'applaudissoit de sa conquête, Elie vint lui dire, de la part de Dieu: « Vous avez fait mourir Naboth, et vous vous êtes emparé de sa vigne. Voici ce que dit le Seigneur, qui venge l'innocence opprimée: « En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront aussi votre sang. Je vais, dit le Seigneur, faire fondre sur vous toutes sortes de maux, et j'exterminerai votre maison comme celle de Jéroboam, dont vous

avez imité la conduite cruelle et impie. L'arrêt est aussi porté contre Jésabel qui a servi votre passion : son corps sera dévoré par les chiens, dans les champs de Jezraël ; et les restes de son cadavre seront comme du fumier sur la terre. Tous ceux qui la verront en passant, diront : « Est-ce donc là cette Jésabel, cette femme impérieuse, à laquelle on ne résistoit jamais impunément ? » La parole du Prophète fut exactement accomplie, et l'événement justifia la prédiction, comme on le verra dans la suite de l'histoire.

---

## *Josaphat chez Achab.*

JOSAPHAT, pour le malheur de sa famille, avoit fait épouser à son fils Joram, Athalie, fille d'Achab. A cette occasion, il rendit visite au Roi d'Israël. Achab méditoit alors une guerre contre les Syriens. Il engagea Josaphat à l'accompagner dans cette expédition. Josaphat y consentit trop légèrement, et joignit ses troupes à celles d'Achab, quoiqu'un Prophète du Seigneur assurât que cette entreprise seroit malheureuse. La veille du combat, le Roi de Syrie, irrité contre Achab, avoit donné ordre aux officiers de son armée de ne s'attacher qu'au Roi d'Israël, et de porter tout l'effort de leurs armes du côté où ils

l'apercevroient. Achab en fut apparemment averti : il se déguisa ; et Josaphat parut seul avec les ornemens et l'équipage d'un Roi. Les Syriens y furent trompés : ils le prirent pour le Roi d'Israël, et commençoient déjà à l'envelopper et à le charger de tous cotés. Josaphat, à la vue du danger où il se trouvoit, eut recours au Seigneur son Dieu. Il en fut favorablement écouté : le Seigneur le secourut, et il écarta de lui les ennemis qui le poursuivoient. Ceux-ci reconnurent que celui qu'ils pressoient si vivement, n'étoit pas Achab, et ils cessèrent de le poursuivre. Achab, malgré les précautions qu'il avoit prises pour se sauver, fut percé d'une flèche tirée au hasard, et tomba mort sur le champ de bataille, selon la prédiction du Prophète Elie. Au retour de cette expédition, Josaphat rencontra un Prophète, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'étoit allié avec les ennemis du Seigneur. « Vous aviez mérité, lui dit-il, de ressentir les effets de la colère divine ; mais le Seigneur a trouvé en vous de bonnes œuvres, et il vous a épargné, en considération de votre zèle à détruire l'idolâtrie. » Ce religieux Prince fut touché d'un véritable repentir ; et pour réparer sa faute, il s'appliqua plus qu'il n'avoit encore fait, à procurer la gloire du Seigneur. Quelque temps après, il fut attaqué par les Ammonites. Josaphat invoqua le Seigneur,

et s'avança contre les ennemis. Il mit à la tête de son armée une troupe de Lévites, qui chantoient les louanges de Dieu. Au moment précis qu'ils entonnèrent le cantique, le Seigneur tourna les armes des ennemis contre eux-mêmes : ils se tuèrent les uns les autres. En peu d'heures, cette formidable armée fut réduite à rien. Juda n'arriva sur le champ de bataille que pour y voir des morts étendus, et pour enlever leurs dépouilles. Le butin fut si grand, qu'en trois jours de temps ils ne purent tout ramasser. Josaphat en rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, comme à l'unique auteur de tout bien.

---

### *Elie enlevé au ciel; premiers miracles d'Elisée, son disciple.*

ELIE ne demeura pas long-temps sur la terre, après ce qu'on vient de rapporter. Dieu l'enleva au ciel, dans un tourbillon de flammes. Elie avoit plusieurs disciples : l'un d'eux se nommoit Elisée ; et depuis sa première vocation, il ne se sépara jamais de lui. Ce fidèle disciple, qui n'ignoroit pas ce qui devoit arriver à son maître, ne le quittoit plus, quoiqu'Elie essayât de l'éloigner de lui. Ils arrivèrent tous deux sur le bord du Jourdain. Elie prit son manteau, et l'ayant plié, il en frappa

les eaux du fleuve. A l'instant ces eaux se divisèrent, et ouvrirent un libre passage. Les deux Prophètes traversèrent ensemble le Jourdain à pied sec. Ensuite Elie dit à son disciple : « Demandez-moi ce que vous voulez que je fasse pour vous, avant que nous nous séparions. » « Faites, lui répondit Elisée, que votre double esprit repose sur moi. » Ce double esprit, c'étoit le don de prophétie et celui des miracles, qu'Elie possédoit. « Vous me demandez une chose bien difficile, reprit Elie ; cependant, si vous me voyez, au moment où je serai enlevé d'avec vous, la chose vous sera accordée ; mais si vous ne me voyez pas, vous ne l'obtiendrez point. » Ils continuèrent à s'entretenir ainsi en marchant. Tout à coup un char de feu et des chevaux aussi de feu les séparèrent l'un de l'autre. Elie monta au ciel par un tourbillon. Elisée le voyoit monter, et crioit : *Mon père, mon père.* Alors Elie disparut à ses yeux. Elisée prit le manteau de son maître, que le Prophète, par une permission divine, avoit laissé tomber dans son enlèvement. Puis étant venu sur le bord du Jourdain, il en frappa les eaux, comme avoit fait Elie ; mais elles ne se divisèrent point. *Où est donc*, dit-il, *le Dieu d'Elie ?* Il frappa ensuite les eaux une seconde fois. Alors les eaux se partagèrent, et Elisée traversa le fleuve. On

vit ce miracle, et l'on connut par-là que l'esprit d'Elie s'étoit reposé sur Elisée. Ce prodige fut bientôt suivi d'un second : le Prophète s'étoit retiré à Jéricho. Les habitans de la ville, instruits de son pouvoir auprès de Dieu, vinrent lui représenter que leur ville, d'ailleurs assez commode, avoit de très-mauvaises eaux, qui nuisoient également aux hommes et aux bestiaux. Elisée fut touché de la misère et de la confiance de ces pauvres gens. « Présentez-moi, leur dit-il, un vase neuf, et mettez-y un peu de sel. Il se transporta ensuite à la fontaine ; il jeta le sel dans l'eau, en prononçant ces paroles : Voici ce que dit le Seigneur : *J'ai guéri ces eaux de leurs mauvaises qualités ; on n'y trouvera plus la mort, et elles ne causeront plus de stérilité.* Depuis ce temps, les eaux sont devenues saines, et l'on n'en boit pas de plus salutaires. De là Elisée passa à Béthel, ville abominable par le culte du veau d'or, que Jéroboam y avoit établi. On s'y moquoit des Prophètes : les enfans même y étoient instruits à les mépriser. En approchant de la ville, Elisée se vit investi par une troupe de jeunes gens, qui se mirent à l'accabler d'injures. Le Prophète les maudit au nom du Seigneur, sur qui ces insultes retomboient. Aussitôt deux ours sortirent d'un bois voisin ; ils se jetèrent sur ces enfans, et

en déchirèrent un grand nombre ; juste punition de leur mépris pour les envoyés de Dieu.

---

### *Armée désaltérée ; mort de Josaphat.*

ELISÉE, ainsi qu'Elie son maître, étoit destiné de Dieu, à rappeler le peuple d'Israël au culte légitime. Le Seigneur, pour autoriser sa mission, fit plusieurs miracles, par le ministère de son Prophète. Celui qu'il opéra en faveur de l'armée d'Israël eut le plus d'éclat. Le Roi d'Israël, successeur d'Achab, Josaphat, Roi de Juda, et le Roi d'Idumée, réunirent leurs forces pour attaquer les Moabites. Ces trois Princes prirent leur route par un désert aride, où l'armée manqua d'eau, et se trouva en danger de périr de soif. Dans cette extrémité, Josaphat demanda s'il n'y avoit point quelque Prophète du Seigneur, par qui l'on pût implorer le secours du ciel. On lui répondit qu'Elisée étoit dans le camp. A cette réponse Josaphat fut comblé de joie. « Nous sommes heureux, dit-il : c'est un Prophète du Seigneur, et sa parole est en lui. » Les trois Princes allèrent sur-le-champ trouver Elisée. Le Prophète déclara avec une sainte liberté au Roi d'Israël, que, s'il se fût présenté seul, il n'auroit point obtenu le miracle qu'il

désiroit, parce qu'il favorisoit l'idolâtrie dans ses états ; mais que Dieu l'accorderoit en considération de Josaphat, dont la piété méritoit cette faveur. Il ajouta : « Voici ce que dit le Seigneur, vous ne verrez ni vent ni pluie ; cependant cette vallée se remplira de belles eaux, dont vous boirez, vous, vos soldats, vos esclaves et vos chevaux. C'est encore trop peu pour le Seigneur : il livrera de plus les Moabites entre vos mains. Vous vous rendrez maîtres de leurs villes et de leurs forteresses. » En effet, le lendemain matin, vers l'heure où s'offre le sacrifice, on aperçut les eaux venir en abondance de l'Idumée, sans qu'il se fût élevé aucun vent qui pût naturellement les y conduire, et sans qu'il tombât dans le pays aucune goutte de pluie. La vallée se trouva bientôt remplie ; et elle fournit aisément aux besoins de toute l'armée. On en vint aux mains avec les ennemis, qui furent taillés en pièces. Maîtres de la campagne, par cette victoire, les Rois confédérés s'emparèrent des villes, et ravagèrent tout le pays. Les victoires de ce peuple sont toujours remportées par une protection visible du ciel, sans qu'on puisse les attribuer à la valeur des troupes, ni à la capacité des généraux. Josaphat, revenu de cette glorieuse expédition, demeura en paix le reste de sa vie, toujours attaché au culte

du Seigneur et aux règles de la justice. Il mourut quelques années après, regretté de ses sujets qui le chérissoient comme leur père.

---

### *Entreprise contre Elisée rendue inutile.*

LE Roi de Syrie, résolu de faire la guerre à celui d'Israël, assembla un conseil de ses plus intimes confidens. Il leur proposa son dessein, et les mesures qu'il croyoit devoir prendre pour en assurer le succès. Le secret étoit nécessaire, et on l'avoit recommandé expressément à tous les officiers du conseil ; mais Dieu révéla à Elisée ce que le Roi de Syrie méditoit contre Israël. Elisée donnoit avis de tout à son souverain ; et il ne se prenoit aucune résolution dans le conseil, qui ne parvînt à la connoissance du Roi d'Israël. Ce Prince se tenoit sur ses gardes, et déconcertoit tous les projets de son ennemi. Le Roi de Syrie soupçonna quelque trahison ; il rassembla donc son conseil, et il dit en colère à ceux qu'il avoit déjà consultés : « Il y a parmi vous un espion du Roi d'Israël, qui le fait avertir de toutes mes résolutions. Ne s'en trouvera-t-il donc aucun assez fidèle, pour me découvrir le traître ? » Un de ses officiers lui répondit : « Personne ne vous trahit, Sei-

gneur ; mais il y a dans Israël un Prophète nommé Elisée, qui découvre au Roi d'Israël tout ce qui se dit dans le secret de votre cabinet. Allez, reprit le Roi, informez-vous où il est, afin que j'envoie le prendre. On ne fut pas longtemps à découvrir la retraite de l'homme de Dieu, et l'on vint dire au Roi qu'Elisée étoit à *Dothaïn*. Aussitôt il envoya des troupes, qui investirent la ville pendant la nuit. Le serviteur du Prophète étant sorti de grand matin, vit toutes ces troupes autour de la ville. Il rentra avec précipitation, et il courut dire à son maître : « Hélas ! qu'allons-nous devenir ? nous sommes perdus ; les Syriens sont à nos portes. » « Ne craignez rien, répondit Elisée ; il y a beaucoup plus de monde avec nous qu'avec nos ennemis. » En même temps il pria Dieu d'ouvrir les yeux à cet homme pour le rassurer, et de lui faire apercevoir ce que Dieu lui découvroit. A l'instant les yeux du serviteur furent ouverts : il vit autour de son maître une multitude de chevaux et de chariots de feu. Le Prophète sortit de la ville, et prit le chemin de Samarie. Voyant les ennemis qui venoient à lui, il conjura le Seigneur de les frapper d'aveuglement. Sa prière fut exaucée : ils aperçurent les objets tout autres qu'ils n'étoient. *Suivez-moi*, leur dit Elisée, *je vous montrerai*

*Elisée*. Les Syriens s'abandonnèrent à sa conduite, et, sans qu'ils s'en aperçussent, il les mena jusqu'au milieu de Samarie. Lorsqu'ils y furent arrivés, le Prophète supplia le Seigneur de leur ouvrir les yeux, et il l'obtint. Les Syriens, rendus à eux-mêmes, reconnurent avec une extrême surprise, qu'ils étoient dans la principale ville du Roi d'Israël. Ce Prince vouloit les faire mourir, mais le Prophète s'y opposa, parce qu'ils n'avoient point été pris en combattant. Il leur fit même donner les rafraîchissemens dont ils avoient besoin, et il les renvoya à leur maître. Les miracles ne coûtent rien à Dieu, quand il les juge utiles à sa gloire, ou au salut de ses serviteurs. Il lui est aussi facile de suspendre les lois de la nature, qu'il lui a été de les établir. La nature n'est autre chose que l'ordre commun de sa providence également libre et toute-puissante.

---

### *Siége de Samarie ; prédiction d'Elisée.*

LE Roi de Syrie rassembla toutes ses troupes, et vint mettre le siége devant Samarie. Ce siége dura long-temps, et la ville fut réduite à une famine extrême. Le Roi d'Israël, las d'attendre le secours du Seigneur, que lui promettoit Elisée,

envoya, dans un mouvement de colère, un officier pour tuer le Prophète; puis changeant de sentiment, il alla lui-même le trouver. « Quel secours, lui dit-il, puis-je attendre du Seigneur, puisque c'est lui-même qui nous réduit à cette extrémité de malheur où nous sommes? » Elisée lui répondit: « Ecoutez la parole du Seigneur: demain, à l'heure qu'il est, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle, et avec la même somme on aura deux mesures d'orge. » L'officier qui accompagnoit le Roi, dit à l'homme de Dieu: « Quand le ciel s'ouvriroit et qu'il en tomberoit une pluie de grains, ce que vous dites seroit-il possible? » — « Eh bien, répliqua Elisée, vous verrez cette abondance; mais vous n'en profiterez point. » En effet, sur le soir du même jour, quatre lépreux assis à la porte de la ville, se dirent l'un à l'autre: « Nous mourons de faim ici: passons au camp des Syriens; peut-être nous épargneront-ils. Après tout, s'ils n'ont pas pitié de nous, ils abrégeront nos souffrances. » Ces lépreux partent donc tous quatre, et s'approchent du camp. Arrivés au premier poste, ils ne trouvent personne. Les Syriens, frappés d'une terreur subite, avoient pris la fuite précipitamment, et sans rien emporter. Le Seigneur avoit fait entendre aux Syriens un grand bruit d'hommes, de

chevaux et de chars, comme celui d'une armée formidable, qui s'avançoit pour les combattre. Ils crurent que c'étoit un puissant secours qui venoit au Roi d'Israël. Les lépreux commencèrent par boire et manger. Ensuite l'un d'eux fit cette réflexion : « Nous ne faisons pas bien de ne songer qu'à nous ; allons annoncer à la ville que les ennemis ont abandonné leur camp, et qu'il est rempli de toutes sortes de provisions. Ils retournèrent donc à Samarie, et y répandirent cette heureuse nouvelle. On crut d'abord que ce n'étoit qu'une ruse des Syriens : on envoya des gens à la découverte, et l'on s'assura de la retraite des ennemis. Aussitôt le peuple sortit de la ville, et pilla le camp. L'abondance fut telle que la mesure de pure farine ne se vendit qu'un sicle, et que l'on avoit au même prix deux mesures d'orge, selon la parole du Seigneur. Le Roi, pour empêcher le désordre, avoit mis à la porte de la ville cet officier, qui n'avoit pas voulu croire à la prédiction d'Elisée. La foule du peuple fut si grande, qu'il ne put arrêter le torrent, et qu'il y resta étouffé et foulé aux pieds de la multitude, comme l'avoit prédit l'homme de Dieu.

---

## *Joram, Roi de Juda.*

JORAM, fils de Josaphat, avoit hérité du trône de son père; mais il n'hérita point de ses vertus. Athalie, son épouse, qui étoit fille d'Achab, lui inspira tous les vices de sa maison. Joram commença par faire mourir tous ses frères, que Josaphat avoit établis en diverses villes de Juda, avec des fonds suffisans pour leur entretien. Après cette action de cruauté, il se livra à tous les excès de l'idolâtrie. Il érigea des autels aux faux dieux, et il força ses sujets d'imiter ses superstitions sacriléges. La colère du Seigneur s'alluma contre ce Roi impie, et lui fit bientôt sentir les premiers coups de sa juste vengeance, en lui enlevant une partie de ses États. L'Idumée, que David avoit conquise, cent cinquante ans auparavant, se révolta; et Joram, malgré les efforts qu'il fit, ne put la réduire. Dieu vouloit qu'il comprît que cette perte étoit un châtiment de sa justice. Dans le même temps, une ville considérable de la tribu de Juda secoua le joug, à l'exemple de l'Idumée; et elle se maintint dans l'indépendance du Roi, parce qu'il avoit abandonné le Seigneur. Dieu, pour faire rentrer ce Prince en lui-même, l'avertit par un Pro-

phète, que s'il ne se corrigeoit pas, son peuple tomberoit sous le fer de ses ennemis ; que les vainqueurs n'épargneroient ni ses femmes ni ses enfans ; qu'il seroit lui-même frappé d'une plaie mortelle, et qu'il expireroit dans les plus cruelles douleurs. Joram s'endurcit contre ces menaces divines, et la prédiction s'accomplit à la lettre. Le Seigneur suscita contre Joram les Philistins et les Arabes, qui entrèrent dans la Judée, et la ravagèrent. Le palais du Roi fut pillé ; ses femmes et ses enfans emmenés captifs, à la réserve du plus jeune, nommé *Ochosias*, que le Seigneur conserva, pour ne pas laisser éteindre entièrement la maison de David, de laquelle le Messie devoit naître ; car, dit l'Ecriture, Dieu ne voulut pas détruire la postérité de David, à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec ce saint Roi, et à cause de la promesse qu'il lui avoit faite de laisser toujours subsister une lampe, c'est-à-dire, une étincelle de sa race. Joram ne profita point de tous ces fléaux de la colère du ciel. Il ne restoit plus qu'un remède à l'endurcissement de son cœur ; c'étoit de le frapper d'une plaie personnelle. Dieu l'en avoit menacé : enfin il lui envoya une maladie également douloureuse et incurable. Ses intestins se pourrirent ; et tous les jours il en jetoit une partie, avec une infection insuppor-

table. Consumé peu à peu par cette langueur habituelle de deux années, à charge à lui-même et aux autres, il mourut dans la trente-neuvième année de son âge. On ne lui rendit pas les honneurs funèbres qu'on avoit accordés à ses ancêtres; et, pour marquer l'horreur qu'on avoit de son impiété, il ne fut point inhumé dans le sépulcre des Rois.

---

### *Ochosias, Roi de Juda.*

JORAM n'avoit laissé qu'un seul fils, âgé de vingt-deux ans, nommé *Ochosias*. Il fut établi Roi en la place de son père. Le jeune Prince imita l'impiété de Joram, et fit le mal devant le Seigneur, parce qu'Athalie, sa mère, lui en donnoit le conseil et l'exemple. Ce fut la cause de sa perte. A la sollicitation d'Athalie, il se ligua avec le Roi d'Israël pour faire la guerre aux Syriens. Dans l'attaque d'une ville, le Roi d'Israël reçut une blessure, qui l'obligea de laisser le commandement de son armée à Jéhu, l'un de ses principaux officiers. Jéhu étoit destiné par la Justice divine, à être le ministre de ses vengeances et l'exécuteur de ses arrêts, prononcés long-temps auparavant contre la maison d'Achab. Le moment de l'exécution étoit arrivé. Un Prophète du Seigneur

vint trouver Jéhu, dans le temps que les capitaines de l'armée étoient assemblés : il lui demanda une audience particulière. Jéhu se leva de l'assemblée, et conduisit le Prophète dans une chambre, où il s'enferma seul avec lui. Alors le Prophète prend une fiole d'huile, et la répand sur la tête du Général, en lui disant : Ecoutez, Prince, ce que vous dit le Seigneur votre Dieu ; voici les paroles qu'il vous adresse : « C'est moi qui vous ai sacré Roi sur mon peuple d'Israël. Vous exterminerez la maison d'Achab, pour venger le sang de mes Prophètes et de mes serviteurs, que sa cruauté a versé. » Jéhu, étant rentré dans la salle où se tenoit l'assemblée, rapporta ce qui venoit de se passer. Il se fit alors une subite révolution dans les esprits. Tous les officiers de l'armée se levèrent ; ils firent avec leurs manteaux une espèce de trône, et ils crièrent au son des trompettes : *Jéhu est Roi.* Jéhu ne perdit point de temps ; il profita de la disposition des esprits, pour conduire l'armée au lieu où étoit le Roi d'Israël. Ce malheureux Prince s'étoit retiré à *Jezraël*, pour s'y faire traiter de sa blessure ; et Ochosias, Roi de Juda, s'y étoit aussi rendu, pour le visiter. Dieu avoit ménagé toutes ces circonstances, parce qu'il avoit résolu de punir Ochosias, qui, se trouvant coupable d'idolâtrie, comme le Roi d'Israël, méritoit d'être

enveloppé dans sa ruine. Les deux Rois, qui ne se doutoient pas de ce qui étoit arrivé, allèrent au-devant de Jéhu. Celui-ci voyant le Roi d'Israël, qui s'avançoit le premier, lui tira une flèche dans le cœur, et le renversa mort. Ochosias tourna bride, et s'enfuit; mais Jéhu donna ordre de le poursuivre : on l'atteignit, et on le fit mourir. Jéhu entra dans Jezraël; et ayant aperçu la Reine Jésabel, qui parut à une fenêtre dans tout l'appareil de sa dignité, il la fit précipiter du haut de son appartement. Son corps fut dévoré par les chiens; et quand on voulut lui donner la sépulture, on n'en retrouva que les extrémités des pieds et des mains. Ce genre de mort avoit été annoncé par le Prophète Elie.

---

### *Joas sauvé, et établi Roi de Juda.*

ATHALIE, ayant appris la mort de son fils *Ochosias*, donna ordre de tuer les enfans de ce Prince, afin de régner seule dans Juda; mais Dieu, qui veilloit à la conservation de la maison de David, selon sa promesse, sauva du massacre le dernier des fils d'Ochosias, nommé Joas. Ce Prince étoit encore au berceau : Josabeth, épouse du Grand-Prêtre Joïada, trouva le moyen de l'enlever du milieu

des morts. Elle le cacha avec sa nourrice dans l'enceinte du temple, et elle l'éleva secrètement pendant six ans. Dans cet intervalle, l'impie Athalie régnoit à Jérusalem, et l'idolâtrie régnoit avec elle. On avoit, par son ordre, construit un temple à Baal, divinité des Syriens; et la Reine avoit fait transporter dans ce temple les plus riches ornemens de la maison du Seigneur. Au bout de sept ans, Joïada, que Dieu remplissoit de courage, entreprit de venger les droits de la famille royale, et de rétablir le légitime héritier du trône de David. Il engagea cinq des principaux Chefs des Lévites à le seconder dans cette entreprise. Il leur donna ordre d'aller dans toutes les villes de Juda, pour assembler, en un jour marqué, tous les Lévites et les Chefs des familles. Cet ordre du Grand-Prêtre fut exécuté, et l'on se rendit au temple de tous les côtés. Alors Joïada déclara qu'il restoit un des enfans d'Ochosias, préservé du massacre par la protection divine; que cet enfant devoit régner, selon l'oracle que le Seigneur avoit prononcé en faveur des descendans de David. Toute l'assemblée promit d'être fidèle au Roi légitime. Le Grand-Prêtre distribua les Lévites en plusieurs bandes, et leur donna des armes. Les uns devoient se tenir auprès de la personne du Roi, les autres furent placés à toutes les portes du

temple. Lorsque tout fut disposé, le jeune Prince parut. Joïada lui mit le diadème sur la tête, et le livre de la Loi à la main. Il lui donna l'onction royale ; et tous se mirent à crier : *Vive le Roi Joas!* Le peuple accourut en foule au temple, et apprit ce qui s'y passoit. Athalie y vint aussi ; et voyant le Roi assis sur un trône, environné de gens armés, elle s'écria : *Trahison, conjuration.* Joïada dit aux officiers de la conduire hors de l'enceinte du temple, et de la faire mourir. On la saisit à l'instant, et elle subit le châtiment qu'elle méritoit. Le Grand-Prêtre fit ensuite une alliance entre le Seigneur, le peuple et le Roi. On promit, avec serment, de n'adorer que le Seigneur, de bien servir le Roi, et d'observer exactement les lois de Moïse. Le peuple, pour montrer que son retour à Dieu étoit sincère, alla sur-le-champ au temple de Baal : il renversa ses autels, brisa ses images, et tua Mathan, Prêtre de l'idole.

---

### *Changement de Joas; ses crimes, sa mort.*

JOAS régna avec justice, et fit ce qui étoit agréable au Seigneur, tant que vécut Joïada, à qui il étoit redevable de la vie et de la couronne. Il suivit en tout ses sages conseils ; et pendant plus de vingt

ans, il travailla avec zèle à réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'Etat, depuis le règne de Josaphat : mais après la mort du saint Pontife, Joas se livra à de vils flatteurs, qui corrompirent son cœur. Ces hommes impies conservoient un secret penchant à l'idolâtrie, dont les passions s'accommodent mieux que de la véritable Religion. Ils parvinrent, à force de sollicitations, à obtenir le consentement du Roi pour le rétablissement du faux culte. On abandonna le temple du vrai Dieu, pour adorer des idoles. Alors la colère du Seigneur s'alluma contre Juda et contre Jérusalem. Dieu essaya d'abord de les retirer du mal, par les exhortations de ses Prophètes, qui n'épagnèrent rien pour les faire rentrer dans le devoir; mais on ne voulut point les écouter. L'esprit de Dieu saisit le Grand-Pontife Zacharie, fils de Joïada, qui se présenta devant le peuple, et lui reprocha avec force ses prévarications. « Pourquoi, leur dit-il, violez-vous ainsi les commandemens du Seigneur? Quel fruit vous promettez-vous de votre impiété? Vous abandonnez le Dieu de vos pères : il vous abandonnera de son côté. On parla au Roi de cette action de zèle, comme d'une démarche séditieuse. On lui demanda la mort du Pontife, et Joas eut la lâcheté d'y consentir, sans égard pour la mémoire de

Joïada, qui lui avoit rendu des services si importans. Dès qu'on eut le consentement du Roi, on chercha l'occasion de se défaire de Zacharie, et on l'assomma à coups de pierres dans le vestibule même du temple. La vengeance divine ne tarda pas à éclater sur les coupables. Le Roi de Syrie entra dans la Judée, et s'avança jusqu'à Jérusalem. Son armée n'étoit pas nombreuse ; les troupes qu'on lui opposa paroissoient beaucoup plus fortes : cependant, parce que Juda avoit abandonné le Seigneur, elles furent vaincues. Les Syriens entrèrent dans Jérusalem ; ils en tuèrent les principaux habitans : ils mirent la ville au pillage ; ils firent mille outrages au Roi, et le laissèrent dans un état d'infirmité et de langueur, qui ne lui permettoit plus de quitter le lit. Joas fut, quelque temps après, assassiné par deux de ses officiers qui conspirèrent contre lui. Telle fut la terrible vengeance que Dieu tira du meurtre de Zacharie, dont ce malheureux Prince avoit répandu le sang par les mains de ses flatteurs. Joas avoit régné quarante ans : il fut enterré dans la ville de David ; mais on ne le mit pas dans le tombeau des Rois.

---

## *Amasias, Roi de Juda.*

Le sceptre de Juda passa entre les mains d'Amasias, fils aîné de Joas. Ce Prince commença son règne par des actions de justice et de piété. Il montra de la soumission aux ordres de Dieu dans une circonstance délicate : il se proposoit de déclarer la guerre aux Iduméens ; et, pour connoître ses forces, il fit le dénombrement de ses sujets. Il se trouva trois cent mille hommes en état de porter les armes. Amasias jugea à propos d'y ajouter cent mille hommes choisis du royaume d'Israël, qu'il prit à sa solde, moyennant cent talens d'argent ; mais un Prophète envoyé de Dieu, vint le trouver, et l'exhorta à ne point emprunter des troupes étrangères, surtout chez un peuple schismatique et idolâtre, que Dieu ne protégeoit point. Il lui déclara que ce renfort, sur lequel il fondoit l'espérance du succès, seroit au contraire la cause de sa perte ; parce que la victoire ne dépend ni du nombre ni de la valeur des soldats, mais du secours de Dieu, qui l'accorde à qui il lui plaît. « Que deviendront, répondit Amasias, les cent talens que j'ai donnés ? » Dieu est assez riche, ajouta le Prophète, pour vous en rendre beaucoup davantage. Amasias se

rendit à l'avis de l'homme de Dieu : il renvoya les Israélites dans leur pays, et marcha avec confiance contre les ennemis, avec les troupes de Juda seulement. Les Iduméens furent entièrement défaits : dix mille restèrent sur le champ de bataille, et il y eut autant de prisonniers : mais ce succès inspira de l'orgueil au Roi ; il s'en attribua la gloire, qui n'étoit due qu'à la protection divine. Cette première faute le conduisit à l'impiété : on avoit enlevé, parmi le butin, les idoles de l'Idumée. C'étoient des figures d'or et d'argent, que l'on réserva pour le Roi. Ce Prince ne les conserva d'abord que comme une curiosité de prix, mais il en vint ensuite à cet excès d'aveuglement, de les adorer, et de leur offrir de l'encens. L'homme de Dieu l'en reprit : « Pourquoi, lui dit-il, adorez-vous les idoles, qui n'ont pu se délivrer de vos armes, ni sauver leurs adorateurs? » — « Et vous, répondit Amasias, qui vous a établi pour donner des conseils au Roi? Retirez-vous, de peur qu'il ne vous en coûte la vie. » Le Prophète se retira, en prédisant à ce Prince qu'il périroit. L'effet suivit de près la prédiction. Amasias déclara la guerre au Roi d'Israël, qui ne songeoit qu'à vivre en paix avec lui. En vain celui-ci fit-il des propositions raisonnables : il ne fut point écouté ; parce que, dit l'Ecrivain sacré,

le Seigneur avoit résolu de livrer Amasias entre les mains de ses ennemis, en punition de son idolâtrie. Il fallut donc décider la querelle par un combat. Amasias fut vaincu et fait prisonnier. Ce Prince orgueilleux fut traîné, chargé de chaînes, à la suite du vainqueur, lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem. Il tomba dans le mépris de ses sujets, témoins de son ignominie, et il périt enfin dans une conspiration qu'ils formèrent contre lui.

---

## *Osias, Roi de Juda.*

LES commencemens du règne d'Osias furent heureux. Le nouveau Roi donna des exemples éclatans de piété envers Dieu, de soumission à ses ordres, et de respect pour ses lois. Il s'attacha à des hommes religieux qui le dirigeoient par leurs sages conseils, dans la pratique de la vertu; et, pendant long-temps, il fut fidèle à suivre leurs avis. En récompense, Dieu lui accorda un heureux succès dans toutes ses entreprises. Osias avoit des troupes nombreuses et aguerries. Ses arsenaux étoient remplis de toutes sortes d'armes. Son attention ne se borna point à ce qui concernoit la guerre; il comprit que l'agriculture faisoit la principale richesse de l'Etat, et le bonheur des sujets: il s'ap-

pliqua à la faire fleurir dans son royaume. Il remporta plusieurs victoires sur les Ammonites, sur les Philistins, sur les Arabes, parce que le Seigneur étoit son secours et sa force. Dans ce haut degré de puissance et de gloire, ce Prince s'oublia pour quelques momens, et il attenta aux droits sacrés du sacerdoce. La loi réservoit aux Prêtres, enfans d'Aaron, celui d'offrir de l'encens au Seigneur. Osias entreprit d'exercer ce ministère, qui ne lui convenoit pas. Il entra dans le temple, et, l'encensoir à la main, il s'avança vers l'autel des parfums. Alors le Pontife, accompagné de quatre-vingts Prêtres, s'opposa avec courage à l'entreprise du Roi. « Arrêtez, Prince, lui dit-il; il ne vous appartient pas de mettre la main à l'encensoir : c'est aux Prêtres, c'est aux enfans d'Aaron que cette fonction est réservée. Sortez du lieu saint, où il ne vous est pas permis d'entrer. Ne méprisez pas les lois de Dieu : craignez de porter la peine de votre désobéissance. » Osias étoit engagé; il eut honte de reculer. Transporté de colère, il menaça les Prêtres; mais à l'instant il fut frappé d'une maladie honteuse : son front parut couvert de lèpre. Ce malheureux Prince, épouvanté et confus, se hâta de sortir du lieu saint. Il fut obligé de se séparer du commerce des hommes, et de se tenir enfermé dans

un palais éloigné de la ville, où il passa à l'écart le reste de ses jours, parce que cette affreuse maladie dura autant que sa vie. Le peuple ne souffrit pas de cet accident. Le Roi avoit un fils âgé de vingt ans, nommé *Joathan;* il le chargea du gouvernement de l'Etat. Le jeune Prince s'acquitta de cette fonction avec beaucoup de sagesse. Il régna après son père, et se conduisit en tout selon la loi de Dieu. Le royaume de Juda devint très-florissant sous son règne. La paix dont il jouit, n'y fut jamais troublée, parce que le Prince régla toujours ses voies sous les yeux du Seigneur, et que Dieu, selon sa promesse, ne cessa point de le favoriser.

---

## *Prophétie d'Isaïe concernant le Messie.*
### An du monde 3228.

Ce fut sous le règne d'Osias que commença à paroître cette longue suite d'hommes inspirés, qui, pendant deux cents ans, annoncèrent dans le dernier détail, et jusqu'aux plus petites circonstances, l'avènement du Messie, la vocation des Gentils, la réprobation des Juifs, la gloire future de l'Eglise, composée de tous les peuples du monde. Jusque-là, Dieu s'étoit contenté de renouveler de temps en temps la promesse d'un Rédempteur, d'en rap-

peler le souvenir par intervalles, et de loin en loin. David, trois cents ans auparavant, avoit annoncé tous les mystères de ce Rédempteur ; mais depuis le temps d'Osias, on vit se succéder, sans interruption, une foule de Prophètes, qui ne cessèrent, dans le cours de deux siècles, de prédire tout ce qui concernoit le Messie promis. Isaïe prophétisa sous les règnes d'Osias, de Joathan, d'Achas et d'Ézéchias, c'est-à-dire, 700 ans avant Jésus-Christ : Dieu le choisit pour annoncer de nouveau, à son peuple, les mystères du Messie. Ce Prophète étoit de la race royale : ses écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem, et on les conserva avec un soin religieux. Le grand caractère du Messie, le signe distinctif auquel on devoit le reconnoître, son œuvre principale, c'étoit, comme on l'a déjà remarqué, la conversion des Gentils, la lumière de la vérité répandue dans tout l'univers : c'est aussi particulièrement par ce caractère éclatant qu'Isaïe désigne le Sauveur. Il insiste sur ce signe singulier ; il y revient continuellement, et il le décrit dans les termes les plus magnifiques. Voici comment il s'exprime : « L'année de la mort du Roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône élevé, et le bas de ses vêtemens remplissoit le temple. Des Séraphins étoient autour du trône, et ils disoient : *Saint*,

*Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées : toute la terre est remplie de sa gloire....* Le Seigneur me dit : « Allez, et dites à ce peuple : il sortira un rejeton de la tige de Jessé, père de David ; ce rejeton sera exposé, comme un étendard, à la vue de tous les peuples. Les Gentils viendront lui offrir leurs prières ; il sera leur chef, et les nations espéreront en lui. » On ne peut douter que ce rejeton de la famille de David ne soit le Messie, promis à Abraham, comme celui en qui toutes les nations doivent être bénies, annoncé par Jacob, comme l'espérance et le salut des nations. « Le Juste de Sion, continue le Prophète, sera comme une lumière éclatante, et son Sauveur brillera comme un flambeau allumé. Ceux qui n'avoient pas entendu parler de lui le verront ; ceux à qui il est inconnu le contempleront. C'est le témoin donné à tous les peuples ; c'est le chef et le précepteur des Gentils. Sous sa conduite, un peuple étranger se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de toutes parts. Les Gentils verront ce Juste : tous les Rois de la terre connoîtront cet homme, tant célébré dans les prophéties de Sion. » C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur ; et il enseignera la justice aux Gentils. Puis, adressant la parole au Messie même : Je vous ai

établi, dit le Seigneur, pour être le médiateur de mon alliance, et pour éclairer les nations; afin que vous ouvriez les yeux des aveugles, de ceux qui sont dans les ténèbres, et que vous mettiez en liberté ceux qui sont dans les liens d'une honteuse captivité, sous la servitude du péché. Je vous ai établi pour réparer la terre, pour posséder les héritages dissipés, les peuples corrompus par l'idolâtrie. Je les vois venir de loin, les uns du septentrion, les autres du couchant et de la terre du midi. Vous appellerez à vous des nations qui ne vous connoissent point, et des peuples qui ne vous avoient point vu accourront à vous. C'est peu que vous me serviez à rétablir les tribus de Jacob, et à rappeler ceux que je me suis réservés dans Israël; je vous envoie pour être la lumière des nations. C'est par vous que je sauverai tous les peuples, d'une extrémité du monde à l'autre. Alors l'élévation de l'homme sera abaissée, et l'orgueil des grands sera humilié; le Seigneur seul paroîtra grand, et les idoles seront toutes réduites en poudre. Alors l'homme rejetera loin de lui ses idoles d'argent et ses statues d'or, et il n'adorera que le Seigneur. Le Juste que je dois envoyer est proche; le Sauveur que j'ai promis va paroître: une justice éclairera les peuples, et mon bras fera justice aux nations. Il

viendra un jour, où mon peuple connoîtra la grandeur de mon nom; un jour auquel je dirai : moi qui parlois autrefois par la bouche des Prophètes, me voici présent. Le Seigneur a signalé son bras saint aux yeux de toutes les nations : toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer. Il purifiera les nations par une aspersion sainte. Les îles seront dans l'attente de son secours : les Rois de la terre se tiendront devant lui dans le silence. « Le temps viendra, dit le Messie lui-même, par la bouche du Prophète; le temps viendra où j'assemblerai tous les peuples de toutes les langues. Ils viendront, et ils verront ma gloire. Je choisirai des hommes que je marquerai de mon sceau : je les enverrai aux nations, à celles qui sont au-delà des mers; en Afrique, en Lybie, aux peuples de l'occident, à la Grèce, aux îles les plus reculées, à ceux qui n'ont point entendu parler de moi, et qui n'ont pas vu ma gloire. Ces envoyés la feront connoître au nations. Les peuples qui sont du côté de l'occident craindront le nom du Seigneur, et ceux qui sont du côté de l'orient révéreront sa gloire, lorsque le Rédempteur de Sion sera venu. La maison du Seigneur, l'Eglise chrétienne, sera élevée sur la cîme des montagnes : elle s'élèvera au-dessus des collines. Toutes les

nations y accourront en foule. Elles diront : montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; parce que la loi sortira de Sion, et les idoles seront toutes réduites en poudre. » Je le demande maintenant à tout esprit que la passion n'aveugle pas ; étoit-il possible de mettre dans un plus grand jour la promesse faite à Abraham ? étoit-il possible de répandre une lumière plus vive sur ces paroles : *Toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui naîtra de vous ?* N'est-il pas évidemment prédit qu'un jour tous les peuples seront appelés à la connoissance du vrai Dieu, et que cette vocation est réservée au Messie, qui, après avoir parlé long-temps par la bouche de ses Prophètes, viendra parler lui-même aux hommes ?

---

### *Autres caractères du Messie, prédits par Isaïe.*

LE Prophète Isaïe, qui a prédit si clairement la conversion future des Gentils, a aussi annoncé les circonstances de la naissance et de la vie du Messie Selon ce Prophète, le Rédempteur promis devoit naître d'une Vierge, être adoré par les Mages : « Une Vierge concevra, et elle

enfantera un Fils, qui sera appelé *Emmanuël*, c'est-à-dire, Dieu avec nous. » Puis il trace le portrait de ce précieux Enfant. « Un petit Enfant nous est né : un Fils nous a été donné. Il portera sur son épaule la marque de la principauté : il sera appelé l'*Admirable*, le *Fort*, le *Père du siècle futur*, le *Prince de la paix* ; le nom incommunicable de *Dieu* sera son nom. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de terme. Il sera assis sur le trône de David, et il possèdera son royaume pour l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Les Rois viendront honorer son berceau, et lui offrir des présens. Les Rois marcheront à la splendeur de votre lumière : ils viendront de Saba vous apporter de l'or et de l'encens. » Le Messie aura un précurseur, qui préparera les peuples à le recevoir. « On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur ; rendez droits les sentiers de votre Dieu ; toutes les vallées seront comblées ; les montagnes et les collines seront abaissées ; les chemins tortus deviendront droits ; ceux qui étoient raboteux seront aplanis. La gloire du Seigneur se manifestera, et toute chair verra que c'est le Seigneur qui a parlé. Elevez la voix, vous qui annoncez l'Evangile à Jérusalem :

dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu, voici le Seigneur qui vient dans sa puissance. » Le Messie sera plein de douceur, il n'attirera les hommes que par la persuasion et par les bienfaits. Il conduira son peuple comme un pasteur conduit son troupeau ; il rassemblera les petits agneaux par la force de son bras : il les prendra dans son sein, et il portera lui-même les brebis qui sont pleines. Il ne sera point turbulent : il ne foulera point aux pieds un roseau à demi-brisé ; il n'éteindra point un reste fumant de la mèche allumée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Sa puissance égalera sa bonté ; il opérera une foule de prodiges. « Alors les yeux des aveugles verront le jour : les oreilles des sourds seront ouvertes ; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée. » Il établira un sacerdoce nouveau ; et il se choisira des Prêtres qui ne seront pas de la race d'Aaron, mais tirés de la Gentilité. « Je choisirai parmi ceux qui seront échappés de l'incrédulité générale, des hommes que je marquerai d'un signe particulier : je les enverrai aux nations.... Ils tireront du milieu d'elles ceux qui deviendront vos frères : ils les offriront à Dieu comme une oblation sainte ; et moi je prendrai parmi eux des

Prêtres et des Lévites, dit le Seigneur. » A la vue de tant de merveilles, le Prophète se sent pénétré d'une sainte joie : il hâte, par l'ardeur de ses désirs, la venue du Sauveur qui doit les opérer. Dans le transport de son zèle, il s'écrie : « Cieux ! envoyez d'en haut votre rosée ; que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie. Que la terre s'ouvre, qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse en même temps. » Ce désir si empressé de voir le Rédempteur promis, étoit dans le cœur et dans la bouche de tous les saints personnages de l'ancienne loi. On trouve dans les livres saints mille passages où ce désir est exprimé. Tous les Docteurs Juifs qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ, rapportent comme nous au Messie promis, les textes que nous citons. De quel poids ne doit pas être ce témoignage, rendu dans un temps où la tradition sur le vrai sens des prophéties étoit encore récente ! Si ceux qui sont venus depuis, se sont efforcés de détourner ces différens textes à des objets étrangers, c'est manifestement l'intérêt de leur cause qui les y a contraints. Ils ont senti combien étoit forte la preuve qui en résultoit en faveur du Christianisme ; et ils ont tâché vainement de l'éluder par des interprétations arbitraires, que le bon sens rejette, et que leurs pères désavouent.

### *Souffrances du Messie, prédites par Isaïe.*

LE Prophète Isaïe a prédit les ignominies et la mort du Messie dans un tel détail, que l'on croit lire un Evangile plutôt qu'une prophétie. On y voit que le Sauveur qui doit venir, sera mis au rang des scélérats ; qu'il sera couvert de plaies comme un lépreux, conduit au supplice, et qu'il mourra dans les douleurs ; mais ses souffrances seront volontaires. Il se laissera égorger comme une brebis ; il restera muet comme un agneau, sous la main de celui qui le tond. C'est lui-même qui livrera son âme à la mort pour les péchés des hommes ; il s'est chargé de nos iniquités ; c'est par ses humiliations et par ses blessures qu'il nous guérira. Ecoutons le Prophète lui-même : « Le rejeton de Jessé s'élèvera devant le Seigneur, comme un arbrisseau qui sort d'une terre aride : il est sans beauté et sans éclat ; nous l'avons vu, et nous ne l'avons pas reconnu. Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleurs. Il étoit semblable à un lépreux, comme un homme frappé de Dieu, et humilié. On l'a mis au nombre des scélérats, il a été condamné par des juges : on l'a retranché de la terre des vivans, et il est

mort au milieu des douleurs. Ce n'est point par contrainte qu'il a souffert : il a été immolé, parce que lui-même l'a voulu ; il n'a point ouvert la bouche. On l'a mené à la mort, comme une brebis qu'on va égorger : il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond. Ce n'est pas pour ses péchés qu'il souffre : il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos infirmités. Nous nous étions égarés comme des brebis errantes. Chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voie ; et Dieu l'a chargé de l'iniquité de tous. Il a été percé de plaies pour nos péchés, il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devoit nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. « Je l'ai frappé à cause des péchés de mon peuple, dit le Seigneur. Mais parce qu'il a volontairement souffert la mort, une longue postérité naîtra de lui ; et le sépulcre, d'où il sortira vainqueur et immortel, sera glorieux. Les nations viendront lui offrir leurs prières, à cause de ses victoires. Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a expié nos péchés dans son corps, il s'est acquis l'empire ; et il partagera les dépouilles des forts, c'est-à-dire, des puissances de la terre et de l'enfer. Il a livré son âme pour les péchés ; il verra sa race durer long-temps, et la volonté du Seigneur s'exécutera heu-

reusement sous sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert ; il en sera rassasié. Il justifiera, par sa doctrine, un grand nombre d'hommes. » Ce seul passage si formel, si étendu, où les souffrances du Sauveur sont inculquées en tant de manières, et qui ne peut s'appliquer à nul autre qu'à lui, suffiroit pour démontrer que le Prophète a été inspiré, et que la Religion chrétienne est vraiment divine. Quel autre que le Messie, a jamais subi une mort volontaire pour remettre les péchés des hommes ; a jamais répandu son sang pour les effacer ; a été couvert de plaies pour rendre la santé aux pécheurs ? Que l'on rapproche de cette prophétie d'Isaïe les textes du nouveau Testament, où il est parlé des souffrances de Jésus-Christ, et que l'on juge s'il peut se trouver une plus parfaite conformité. « Il a porté nos péchés en son corps sur la croix, afin que nous vivions pour la justice : c'est par ses meurtrissures que nous avons été guéris (1. *Petr.* 2.) ; nous avons été justifiés par la rédemption qui est en Jésus-Christ, lequel a été offert une fois en sacrifice pour effacer nos péchés (*Rom.* 9.) ; c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais encore pour ceux de tout le monde. (1. *Joan.* 2.) Il nous a aimés, et il nous a lavés de nos péchés dans son

sang. (*Apoc.* I.) » On voit par cette prophétie, que le règne du Messie sera tout spirituel, puisque les souffrances et les ignominies sont incompatibles avec l'état d'un Prince puissant et victorieux.

---

*Suite glorieuse des souffrances du Messie. Fécondité de l'Eglise.*

Il étoit nécessaire que le Messie souffrît, qu'il livrât son âme à la mort, pour purifier les hommes par son sang, et pour devenir le père d'une longue postérité, c'est-à-dire, pour donner naissance à une nombreuse et éternelle Eglise. Cette Eglise, formée d'abord dans le Paradis terrestre, et destinée à être la mère des races futures, avoit été long-temps stérile, et n'avoit donné à Dieu que peu d'adorateurs; mais, devenue féconde par le sang du Sauveur, elle va, dit le Prophète Isaïe, s'étendre dans toutes les nations, et peupler la terre entière de fidèles et de Saints. Rien n'égale la magnifique peinture qu'il trace de cette prodigieuse fécondité. « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point: chantez des cantiques de louanges, et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfans, parce que celle qui étoit abandonnée, c'est-à-dire, la Gentilité, a maintenant

plus d'enfans que celle qui avoit un mari ; dit le Seigneur. Le juste que je dois envoyer est proche : le salut que j'ai promis va paroître. J'établirai ma justice parmi les nations, pour les éclairer. Prenez un lieu plus grand, pour dresser vos tentes ; étendez, le plus que vous pourrez, vos pavillons ; allongez-en les cordages, affermissez les pieux qui les soutiennent ; car vous vous étendrez à droite et à gauche. Votre postérité aura les nations pour héritage, et elle repeuplera les villes désolées. Il vous viendra des habitans qui n'étoient pas avec moi, et ceux qui vous étoient autrefois étrangers, se joindront à vous...... Levez les yeux, et regardez autour de vous ; cette grande multitude vient se réunir à mon peuple. Je jure par moi-même, dit le Seigneur : tous ceux-ci seront comme un habillement précieux, dont vous serez revêtu : vous en serez parée, comme une épouse l'est de ses ornemens. Vos déserts, vos solitudes et votre terre pleine de ruines, seront trop étroites pour la foule de ceux qui viendront s'y établir. Les enfans qui naîtront après votre stérilité, vous diront encore : Le lieu où je suis est trop étroit, donnez-moi une place plus spacieuse. Et vous direz en votre cœur : Qui m'a engendré ces enfans, à moi qui étois stérile ? Qui a nourri ces enfans, et d'où sont-ils venus ? Car j'étois

seule et abandonnée. » Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : « J'étendrai la main vers les nations, et j'élèverai mon étendard devant tous les peuples; ils vous apporteront vos fils et vos filles. Alors toute chair saura que je suis le Seigneur qui vous protége. » Nous verrons bientôt que le Prophète, pour être cru dans ses prédictions, dont l'objet étoit encore éloigné, en joignoit d'autres sur des événemens prochains. En voyant l'accomplissement des unes, on jugeoit avec certitude que les autres s'accompliroient de même un jour. C'est une nouvelle preuve de l'antiquité des prophéties qui regardent le Messie. Comme elles sont nécessairement liées à l'histoire des règnes sous lesquels ont vécu les Prophètes, il faut bien qu'elles soient de la même date.

---

## *Prophéties d'Osée, d'Amos, de Michée et de Joël.*

PRESQUE dans le même temps qu'Isaïe, parurent trois autres Prophètes, qui annoncèrent la réprobation du peuple Juif, la conversion des Gentils, et le lieu où devoit naître le Messie. « Les enfans d'Israël seront pendant long-temps sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, sans autel, sans Ministres. » Par ces paroles, le Pro-

phète Osée décrit l'état où nous voyons les Juifs, bannis de leur patrie, dispersés par tout le monde, n'ayant nulle part ni Roi, ni Prince de leur nation, ni Prêtres, ni culte public depuis la ruine de Jérusalem, le seul lieu où il leur étoit permis de faire leurs offrandes et leurs sacrifices, selon la loi : « Mais à leur place, continue le Prophète, je ferai alliance avec une nouvelle épouse. Je serai touché de miséricorde pour celle à qui je n'avois pas fait miséricorde ; et celui à qui j'avois dit : *Vous n'êtes point mon peuple*, je lui dirai : *vous êtes mon peuple ;* et il me dira : *vous êtes mon Dieu.* » Ces paroles sont appliquées dans le nouveau Testament, à la multitude des Gentils, qui sont devenus le peuple de Dieu par une miséricorde toute gratuite. L'église chrétienne, qui est principalement composée de ces païens convertis, est devenue son épouse, avec laquelle il a fait une alliance éternelle. On ne peut douter que ce ne soit là le sens de ces paroles, depuis que les Apôtres saint Pierre et saint Paul en ont fait cette application. « Je répandrai, ajoute le Prophète Joël, je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards seront instruits par des visions ; ..... et je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. » — « En ce temps-là, dit le Pro-

phète Amos, parlant au nom de Dieu : Je relèverai la maison de David, qui est tombée. Je réparerai ses ruines, et je la rétablirai comme elle a été autrefois, afin que mon peuple possède toutes les nations qui seront appelées de mon nom. » Selon l'usage que S. Jacques (*Acte XV.*) fait de ce texte, la maison de David a été relevée, et ses ruines ont été réparées par la formation de l'Eglise ; où Jésus-Christ, fils de David, habite et règne pour toute l'éternité. Le peuple de ce nouveau royaume a conquis, par la prédication de l'évangile, et il s'est incorporé toutes les nations qui ont embrassé la foi, et qui ont été appelées chrétiennes, du nom du Seigneur. « Bethléem, s'écrie le Prophète Michée, tu es petite entre les villes de Juda ; mais c'est de toi que sortira celui qui doit régner dans Israël, celui dont la naissance est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. Son empire subsistera, et il conduira son troupeau par la puissance du Seigneur, avec la majesté du nom de son Dieu. Les peuples se convertiront, parce que sa grandeur éclatera jusqu'aux extrémités du monde. Il sera lui-même notre paix. Dans la suite des temps, la montagne sur laquelle la maison du Seigneur sera bâtie, s'élèvera au-dessus des montagnes et des collines : les peuples y accourront

en foule, et les nations se hâteront d'y venir, en disant : Allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob. Il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seineur sortira de Jérusalem. » Ce sont les mêmes paroles que celles d'Isaïe, parce que c'étoit le même esprit qui les inspiroit. Cette prophétie a toujours été entendue du Messie. Cette ancienne tradition des Juifs se prouve par la réponse que firent les Princes des Prêtres et les Docteurs du peuple à Hérode, qui leur demandoit où devoit naître le Christ. Ils répondirent à Bethléem. En effet, Jésus-Christ est le seul à qui tous les caractères marqués dans cette prophétie conviennent à la lettre. Il est tout ensemble Dieu et Homme, engendré dans le sein du Père dès le commencement, dès les jours de l'éternité : il est né dans le temps à Bethléem, du sein d'une Vierge. Lui seul possède un empire éternel, et gouverne ses sujets avec une souveraine puissance : lui seul est notre paix, par le sang qu'il a répandu sur la croix ; lui seul a fait éclater sa grandeur jusqu'aux extrémités du monde, par la conversion des peuples.

---

## *Prophétie de Jonas.*

Ce qu'Isaïe a prédit par écrit de la conversion future des Gentils, de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Messie, Jonas, qui vivoit dans le même temps, l'a prophétisé par des actions. Ce langage a quelque chose de plus frappant que les paroles ; il est propre à faire une impression plus vive et plus profonde, parce qu'il parle aux yeux. Comme la résurrection du Sauveur est le principal fondement de la Religion, et la preuve la plus forte de sa divinité, il étoit de la bonté et de la sagesse divine que cette résurrection fût non-seulement prédite, mais encore représentée par des images sensibles, pour préparer les esprits à la connoissance et à la foi de ce mystère. Jonas avoit, pendant long-temps, invité les Israélites à la pénitence, et toutes ses exhortations avoient été inutiles. Dieu lui fit entendre sa parole, et lui commanda d'aller prêcher la pénitence à Ninive, ville païenne et livrée à toutes les dissolutions de l'idolâtrie. Le Prophète, qui avoit de la répugnance à exécuter cet ordre, prit la fuite, et s'embarqua pour aller dans un pays très-éloigné de celui où le Seigneur l'envoyoit ; mais il s'éleva une

grande tempête, et le vaisseau couroit risque d'être brisé. Alors Jonas déclara que c'étoit à cause de lui que cette tempête avoit été excitée, et que l'unique moyen de l'apaiser étoit de le jeter dans la mer. On le fit, et la mer se calma à l'instant. Dieu avoit préparé un grand poisson, qui engloutit Jonas. Ce Prophète resta trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson. Après cet intervalle, Dieu ordonna au poisson de rendre Jonas, qui fut jeté plein de vie sur le rivage Le Prophète reçut une seconde fois l'ordre d'aller prêcher à Ninive. Il obéit; et ce peuple idolâtre et dissolu se convertit à la voie de Jonas. Tous les habitans, depuis le dernier jusqu'au premier, et le Roi même de cette ville, donnèrent des marques publiques de repentir et de douleur. Dieu vit le changement des Ninivites, et il leur pardonna. Qui ne voit, dans les circonstances de cette histoire, toute l'économie du mystère de Jésus-Christ? Avant la mort du Sauveur, la colère de Dieu ne pouvoit être apaisée; mais dès qu'il a expiré, le Seigneur s'apaise. Jésus-Christ entre dans le tombeau; son âme descend dans les enfers; la mort l'a dévoré. Au bout de trois jours, il sort vivant du tombeau; après sa résurrection, l'Evangile est prêché aux Gentils. Tandis que les Juifs le rejettent, ceux-là, au contraire, l'écoutent avec respect; ils font

pénitence à la simple parole de ses envoyés ; ils quittent leurs idoles, et reconnoissent Jésus-Christ pour leur Sauveur. Jésus-Christ s'est appliqué lui-même cette figure. Les Scribes et les Pharisiens lui ayant demandé un prodige dans le ciel, pour croire en lui, il leur répondit : « Cette race méchante et adultère demande un prodige ; on ne lui en donnera point d'autre que celui du Prophète Jonas ; car comme Jonas est resté trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein dela terre ; comme Jonas a été un signe pour ceux de Ninive, ainsi le Fils de l'Homme en sera un pour ceux de cette nation. »

---

### *Achas, Roi de Juda.*

JOATHAN, en mourant, laissa sa couronne à un fils indigne de la porter. Achas, loin d'imiter la piété de son père, se plongea dans l'idolâtrie et dans tous les désordres, pour lesquels Dieu avoit exterminé les anciens peuples du pays. A l'exemple du Roi, ses sujets oublièrent le Seigneur. La colère divine ne tarda pas à éclater contre les prévaricateurs. Le Roi de Syrie et celui d'Israël se liguèrent pour détrôner Achas. Ils ne se proposoient,

dans cette entreprise, rien moins que la ruine totale de ce royaume, et l'extinction de la famille royale. Tout leur promettoit un heureux succès : ils ne trouvèrent aucun obstacle dans leur passage, et ils vinrent mettre le siége devant la ville de Jérusalem. Le Roi et son peuple furent consternés : le dessein de Dieu n'étoit pas d'exterminer, mais de corriger ce peuple. Le Seigneur vouloit humilier Achas, et non pas éteindre la famille de David. Il se souvenoit de la promesse qu'il avoit faite à son serviteur, de conserver sa race, et d'en faire sortir un jour le Messie. Il envoya donc le Prophète Isaïe, dire au Roi, de sa part : « Demeurez en repos. Ne craignez rien, le projet de vos ennemis ne réussira point ; la maison de David subsistera : au contraire, dans peu d'années, le royaume d'Israël sera détruit, et Israël ne sera plus un peuple. » La parole de Dieu fut accomplie, malgré l'incrédulité d'Achas. Les deux Rois ne purent prendre la ville. Le Royaume de Juda étoit délivré, et les ennemis éloignés sans retour, si Achas eût enfin ouvert les yeux, et arrêté le cours de ses iniquités ; mais, insensible au bienfait qu'il venoit de recevoir de Dieu, ce Prince impie, dès qu'il vit le danger écarté, recommença à irriter le Seigneur par ses crimes. Pour l'en punir,

Dieu, l'année suivante, ramena contre lui les deux Rois. Les Syriens désolèrent la Judée : ils firent un grand nombre de prisonniers, et s'en retournèrent dans leur pays avec un butin immense. Le Roi d'Israël rentra aussi dans la Judée, tailla en pièces l'armée d'Achas, et fit mourir cruellement le fils de ce malheureux Prince, et une partie des grands du royaume qui tombèrent entre ses mains. Il périt en un seul jour six vingt mille hommes. Tant de malheurs ne furent pas capables d'ouvrir les yeux à Achas. Plus le bras de Dieu s'appesantissoit sur lui, plus il affectoit de le méconnoître. « Ce sont, disoit-il, les dieux de Syrie, qui rendent mon ennemi victorieux : je les apaiserai par mes sacrifices, et ils me deviendront favorables. » En effet, ce Roi, aussi aveugle qu'impie, immola des victimes aux fausses divinités. Le Seigneur irrité frappa son royaume de nouvelles plaies. La Judée fut entamée de toutes parts. Les Iduméens firent un dégât effroyable : les Philistins prirent plusieurs villes, et ils s'y établirent. C'est ainsi, dit l'Ecriture, que Dieu humilioit ceux de Juda, parce qu'ils s'étoient révoltés contre lui.

---

### *Achas appelle à son secours les Assyriens.*

ACHAS demeura dans son impiété, et il y mit le comble, en appelant à son secours un peuple idolâtre. Au lieu de recourir au Dieu de ses pères, il implora la protection du Roi d'Assyrie. Pour engager ce Prince à venir le défendre, il tira du temple et du trésor royal l'or et l'argent qui s'y trouvoient, et il les lui envoya. Le Roi d'Assyrie profita d'une occasion si favorable d'augmenter sa puissance. Il tomba d'abord sur les Syriens, qu'il vainquit. Il se rendit maître de Damas, ville capitale de ce royaume, et il en transporta les habitans dans son empire. De là, il passa dans le royaume d'Israël, et s'empara de tout le pays qui est au-delà du Jourdain. Après avoir abattu les ennemis d'Achas, le Roi d'Assyrie tourna ses armes victorieuses contre celui qui l'avoit appelé. Il conduisit son armée à Jérusalem : il entra dans cette ville en conquérant et en maître, plutôt qu'en protecteur et en allié. Il exigea d'Achas un tribut annuel, en témoignage de la dépendance où la couronne de Juda seroit désormais de celle d'Assyrie. Il fit d'horribles ravages dans tout le pays qu'il devoit délivrer : il acheva de dépouiller la

maison de Dieu et le palais du Roi. Malgré les coups redoublés de la vengeance divine, Achas ne revint point de ses égaremens. Ce Prince endurci n'en devint que plus impie : il fit fermer les portes du temple, et cesser tous les exercices de la Religion ; il ordonna d'ériger des autels dans toutes les places, dans tous les carrefours de Jérusalem, et d'y brûler de l'encens aux idoles. Il fit pratiquer la même superstition dans toutes les autres villes de Juda. Dieu, dont il avoit provoqué la colère par tant d'abominations, frappa ce Prince, qui étoit encore dans la force de la jeunesse. Achas mourut impénitent, la seizième année de son règne, condamné de Dieu, et haï de ses sujets. Il fut enseveli dans la ville de Jérusalem ; mais on ne le mit pas dans le tombeau des Rois, que l'on auroit cru souillé par un si indigne dépôt. Une année avant sa mort, il avoit associé au trône son fils Ezéchias, que Dieu, dans sa miséricorde, donna à son peuple, pour réparer les pertes que la Religion et l'Etat avoient faites sous le règne malheureux d'Achas. Avant de raconter les événemens du règne d'Ezéchias, il est à propos de parler de la justice sévère que Dieu exerça enfin sur le royaume schismatique d'Israël, qui fut alors entièrement détruit.

*Fin du royaume d'Israël.* An du monde 3283.

DIEU se servit des armes du Roi d'Assyrie, pour punir le schisme et l'dolâtrie des dix tribus séparées. Ce peuple, depuis sa séparation, ne cessoit d'irriter le Seigneur par ses iniquités de toute espèce. Il y avoit long-temps, dit l'Ecriture, que ceux d'Israël péchoient contre le Dieu qui les avoit tirés de l'Egypte, et qu'ils rendoient un culte sacrilége à des divinités étrangères. Ils suivoient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avoit exterminés à cause de leurs abominations. Ils avoient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sur tous les arbres chargés de feuillages ; ils y brûloient de l'encens sur les autels ; ils adoroient les astres du ciel ; ils servoient *Baal*, en faisant passer par le feu leurs fils et leurs filles : ils pratiquoient les divinations, les enchantemens ; en un mot, ils commettoient toutes sortes d'excès devant le Seigneur. Cependant, Dieu les supporta pendant deux cent cinquante ans. Il ne cessa de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables. Il leur envoya des Prophètes, pour les avertir des châtimens dont ils étoient menacés. Ces saints hommes

leur prédisoient, dans un grand détail, les horribles malheurs qui alloient fondre sur leur tête. Ils leur reprochoient avec force les impiétés et les injustices qui leur attiroient ces châtimens ; mais ce peuple, endurci dans le crime, rejetoit avec mépris les avertissemens multipliés qu'on lui donnoit. Il se moquoit des menaces qu'on lui faisoit de la part de Dieu. Enfin, après une si longue patience, le Seigneur se détermina à frapper ce peuple rebelle et impénitent. Il résolut de le chasser pour toujours de la terre promise. Il suscita contre lui une nation, qu'il arma du glaive de sa justice, et qu'il chargea de l'exécution de ses vengeances. Ce furent ces mêmes Assyriens qu'Achas avoit appelés à son secours. Salmanasar, Roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant la capitale du royaume d'Israël, et l'emporta d'assaut. Le Roi d'Israël fut pris et enfermé dans une étroite prison. Les dix tribus furent transportées dans différentes contrées de l'empire d'Assyrie. Il ne resta, dans tout le pays, que des laboureurs, des vignerons et des bergers, qui, plus esclaves que leurs frères captifs, étoient condamnés à cultiver la terre, au profit des vainqueurs. Ainsi fut détruit le royaume d'Israël ou des dix tribus, parce qu'il avoit abandonné son Dieu ; ainsi fut accompli à la lettre l'oracle d'Isaïe, qui avoit prédit que

bientôt Israël ne seroit plus un peuple. Au milieu de la prévarication générale d'Israël, Dieu s'étoit conservé quelques serviteurs fidèles, qui, loin de prendre part à l'idolâtrie et aux crimes de leurs frères, furent constans à pratiquer la loi, et à adorer le Seigneur dans son Temple. C'est ce que démontre l'histoire de Tobie, qui vivoit dans ce même temps. L'on y verra un juste animé de l'esprit du Christianisme, avant la publication de l'Evangile; et ce sera une preuve sensible de cette vérité, que la Religion a toujours été la même pour le fond.

---

### *Jeunesse de Tobie; sa piété.*

TOBIE étoit de la tribu de Nephtali, l'une des dix tribus séparées. Dès l'âge le plus tendre, prévenu de la bénédiction divine, il s'affectionna à l'observation de la loi du Seigneur. Quoiqu'il fût le plus jeune de sa tribu, sa conduite n'eut rien qui tînt de l'enfance. Tandis que tous les autres alloient adorer les idoles que Jéroboam avoit faites, Tobie fuyoit leur société. Il se rendoit à Jérusalem, pour y adorer le Dieu de ses pères, et pour lui offrir dans son temple les prémices et la dîme de tous ses biens. Lorsqu'il fut en âge de former un

établissement, il épousa une femme de sa tribu, nommée *Anne*. Il en eut un fils, auquel il donna son nom, et qu'il éleva avec un soin particulier. Il lui apprit de bonne heure à craindre Dieu, et à s'abstenir de tout péché. Tobie se trouva enveloppé dans le malheur de sa nation. Il fut emmené captif à Ninive avec sa femme et son fils; mais, dans la captivité même, sa vertu ne se démentit pas, et jamais la contagion des mauvais exemples ne put le corrompre ni l'affoiblir. Lorsque les autres se permettoient l'usage des viandes interdites par la loi, il conserva toujours son âme pure, et il ne se souilla jamais en mangeant des viandes défendues. Sa vertu lui fit trouver grace devant le Roi d'Assyrie, qui lui donna une charge dans son palais, et lui permit d'aller partout où il voudroit. Tobie usa de cette liberté, pour visiter les Israélites captifs dans ce pays. Il leur distribuoit tout ce ce qu'il avoit, et il leur donnoit des avis salutaires. Un jour qu'il étoit à Ragès, ville des Mèdes, il prêta dix talens d'argent à un Israélite, nommé *Gabelus*, qui en avoit besoin. Après la mort du Roi d'Assyrie, son successeur persécuta les Israélites; plusieurs furent tués par ses ordres. Ce fut pour Tobie une occasion de redoubler les efforts de sa charité. Il nourrissoit ceux qui avoient faim: il revêtoit ceux qui étoient nus; il

ensevelissoit les morts, contre la défense du Roi. Un jour de fête, à l'heure du repas, il apprit qu'un des enfans d'Israël avoit été tué, et que son corps étoit étendu dans la rue; aussitôt il se lève de table, va prendre secrètement le corps, l'emporte chez lui, pour l'ensevelir la nuit suivante. On en informa le Roi, qui confisqua ses biens, et le fit chercher lui-même, pour le mettre à mort. Tobie fut donc obligé de s'enfuir avec sa femme et son fils, sans biens, sans autre ressource que sa vertu, universellement respectée. Comme il étoit fort aimé, il trouva moyen de se cacher. Dieu ne permit pas que cette persécution durât long-temps. Le Roi mourut peu de jours après; ses édits furent annulés. Ainsi, Tobie revint dans sa maison, et recouvra ses biens.

---

### *Tobie devient aveugle et pauvre; sa patience.*

DIEU, qui se plaît à éprouver la fidélité de ses serviteurs, permit que Tobie devînt aveugle. Un jour que ce saint homme s'étoit fatigué dans les exercices ordinaires de sa charité, il s'endormit au pied d'une muraille. Il lui tomba dans les yeux de la fiente chaude d'hirondelle, qui lui fit perdre la vue. Comme il étoit solidement

affermi dans la crainte de Dieu, il ne s'affligea point du triste état où il étoit réduit; mais il rendit graces à Dieu, tous les jours de sa vie. Ses proches même insultoient à son malheur: « Où est, lui disoient-ils, votre espérance? vous faisiez des aumônes abondantes; vous ensevelissiez les morts: que vous ont servi toutes vos bonnes œuvres? étoit-ce donc là le prix que vous en attendiez? » — « Ne parlez pas ainsi, répondit Tobie: ce n'est pas dans cette vie que nous attendons notre récompense: nous sommes les enfans des Saints, et nous espérons une autre vie, que Dieu a promise à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils lui doivent. » Tobie qui, dans cet état, ne pouvoit rien gagner, ne subsistoit que du travail de sa femme. Elle apporta un jour à la maison un chevreau qu'elle avoit acheté. Tobie entendit le cri de cet animal; et craignant qu'il n'eût été dérobé: « Prenez garde, dit-il à sa femme, que ce chevreau n'ait été volé; il ne nous est pas permis de manger ce qui ne nous appartient pas, ni même d'y toucher. » Sa femme, piquée de cet avertissement, éclata en reproches: « On voit maintenant, lui dit-elle, combien votre espérance étoit vaine, et quel a été le fruit de toutes vos aumônes. » Tobie, pénétré de douleur, jeta un profond soupir, et, baigné de larmes, il fit

à Dieu cette prière : « Seigneur, vous êtes juste, et toutes vos voies ne sont que miséricorde, vérité et justice. Souvenez-vous maintenant de moi, ô mon Dieu! oubliez mes péchés et ceux de mes pères ; n'en tirez pas la vengeance qu'ils méritent. Nous n'avons point obéi à vos commandemens ; c'est pourquoi vous nous avez abandonnés au pillage, à la captivité et à la mort. Maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre miséricorde : appelez à vous votre serviteur, et recevez mon âme en paix ; car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre. »

---

### *Avis de Tobie à son fils.*

TOBIE qui, après la prière qu'il avoit faite à Dieu, se croyoit près de mourir, appela son fils, et lui dit : « Ecoutez, mon fils, les dernières paroles d'un père qui vous aime. Conservez-les dans votre cœur ; que cette instruction soit pour toujours le fondement et la règle de votre conduite. Lorsque Dieu m'aura appelé à lui, donnez la sépulture à mon corps. Honorez votre mère tous les jours de sa vie ; n'oubliez jamais à combien de périls elle a été exposée, quand elle vous portoit dans son sein. Lorsqu'elle aura elle-

même achevé sa course sur la terre, ensevelissez-la auprès de moi. Pour vous, mon fils, ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie. Gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, et de violer les commandemens du Seigneur notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez les yeux d'aucun pauvre. Par-là vous mériterez que Dieu ait toujours les yeux ouverts sur vous. Exercez la miséricorde selon votre pouvoir : si vous avez beaucoup de biens, donnez beaucoup; si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par-là vous amasserez un trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité : car l'aumône délivre de la mort, et elle ne laissera point tomber une âme dans les ténèbres : l'aumône inspire à ceux qui la font, une grande confiance devant le souverain Juge. Veillez sur vous, mon fils, pour éviter toutes sortes d'impuretés; gardez-vous de connoître jamais d'autre femme que la vôtre. Que l'orgueil ne domine jamais dans vos pensées ni dans vos paroles; car c'est de l'orgueil que sont venus tous les maux. Si quelqu'un travaille pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas la récompense du mercenaire. Ne faites à personne ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Mangez votre

pain avec les pauvres : couvrez de vos vêtemens ceux qui sont nus. Demandez toujours conseil à un homme sage. Bénissez Dieu en tout temps : priez-le d'être votre guide dans toutes vos voies, et ne comptez que sur lui dans toutes vos entreprises. » Tobie termina cette belle instruction par ces paroles : « Ne craignez pas, mon fils ; nous sommes pauvres, à la vérité, mais nous aurons beaucoup de biens, si nous avons la crainte de Dieu, si nous évitons le péché, et si nous faisons de bonnes œuvres. »

---

### *Voyage du jeune Tobie.*

TOBIE déclara à son fils qu'il avoit autrefois prêté dix talens à *Gabelus ;* parce qu'il ne vouloit pas priver son héritier de cette somme qui devoit lui appartenir. Cherchez, lui dit-il, un guide fidèle, et allez avec lui à la ville de *Ragès*, où demeure Gabelus. Il vous remettra cet argent, et vous lui rendrez son obligation. Le jeune Tobie étant sorti, aperçut un homme qui avoit l'air honnête, en habit de voyageur, et tout prêt à se mettre en marche. C'étoit un Ange envoyé de Dieu pour accompagner le jeune Tobie. Celui-ci ne le savoit pas ; mais il lui demanda d'où il étoit, et s'il connoissoit la route

qui conduisoit à Ragès. « Je suis, lui répondit l'envoyé céleste, un des enfans d'Israël; je connois la Médie, et j'ai logé chez Gabelus, qui est à Ragès. Le jeune Tobie, charmé de l'heureuse rencontre, le fit entrer chez son père, à qui il rapporta ce qu'il venoit d'entendre. Le père demanda à l'Ange, qu'il prenoit pour un homme, s'il pouvoit conduire son fils chez Gabelus, et lui promit de le récompenser de sa peine. « Je mènerai votre fils, lui répondit l'Ange, et je le ramènerai en bonne santé. Soyez tranquille, je ne le quitterai pas que je ne l'aie remis entre vos mains. » Comme Tobie désiroit de savoir de quelle tribu et de quelle famille il étoit, l'Ange ajouta: « Je suis *Azarias*, fils du grand *Ananie*, que vous connoissez. » L'Ange effectivement en avoit pris la figure. « Allez, lui dit Tobie, je vous souhaite un heureux voyage. Que Dieu soit avec vous, et que son Ange vous accompagne. » On prépara tout ce qui étoit nécessaire pour le départ; et le jeune Tobie, ayant dit adieu à son père et à sa mère, se mit en chemin avec son guide. Les voyageurs s'arrêtèrent la première nuit dans un lieu qui étoit sur les bords du Tigre. Tobie voulut se laver les pieds dans le fleuve; mais un poisson monstrueux s'élança hors de l'eau, comme pour le dévorer. A cette vue, Tobie, tout

effrayé, jeta un grand cri. L'Ange le rassura, et lui dit : « Prenez hardiment le poisson par les ouïes ; il expirera à l'instant. Ouvrez-le : mettez à part le foie et le fiel ; vous vous en servirez utilement. En mettant le foie sur des charbons, la fumée qui en sort, chasse toute espèce de démons. Le fiel sert à guérir les yeux où il s'est formé une taie. Le dessein de l'Ange étoit de voiler, sous l'apparence d'un remède naturel, les deux miracles qui devoient s'opérer en faveur de Tobie. Les chairs du poisson qu'ils salèrent, leur tinrent lieu de provisions pour le voyage.

---

## *Mariage du jeune Tobie.*

TOBIE et son guide étoient près de la ville d'Ecbatane, lorsque l'Ange lui dit : « Il y a ici un homme, nommé *Raguël*, qui est de votre tribu et votre parent. Il n'a qu'une fille, qui se nomme *Sara*. Vous devez l'épouser : vous en ferez la demande à son père, et il vous l'accordera. » -- « Mais, répondit Tobie, j'ai ouï dire que Sara a déjà eu sept maris, et que le démon les a tués aussitôt après les noces. » -- « Ne craignez pas pour vous, reprit l'Ange. Le démon n'a de pouvoir que sur ceux qui, en s'engageant dans le mariage, bannissent Dieu de leur cœur, et ne

pensent qu'à satisfaire leur passion. Pour vous, qui craignez le Seigneur, vous ne vous proposez que d'avoir part à la bénédiction d'Abraham, et de perpétuer sa race. La première nuit, vous brûlerez le foie du poisson, qui mettra le démon en fuite. La seconde nuit vous serez associé aux saints Patriarches. La troisième nuit, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfans dignes d'être de la race d'Abraham. » Après cette instruction, ils entrèrent chez Raguël, qui les reçut avec joie. Raguël ayant envisagé Tobie, dit à sa femme : « Voilà un jeune homme qui ressemble beaucoup à Tobie, notre parent. » Puis il demanda aux deux voyageurs de quel pays ils étoient. Lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étoient de la tribu de Nephtali, et qu'ils demeuroient à Ninive, Raguël ajouta : « Connoissez-vous Tobie, mon parent? » Alors l'Ange lui déclara que Tobie étoit le père de ce jeune homme qu'il voyoit. Aussitôt Raguël se jeta au cou de ce jeune parent, et lui dit, en l'arrosant de ses larmes : « Que Dieu vous bénisse, mon fils ; vous avez pour père un homme de bien, un saint homme. » Sa femme et sa fille, qui étoient présentes à ce spectacle attendrissant, ne purent s'empêcher de pleurer. Alors le jeune Tobie, suivant le conseil que l'Ange lui avoit donné, de-

manda au père et à la mère, Sara pour épouse. Comme Raguël hésitoit à accorder cette demande au jeune Tobie, dans la crainte qu'il ne lui arrivât le même malheur qu'aux autres maris de Sara, l'Ange lui dit de ne pas balancer à donner sa fille pour épouse au jeune Tobie, à qui Dieu l'avoit destinée. Raguël, rassuré par cette parole, y consentit : « Je connois maintenant, dit-il, que mes prières ont été exaucées. Dieu vous a envoyés ici pour donner à ma fille un époux de sa parenté, selon la loi de Moïse. » Puis prenant la main droite de sa fille, et la mettant dans celle de Tobie, il dit : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous : que lui-même vous unisse, et qu'il répande sur vous sa bénédiction. »

---

### *Gabelus vient aux noces de Tobie.*

RAGUEL fit préparer un grand festin, auquel il invita ses amis et ses voisins. Tobie, qui, dans cette circonstance, ne pouvoit s'éloigner, dit à son guide : « Quand je me ferois votre esclave, je ne reconnoîtrois que foiblement tous les soins que vous avez pris de moi ; cependant j'ai encore une grace à vous demander. Vous voyez que Raguël me fait les plus vives

instances pour que je reste quelque temps auprès de lui. D'un autre côté, mon père compte les momens de mon absence : si je diffère d'un seul jour à aller le rejoindre, son âme sera plongée dans la tristesse. Il n'y a qu'un moyen de me tirer de cet embarras, c'est que vous ayez la complaisance d'aller à Ragès, d'y recevoir l'argent qu'on a prêté à Gabelus, et de lui rendre son billet. L'Ange consentit au désir de Tobie. Il alla trouver Gabelus, en retira les dix talens, et l'amena aux noces de Tobie. Gabelus, en arrivant chez Raguël, se jeta au cou de Tobie ; il l'embrassa tendrement, et lui dit : « Que le Dieu d'Israël vous comble de ses faveurs ; car vous êtes le fils d'un homme vertueux et juste. Que la bénédiction divine s'étende à votre épouse et à toute votre famille. Puissiez-vous voir vos enfans, et les enfans de vos enfans jusqu'à la quatrième génération : puisse toute votre race être bénie du Dieu d'Israël, qui règne dans l'éternité. » Tous les assistans répétèrent les mêmes bénédictions, et l'on se mit à table pour le festin des noces, que l'on célébra avec la crainte du Seigneur. Raguël retint Tobie plus long-temps que l'on en étoit convenu, et il faisoit de nouvelles instances pour retarder encore le départ. Cependant Tobie, qui savoit dans quelle inquiétude ce retard mettoit son

père et sa mère, sollicitoit vivement son congé. Il l'obtint enfin, et Raguël remit sa fille entre ses mains. Le départ fut précédé de tristes adieux et de tendres embrassemens. « Allez en paix, mes enfans, dit Raguël ; que le saint Ange de Dieu vous accompagne dans le chemin, et qu'il vous conduise heureusement au terme de votre voyage. Fasse le ciel que vous retrouviez votre père et votre mère en bonne santé, et que j'aie moi-même le bonheur de voir vos enfans avant de mourir. Pour vous, ma fille, dit-il à Sara, honorez votre beau-père et votre belle-mère ; aimez votre époux ; réglez votre famille ; gouvernez votre maison ; montrez-vous irrépréhensible en toutes choses. » On s'embrassa pour la dernière fois, et les voyageurs se mirent en chemin.

---

## *Retour de Tobie.*

CEPENDANT le père et la mère de Tobie, ne voyant point arriver leur fils au jour marqué, étoient dans les plus vives alarmes. La mère surtout ne pouvoit se consoler. « Mon fils, s'écrioit-elle, mon cher fils, pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie et l'espérance de

notre postérité ? seul vous nous teniez lieu de tout : falloit-il vous éloigner de nous ! » Tobie tâchoit de la rassurer : « Calmez-vous, lui disoit-il souvent, votre fils se porte bien. Celui à qui nous l'avons confié est un guide sûr et fidèle. » Mais elle ne vouloit rien entendre ; elle sortoit tous les jours de sa maison, et alloit dans tous les chemins par où son fils pouvoit revenir, pour voir si elle ne le découvriroit pas de loin. Un jour qu'elle étoit sur une hauteur, regardant de tous côtés, elle l'aperçut enfin. Aussitôt elle court en porter la nouvelle à son mari. « Voilà votre fils qui vient. » Elle ne put en dire davantage ; mais cette heureuse nouvelle fut bientôt confirmée. Un chien, qu'on nourrissoit à la maison, avoit suivi le jeune Tobie, et ne l'avoit point quitté de tout le voyage. Quand on fut près de la ville, ce chien prit les devans ; et, comme si c'eût été un exprès dépêché pour annoncer le retour, il se mit à caresser le vieux Tobie, à sauter autour de lui, et à donner, à sa manière, mille marques de joie. Alors l'Ange dit à Tobie : « Quand vous serez entré dans la maison de votre père, vous commencerez par adorer le Seigneur, et lui rendre des actions de graces ; ensuite, après avoir embrassé votre père, vous lui appliquerez sur les yeux le fiel du poisson, que vous avez réservé. Bientôt ses

yeux s'ouvriront : il recouvrera la lumière, et il sera comblé de joie en vous voyant. » Ce bon père, à la première nouvelle de l'arrivée de son fils, s'étoit levé brusquement; et ayant donné la main à un domestique, il accouroit au-devant de lui. Lorsqu'il l'eut joint, on s'embrassa en versant des larmes. On adora Dieu, on lui rendit mille actions de graces, et l'on s'assit. Alors le jeune Tobie prit le fiel du poisson, et il en frotta les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure, il se détacha des yeux malades une taie blanche, semblable à la pellicule d'un œuf. Son fils la tira doucement, et l'aveugle recouvra la vue. Il se mit aussitôt à louer Dieu : « Je vous bénis, s'écria-t-il, Seigneur, Dieu d'Israël, de ce que vous m'avez châtié, et de ce que vous m'avez guéri. Vous ne m'aviez privé de la lumière du jour, que pour me la rendre avec bonté, et pour me donner la joie de voir mon fils. »

---

## *L'Ange Raphaël se découvre à Tobie.*

LE jeune Tobie raconta à son père tous les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé par le moyen de son sage conducteur. On fit, durant sept jours, de grandes réjouissances, où furent invités tous les parens

et les amis de la famille. Alors Tobie appela son fils, et lui dit en particulier : « Que pouvons-nous donner à ce guide fidèle qui vous a accompagné? » Ah! mon père, répondit le jeune Tobie, quelle récompense pourroit égaler les services qu'il m'a rendus? Il m'a conduit et ramené en bonne santé; il a pris la peine d'aller recevoir l'argent de Gabelus; il m'a fait épouser Sara; il l'a délivrée du démon; il a comblé de joie son père et sa mère; il m'a préservé d'un monstre prêt à me dévorer; il vous a fait jouir de la lumière du ciel : après Dieu, c'est de lui que nous tenons tous les biens que nous possédons. Que pouvons-nous faire qui approche de ce qu'il a fait pour nous? Cependant je vous prie, mon père, de lui offrir la moitié de ce que nous avons apporté. Ils le prirent donc à part, et le conjurèrent d'accepter cette offre qu'ils lui firent. Mais l'Ange leur dit : « Bénissez le Seigneur, Dieu du ciel; publiez sa grandeur et sa gloire, parce qu'il a fait éclater en vous sa miséricorde. Il est bon de cacher le secret des Rois de la terre; mais c'est un devoir honorable de publier hautement les œuvres de Dieu. La prière, accompagnée du jeûne et de l'aumône, vaut mieux que tous les trésors qu'on peut amasser; car l'aumône délivre de la mort. C'est elle qui efface les pé-

chés, et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Au contraire, ceux qui commettent le péché et l'iniquité, sont les ennemis de leurs âmes. Je vais vous découvrir la vérité, et vous apprendre un secret que je ne dois plus vous laisser ignorer. Quand vous offriez à Dieu vos larmes et vos prières, quand vous donniez la sépulture aux morts, j'ai présenté vos vœux au Seigneur. Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par l'affliction; mais le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon l'épouse de votre fils. Je suis l'Ange Raphaël, l'un des sept Esprits qui sont toujours présens devant le trône de Dieu. » A ces mots, les deux Tobie furent saisis de frayeur, et tombèrent le visage contre terre. L'Ange les rassura: « La paix soit avec vous, leur dit-il, ne craignez point; quand j'étois avec vous, j'y étois par l'ordre de Dieu, je paroissois boire et manger avec vous; mais je me nourris d'une viande invisible, et d'un breuvage inconnu aux hommes. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez le Seigneur, et annoncez ses merveilles. » Puis l'Ange disparut. Les deux Tobie demeurèrent pendant trois heures prosternés, en bénissant Dieu. Ils se levèrent ensuite, et racontèrent toutes ces merveilles.

*Prophétie de Tobie ; sa mort.*

TOBIE le père, dans le transport de sa reconnoissance, prononça ce beau Cantique : « Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, et votre règne s'étend à tous les siècles. Vous châtiez et vous sauvez ; vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, et vous les en faites revenir ; nul ne peut se soustraire à votre puissance. Enfans d'Israël, glorifiez le Seigneur ; célébrez ses louanges devant toutes les nations. Il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connoissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a punis pour faire éclater sa justice ; c'est lui qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. Considérez sa conduite à notre égard, et bénissez-le avec crainte et tremblement ; rendez hommage au Roi de tous les siècles par la pureté de vos œuvres. » Tobie avoit soixante ans, quand il recouvra la vue ; il en vécut encore quarante-deux, qu'il passa dans la paix, qui est le fruit de la vertu. Il fit tous les jours de nouveaux progrès dans la crainte de Dieu ; il fut comblé des faveurs du ciel, et il eut la consolation de voir les en-

fans de ses petits-fils. Lorsqu'il sentit que sa mort approchoit, il appela toute sa famille ; et subitement inspiré, il lui adressa ces paroles prophétiques : « La ruine de Ninive n'est pas éloignée. Nos frères dispersés dans une terre idolâtre, retourneront dans leur patrie ; les nations étrangères abandonneront un jour leurs idoles, et tous les Rois de la terre adoreront avec joie le Roi d'Israël. Jérusalem, cité de Dieu, tu brilleras d'une lumière éclatante, et tu seras adorée de tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Les peuples accourront en foule des climats les plus reculés, et, t'offrant leurs présens, ils adoreront en toi le Seigneur. Ils regarderont avec respect la terre que tu occupes, comme une terre véritablement sainte, et ils invoqueront au milieu de toi le grand nom, le nom adorable. » Il n'étoit pas possible de prédire plus clairement la conversion des Gentils, qui arriva sept cents ans après. A la prédication de l'Evangile, les nations ont quitté leurs idoles ; elles sont entrées dans l'Eglise, et y ont invoqué le nom adorable du Seigneur ; les Rois de la terre ont fait gloire d'être les enfans de cette Eglise, et d'adorer dans son sein le véritable Dieu, le vrai Roi d'Israël. Ils ont regardé avec respect la terre qu'il a consacrée par sa naissance, par ses travaux et

par sa mort ; ils ont fait de sa croix même le plus précieux ornement de leur couronne. C'est une chose bien frappante qu'une prédiction si claire, si formelle, faite si long-temps auparavant, et si littéralement accomplie. Il falloit, pour prédire avec tant de certitude un événement si éloigné, si incroyable ; il falloit être éclairé par celui dont le pouvoir suprême égale la science infinie, et qui peut prédire avec assurance ce qu'il est en état d'exécuter.

---

## *Ezéchias, Roi de Juda.*

NOUS avons vu, dans l'histoire de Tobie, que Dieu avoit ses élus dans les dix tribus, quoiqu'elles fussent dispersées et captives au milieu d'une nation idolâtre ; mais le nombre des Justes étoit bien plus considérable dans le royaume de Juda, dont nous allons reprendre l'histoire, avec la suite des Rois qui l'ont gouverné. Le trône de Juda étoit alors possédé par Ezéchias, qui, après avoir été associé à la couronne par son père Achas, comme nous l'avons dit, gouverna seul après la mort de ce Prince. Le premier soin d'Ezéchias fut de rétablir le culte de Dieu, et de faire refleurir la Religion, qui avoit beaucoup souffert sous le dernier Roi. Dès le premier mois de son règne, Ezé-

chias fit ouvrir les portes du temple que son père avoit fermées. Ayant assemblé les Prêtres et les Lévites, il leur commanda de purifier la maison du Seigneur. « Nos pères, ajouta-t-il, ont péché ; ils ont abandonné le Seigneur notre Dieu. C'est pourquoi sa colère a éclaté contre Juda et contre Jérusalem. Nous avons été livrés aux troubles et aux alarmes, exposés aux insultes et aux railleries de nos ennemis. Nos pères ont péri par le fer ; nos enfans et nos femmes ont été conduits en esclavage. Vous avez vu tous ces malheurs, qui sont la juste punition de nos crimes. Il nous reste un moyen de les faire cesser, c'est de renouveler notre alliance avec le Seigneur. A cette condition, il détournera sa colère de dessus nos têtes. Secondez-moi, mes enfans, dans l'exécution du dessein que j'ai conçu. C'est vous que Dieu a choisis pour paroître devant lui en qualité de ses Ministres, et pour faire brûler sur ses autels l'encens que nous lui offrons. » On vit alors ce que peut un saint Roi en faveur de la Religion, quand il la défend par ses discours et par son exemple. Tous les Lévites s'empressèrent de purifier le temple ; et le travail fut achevé en seize jours. L'autel des holocaustes, les vases qui y servoient, la table de proposition avec les vaisseaux dont elle devoit être garnie,

tout fut mis en ordre. Alors le Roi fit avertir les Chefs du peuple de se trouver au temple le lendemain, pour se réconcilier avec Dieu, et pour renouveler publiquement les promesses de la sainte alliance. Le Roi s'y rendit lui-même, et le peuple accourut en foule à cette auguste cérémonie. On y offrit des holocaustes et des sacrifices pour l'expiation des péchés de la nation. Pendant qu'on immoloit les victimes, toute l'enceinte du temple retentissoit du son des instrumens et du chant des psaumes. Le Roi et le peuple prosternés adoroient le Seigneur. Ainsi fut rétabli le culte divin, et il ne resta dans Jérusalem aucun vestige des prévarications du dernier règne. On ne peut exprimer la sainte joie d'Ezéchias, et la vive allégresse de tout le peuple, à la fin de cette belle journée. Tous de concert rendoient graces à Dieu, de leur avoir mis dans le cœur cette résolution, et de leur avoir donné la force de l'exécuter si promptement.

---

## *Pâque d'Ezéchias.*

La piété du saint Roi n'étoit point encore satisfaite par cette première cérémonie. On n'avoit pu célébrer la fête de Pâque dans le temps prescrit, parce que

le temple n'étoit pas alors purifié. Ezéchias proposa de la solenniser dans le mois suivant, et la chose fut résolue unanimement. Plein de zèle pour la gloire de Dieu, il voulut même profiter de la circonstance, pour ramener au véritable culte ceux des dix tribus, qui étoient restés dans la Palestine. A cet effet, il envoya des courriers dans toutes les villes, depuis *Dan* jusqu'à *Bersabée*, pour les inviter à se réunir et à venir adorer dans son temple le Dieu de leurs pères. Les lettres qu'il leur adressa étoient conçues en ces termes : « Enfans d'Israël, revenez au Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Bientôt vous le verrez revenir à vous, et prendre sous sa protection ceux qui ont échappé à la main du Roi d'Assyrie. N'imitez pas vos frères, qui se sont révoltés contre Dieu, et qui, par là, se sont attirés les malheurs sous lesquels ils gémissent. Soumettez-vous à votre Dieu ; venez l'adorer dans le temple qu'il a sanctifié ; son indignation se calmera. Ceux qui ont été emmenés captifs trouveront grace auprès du vainqueur ; car le Seigneur est plein de bonté ; il ne rejetera point votre pénitence. » Une invitation si touchante n'eut pas un grand succès parmi les tribus schismatiques ; mais elle réussit parfaitement à l'égard des enfans de Juda. La main du Seigneur

agit sur eux, et leur donna à tous un même cœur pour obéir à sa parole, en exécutant la volonté du Roi. Ils se rendirent en foule dans Jérusalem : on célébra pendant sept jours la fête de Pâque avec une sainte allégresse. On y chantoit chaque jour des cantiques à la gloire du Seigneur. Les Lévites accompagnèrent ces chants, en touchant divers instrumens. Le pieux Roi animoit tout par sa ferveur, pourvoyoit à tout par sa vigilance, et tenoit tout en respect par son assiduité. La multitude, charmée du bel ordre qui régnoit dans cette fête, demanda avec instance qu'elle fût continuée sept autres jours. Le Roi y consentit, et la longueur de la solennité n'en diminua point la magnificence. Depuis le temps de Salomon, on n'avoit point vu à Jérusalem une assemblée si nombreuse, une ferveur si universelle, une Pâque si solennelle. Ezéchias ajouta de nouvelles largesses à ses premières libéralités; il assigna des fonds sur son domaine, pour faire tous les jours la dépense des holocaustes du matin et du soir, sans compter ceux des jours de Sabbat, des Néoménies et des autres fêtes, auxquelles il ordonna que l'on fourniroit abondamment de son épargne.

---

## *Guérison miraculeuse d'Ezéchias.*

DIEU permit qu'Ezéchias fût attaqué d'une maladie mortelle. Isaïe, que ce Prince consultoit dans toutes ses démarches, vint le trouver, et lui annonça le danger de son état. « Donnez ordre aux affaires de votre maison, lui dit le Prophète, car votre fin est proche, et cette maladie doit vous conduire au tombeau. » Isaïe parloit ainsi, parce qu'elle ne pouvoit être guérie naturellement, et sans un coup extraordinaire de la puissance divine. Ezéchias fut affligé de se voir menacé d'une mort prochaine; ce qui augmentoit son affliction, c'est qu'il n'avoit point alors d'enfans : il voyoit avec douleur s'éteindre, par sa mort, la race royale, qui, depuis David, avoit occupé le trône, par une succession non interrompue. Dans cette triste situation, les yeux baignés de larmes, il s'adressa à Dieu avec une vive foi, et lui présentant l'innocence de sa vie : « Seigneur, lui dit-il, souvenez-vous que depuis ma jeunesse, j'ai toujours marché dans la voie de vos commandemens, que je vous ai cherché dans la droiture de mon cœur, et que j'ai fait ce qui étoit agréable à vos yeux. « Une prière si fervente toucha le cœur de Dieu; et la sen-

tence fut révoquée. Isaïe n'étoit pas encore à la moitié du vestibule, que le Seigneur lui donna ordre de revenir sur ses pas, et de dire au Roi : « Voici ce que dit le Dieu de David votre père : J'ai entendu votre prière ; j'ai vu couler vos larmes ; vous ne mourrez point. Je vais vous guérir ; dans trois jours vous irez au temple. J'ajouterai quinze années à la durée de votre vie, et je vous délivrerai vous et cette ville de la puissance de vos ennemis : je protégerai Jérusalem pour l'intérêt de ma gloire, et en considération de mon serviteur David. » Ezéchias demanda au Prophète un signe pour connoître que le Seigneur le guériroit, et pour s'assurer de la vérité de la prédiction qu'il venoit de lui faire. « Voici, lui répondit Isaïe, le signe qui vous assure de l'accomplissement de la parole que je vous annonce : choisissez entre ces deux prodiges, ou que l'ombre du soleil avance subitement de dix degrés, ou qu'elle retourne en arrière d'autant de degrés. » Il est facile, dit Ezéchias, de faire croître l'ombre de dix degrés : ce n'est point là ce que je désire ; j'aime mieux la voir rétrograder. Alors le Prophète invoqua le Seigneur ; et l'ombre du cadran qui étoit dans le palais, recula de dix degrés, aux yeux de toute la cour. Isaïe fit ensuite apporter une masse de figues ; on en fit un

cataplasme, qu'on appliqua sur l'ulcère. Ce remède n'avoit, par sa nature, aucune vertu pour guérir le mal; mais Dieu le fit servir à l'exécution de son œuvre. Le Prince se sentit soulagé; et trois jours après, il alla au temple rendre graces au Seigneur du rétablissement de sa santé. Il composa à ce sujet un beau cantique, qui commence ainsi : « J'ai dit au milieu de ma course : je vais aux portes du tombeau; les années qui me restoient à vivre me sont enlevées, etc. » Ce cantique a deux parties : dans la première, le saint Roi exprime la frayeur et l'abattement où l'avoit jeté la prédiction d'une mort prochaine; dans la seconde, il fait éclater sa joie et sa reconnoissance pour le bienfait qu'il a reçu de Dieu.

---

## *Entrée de Sennachérib en Judée.*

LES Assyriens avoient imposé à Achas un tribut annuel, qu'Ezéchias paya dans les premières années de son règne; mais ce Prince, plein de confiance dans la protection de son Dieu, songea à s'en affranchir. *Sennachérib*, Roi d'Assyrie, leva une armée formidable, et vint en Judée pour réduire Ezéchias par la force. Il assiégea plusieurs places, et s'en rendit maître. Ezéchias s'appliqua particulière-

ment à mettre la ville de Jérusalem en état de défense ; il répara les anciennes fortifications, et y en ajouta de nouvelles. Il fit fabriquer des armes de toutes espèces : il nomma les officiers nécessaires pour commander les troupes ; il ordonna de boucher les sources qui étoient hors de la ville, afin que les ennemis manquassent d'eau. Puis, ayant assemblé le peuple, il parla en ces termes : « La guerre nous menace ; mais ne craignez rien : que les Assyriens ne vous épouvantent point ; nous sommes plus forts qu'eux. Nos ennemis n'ont qu'un bras de chair ; mais nous nous appuyons sur le bras tout-puissant du Seigneur : il combattra pour nous ; son secours nous rendra invincibles. » Les grands de la cour et les premiers de la ville n'étoient pas aussi solidement établis que le Roi dans la confiance en Dieu. Ils cherchèrent à se fortifier par l'alliance d'une puissance voisine ; ils s'adressèrent au Roi d'Egypte, et sollicitèrent son secours. Dieu fut offensé des démarches d'une prudence toute humaine, qui s'appuie sur un foible roseau, et qui compte pour rien les promesses du Tout-Puissant. « Malheur à vous, leur dit de sa part le Prophète Isaïe ; malheur à vous, qui mettez votre confiance dans la force de l'Egypte. Cette protection sera votre honte. Le Seigneur étendra sa main : celui qui

donnoit son secours tombera renversé par terre ; et celui qui espéroit d'en être secouru se trouvera enveloppé dans sa ruine. » Comme le Prophète n'étoit point écouté, Dieu, pour frapper les yeux des spectateurs, lui commanda de quitter ses habits, et de parcourir les rues de Jérusalem, en criant à haute voix : « Les Egyptiens, vos défenseurs, seront ainsi emmenés, dépouillés par le Roi d'Assyrie. Alors vous rougirez d'avoir fondé votre espérance sur leur secours. C'étoit donc là, direz-vous, dans l'amertume de votre cœur, c'étoit donc là notre ressource et notre appui? Voilà ceux à qui nous avons eu recours pour être délivrés de nos ennemis! Demeurez en paix, ajoutoit Isaïe, et vous serez sauvés : votre sûreté consiste à rester en repos, et à attendre tout du Seigneur votre Dieu. »

---

*Impiété de Sennachérib ; confiance d'Ezéchias.*

LE Roi d'Assyrie, ayant appris que les Egyptiens venoient au secours des Israélites, alla à leur rencontre. Il les mit en déroute, et emmena une grande multitude de captifs, nus et enchaînés. Après cette victoire, il se flatta de devenir maître de Jérusalem, sans en faire le siége. Pour

déterminer les habitans à se rendre, il envoya trois de ses premiers officiers, chargés de leur dire de sa part: « Pourquoi vous obstinez-vous à résister à ma puissance? ne vous laissez point séduire par les discours d'Ezéchias, ni par les promesses qu'il vous fait de vous dérober à mes coups. Prenez un meilleur parti: rendez-vous à moi, et votre vie sera en sûreté. Votre Roi vous trompe, quand il vous assure que son Dieu vous délivrera. Les dieux des autres peuples ont-ils pu défendre leurs pays contre l'effort de mes armes? Il n'en n'est pas un seul qui ait eu ce pouvoir. Comment donc vous flattez-vous que votre Dieu fera ce que tant d'autres n'ont pu faire? » Ces officiers avoient ordre de remettre à Ezéchias une lettre qui contenoit les mêmes blasphèmes. Ce Prince, après avoir lu cette lettre, alla au temple, pénétré de douleur: il étendit sous les yeux du Seigneur cet écrit; et prosterné au pied de l'autel, il adressa à Dieu cette prière touchante: « Seigneur, Dieu d'Israël, vous qui êtes le maître de tous les royaumes du monde, ouvrez les yeux, et voyez l'impiété de nos ennemis: prêtez l'oreille, et écoutez les blasphèmes qu'ils profèrent contre vous. Il est vrai, Seigneur, qu'ils ont brûlé les idoles qu'on y adoroit; mais ces idoles n'étoient pas des dieux: ouvrages de la main des hommes,

elles étoient dignes du feu auquel on les a condamnées. Levez-vous, Seigneur; vengez-vous de l'outrage qu'ils vous font, en vous comparant à ces dieux impuissans. Sauvez-nous des mains de ce Roi impie, afin que tous les royaumes de la terre apprennent que vous êtes le véritable Dieu. » Le Seigneur exauça la prière d'Ezéchias, et lui fit annoncer, par son Prophète Isaïe, ces paroles consolantes: « Voici ce que le Seigneur dit contre Sennachérib: A qui as-tu insulté? à qui s'adressoient tes blasphèmes? Tu as outragé le Saint d'Israël: c'est moi que tu as attaqué. J'ai entendu tes discours insolens, et j'en médite la vengeance. Je te mettrai un cercle dans les naseaux, et un mors à la bouche, pour réprimer ta fougue. Je te ferai retourner par le même chemin que tu as pris pour venir ici. Vous, Ezéchias, conducteur de mon peuple, rassurez-vous. Le Roi d'Assyrie n'entrera point dans cette ville, il n'en approchera pas même assez pour y faire tomber ses flèches: il ne l'assiégera pas; mais il retournera par où il est venu. Je protégerai Jérusalem, et je la sauverai en considération de mon serviteur David. »

---

## *Fuite de Sennachérib ; Jérusalem délivrée.*

La prédiction d'Isaïe ne tarda pas à s'accomplir. Sennachérib avoit rassemblé ses troupes, et se disposoit à former le siége de Jérusalem. Déjà les ordres étoient donnés pour l'exécution de son dessein ; mais la nuit suivante, l'Ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes de cette armée formidable. Il n'échappa de ce carnage qu'un petit nombre, avec le Roi, dont la punition auroit été imparfaite, s'il n'eût pas survécu à sa défaite. Cette scène effroyable se passa sans bruit, et le sommeil de Sennachérib n'en fut point interrompu. Ce Prince se leva au point du jour, et étant sorti de sa tente, il vit la terre jonchée de cadavres. A cette vue, saisi d'effroi, il s'enfuit sans délibérer, croyant voir à tout moment le glaive levé sur sa tête. Il court se réfugier dans sa capitale : c'étoit un asile bien mal assuré contre le courroux du ciel, qui le poursuivoit. Peu de temps après, il fut assassiné par deux de ses fils, dans le temple de son idole. A la nouvelle de la fuite précipitée de Sennachérib, les habitans de Jérusalem sortirent en foule, et virent de leurs yeux le

miracle de leur délivrance. On trouva des richesses immenses dans le camp des Assyriens, qui fut pillé. Les vivres y étoient en si grande abondance, qu'ils suffirent pour la nourriture du peuple pendant une année, sans qu'il fût besoin de cultiver ni d'ensemencer la terre. L'on ne s'aperçut pas que le pays avoit été inondé de barbares, qui s'étoient proposés de le réduire par la famine. C'est ainsi que le Seigneur justifia la parole du Prophète Isaïe, et qu'il délivra Ezéchias, parce qu'il avoit mis sa confiance en Dieu. L'accomplissement de ses prédictions, dont l'objet étoit prochain, préparoit à la foi des mystères éloignés, qu'Isaïe avoit également prédits. Le nom d'Ezéchias devint fort célèbre parmi toutes les nations voisines : on recherchoit avec empressement son amitié ; on venoit à Jérusalem de tous les pays qui environnent la Judée, pour y offrir des sacrifices au Seigneur, et pour faire des présens au Roi. Le règne de ce Prince fut désormais heureux et tranquille. Ezéchias réussit dans toutes ses entreprises, et il mourut en paix, à la fin des quinze années que Dieu lui avoit accordées, à la ferveur de sa prière. Il fut inhumé avec les Rois ses aïeux, mais dans un lieu plus élevé ; c'étoit un hommage que l'on rendoit à sa piété, qui, depuis le règne de David, avoit été la plus éclatante et la plus soutenue.

### *Manassès, Roi de Juda; ses crimes.*

MANASSÈS, fils d'Ezéchias, n'avoit que douze ans, quand il monta sur le trône. Il devint bientôt le plus méchant des Rois de Juda. Son père avoit aboli jusqu'aux vestiges de l'idolâtrie : Manassès la rétablit ; il remit en vigueur les divinations et la magie ; il éleva des autels aux astres du ciel, qu'il adoroit ; il porta l'impiété jusqu'à placer une idole dans le temple du Seigneur. Dieu, irrité de tant d'abominations, lui fit annoncer par ses Prophètes la vengeance éclatante qu'il en tireroit. « Je vais, lui disoit-il, je vais faire tomber sur Jérusalem et sur Juda un déluge de maux, dont le récit seul fera horreur. Je traiterai Jérusalem comme j'ai traité Samarie, capitale des dix tribus schismatiques. Elle sera entièrement détruite ; ses ennemis la pilleront, la ravageront, et il n'en restera que des ruines. Le Seigneur, disoit Isaïe, appellera d'un coup de sifflet un essaim d'Assyriens ; il les rendra les ministres de sa justice, et les exécuteurs de ses arrêts. A son ordre, ils viendront se reposer dans les vallées ravagées. Comme une nuée d'abeilles, ils dévoreront le pays ; ils ne laisseront aucun endroit, sans y porter la désolation.

Ils s'arrêteront dans le creux des rochers, sur tous les arbrisseaux, et dans toutes les ouvertures des pierres. Les coupables habitans de Juda ne seront pas plus épargnés que leurs biens. En ce jour-là, le Seigneur se servira contre eux du Roi d'Assyrie comme d'un rasoir. Ils tomberont sous le fer des ennemis, comme le poil tombe sous un rasoir bien affilé. » Mais le Prophète, qui connoissoit la promesse que Dieu avoit faite de conserver la maison de David, ajoutoit ensuite que Jérusalem seroit un jour rétablie. Il nommoit deux cents ans auparavant le Prince qui devoit en être le restaurateur. « C'est moi, dit le Seigneur, qui accomplis dans le temps ce que j'ai révélé à mes Prophètes. C'est moi qui dis à Jérusalem : *Tu seras repeuplée ;* qui dis aux autres villes de Juda : *vous serez rebâties ;* je relèverai vos ruines ; c'est moi qui dis à Cyrus : je vous confie mon troupeau ; c'est de vous que je me servirai pour exécuter toutes mes volontés. Je le répète : Jérusalem sera rebâtie, et son temple sera fondé de nouveau. C'est Cyrus que j'ai choisi pour délivrer mon peuple ; c'est lui qui rebâtira la ville qui m'est consacrée ; c'est lui qui renverra libres mes captifs, sans recevoir pour eux ni rançon, ni présens, dit le Seigneur Dieu des armées. » L'on verra bientôt cet oracle d'Isaïe s'ac-

complir à la lettre dans toutes ses parties. Assurément rien n'est plus admirable qu'une telle prédiction. La ruine de la Judée, la destruction du temple, la captivité du peuple Juif, annoncée si longtemps avant l'événement, le retour des captifs, le rétablissement de Jérusalem et de son temple, promis à une époque fixe; et, ce qui est plus étonnant encore, le libérateur appelé par son nom deux cents ans avant sa naissance, sont autant de faits aussi incontestables qu'ils sont manifestement divins.

---

## *Captivité et pénitence de Manassès.*

LES menaces que Dieu faisoit à Manassès par la bouche de ses Prophètes, ne produisirent aucun effet. Ce Roi impie et son peuple ne voulurent pas même les écouter. Manassès n'en devint que plus méchant: il ajouta la cruauté à tous les autres péchés, par lesquels il avoit porté Juda à offenser le Seigneur. Il entreprit d'anéantir la vraie Religion, en faisant massacrer ceux qui y demeuroient attachés. Il voulut se délivrer des reproches importuns des Prophètes, en les immolant à sa fureur. Jérusalem fut inondée du sang des serviteurs de Dieu. Isaïe, ce Prophète si respectable par sa naissance et par son grand âge, fut une des premières victimes

de cette cruelle persécution. Une ancienne tradition des Hébreux, porte que Manassès le fit scier par le milieu du corps. Dieu, pour punir cet excès, fit venir en Judée les Généraux de l'armée d'Assyrie, qui prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone, devenue la capitale de cet empire. Lorsque ce malheureux Prince se vit réduit à un état si triste, il s'humilia devant le Seigneur : la perte de son royaume et de sa liberté, le poids de ses chaînes, l'obscurité de sa prison, le réveillèrent de l'assoupissement où il avoit été plongé si long-temps. Il vit, avec horreur, la multitude et l'énormité de ses crimes. Touché d'un vif repentir, il adressa à Dieu une prière ardente, où il fait l'humble aveu de ses fautes, et en sollicite le pardon. Cette humiliation sincère de Manassès désarma la colère divine, et mit fin à la disgrace du Prince pénitent. Le Seigneur exauça sa prière, et le ramena à Jérusalem. Manassès, rétabli sur le trône, changea entièrement de conduite. Durant trente années qu'il vécut depuis sa captivité, il répara le scandale de sa vie passée par des œuvres toutes contraires, exterminant les idoles, et détruisant leurs autels. Il avoit séduit Juda et les habitans de Jérusalem, en les portant aux abominations de l'idolâtrie ; il ordonna alors à

tous ses sujets d'adorer le seul vrai Dieu ; et il leur en donna l'exemple jusqu'à sa mort. C'est ainsi que Dieu fit, par sa grace, du plus méchant de tous les Rois, un modèle de pénitence, pour nous apprendre que nous devons toujours espérer en sa miséricorde, quelque multipliées que soient nos iniquités. Manassès mourut dans l'exercice de sa pénitence, et laissa la couronne de Juda à son fils Amon, dont le règne fut très-court. Amon imita son père dans ses égaremens ; mais il ne l'imita point dans son retour à la piété. Aussi périt-il dans une conspiration que formèrent contre lui quelques-uns de ses serviteurs.

---

### *Holoferne menace la Judée.*

Ce fut vers ce même temps, qu'arriva l'action mémorable de Judith. Un Roi d'Assyrie, que l'Ecriture nomme *Nabuchodonosor*, enflé de ses victoires, conçut le dessein de conquérir toute la terre, et donna le commandement de ses troupes au plus considérable de ses officiers, qui se nommoit Holoferne. Ce capitaine se mit aussitôt en marche avec une armée de six vingt mille hommes de pied, et de douze mille archers à cheval. Il poussa d'abord ses conquêtes avec une rapidité

incroyable. Tous les peuples, saisis de frayeur, s'empressoient de subir le joug; mais quelques soumissions qu'on lui fît, on n'en étoit pas mieux traité. Rien ne pouvoit adoucir la férocité du vainqueur: il rasoit les fortifications des villes, il renversoit les autels, et coupoit par le pied les bois sacrés; car il avoit ordre de faire adorer Nabuchodonosor, comme l'unique divinité, par toutes les nations qu'il auroit soumises. Après avoir subjugué beaucoup de peuples, et anéanti leur culte, il s'approchoit de la Judée, dans la résolution d'y exercer les mêmes excès et les mêmes impiétés. Dans ce péril pressant, les Juifs se hâtèrent de mettre leurs villes en état de défense. Ils se saisirent des hauteurs qui se trouvoient sur la route de Jérusalem, et ils en gardèrent soigneusement les passages; mais comptant beaucoup moins sur les mesures qu'ils prenoient, que sur le secours du ciel, tout le peuple cria au Seigneur avec grande instance. On s'humilia, on jeûna: les Prêtres se couvrirent d'un cilice; les enfans se prosternoient du côté du temple. Tous conjuroient le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, et de ne pas le livrer à la fureur de ses ennemis. Le Grand-Prêtre *Eliacim* parcouroit toutes les villes de la Judée, pour ranimer le courage et la piété des habitans: « Sachez, mes frères, leur

disoit-il, que le Seigneur vous exaucera, si vous persévérez en sa présence dans les jeûnes et dans la prière. Souvenez-vous de Moïse, serviteur de Dieu : il vainquit les Amalécites, qui se confioient en leur propre force. Ce ne fut point avec le fer, mais avec les armes de la prière, qu'il remporta la victoire. Tous les ennemis d'Israël seront dissipés de la même manière, si vous continuez, avec une ferveur constante, de vous adresser au Seigneur, et d'implorer son secours. » Les Juifs, touchés de ces exhortations, se tenoient en la présence de Dieu, et le conjuroient de visiter son peuple dans sa miséricorde.

---

### *Achior rend témoignage à la puissance du Dieu d'Israël.*

HOLOFERNE apprit, avec étonnement, que les Juifs se préparoient à lui résister, et qu'ils avoient fermé les passages des montagnes. Il demanda au chef des Ammonites, qui l'accompagnoit, quel étoit ce peuple qui osoit lui résister, et ne pas suivre l'exemple des autres peuples. Achior (c'étoit le nom de ce chef des Ammonites) lui répondit que les Juifs étoient, depuis long-temps, sous la protection du Dieu du ciel : il rapporta les grands miracles que ce Dieu avoit faits pour les tirer

de l'Egypte, et pour les établir dans le pays qu'ils occupoient. Il ajouta qu'ils avoient toujours été heureux et invincibles tant qu'ils étoient restés fidèles à leur Dieu; que toutes les fois qu'ils l'avoient abandonné, ils étoient devenus le jouet de leurs ennemis; mais qu'en revenant à Dieu par la pénitence, ils étoient sûrs de l'apaiser, et de faire cesser leurs disgraces. « Ainsi, ajouta-t-il, informez-vous s'ils ont commis contre leur Dieu quelque faute qui leur ait attiré sa colère; en ce cas, allons les attaquer : le Seigneur les livrera entre vos mains, et vous n'aurez point de peine à les vaincre; mais s'ils sont innocens, ils auront l'avantage sur nous, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre, parce que leur Dieu combattra pour eux. » Holoferne reçut fort mal cet avis d'Achior, et il lui répondit avec indignation : « Puisque vous avez fait le Prophète, prétendant que le Dieu d'Israël défendra son peuple contre nous, vous allez être conduit au milieu de ce peuple, afin qu'après ma victoire vous subissiez vous-même le sort des vaincus. Vous connoîtrez alors que Nabuchodonosor est le maître de la terre, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. Aussitôt les gardes d'Holoferne se saisirent d'Achior, et le menèrent par son ordre, près de Béthulie, ville de Judée, qui n'étoit pas éloignée

du camp des Assyriens. Arrivés au pied de la montagne sur laquelle étoit située Béthulie, ils lièrent Achior à un arbre, et s'en retournèrent vers leur maître. Les habitans de cette ville, témoins du spectacle, vinrent délier Achior, et le firent entrer dans la ville. Lorsqu'Achior leur eut raconté le sujet du mauvais traitement qu'on venoit de lui faire, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et s'écria : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, considérez l'orgueil de nos ennemis et notre abaissement ; voyez l'état où sont réduits ceux qui vous adorent, et qui attendent tout de vous : montrez que vous n'abandonnez point vos serviteurs, et qu'au contraire vous humiliez ceux qui se glorifient en leurs propres forces. » On consola ensuite Achior, en lui disant : « Le Dieu de nos pères, dont vous avez révélé la puissance devant nos ennemis, vous récompensera. Ils nous menacent de la mort ; mais vous les verrez périr eux-mêmes, parce qu'ils ont blasphémé contre le Seigneur. »

---

### *Béthulie assiégée. Discours de Judith.*

LE lendemain, Holoferne fit investir Béthulie ; et comme il étoit difficile de l'emporter d'assaut, parce que cette place

étoit située sur une montagne escarpée, il essaya de la réduire par la soif. Dans cette vue, il fit couper l'aqueduc qui donnoit de l'eau à la ville. Les habitans, pressés par la soif, poussèrent de grands cris vers le ciel, et conjurèrent le Seigneur de ne point abandonner son peuple à la fureur des impies, qui n'adoroient pas son saint nom. Un des Anciens les exhorta à prendre patience encore cinq jours ; en sorte que si, dans cet espace de temps, il ne leur venoit point de secours, on se rendroit aux ennemis. Cette proposition fut rapportée à Judith ; c'étoit une sainte veuve de Béthulie, qui vivoit dans la retraite, et dont on respectoit généralement la vertu. Elle envoya chercher celui qui avoit ouvert cet avis : « Que viens-je d'apprendre, lui dit-elle ? pourquoi avez-vous consenti à livrer la ville aux Assyriens, si dans cinq jours vous n'êtes pas secourus ? Qui êtes-vous pour prescrire un terme au Seigneur ? Humilions-nous en sa présence, et attendons, avec une humble soumission, qu'il daigne nous consoler. Encouragez le peuple ; rappelez-lui que nos pères ont été éprouvés, et qu'ils sont demeurés fidèles. Ne perdons point patience dans les maux que nous souffrons ; mais considérons que cette affliction n'égale pas nos péchés, et que Dieu ne nous châtie que pour nous corriger, et non pas pour nous perdre. » Judith conçut alors le gé-

néreux desscin de délivrer ses concitoyens; mais elle ne le communiqua à personne. Elle se contenta de prier les Chefs du peuple de se trouver la nuit suivante à la porte de la ville, par où elle devoit sortir, et de la recommander à Dieu pendant son absence. Elle entra ensuite dans son oratoire, où, revêtue d'un cilice, et la tête couverte de cendres, elle adressa au Seigneur cette prière : « Mon Dieu, qui avez opéré tant de merveilles en faveur de votre peuple, jetez les yeux sur le camp des Assyriens, comme vous fîtes autrefois sur celui des Egyptiens. Un seul de vos regards dissipa toute leur armée. Nos ennemis mettent leur confiance dans la multitude ; ils ne savent pas que c'est vous qui êtes notre Dieu, et que votre nom est le Seigneur. Elevez votre bras ; faites tomber devant vous ceux qui qui se flattent de profaner votre sanctuaire, et de renverser votre autel. Donnez-moi assez de courage pour frapper leur Chef de sa propre épée. Ce sera un monument glorieux à votre nom, que ce blasphémateur périsse par la main d'une femme. Vous avez toujours détesté les orgueilleux, et vous écoutez favorablement la prière de l'homme humble. Exaucez donc, Seigneur, exaucez une pauvre veuve qui n'espère qu'en votre miséricorde ; fortifiez la résolution de mon cœur, afin que toutes les

nations connoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

---

### *Judith sort de Béthulie, et paroît devant Holoferne.*

QUAND Judith eut achevé sa prière, elle quitta son cilice, se parfuma la tête, et se revêtit de ses plus riches parures. En cet état, elle sortit de la ville, suivie d'une seule servante, qui portoit les choses nécessaires à la vie. Les Anciens du peuple l'attendoient à la porte; on ne l'interrogea point sur son dessein, on la laissa passer, en lui disant: « Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, et qu'il affermisse, par sa puissance, la résolution de votre cœur. Soyez un sujet de gloire pour Jérusalem, et que votre nom soit célébré à jamais avec celui des Saints et des Justes. » Judith continua sa route, et elle se trouva, vers le point du jour, assez près du camp des Assyriens. Les gardes avancées l'ayant aperçue, l'arrêtèrent, et la conduisirent à leur Général, parce qu'elle leur dit qu'elle avoit des secrets importans à lui découvrir Judith salua Holoferne, en se prosternant jusqu'à terre. Elle lui dit qu'elle avoit quitté son peuple, parce qu'elle savoit qu'il ne pouvoit résister à la puissance des Assyriens; que Dieu irrité par les

péchés des habitans, alloit les livrer entre ses mains. Elle ajouta qu'elle venoit de la part de Dieu même, pour lui donner cet avis. Charmé de la beauté de Judith, et des paroles qui sortoient de sa bouche, Holoferne ordonna qu'on la conduisît dans la tente où étoient ses trésors, et qu'on lui servît des mets de sa table; mais la sainte veuve le pria de ne point exiger qu'elle usât de ces mets, parce que plusieurs étoient des viandes défendues par la loi. Elle s'en tint donc à la nourriture qu'elle avoit apportée. Sur ce qu'Holoferne ajouta que sa provision s'épuiseroit en peu de temps, elle répondit : « Je suis assurée qu'avant que votre servante ait consumé tout ce qu'elle a apporté, Dieu exécutera par ma main le dessein que j'ai formé. » On conduisit donc Judith dans la tente où elle devoit loger. En y entrant, elle demanda qu'il lui fût permis de sortir avant le jour, pour aller faire sa prière. Cette liberté étoit nécessaire à l'exécution de son projet : il falloit qu'elle pût, après avoir accompli son œuvre, se retirer à Béthulie, sans être arrêtée. Ainsi elle sortoit durant la nuit, et elle se lavoit dans une fontaine. C'étoit un usage établi dès lors parmi les Juifs de se laver le visage, les mains et les pieds, avant de commencer la prière. Puis elle prioit avec ferveur dans ce lieu de retraite, pour l'heureux succès

de son entreprise. Elle rentroit ensuite dans sa tente, où elle passoit le jour dans la prière et dans le jeûne, ne prenant que vers le soir un repas frugal.

---

### *Judith coupe la tête à Holoferne.*

Le soir du quatrième jour, Holoferne fit un grand festin, auquel il invita Judith. Elle y vint; mais elle ne prit que sa nourriture ordinaire. Holoferne, au contraire, but avec excès, et il s'enivra. Après le souper, Judith demeura seule avec ce Général, qui étoit sur son lit, plongé dans un profond sommeil. Alors Judith commanda à sa servante de se tenir à la porte de la chambre, et d'observer exactement, afin qu'il n'y eût pas de témoin. Puis, s'étant approchée du lit, elle commença par demander à Dieu avec larmes, le courage et la force d'exécuter ce qu'elle méditoit. Sa prière faite, elle prend le sabre d'Holoferne, le tire du fourreau; et saisissant d'une main Holoferne par les cheveux, elle lui décharge deux coups, et lui abat la tête. Le cadavre resta étendu dans la chambre; mais Judith prit la tête, qu'elle fit mettre dans un sac par sa servante, pour l'emporter avec elle. Elles sortirent toutes deux du camp, sans être inquiétées par les gardes, qui s'imaginèrent

qu'elles alloient prier selon leur coutume ; et elles se rendirent à Béthulie. Arrivée à la porte de la ville, Judith cria à ceux qui faisoient la garde : « Ouvrez, mes frères, parce que Dieu est avec nous, et qu'il a signalé sa puissance dans Israël. » On reconnut sa voix, et l'on donna avis de son retour aux Anciens de la ville. En un moment la nouvelle s'en répandit dans tous les quartiers : l'on accourut avec des flambeaux pour voir Judith. Elle monta sur un lieu élevé, et elle dit au peuple assemblé autour d'elle : « Bénissez le Seigneur notre Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui. Il a accompli cette nuit la miséricorde qu'il a promise à la maison d'Israël ; il a tué par la main de sa servante l'ennemi de son peuple. » Elle tira ensuite du sac la tête d'Holoferne, et la tenant élevée aux yeux de toute l'assemblée : « Voilà, dit-elle, la tête du Général de l'armée des Assyriens. Le Seigneur l'a frappé par la main d'une femme. Son Ange m'a gardée dans ce voyage, et m'a préservée de tous les dangers : je reviens à vous comblée de joie. Cette victoire appartient au Seigneur ; c'est lui qui m'a sauvée ; c'est lui qui vous a délivrés ; célébrez les louanges de notre Dieu, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » Alors toute l'assemblée adora le Seigneur, et donna mille bénédictions

à Judith. Dieu se servit de la main d'une femme pour délivrer son peuple ; c'est Dieu qui lui avoit inspiré ce dessein hardi, c'est lui qui la remplit de courage pour l'exécuter. Il met en œuvre les instrumens les plus foibles, afin que la disproportion des moyens avec l'effet, empêche qu'on ne leur attribue le succès, et qu'on ne dérobe une partie de la gloire qui est due toute entière à la main qui les emploie.

---

## *Déroute de l'armée des Assyriens.*

Dès que le jour parut, on attacha la tête d'Holoferne à l'endroit le plus élevé de la muraille. Tous les habitans de Béthulie prirent les armes, selon le conseil de Judith, et ils s'avancèrent avec grand bruit du côté des ennemis. Les sentinelles des Assyriens coururent à la tente d'Holoferne, pour lui donner avis de ce mouvement. Un Officier de sa chambre étant entré, vit un cadavre sans tête, étendu par terre, et nageant dans son sang. A cette vue, il jette un grand cri, et court en pleurant, à la tente de Judith, où il ne trouve personne. Alors, déchirant ses vêtemens : « Nous n'avons plus de Général, s'écria-t-il ; une seule femme du peuple juif a mis la confusion et le trouble

dans la maison de Nabuchodonosor. Holoferne est étendu dans sa tente, et sa tête est détachée du corps. » Aussitôt la terreur se répandit dans toute l'armée de l'Assyrie : on crut que tout étoit perdu ; on ne songea plus qu'à fuir, et à prévenir la poursuite des Juifs. En effet, ceux-ci, profitant du désordre de l'armée ennemie, sortirent de toutes les villes voisines, et se mirent à poursuivre les fuyards. On tailla en pièces tous ceux que l'on rencontra, et l'on dissipa le reste. Il en périt un très-grand nombre. On entra ensuite dans le camp abandonné, et l'on y fit un butin immense. Judith eut une part considérable de ce butin ; et cette sainte veuve signala sa piété en consacrant au Seigneur les dépouilles d'Holoferne, qui lui avoient été réservées. Le Grand-Prêtre Eliacim, ayant appris ces heureuses nouvelles, alla de Jérusalem à Béthulie, pour voir Judith. Dès qu'il l'aperçut, il la bénit, en disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur et l'ornement de votre peuple. Le Seigneur vous a donné une âme intrépide, et un courage au-dessus de votre sexe, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après la mort de votre mari, vous n'avez point contracté d'autre alliance. » Judith répondit au Grand-Prêtre par un beau cantique que l'on a conservé

à la postérité. Dans ce cantique, elle commence par inviter tout son peuple à louer le Seigneur, et à célébrer sa gloire au son des instrumens. « C'est lui qui met les armées en poudre : son nom est le Seigneur ; il a placé son camp au milieu de son peuple, pour le délivrer des mains de ses ennemis. Le fier Assyrien est venu des montagnes d'Aquilon ; il s'est avancé avec une armée nombreuse. Il avoit juré de porter l'incendie sur mes terres, de passer les jeunes hommes au fil de l'épée, et de rendre mes filles captives ; mais le Dieu tout-puissant l'a frappé, et l'a fait périr sous la foible main d'une femme. » Judith passa le reste de sa vie dans la retraite : elle ne paroissoit en public que les jours de fêtes, toujours hnmble, toujours modeste, au comble de la gloire. Elle mourut à Béthulie, dans un âge très-avancé. Le peuple la pleura pendant sept jours, et l'on établit une fête solennelle, en mémoire du service signalé qu'elle avoit rendu à sa nation.

---

## *Josias, Roi de Juda.*

JOSIAS n'avoit que huit ans, lorsqu'il hérita du trône de son père Amon. Dieu prévint cet enfant de ses bénédictions, afin qu'il devînt un saint Roi, et qu'en

donnant à ses sujets de grands exemples de Religion, il les portât à la pénitence et à la réformation des mœurs qui avoient été très-corrompues sous les deux derniers règnes. C'étoit la dernière ressource que Dieu présentoit à son peuple, pour apaiser sa colère. A un âge si tendre, au milieu d'une cour livrée à l'impiété et à la licence, Josias tourna son cœur vers le Seigneur, et marcha constamment dans la voie de David. Sa piété s'accrut avec l'âge : il n'étoit encore que dans sa douzième année, lorsqu'il entreprit de purger son royaume de toutes les abominations que Manassès et Amon avoient introduites dans Juda. Il renversa les autels des idoles, et mit en pièces les statues des fausses divinités. Il chassa les sacrificateurs, qui présidoient à ce culte impie, et qui y entretenoient le peuple. Le zèle de ce religieux Prince s'étendit jusque sur le pays d'Israël : il ramena les restes des dix tribus au culte du vrai Dieu. Il alla à Béthel, où Jéroboam avoit érigé l'idole du veau d'or : il souilla l'autel sacrilége de cette idole, en y brûlant les os des morts qu'il avoit fait tirer des sépulcres voisins; et l'autel même fut réduit en cendres. Ainsi s'accomplit la prophétie, que l'homme de Dieu avoit faite en présence de Jéroboam, trois cent cinquante ans auparavant, comme nous l'avons rap-

porté. Lorsqu'on travailloit à renverser les tombeaux des faux Prophètes, Josias aperçut un monument, qui attira son attention : il demanda ce que c'étoit ? Les habitans de la ville lui répondirent que c'étoit le tombeau de l'Homme de Dieu, qui avoit prédit à Jéroboam tout ce que Josias venoit de faire. « Ne troublez pas ses cendres, dit le Roi, et que personne ne touche à son sépulcre. » On ne peut rien voir de plus précis que cette prédiction, qui fut alors accomplie. L'homme de Dieu avoit dit : Il naîtra un Prince de la maison de David, qui se nommera *Josias;* il fera mourir sur cet autel les Prêtres des idoles, et il y brûlera des ossemens humains. » Le Prince que Dieu a choisi pour exécuter l'arrêt de sa justice, est nommé plus de trois siècles auparavant : et nous venons de voir ce Prince, accomplissant de point en point tout ce qui avoit été prédit. Or, les circonstances de cet événement dépendent de la volonté humaine. Rien n'est plus arbitraire que le choix du nom que l'on donne à un enfant, surtout si c'est un nom que personne n'ait porté avant lui. Cependant le Prophète a su quel nom seroit donné au Prince, dont il prédit de si loin la naissance; et il le déclare à tout un peuple assemblé, afin qu'il ne manque rien à l'authenticité de la prédiction. Il est évident

qu'une intelligence créée ne peut, par sa propre lumière, pénétrer dans un avenir si éloigné, qu'elle ne peut y voir si nettement, et avec tant de certitude, les actions libres des créatures. Le Prophète a donc parlé par l'inspiration divine. Une Religion, appuyée sur de telles prophéties, est donc manifestement l'ouvrage de Dieu.

---

### *Josias renouvelle l'alliance avec le Seigneur.*

APRÈS avoir réformé les abus, et banni l'idolâtrie de son royaume, Josias songea à réparer l'édifice du temple, qu'on avoit négligé d'entretenir. Pendant que l'on y travailloit, on trouva l'exemplaire original de la loi de Moïse. On porta ce volume au Roi, qui s'en fit faire la lecture. Ce religieux Prince, en considérant combien on s'étoit écarté de la loi divine, fut effrayé des menaces et des malédictions qui y sont contenues contre les infracteurs. Il ordonna une assemblée générale à Jérusalem. Le Roi y parut sur un tribunal élevé. Il lut devant tout le peuple le *Deutéronome*, qui est l'abrégé de la loi. On écouta cette lecture avec une attention religieuse. Puis Josias, debout sur son tribunal, prononça à haute voix la formule du renouvellement de

l'alliance avec le Seigneur. Il s'engagea en son nom, et en celui de tout son peuple, à garder les préceptes de la loi, à observer fidèlement tout ce qui étoit écrit dans le livre qu'on venoit de lire, à servir Dieu dans la droiture de son cœur et de toute l'étendue de son âme. Ensuite, se tournant vers le peuple, il demanda aux assistans s'ils ratifioient la promesse qu'il venoit de faire pour eux? Tous s'écrièrent unanimement : *Nous promettons la même chose avec serment, et nous renouvelons de bon cœur l'alliance avec le Seigneur.* Ainsi Josias, animé d'un nouveau zèle, s'occupa pendant tout son règne à réprimer les désordres publics, à soutenir la magnificence du culte de Dieu, à enrichir le temple, à punir l'impiété, et à récompenser la vertu. Sur la fin de la dix-huitième année de son règne, pour affermir son peuple dans les bonnes dispositions où il paroissoit être, Josias fit célébrer la Pâque du Seigneur avec une pompe extraordinaire. Cette Pâque eut beaucoup d'éclat, et la mémoire s'en est toujours conservée dans Juda. Le peuple, encore pénétré de la lecture du livre de la loi, et des promesses qu'il avoit faites à Dieu, touché de l'exemple de son Roi, animé par ses exhortations, se porta à célébrer cette fête, avec une Religion dont on n'avoit point vu d'exemple dans les règnes

précédens. Ce bon Prince ne survécut que treize ans à cette époque mémorable. Un accident funeste l'enleva à ses sujets, qu'il rendoit heureux, et à la Religion qu'il soutenoit de tout son pouvoir. Le Roi d'Egypte, qui étoit en guerre avec les Assyriens, prit son chemin par la Judée. Josias s'opposa à son passage; il reçut une blessure, dont il mourut peu de temps après. Sa mort causa une désolation générale, et fut en effet suivie des plus grands malheurs.

---

## *Prophéties de Jérémie, de Sophonie et de Nahum, sur le Messie.*

Sous le règne de Josias, Dieu suscita plusieurs Prophètes, qui prédirent l'œuvre du Messie futur, et en particulier la conversion des Gentils. Voici comment s'exprime Jérémie : « Le Seigneur m'adressa la parole au temps de Josias, Roi de Juda, et il me dit : Je susciterai à David une race juste, un Roi qui gouvernera avec sagesse : il agira selon l'équité; il rétablira la justice sur la terre. Dans les jours de son règne, Juda sera sauvé : Israël habitera avec une entière assurance, et ce Roi sera nommé, *le Seigneur notre justice.* » C'est manifestement le même rejeton de David, dont avoit parlé Isaïe. Le Prophète

ajoute : « En ce temps-là, dit le Seigneur, je serai le Dieu de toutes les familles d'Israël ; ils seront mon peuple. On criera sur la montagne d'Ephraïm : Levez-vous, montons à Sion, au temple du Seigneur notre Dieu : Jacob, tressaillez de joie ; poussez des cris d'allégresse, à la tête des nations. Chantez des cantiques, et dites : Le Seigneur a sauvé son peuple, il a sauvé les restes d'Israël. Je les emmènerai de la terre d'Aquilon : je les rassemblerai des extrémités du monde ; je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, alliance bien différente de celle que je fis avec leurs pères. Voici l'alliance que je ferai alors avec la maison d'Israël. J'imprimerai ma loi dans leur âme : je l'écrirai dans leur cœur ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. On n'enseignera plus alors son prochain, en disant : Connoissez-vous le Seigneur ? parce que tous me connoîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand...... Les nations viendront des extrémités de la terre, et elles diront : Il est vrai que nos pères n'ont possédé que le mensonge. Comment un homme se feroit-il lui-même des dieux ? Certainement ce ne sont pas des dieux. Je leur ferai voir que ma main est toute-puissante ; elles sauront que mon nom est *celui qui est.* » Le Prophète Sophonie, qui vivoit dans le même temps, n'est ni

moins clair ni moins précis. « Attendez-moi, dit le Seigneur ; attendez le jour où je dois me lever ; car j'ai résolu d'assembler les peuples, et de réunir les royaumes. Alors je purifierai les lèvres des peuples, afin que tous invoquent le nom du Seigneur, et qu'ils se soumettent à son joug dans un même esprit. Ceux qui habitent au-délà des fleuves de l'Ethiopie viendront m'offrir leurs prières : les enfans de mon peuple, répandus par-tout le monde, m'apporteront leurs présens. Je rassemblerai ceux qui avoient abandonné ma loi, pour s'attacher à des fables puériles. Le Seigneur anéantira tous les dieux de la terre, et il sera adoré par chaque homme, dans chaque pays, et par toutes les îles où habitent les nations. » Le Prophète *Nahum* parle de la même manière sur ce sujet : Voici ce que dit le Seigneur : « J'exterminerai les statues et les idoles de Ninive. Je vois déjà, ajoute le Prophète, je vois les pieds de celui qui apporte la bonne nouvelle, et qui annonce la paix ; je les vois paroître sur les montagnes. O Juda ! célébrez vos jours de fêtes, et rendez vos vœux au Seigneur. » Ainsi Dieu faisoit-il annoncer d'âge en âge que le Messie convertiroit les nations, éclaireroit tous les peuples ; ainsi développoit-il le sens des promesses qu'il avoit faites ; ainsi entretenoit-il l'attente du Sauveur et la foi

des mystères futurs. Je le demande maintenant à tout esprit droit. Etoit-il possible d'énoncer avec plus de clarté et en plus de manières, la conversion future des païens? Qui ne voit même que cette prédiction étoit renfermée dans la promesse que Dieu fit à Abraham, de bénir toutes les nations en celui qui naîtroit de lui, et dans celle qu'il avoit déjà faite à nos premiers parens, d'une victoire que le fils de la femme remporteroit sur le démon?

---

*Joachas détrôné; Joakim mis en sa place.*

JOSIAS avoit rétabli le culte du Seigneur dans son premier éclat; mais l'impiété des règnes précédens avoit jeté de si profondes racines, qu'elle reprit bientôt le dessus sous les enfans de ce saint Roi. Il avoit laissé en mourant trois fils, *Joakim*, *Joachas* et *Mathanias*. Le peuple de Juda plaça sur le trône Joachas, qui ne régna que trois mois. Le Roi d'Egypte, à son retour de l'expédition d'Assyrie, le déposa, et mit à sa place Joakim, son frère aîné. Le nouveau Roi renouvela tous les crimes de Manassès. Pendant onze ans de règne, il fit le mal devant le Seigneur; il commit toutes les abominations des Gentils. Ses sujets suivirent son exemple, et violèrent ouvertement la promesse solennelle qu'ils

avoient faite sous Josias. Les désordres étoient montés à leur comble : on profanoit publiquement la sainteté du Sabbat ; l'injustice, le vol, l'homicide, l'adultère, le parjure étoient devenus des crimes communs. Le Seigneur leur envoya des Prophètes, pour les exhorter à quitter leurs voies corrompues. Ces Prophètes leur parloient au nom de Dieu, en ces termes : « Enfans rebelles, convertissez-vous, et revenez à moi ; revenez à votre père : je vous recevrai, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait, en m'abandonnant. Revenez, et je ne détournerai pas mes regards de dessus vous, parce que je suis bon. » Jérémie se distingua entre les autres Ministres de la parole divine par une sainte liberté. Pendant quarante-cinq ans, il ne cessa d'enseigner, d'exhorter et de reprendre un peuple endurci dans le mal, sans être ni arrêté par les contradictions, ni affoibli par les mauvais traitemens, ni rebuté par l'inutilité de ses longs et pénibles travaux. Il se tenoit tantôt à l'entrée de Jérusalem, tantôt à la porte du temple, ayant une chaîne au cou. En cet état, il déclaroit à tous ceux qui entroient ou sortoient, que la vengeance de Dieu alloit éclater contre eux, s'ils ne renonçoient à leurs désordres ; il leur disoit que le pays seroit désolé par les Assyriens ; que les Princes et le peuple seroient emme-

nés captifs à Babylone ; que Jérusalem seroit ruinée et saccagée, le temple pillé et détruit ; qu'un nombre infini de citoyens périroit par l'épée ou par la famine. Les Juifs, aveuglés et endurcis, se moquoient de ses prédictions ; ils n'étoient ni touchés des exhortations du Prophète, ni effrayés de ses menaces. Peu s'en fallut même qu'on ne le fît mourir : le peuple demandoit sa mort à grands cris ; et sans le crédit d'un officier fort considéré à la cour, ou plutôt sans la protection de Dieu, qui le réservoit à de nouveaux combats, il auroit été livré aux impies, pour être la victime de leur fureur.

---

### *Dernier avertissement de Jérémie.* An du monde 3398.

Au commencement de la quatrième année de Joakim, le Prophète Jérémie parla en ces termes aux habitans de Jérusalem et à tout le peuple de Juda : « Depuis le règne de Josias, où Dieu m'a fait entendre sa parole, je vous l'ai annoncée fidèlement, et vous ne m'avez point écouté. Le Seigneur n'a pas cessé de vous envoyer les Prophètes ses serviteurs, qui vous ont exhortés de sa part à quitter vos œuvres criminelles. Vous avez méprisé leurs avertissemens ; vous avez même irrité le Sei-

gneur par de nouveaux désordres, au péril d'attirer sur vous tous les maux dont il vous menaçoit. Voici donc ce que dit le Dieu des armées : « Je vais envoyer contre vous tous les peuples qui sont au-delà de l'Euphrate, sous la conduite de Nabuchodonosor, Roi de Babylone, mon serviteur. Je ferai passer les habitans de ce pays au fil de l'épée ; je les chasserai de mon héritage ; je les rendrai l'étonnement et la fable des hommes, et je réduirai ce pays à une vaste solitude. Ce peuple sera assujetti au Roi de Babylone, durant soixante-dix ans. Mais ce temps écoulé, je visiterai dans ma colère, le Roi de Babylone, et je tirerai une vengeance éclatante de cette ville impie et superbe. » On ne peut s'empêcher d'observer ici deux choses : la première est le ton de majesté avec laquelle Dieu s'exprime. Si les troupes de Nabuchodonosor s'assemblent, c'est Dieu même qui les appelle, c'est Dieu qui les fait marcher sous les étendards de ce Prince, partout où sa justice mande leur ministère. Ce Roi puissant, qui porte en tous lieux la terreur, n'est qu'un vil esclave, qui exécute la volonté de son maître, pour châtier quelques-uns de ses compagnons, et qui sera lui-même châtié à son tour par d'autres, que le souverain Maître chargera de cette fonction. La seconde observation, c'est la différence que

Dieu met entre la punition de la tribu de Juda et celle des dix autres tribus séparées. La tribu de Juda est à la vérité transférée dans une terre étrangère ; mais Dieu, qui avoit promis d'en faire un jour sortir le Messie, ne la laissa pas sans consolation. Dieu ne cessa de l'instruire dans la captivité, par la bouche de ses Prophètes : il lui fit la promesse formelle de la délivrer ; il fixa le terme de la captivité, et lui marqua jusqu'au nom de *Cyrus*, son libérateur. Au contraire, la dispersion des dix tribus se fit sans espérance de retour. Dieu ne leur donna pas le moindre signe de son souvenir. Elles n'eurent ni Prophètes pour les instruire, ni Magistrats pour les gouverner ; elles ne faisoient plus partie de son peuple, et elles n'étoient, comme les autres nations, que l'objet de sa providence générale.

---

*Nabuchodonosor entre en Judée ; Joakim dans les fers.*

APRÈS une longue patience, le moment de la justice divine arriva, et le Seigneur commença à exercer sa vengeance sur un peuple ingrat et rebelle. Nabuchodonosor vint en Judée, et mit le siége devant Jérusalem. La ville fut prise, malgré la force et la hauteur de ses murailles. Dieu livra Joakim entre les mains du Roi de

Babylone. Le vainqueur mit d'abord dans les fers le malheureux Prince, pour l'emmener captif à Babylone ; mais il changea ensuite de dessein : il lui rendit la liberté et la couronne, à condition qu'il lui demeureroit assujetti, et qu'il lui paieroit tribut. Il se contenta d'enlever une partie des vases sacrés du temple, et d'emmener avec lui plusieurs jeunes Princes du sang royal, pour les faire élever dans son palais. De ce nombre furent *Daniel*, *Ananias*, *Misaël* et *Azarias*. C'est de ce point que l'on commence à compter les soixante-dix années de la captivité de Babylone. Joakim ne sut pas profiter de cette première disgrâce, que Dieu avoit ménagée pour le faire rentrer en lui-même. Il continua d'irriter le Seigneur par ses crimes : il entreprit de secouer le joug du Roi de Babylone ; et cette révolte acheva de le perdre. Dieu envoya une seconde fois les mêmes ennemis dans la Judée. Les Généraux de Nabuchodonosor ravagèrent le pays de Juda. Joakim périt dans une sédition, et son corps fut privé des honneurs de la sépulture. Son fils, appelé *Jéchonias*, âgé de dix-huit ans, fut mis sur le trône ; mais il ne l'occupa que trois mois et quelques jours. Les ennemis formèrent le siége de Jérusalem. Nabuchodonosor vint continuer ce siége en personne, et il le poussa avec beaucoup de vigueur.

La ville fut bientôt réduite aux dernières extrémités. Jéchonias en sortit, et alla se rendre au Roi de Babylone, avec sa mère et ses officiers. Nabuchodonosor les reçut à discrétion, et les fit prisonniers. Il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur, et les richesses du palais. Il brisa tous les vases d'or, que Salomon avoit fait faire pour l'usage du temple. Il transféra à Babylone Jéchonias et les plus vaillans hommes de Juda, au nombre de sept mille, les plus considérables habitans de Jérusalem et les plus habiles artisans. Tous ces malheurs arrivèrent, parce que le Seigneur voulut exécuter l'arrêt déjà prononcé contre Juda, qui avoit pris part à l'impiété de ses Rois, et qui avoit longtemps méprisé les menaces du Seigneur, et les exhortations réitérées de ses Prophètes. La miséricorde de Dieu est infinie; mais l'abus que l'on en fait met des bornes à l'exercice de cette miséricorde, et les effets en sont réglés par sa souveraine sagesse.

---

## *Sédécias, dernier Roi de Juda.*

NABUCHODONOSOR éleva sur le trône Mathanias, oncle du dernier Roi, et lui fit porter le nom de *Sédécias*. C'étoit au temps de ce Prince que devoit se consommer l'entier accomplissement des tristes

prophéties prononcées contre Jérusalem, contre le temple et contre le peuple de Juda. Sédécias mit le comble aux crimes de ses prédécesseurs. Il n'eut pas d'égards pour les avertissemens du Prophète Jérémie, qui lui parloit au nom du Seigneur, et il endurcit son cœur pour ne plus retourner au Dieu de ses pères. A son exemple, tous les Princes et le peuple se livrèrent à l'idolâtrie, et profanèrent la sainteté de la maison de Dieu. Cependant le Seigneur leur parloit encore par la bouche de ses serviteurs; mais on ne les écoutoit point; on vint même jusqu'à les maltraiter. Alors la colère de Dieu éclata sur son peuple. Sédécias se révolta contre Nabuchodonosor, qui, pour punir sa perfidie, entra dans la Judée, força, en peu de temps, et saccagea presque toutes les villes. Le Prince victorieux s'avança vers Jérusalem pour l'assiéger; mais ayant appris que le Roi d'Egypte venoit au secours de Sédécias, il marcha avec toute ses troupes au-devant de ce Roi. Il le vainquit, et revint à grandes journées recommencer le siége de Jérusalem. La place étoit aux abois; une affreuse famine y régnoit; on donnoit ce que l'on avoit de plus précieux, pour avoir de quoi soutenir une vie languissante; on vit des mères égorger leurs enfans et les dévorer. Sédécias sortit pendant la nuit avec tous les

gens de guerre, par une ouverture faite à la muraille, et tâcha de gagner le désert; mais on le poursuivit, et on l'arrêta. Nabuchodonosor, irrité contre ce malheureux Prince, fit tuer ses deux fils en présence de leur père, et lui fit crever les yeux à lui-même; on le chargea de chaînes, et on le conduisit à Babylone, où il fut enfermé dans une étroite prison jusqu'à sa mort. Pendant ce temps-là, les ennemis entrèrent dans la ville, et ils y firent un carnage effroyable des habitans. La ville et le temple furent pillés et brûlés : les vases sacrés, qui pouvoient se transporter, furent conservés; on mit les autres en pièces, et l'on en forma une immense quantité d'airain. Ceux des habitans qui échappèrent au glaive du vainqueur, furent emmenés captifs, et on ne laissa dans la Judée que les plus pauvres du peuple, pour cultiver la terre.

---

*Vision d'Ezéchiel.* An du monde 3409.

LE Seigneur n'abandonna point son peuple dans sa captivité; il vouloit le corriger et non pas le détruire. Il suscita des hommes remplis de son esprit, pour le consoler et l'instruire. Tandis que Jérémie exhortoit ceux qui étoient restés dans la Judée, à faire un bon usage de 'humilia-

tion où la justice divine les avoit réduits ; le Prophète *Ezéchiel* soutenoit, par l'espérance du retour, ceux qui étoient captifs à Babylone. Il est remarquable que ces deux Prophètes, quoique fort éloignés l'un de l'autre, annonçoient en même temps les mêmes événemens pour l'avenir. Ils leur prédisoient qu'après soixante-dix ans de captivité, Dieu se réconcilieroit avec eux, et les réuniroit dans l'héritage de leurs pères. « Voici, disoit Ezéchiel, ce que dit le Seigneur : « Je vous tirerai du milieu des nations ; je vous rassemblerai de tous les pays où vous serez dispersés, et je vous ramenerai dans votre patrie. Je répandrai sur vous une eau pure ; je vous purifierai de toutes les souillures de vos idoles ; je vous donnerai un cœur nouveau, et mettrai au milieu de vous un esprit nouveau, et je vous ferai marcher dans la voie de mes commandemens. Vous habiterez dans le pays que j'ai donné à vos pères ; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu : j'exécuterai cette promesse pour la gloire de mon saint nom. » Les captifs avoient peine à croire ce qu'on leur disoit de leur affranchissement et de leur retour : ils regardoient, au contraire, le lieu de leur exil comme un tombeau, d'où ils ne devoient jamais sortir. Pour confirmer cette promesse, et la leur rendre sensible par une image frappante, Dieu

conduisit en esprit Ezéchiel dans une campagne couverte d'ossemens desséchés, et il lui commanda de leur adresser de sa part ces mots : « Os arides, écoutez la parole de Dieu : je formerai sur vous des nerfs et des muscles ; je vous couvrirai de chairs, j'étendrai sur vous une peau ; puis je vous donnerai un esprit, et vous vivrez ; vous saurez par-là que je suis le Seigneur. » Le Prophète exécuta l'ordre du Seigneur, et à l'instant ces ossemens s'agitèrent avec grand bruit ; ils s'approchèrent les uns des autres, et se placèrent chacun dans sa jointure : ils furent couverts de chair, de nerfs et de peau ; mais ils n'étoient pas animés. Alors le Seigneur ordonna au Prophète d'appeler l'esprit, et à sa voix ces ossemens devinrent vivans et animés. « Fils de l'homme, ajouta le Seigneur, tous ces ossemens sont les enfans d'Israël ; dites-leur donc de ma part : Mon peuple, je vais ouvrir vos tombeaux, et vous vivrez ; je vous ramenerai dans votre pays, et je vous y conserverai en paix ; vous saurez alors que c'est moi qui ai parlé. » Quelle image ! Quel ton de majesté ! Qu'il répond bien à la grandeur de celui qui inspiroit le Prophète !

---

*Daniel et ses compagnons.*

DANIEL, Ananias, Mizaël et Azarias, jeunes hommes d'une naissance distinguée parmi les Juifs, avoient été, comme nous l'avons dit, transportés à Babylone, après la première expédition de Nabuchodonosor en Judée. Ce Prince donna ordre de choisir entre les captifs, des enfans d'une famille illustre, bien faits, et doués des plus excellentes qualités de l'esprit, pour être élevés dans son palais, et pour y apprendre la langue du pays. Il voulut qu'on leur servît tous les jours des mêts de sa table, et le même vin qu'on lui présentoit à boire. Après avoir été nourris, et instruits de cette sorte pendant trois ans, ils devoient paroître devant le Roi, et demeurer auprès de sa personne. Dieu conduisit ce choix. Il le fit tomber sur Daniel et ses trois compagnons. Ces quatre jeunes hommes, qui craignoient Dieu, prirent une ferme résolution de ne pas se souiller, en mangeant des viandes de la table du Roi ; car ces viandes pouvoient être de celles qui étoient défendues par la loi de Moïse, ou avoient été offertes aux idoles. Pour s'abstenir de cette nourriture, ils avoient besoin de la permission du gouverneur, à qui on les avoit confiés. Daniel

lui représenta que la Religion qu'ils professoient, leur interdisoit certaines viandes, et il le pria en son nom, et au nom de ses compagnons, de ne pas les contraindre à en user contre leur conscience. L'officier, à qui Dieu inspira des sentimens de bienveillance pour Daniel, étoit disposé à faire ce qu'on lui demandoit; mais il répondit que le Roi, ne voulant à son service que des jeunes gens de bonne mine, avoit expressément prescrit la manière dont ils devoient être nourris; que s'ils venoient à perdre de leur embonpoint, on ne manqueroit pas d'en connoître la cause, et qu'il y alloit de sa tête. Daniel lui proposa d'en faire l'essai. « Eprouvez-nous pendant dix jours, lui dit-il; qu'on ne nous donne que des légumes à manger, et de l'eau à boire. Examinez ensuite notre visage : comparez-le à celui des autres élèves que vous nourrirez de la table du Roi, et vous ferez ensuite ce qu'il vous plaira. » L'officier consentit à cette proposition, et il éprouva Daniel et ses compagnons. Au bout de dix jours d'essai, il les trouva en beaucoup meilleur état que ceux que l'on avoit nourris délicatement : ainsi il continua à les traiter de la même manière. Dieu fit plus encore, en faveur des quatre jeunes Israélites; il récompensa leur fidélité, en leur donnant une grande étendue de lumières et de connoissances :

il remplit en particulier Daniel de l'esprit de sagesse et d'intelligence. Le Roi, charmé des belles qualités qu'il remarquoit en eux, les traita avec distinction, et leur confia des emplois importans dans la province de Babylone.

---

### *Ananias, Misaël et Azarias dans la fournaise.*

L'ÉLÉVATION des jeunes Israélites alluma contre eux la jalousie des courtisans. On chercha une occasion pour les perdre; on ne put la trouver que dans leur attachement au culte de Dieu, et dans leur aversion pour l'idolâtrie. Nabuchodonosor avoit fait élever une statue d'or, haute de soixante coudées. Il commanda à tous ses sujets d'adorer cette idole, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente, en cas de refus. Les trois jeunes hommes étoient bien éloignés de se soumettre à cet ordre impie. (Daniel, alors absent de Babylone, ne fut point exposé à cette première persécution.) On les observa; on les accusa auprès du Roi de mépriser ses ordonnances, et de ne pas fléchir le genou devant la statue. Nabuchodonosor les fit amener en sa présence, et leur dit d'un ton menaçant: « Est-il vrai que vous n'adorez pas mes dieux, et que vous ne

vous prosternez pas devant la statue que j'ai dressée? Si vous ne m'obéissez, je vous ferai jeter dans la fournaise; et quel est le Dieu qui puisse vous soustraire à ma vengeance? » « Prince, lui répondirent les serviteurs de Dieu, celui que nous adorons est assez puissant pour nous délivrer de l'ardeur des flammes; mais quand même il ne voudroit pas opérer ce prodige en notre faveur, nous vous déclarons que nous n'honorons point vos dieux, et que nous n'adorons point votre statue, parce que notre Dieu est le seul Dieu, et nous ne rendons qu'à lui le culte suprême. » Le Roi, outré de colère, ordonna d'allumer un feu sept fois plus ardent que de coutume, de lier les pieds aux jeunes Israélites, et de les jeter dans la fournaise. Le feu étoit si grand qu'il étouffa ceux qui les y jetèrent; mais l'Ange du Seigneur descendit dans la fournaise avec les trois Israélites; il écarta d'eux les flammes, il fit souffler au milieu de cette prison brûlante un vent frais; en sorte que le feu ne leur fit aucun mal; il ne brûla que leurs liens, sans toucher même à leurs habits. On les voyoit marcher tous trois au milieu de la flamme, louant et bénissant Dieu, et invitant toutes les créatures à exalter ses miséricordes. Nabuchodonosor voulut être témoin lui-même de ce prodige; il vint à la fournaise, et il aperçut avec les

trois jeunes hommes un quatrième, qui lui parut semblable au Fils de Dieu. Frappé d'étonnement, il s'écria : « Serviteurs du Dieu très-haut, sortez de la fournaise. » Ils sortirent aussitôt, et l'on vit, avec une extrême surprise, que le feu n'avoit eu aucun pouvoir sur leurs corps; que leurs cheveux n'avoient point été brûlés, et qu'il ne paroissoit aucune trace du feu sur leurs habits. Le Roi donna un édit qui défendoit, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël et d'Azarias, et il éleva ces jeunes Israélites aux plus hautes dignités. Il se présente ici une réflexion, qui montre que le peuple Juif avoit reçu une révélation particulière. Il est certain qu'alors tous les autres peuples étoient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et livrés à des superstitions aussi absurdes qu'impies. C'étoient cependant des peuples en qui la raison naturelle étoit très-cultivée, des peuples habiles dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Les Juifs, au contraire, qui les ignoroient absolument, ont toujours connu le vrai Dieu, ont toujours eu des idées saines sur la Religion et sur la morale. Où les avoient-ils puisées ces idées si pures, inconnues aux autres nations? Ce ne pouvoit être que dans les lumières de la révélation.

*Daniel délivre l'innocente Susanne.*

Il y avoit à Babylone deux Juges très-corrompus ; quoiqu'ils fussent déjà avancés en âge, ils conçurent une passion criminelle pour une femme chaste et craignant Dieu, nommée *Susanne*. Ces infâmes vieillards prirent le moment où elle étoit seule dans le jardin de son mari, pour lui déclarer leur mauvais désir. Ils la menacèrent, si elle résistoit, de l'accuser d'adultère. Cette sainte femme leur répondit qu'elle aimoit mieux mourir innocente, que de commettre le mal devant le Seigneur. En même temps, elle jeta un grand cri. Les vieillards crièrent de leur côté. Les domestiques accoururent au bruit ; le peuple s'assembla. Les coupables vieillards déposèrent qu'ils avoient surpris cette femme en adultère avec un jeune homme, qui s'étoit enfui en les voyant. Le témoignage de deux hommes de cet âge et de ce caractère ne parut suspect à personne. La loi ordonnoit qu'une femme adultère fût lapidée. Toute l'assemblée condamna Susanne à la mort. Alors la chaste Susanne adressa au Seigneur cette prière : « Dieu éternel, qui connoissez ce qu'il y a de plus caché, vous savez que mes accusateurs ont porté un faux témoignage contre moi,

et que je meurs innocente. » Dieu exauça sa prière ; comme on la conduisoit au supplice, il suscita le jeune Daniel, et le remplit de son esprit, pour sauver la vie à Susanne, et pour dévoiler la malice de ses calomniateurs. Daniel cria au peuple : « Je ne prends point de part à la condamnation de cette femme ; vous l'avez condamnée sans connoître la vérité ; examinez de nouveau cette affaire, car Susanne a été calomniée. » Le peuple consentit à une nouvelle instruction. Alors Daniel fit séparer les deux vieillards, et les interrogea l'un après l'autre. Il dit au premier : « Si vous avez surpris cette femme avec un jeune homme, dites-moi sous quel arbre vous les avez vus ensemble ? C'étoit sous un lentisque, répondit le premier vieillard. On le fit retirer, et l'on amena le second. Daniel lui fit la même question : Sous quel arbre les avez-vous vus ? C'étoit sous un chêne, répondit celui-ci. » Aussitôt le peuple, frappé de la contradiction qui se trouvoit dans les dépositions, jeta un grand cri, et bénit Dieu de ce qu'il sauve ceux qui espèrent en lui. On s'éleva contre les vieillards, qui venoient d'être convaincus de faux témoignage par leur propre bouche, et on les condamna, suivant la loi, au même supplice qu'ils avoient voulu faire subir à la chaste Susanne. Depuis ce temps-là, Daniel

eut une grande réputation, et son nom devint célèbre parmi le peuple.

---

### *Songe de Nabuchodonosor.*

Le Seigneur envoya à Nabuchodonosor un songe mystérieux, dont il fut fort effrayé, mais qu'il ne put se rappeler à son réveil. Il consulta les sages et les devins de son royaume, pour savoir d'eux quel étoit ce songe. Ils lui répondirent qu'on leur demandoit une chose impossible. Cette réponse mit le Roi en colère; il donna ordre de les faire mourir. Daniel, qui se trouvoit compris dans cette proscription, invoqua le Dieu du ciel, et obtint la connoissance de ce mystère. Il alla aussitôt trouver le Roi: « Prince, lui dit-il, les hommes ne peuvent découvrir ce que vous désirez savoir; mais il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, et qui vous a montré ce qui doit arriver dans la suite des temps. Ce secret m'a été aussi manifesté, non par mes propres lumières, mais par le secours de celui à qui rien n'est caché, et qui révèle, quand il lui plaît, les choses les plus obscures. Ce que vous avez vu, c'étoit une grande statue, dont la tête étoit d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer,

et les pieds en partie de fer et en partie d'argile. Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre s'est détachée d'elle-même de la montagne, est venue frapper la statue par les pieds, l'a brisée et réduite en poudre. Cette pierre est ensuite devenue elle-même une grande montagne, qui a rempli toute la terre. » Le Roi, qui reconnoissoit son songe, étoit dans une extrême surprise. « Maintenant, continua Daniel, voici l'interprétation de ce songe. Vous êtes un Roi puissant ; le Dieu du ciel vous a donné la force, l'empire et la gloire. C'est vous, Prince, que représente la tête d'or. Après votre empire, il s'en élèvera un autre moindre que le vôtre, figuré par l'argent ; puis un troisième, désigné par l'airain ; enfin un quatrième semblable au fer, qui réduira tout en poudre..... C'est alors que Dieu suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, et qui, après avoir renversé tous ces empires, subsistera éternellement. C'est ce que représente cette pierre détachée de la montagne, et qui, après avoir brisé la statue, est devenue une montagne immense. » Nabuchodonosor, plein d'admiration, s'écria : « Le Dieu que vous servez, Daniel, est véritablement le Dieu des Dieux, et le Maître des Rois. » Il donna au Prophète un loge-

ment dans son palais. Ce royaume, qui a pris naissance sous le quatrième empire, ce royaume qui devoit s'étendre dans toute la terre, et subsister éternellement, c'est l'Eglise fondée par J. C. Rien, en apparence, de plus foible que ses commencemens; cependant elle a renversé l'idolâtrie, elle a assujetti à la foi les plus redoutables puissances de l'univers.

---

### *Vision de Daniel sur le même sujet.* An du monde 3451.

DIEU découvrit à Daniel plus distinctement encore, sous un autre symbole, la succession des quatre grands empires, qui devoient, chacun à sa manière, servir à la Religion, et préparer le règne du Messie. « Je vis, dit le Prophète, une grande mer agitée, d'où sortoient, l'une après l'autre, quatre bêtes monstrueuses, fort différentes entr'elles. Pendant que je les considérois attentivement, des trônes furent placés, et l'Ancien des jours, l'Eternel s'assit. Son vêtement étoit blanc comme la neige : son trône étoit environné de flammes : un fleuve de feu très-rapide sortoit de devant sa face : un million d'Anges le servoient..... Alors je vis comme le Fils de l'Homme, qui s'avançoit sur les nuées du ciel : il s'approcha de l'E-

ternel, qui lui donna la puissance et l'empire. Tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront : sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. Saisi d'étonnement et d'effroi, je demandai à l'un de ceux qui étoient présens, l'explication de toutes ces choses. Il me répondit : Ces quatre bêtes figurent quatre empires qui s'élèveront sur la terre, qui seront suivis d'un royaume, dont la durée s'étendra jusqu'à la fin des siècles, et dans toute l'éternité. --- Dans une autre vision, on me montra en particulier les caractères propres du second et du troisième empire. Il parut à mes yeux un bélier qui avoit des cornes, dont l'une plus haute que l'autre, étoit crûe la dernière. Ce bélier donnoit des coups de corne contre l'aquilon et contre le midi. On ne pouvoit lui résister, et il devint très-puissant. Bientôt après il vint de l'occident un bouc, qui avoit entre les yeux une corne fort grande : il s'élança avec impétuosité contre le bélier, l'attaqua avec furie, et le renversa par terre. Le bouc devint extrêmement grand : lorsqu'il étoit au plus haut point de sa force, sa grande corne se rompit, et il se forma à la place quatre cornes vers les quatre vents du ciel. » Cette célèbre prophétie, qui regarde la succession des quatre grandes

monarchies, est l'histoire anticipée des événemens consignés dans les auteurs profanes. Le Prophète continue : « Un Ange m'expliqua cette vision. Fils de l'homme, me dit-il, comprenez cette vision; car elle s'accomplira en son temps. Le bélier, qui avoit deux cornes, représente le Roi des *Mèdes* et des *Perses*. Le bouc, qui renverse le bélier, est le Roi des *Grecs*. Les quatre cornes qui se sont élevées à la place de la première, ce sont quatre royaumes, formés après sa mort par des Princes de sa nation, mais qui n'auront pas sa puissance. » Nous verrons bientôt ces prédictions s'accomplir à la lettre. A l'empire des Assyriens, a succédé l'empire des Mèdes et des Perses, que le Prophète nomme; puis l'empire des Grecs s'est divisé, après la mort d'Alexandre, en quatre royaumes; enfin, sous le quatrième empire (c'est-à-dire, sous celui des Romains), s'est formé un royaume éternel, auquel tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues seront assujettis. C'est ce que nous devons principalement remarquer ici. Le Prophète dit clairement que le Fils de l'Homme ou le Messie régnera sur toutes les nations de l'univers, que tous les peuples croiront en lui, que par conséquent les Gentils se convertiront alors au Seigneur. C'est le cri général de tous les Prophètes; c'est une trace de lu-

mière, qui se prolonge de siècle en siècle, et qu'il nous importe infiniment de suivre dans son cours.

---

### *Autres caractères du Messie révélés à Daniel.*

LE temps marqué par le Prophète Jérémie pour la durée de la captivité de Babylone, étoit prêt d'expirer ; et Daniel adressoit à Dieu les vœux les plus ardens pour la délivrance de ses frères. Tout-à-coup il est élevé à des mystères plus hauts il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante ; l'affranchissement de la servitude du démon, la rédemption du genre humain, la bénédiction répandue sur la terre par le Messie. L'Ange Gabriël lui apparut, et lui dit : « Dieu a fixé et réduit les temps à soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire, à quatre cent quatre-vingt-dix ans en faveur de votre peuple et de votre ville sainte ; afin que les prévarications soient abolies, que le péché prenne fin, que l'iniquité soit effacée, qu'une justice éternelle règne sur la terre, que les prophéties soient accomplies, que le Saint des Saints reçoive l'onction. Sachez donc ceci, et soyez attentif. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jus-

qu'au *Christ*, chef de son peuple, il y aura soixante-neuf semaines. Les places et les murs de la ville seront rebâtis pendant sept semaines, dans des temps fâcheux et difficiles. Après ces soixante-neuf semaines, le Christ sera mis à mort ; et le peuple qui le rejetera, ne sera plus son peuple. Un peuple étranger viendra avec son chef: il détruira la ville et le sanctuaire : l'une et l'autre finiront par une ruine entière, et la guerre sera suivie de la désolation qui a été résolue. Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs, dans une dernière semaine. Au milieu de cette semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis. L'abomination et la désolation sera dans le temple, et la désolation n'aura point de terme. » Il est à propos de développer cette célèbre prophétie. A l'occasion des soixante-dix ans que devoit durer la captivité de Babylone, l'Ange découvre à Daniel le temps précis où doit s'opérer la rédemption du genre humain, dont l'affranchissement du peuple juif n'étoit que la figure. Il lui montre soixante-dix semaines d'années, à compter depuis une époque unique dans l'histoire de ce peuple; c'est-à-dire, depuis l'ordonnance donnée par *Artaxerxe*, pour rebâtir la ville de Jérusalem. A ce temps, le Messie délivrera les hommes de la servitude du démon. C'est le temps que Dieu a marqué

pour mettre fin au règne du péché, pour établir sur la terre une justice éternelle, et pour accomplir les prophéties qui regardent le Christ. Depuis cette ordonnance, jusqu'à la prédication du Christ, il y aura soixante-neuf semaines. Dans les commencemens de cet espace de temps, les murailles de la ville seront rétablies. A l'entrée de la soixante-dixième semaine, le Christ, par la prédication de son Evangile, établira une nouvelle alliance avec plusieurs du peuple Juif, et la confirmera par de grands miracles. Au milieu de la même semaine, le Christ sera mis à mort, et son sacrifice mettra fin aux sacrifices de l'ancienne loi; mais le peuple qui l'aura renoncé, sera réprouvé de Dieu: il sera exterminé par un chef victorieux, qui détruira la ville et le temple, et cette désolation durera jusqu'à la consommation des siècles. On ne peut rien voir de plus positif, de plus formel, que cette prédiction. On ne peut l'appliquer à un autre qu'au Messie, puisqu'il y est expressément nommé. L'époque précise de la venue du Christ, sa mort violente, la réprobation du peuple juif, la destruction entière du royaume de Juda, la ruine du temple; toutes ces circonstances sont marquées clairement, et elles nous conduisent précisément à J. C. Quelle vive impression ne doit pas faire sur un homme sensé la clarté

et le détail de cette prédiction ! Oui, quand la Religion ne seroit pas, comme elle l'est, environnée de tous côtés des preuves les plus lumineuses, la seule prophétie de Daniel a de quoi confondre tous les incrédules. Il ne reste qu'une remarque à faire, c'est que Jacob, dans l'oracle que nous avons rapporté, nous avoit appris que le royaume de Juda devoit cesser à l'avénement du Messie ; mais il n'avoit pas dit que la chute de ce royaume seroit la juste punition de sa mort. Dieu a révélé ce secret important à Daniel, et il lui a déclaré que la désolation du peuple juif seroit la suite de ce crime. Il est bien étonnant que cette triste prédiction ait été faite par tant de Prophètes qui aimoient leur nation. Certainement elle ne leur seroit pas venue dans l'esprit, si Dieu ne la leur eût inspirée. Il est bien étonnant que cette prédiction de la ruine des Juifs se trouve dans un livre, de tout temps, si cher à ce peuple : on ne conçoit pas comment après l'avoir lue, et continuant sans cesse de la lire, ils ont pu conserver une profonde vénération pour ce livre, si des preuves évidentes ne les ont forcés d'en reconnoître la divinité.

---

## *Idole de Bel.*

DANIEL possédoit les bonnes graces et la confiance du Roi de Babylone, qui lui accorda même l'honneur de manger à sa table. Cette haute faveur ne lui corrompit point le cœur. Il fut, dans la grandeur, aussi fidèle à Dieu, qu'il l'avoit été dans l'esclavage. Il y avoit à Babylone une idole fort révérée, qui se nommoit *Bel*: on lui offroit tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons, et six grands vases pleins de vin. Le Roi de Babylone ne passoit pas un seul jour, sans aller adorer cette idole; mais Daniel adoroit son Dieu. Le Roi lui demanda pourquoi il n'adoroit point Bel? Daniel lui répondit qu'il n'adoroit que le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. Mais, reprit le Roi, Bel est bien un Dieu vivant : ne voyez-vous pas combien il mange et boit chaque jour? Prince, répliqua Daniel en souriant, ne vous laissez pas surprendre : ce Bel est d'argile au dedans, et d'airain au-dehors : un tel être ne sauroit manger ni boire. Le Roi entra en colère ; il fit venir les Prêtres de cette idole, et leur dit: « S'il y a de la supercherie de votre côté, vous serez punis de mort ; mais si vous faites voir que Bel

mange ce qui lui est offert, Daniel mourra, parce qu'il a blasphémé contre ce Dieu. » La condition fut acceptée par Daniel. Le Roi alla donc au temple, et donna ordre à tous les Prêtres d'en sortir. On mit les viandes et le vin devant l'idole : puis Daniel, qui accompagnoit le Roi, fit répandre de la cendre sur le pavé du temple; la porte fut exactement fermée, et scellée avec le sceau du Roi. Il y avoit sous la table de l'idole, une ouverture secrète, par où les Prêtres entroient toutes les nuits, pour enlever tout ce qui avoit été offert. Ils vinrent à l'ordinaire cette nuit-là, avec leurs femmes et leurs enfans, et consumèrent ce qu'on avoit servi sur la table. Dès le matin, le Roi se rendit au temple avec Daniel. Le sceau fut trouvé entier. Quand on eut ouvert la porte, le Roi, voyant qu'il ne restoit rien sur la table, s'écria : « Vous êtes grand, ô Bel ! il n'y a point en vous de tromperie. » Daniel ne put s'empêcher de rire : il retint le Roi, qui s'avançoit pour entrer dans le temple, et lui fit remarquer sur le pavé des traces de pieds d'hommes, de femmes et d'enfans, marqués sur la cendre. Le Prince connut alors qu'on l'avoit trompé : il fit arrêter les Prêtres, qui lui avouèrent leur imposture; il les condamna à la mort, et livra l'idole à Daniel, qui la brisa, et détruisit son temple.

## *Daniel jeté dans la fosse aux lions.*

Les Babyloniens, irrités de la perte de leur idole, et de la destruction de son temple, se soulevèrent; ils vinrent trouver le Roi, et le forcèrent à leur livrer Daniel. Dans la fureur qui les agitoit, ils jetèrent le Prophète au milieu d'une fosse profonde, où il y avoit sept lions. Daniel y demeura sept jours entiers; et pendant tout ce temps-là on ne donna aucune nourriture aux lions, afin qu'ils dévorassent le Prophète. Dieu n'abandonna pas son serviteur; il ferma la gueule des lions, et il prit soin de nourrir Daniel. Un Ange apparut à Habacuc, qui étoit en Judée, et lui dit: « Portez à Babylone le dîner que vous avez préparé, et donnez-le à Daniel qui est dans la fosse aux lions. » Sur ce que Habacuc représenta qu'il n'avoit jamais été à Babylone, et qu'il ne savoit où étoit cette fosse, l'Ange l'enleva, et le transporta en un moment à Babylone près de la fosse. Habacuc appela Daniel, et lui dit: *Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que Dieu vous envoie.* « Seigneur, s'écria le Prophète, vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'abandonnez jamais ceux qui vous aiment. » Aussitôt l'Ange remit Habacuc au même lieu où il

l'avoit pris. Dieu avoit sans doute mille autres moyens de nourrir Daniel; mais il préféra celui-ci, qui est tout-à-fait extraordinaire, pour convaincre son serviteur de sa providence, et de l'attention pleine de bonté qu'il donne aux besoins de ceux qui lui demeurent fidèles. D'ailleurs, comme on ne peut guère douter qu'Habacuc, à son retour, n'ait raconté aux Juifs ce qui lui étoit arrivé, Dieu vouloit faire entendre à ce pauvre peuple que le Dieu d'Abraham ne les avoit point oubliés, non plus que leurs frères captifs à Babylone; et qu'après avoir préservé Daniel de la gueule des lions affamés, il pourroit aussi aisément, quand il lui plairoit, calmer la fureur de leurs ennemis, et réunir les tribus d'Israël dans la terre de leurs pères. Le septième jour après qu'on eut jeté Daniel dans la fosse, le Roi y vint lui-même, pour pleurer Daniel qu'il aimoit, et qu'il croyoit mort. S'étant approché de l'entrée, il vit le Prophète assis tranquillement au milieu des lions. Plein d'admiration, il s'écria: *Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel.* Il le fit tirer de la fosse, et il commanda d'y jeter ceux qui avoient demandé sa mort. Ceux-ci furent dévorés en un instant. Le Roi donna un édit en ces termes: « Que tous les habitans de la terre révèrent avec frayeur le Dieu de Daniel; car c'est lui qui sauve, qui fait des prodiges sur la

terre, et qui a délivré Daniel de la fosse aux lions. »

---

### *Impiété de Balthasar, et sa mort.*

LE temps marqué par les Prophètes Isaïe et Jérémie, pour la ruine de Babylone et pour la délivrance des Juifs, étoit arrivé. Déjà Cyrus, leur libérateur, s'avançoit avec une armée formidable de Perses et de Mèdes réunis. Balthasar, petit-fils de Nabuchodonosor, occupoit alors le trône des Babyloniens; et il ne prenoit aucune mesure pour soutenir l'effort de l'ennemi redoutable qui venoit l'attaquer, et qui étoit déjà aux portes de Babylone. Ce Prince insensé croyoit la ville imprenable, et il ne songeoit qu'à se divertir. Il fit un grand festin, auquel il invita tous les grands de sa cour. L'on y but avec excès; et le Roi, échauffé par le vin, ordonna d'apporter les vases d'or et d'argent, qui avoient autrefois servi au culte de Dieu dans le temple de Jérusalem. Il profana ces vases, en y buvant lui et ses femmes. Dieu, offensé de cette impiété, fit éclater sa juste colère. A l'instant, on vit paroître une main qui écrivoit sur la muraille de la salle, vis-à-vis du chandelier. Le Roi aperçut distinctement le mouvement des doigts. Effrayé de cette vision, il fit

venir les sages de Babylone, pour lire et expliquer cette écriture. Aucun d'eux n'y put rien comprendre; et l'aveu qu'ils en firent, augmenta la frayeur du Prince. La Reine se souvint de Daniel : elle en parla au Roi, qui l'envoya chercher, et lui promit une magnifique récompense, s'il étoit assez habile pour interpréter ces caractères. » Gardez pour vous ces présens, lui répondit le Prophète, et donnez à d'autres les honneurs de votre maison : je n'ai pas besoin de récompense pour faire ce que vous désirez. Je vais lire l'écriture tracée sur cette muraille, et vous en donner l'explication. Vous vous êtes élevé contre le souverain Maître du ciel : vous n'avez pas rendu gloire à celui qui tient dans sa main votre vie, et qui dispose de tous les événemens. C'est ce Dieu justement irrité, qui a fait tracer cette écriture. Elle contient ces trois mots : *Mane, Thecel, Pharès.* En voici le sens : *Mane*, nombre : Dieu a compté les jours de votre règne, il en a marqué le terme. *Thecel*, poids : vous avez été pesé dans la balance, et vous avez été trouvé trop léger. *Pharès*, division : votre royaume va être divisé, et il sera donné aux Perses et aux Mèdes. » Dès cette nuit-là même, la prédiction de Daniel s'accomplit. Les Perses et les Mèdes ayant, par des travaux immenses, détourné le cours de l'Eu-

phrate, entrèrent dans Babylone par le lit du fleuve desséché. La ville fut prise et saccagée. Balthasar y périt, et Cyrus devint maître de ce grand empire. Nous réservons le détail de cette fameuse conquête pour la quatrième partie de cet ouvrage, où nous parlerons des événemens temporels ménagés par la providence, afin de préparer les voies au Messie.

---

### *Retour de la captivité; temple rebâti.* An du monde 3468.

La parole que Dieu avoit prononcée par la bouche de son Prophète Daniel, sur le retour de son peuple, après soixante et dix années de captivité, s'accomplit au temps précis, avec une exactitude admirable. Cyrus donna, dès la première année de son règne, un édit, par lequel il permettoit à tous les Juifs de retourner dans leur patrie, et de rebâtir le temple de Jérusalem. Il tira du trésor des Rois de Babylone tous les vases sacrés, qui y avoient été transportés par Nabuchodonosor, et il les rendit aux Juifs. Ceux-ci partirent au nombre de plus de quarante-deux mille, sous la conduite de Zorobabel, Prince de la maison de David. Peu de temps après leur retour, les Juifs s'assemblèrent à Jérusalem, pour y célé-

brer la *fête des Tabernacles*. L'autel des holocaustes fut rétabli, et l'on commença dès lors à y offrir à Dieu des sacrifices. On n'avoit pas encore jeté les fondemens du temple ; des Lévites furent commandés pour présider aux travaux. Quand les fondemens eurent été posés, les Prêtres, revêtus de leurs ornemens, se présentèrent avec leurs trompettes, et les Lévites avec leurs timbales, pour louer Dieu par le chant des psaumes. Ils chantoient tous ensemble, et ils publioient la gloire du Seigneur, en faisant retentir l'air de ces paroles : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde s'est répandue pour jamais sur Israël. » Le peuple, de son côté, poussoit des cris de joie, et bénissoit le Seigneur, en voyant l'ouvrage heureusement commencé. L'édifice néanmoins fut long-temps interrompu par les obstacles que les ennemis des Juifs y mirent ; ils gagnèrent par argent les ministres du Roi, et vinrent à bout de traverser ce dessein, pendant tout le règne de Cyrus et de ses premiers successeurs. Enfin, tous ces obstacles furent levés ; on se remit au travail avec une ardeur incroyable. Les Prophètes Aggée et Zacharie animoient les ouvriers par de vives exhortations. L'on acheva la construction du temple : la dédicace s'en fit avec de grandes réjouissances. Le quatorzième jour du pre-

mier mois, les enfans d'Israël, qui étoient revenus de la captivité, célébrèrent la Pâque. Les Prêtres, qui avoient tous été purifiés, l'immolèrent, et les Israélites la mangèrent. On célébra la solennité des azymes pendant sept jours, dans les sentimens d'une sainte allégresse, parce que le Seigneur avoit disposé le cœur du Roi en faveur du peuple d'Israël, et l'avoit porté à permettre de rebâtir la maison de Dieu; mais au milieu des cris de joie, que poussoient les jeunes gens, on entendoit les gémissemens de ceux qui étoient âgés, et qui avoient vu le premier temple. Ceux-ci, en comparant la petitesse et la pauvreté du nouveau temple avec la grandeur et la magnificence de l'ancien, ne pouvoient retenir leurs larmes; et il n'étoit pas possible de discerner les témoignages de joie, d'avec les plaintes de ceux qui pleuroient, parce que tout étoit confus dans ces cris du peuple, et que le bruit en retentissoit au loin.

---

## *Prophéties d'Ezéchiel, de Baruch, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie.*

TOUS les Prophètes parlent avec transport du retour de tous les peuples au culte du vrai Dieu. Ils ne perdent pas de vue les souffrances du Messie, ni la conversion

des Gentils, qui doit en être le fruit; ils y reviennent sans cesse; ils inculquent ce grand événement en mille manières. « Je manifesterai ma grandeur, dit le Seigneur, dans Ezéchiel, et je me ferai connoître à plusieurs peuples; ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur. — Jérusalem, s'écrie le Prophète Baruch, quittez vos habits de deuil; parez-vous de l'éclat qui vous vient de Dieu; le Seigneur fera briller aux yeux de tous les hommes qui sont sous le ciel, la lumière éclatante qu'il mettra en vous. Levez-vous, Jérusalem; considérez vos enfans, qui viennent à la voix du Saint, depuis l'orient jusqu'à l'occident. Ils accourent pleins de joie, dans le souvenir de la miséricorde de Dieu. » Lorsque les Anciens d'Israël pleuroient à la vue du second temple, bien inférieur à celui de Salomon, les Prophètes Aggée et Malachie les consoloient, en leur annonçant que le Messie honoreroit bientôt de sa présence le temple qu'on bâtissoit, et que de-là Dieu seroit révéré parmi toutes les nations. « Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; je mettrai en mouvement tous les peuples; le Désiré des nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire. Oui, dit le Seigneur, la gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première; et

je donnerai en ce lieu celui qui est la paix par excellence. Je vais envoyer mon Ange, pour préparer la voie devant ma face, et aussitôt le Dominateur que vous cherchez, l'Ange de l'alliance, que vous désirez, viendra dans son temple ; le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Alors, depuis l'orient jusqu'au couchant, l'on me sacrifiera en tous lieux, et l'on offrira à mon nom une oblation pure, parce que mon nom sera grand chez toutes les nations, dit le Seigneur des armées. » Zacharie, qui vivoit dans le même temps, tient le même langage. « Filles de Sion, soyez comblées de joie ; filles de Jérusalem, tressaillez d'allégresse ; voici votre Roi qui vient à vous ; ce Roi juste, qui vous sauvera, est pauvre : une ânesse lui sert de monture. Il annoncera la paix aux nations ; sa puissance s'étendra d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités du monde ; mais il ne parviendra à cette gloire que par ses souffrances ; il sera trahi et vendu à ses ennemis pour trente pièces d'argent, que l'on emploiera à acheter le champ d'un potier. » — Ils ont pesé trente pièces d'argent, pour être le prix de la trahison ; et le Seigneur m'a dit : Allez jeter à l'ouvrier en argile cette somme à laquelle ils ont mis ma personne. Il sera frappé et percé de plaies. « O épée ! réveille-toi, dit le Seigneur, frappe le pas-

teur, et les brebis seront dispersées. Les habitans de Jérusalem tourneront leurs regards sur mon corps qu'ils auront percé. On me dira : D'où viennent ces plaies que vous avez au milieu des mains? et je répondrai ; J'ai été percé de ces plaies dans la maison de ceux à qui je devois être cher. » Le sang qui coulera de ces plaies purifiera l'univers, et en bannira l'idolâtrie. -- « En ce jour-là, dit le Seigneur, il y aura une fontaine ouverte à Jérusalem, pour y laver les souillures du pécheur, et j'abolirai de toute la terre les noms des idoles. Il viendra alors une multitude de nations et de peuples pour chercher le Seigneur, et pour lui offrir leurs vœux. Des hommes de toutes les langues prendront un Juif par la frange de sa robe, et lui diront : Nous irons avec vous, parce que nous avons appris que Dieu est au milieu de vous. ( *Zach.* 8. ) En ce temps-là il sortira de Jérusalem des eaux vives ; le Seigneur sera le Roi de toute la terre ; son nom seul sera révéré. » Il n'y a point de remarques ni de réflexions à faire sur des prédictions aussi claires ; il suffit de les lire, pour être vivement ému, et intimement convaincu, en voyant avec quelle clarté les Prophètes s'expriment et dans quels détails ils entrent sur un événement qui étoit alors éloigné de cinq cents ans.

## *Etat de la Religion sous les Rois. Réflexions sur les prophéties.*

La Religion ancienne subsista sous les Rois ; ce furent les mêmes sacrifices, les mêmes cérémonies, les mêmes observances, en un mot, le même culte que du temps de Moïse et des Juges ; mais 1.° le culte extérieur prit alors une forme plus auguste, il fut revêtu de cérémonies plus pompeuses, d'une majesté plus imposante. L'Arche d'alliance, où Dieu reposoit sur les Chérubins ; et où les deux tables de la loi étoient gardées, n'avoit point eu jusqu'alors de place fixe. David la transporta en triomphe dans Jérusalem, afin que Dieu régnât en Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Quand ce Prince eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin; et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un Ange, il désigna, par ordre de Dieu, le lieu de son temple. Il en fit tous les dessins ; il en amassa les riches et précieux matériaux ; il y destina les dépouilles des peuples et des

Rois vaincus ; mais ce temple disposé par un Roi conquérant, devoit être construit par un Roi pacifique, par Salomon. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition ; tous les ornemens du temple furent pris sur des pièces semblables, que Moïse avoit fait faire dans le désert ; Salomon n'y ajouta que la grandeur et la magnificence. L'Arche d'alliance fut posée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu. Au jour de la dédicace, Dieu y apparut dans l'éclat de sa gloire ; il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte ; il fit la défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Eglise où Dieu devoit habiter comme dans son véritable temple, et du ciel où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire. Il y eut, à la vérité, des temps d'obscurcissement ; mais Dieu ne cessa jamais de veiller à la conservation de sa Religion ; il rappeloit son peuple à la pénitence par des miracles innombrables ; et par les avertissemens continuels de ses Prophètes. Il n'y a rien de plus remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des Prophètes : c'étoient des hommes séparés

du reste du peuple, par une vie retirée et par un habit particulier; ils avoient des demeures à part, où ils vivoient dans une espèce de communauté, sous un Supérieur que Dieu leur donnoit. Leur vie pauvre et pénitente étoit la figure de la mortification, qui devoit être annoncée sous l'Evangile. Dieu se communiquoit à eux d'une façon particulière, et il faisoit éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication, surtout dans les temps de désordre, où il sembloit que l'idolâtrie alloit abolir la loi de Dieu. Dans ces temps malheureux, les Prophètes faisoient retentir de tous côtés les menaces de Dieu, et de vive voix et par écrit. Les écrits qu'ils publioient étoient entre les mains de tout le peuple, et on les conservoit soigneusement, en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. Ainsi, il étoit impossible qu'ils fussent altérés. Tous ceux qui demeuroient fidèles à Dieu, s'unissoient avec les Prophètes, et célébroient avec eux le Sabbat, et les fêtes établies par la loi de Moïse. C'étoient les Prophètes qui encourageoient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs d'entr'eux ont souffert même la mort; et l'on a vu, dans les temps les plus mauvais, une infinité de fidèles, animés par leurs exemples, répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans

témoignage. Ainsi, au milieu même des désordres, la Religion et la société du peuple de Dieu subsistèrent toujours. Les Prophètes demeuroient dans cette société; un grand nombre de fidèles persistoit hautement dans la pratique constante de la loi de Dieu. 2.° A cette époque, le mystère du Messie se déclara plus que jamais par des prophéties multipliées; toutes les circonstances de ce mystère, qui jusque-là n'avoient été montrées que sous des images et comme en énigmes, ont été alors manifestées par des prédictions plus claires que le soleil. L'histoire exacte et complète de J. C. a été tracée d'avance, jusqu'à marquer distinctement le temps où il a paru sur la terre, la tribu d'où il est sorti, la famille d'où il a tiré son origine, le lieu où il a pris naissance; les honneurs que des Mages, conduits par un signe céleste, sont venus lui rendre à son berceau; sa présentation dans le second temple; le témoignage public que lui a rendu son saint Précurseur; sa vie publique, la multitude, la nature et la grandeur de ses miracles, la doctrine céleste qu'il a annoncée dans la Judée, les vertus éminentes dont il a donné l'exemple; la qualité de ceux qu'il a choisis pour être ses Apôtres, la trahison de l'un d'entr'eux; le nombre et l'usage des pièces de monnoie données au traître pour le livrer; les

douleurs et les ignominies dont il a été rassasié, le genre de supplice auquel il a été condamné, les plaies faites à ses pieds et à ses mains ; les insultes qu'on lui adressoit dans le temps de sa Passion ; le partage de ses vêtemens, sa mort volontaire, sa sépulture confiée à un homme riche, sa sortie glorieuse du tombeau, son ascension ; l'effusion du Saint-Esprit sur ses Disciples ; la prédication de l'Evangile dans tout l'univers ; les progrès merveilleux de son Eglise, la fermeté inébranlable de cette Eglise, sa perpétuelle durée ; la réprobation et la dispersion de l'ancien peuple : toutes ces circonstances ont été prédites. Nous avons cité les textes qui les contiennent, et l'on ne peut douter que les prophéties n'aient précédé les événemens, lorsqu'on les voit entre les mains d'une nation plus ancienne que l'Evangile, d'une nation ennemie des Chrétiens, laquelle, loin de les avoir reçues d'eux, avoit un intérêt essentiel à supprimer ces monumens si favorables à ses ennemis, et si déshonorans pour elle-même. A mesure que l'avénement du Messie approchoit, les prophéties devenoient plus claires et plus circonstanciées. David, mille ans avant cet avénement, l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence digne d'un si grand sujet. Isaïe, trois siècles après David, en a parlé plutôt comme un Evangéliste, que

comme un Prophète. Daniel a compté les années qui restoient à s'écouler jusqu à sa venue. Que n'a pas vu Zacharie? On diroit que le livre des décrets divins a été ouvert à ce Prophète ; mais c'est surtout vers la fin de la captivité, que Dieu a répandu un torrent de lumières, et qu'il a découvert tous les conseils de sa providence, tant il exprime clairement les secrets des temps à venir. Ce qui est bien remarquable dans ces prophéties, c'est qu'elles forment une chaîne suivie et continue : les premières font attendre celles qui viennent ensuite ; les dernières répandent du jour sur celles qui ont précédé. Depuis la promesse faite au premier homme, Dieu a continué de tenir son peuple en attente de ce grand événement. Il a conduit les Patriarches comme par la main, par des voies surnaturelles, pour soutenir leur foi ; il leur a révélé la destinée de leur postérité. Les prophéties marchent constamment avec l'histoire, elles tiennent à tous les événemens du même temps ; en sorte qu'on ne peut les en détacher, sans rompre la liaison des faits. Par exemple, c'est à l'occasion de l'entreprise des Rois de Syrie et d'Israël, contre la maison de David, qu'Isaïe prédit à Achas que le Messie naîtra d'une Vierge de cette maison ; c'est à l'occasion de la captivité du peuple Juif, que Daniel

marque le temps précis de la venue du Messie, etc. Toutes les prophéties ont un but commun, la conservation de la vraie Religion; toutes préparent à une révélation plus étendue et plus générale, qui devoit se faire du temps du Messie; toutes aboutissent au même terme, à la rédemption des hommes, à la conversion des peuples; toutes rentrent dans le plan de la providence sur la réparation du genre humain; et elles rendent sensible l'unité de ce plan admirable, qui se soutient sans interruption, depuis la chute d'Adam jusqu'à Jésus-Christ, durant un espace de quatre mille ans. Ainsi, les prophéties et les diverses révolutions de ce peuple forment un tissu, que l'on ne peut entamer sans tout détruire. Si après cela l'on montre que toutes les prophéties ont été accomplies à la lettre, et pour le temps, et pour la manière; quelle force victorieuse éclate dans cette longue chaîne de preuves! quel poids n'a-t-elle pas pour entraîner notre conviction! « Que l'on considère, dit un Auteur célèbre, que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption; qu'il a été promis au premier homme, aussitôt après sa chute; qu'il s'est trouvé depuis des hommes qui ont dit que Dieu leur avoit révélé qu'il devoit naître un Rédempteur qui sauveroit son

peuple ; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avoit eu révélation que ce Rédempteur naîtroit de lui par un fils qu'il auroit ; que Jacob a déclaré que, parmi ces douze enfans, ce seroit de Juda qu'il naîtroit ; que Moïse et les Prophètes sont venus ensuite déclarer le temps et la manière de sa venue ; qu'ils ont dit que la première loi n'étoit donnée qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle subsisteroit, et que l'autre dureroit éternellement ; qu'ainsi, leur loi ou celle du Messie, dont elle étoit la préparation, seroit toujours sur la terre ; qu'en effet, elle a toujours duré ; et qu'enfin, Jésus-Christ est venu dans toutes les circonstances prédites, et qu'il a réellement accompli toutes ces prédictions. Cela n'est-il pas admirable ? qu'un seul homme, ajoute le même Auteur, eût fait un livre des prédictions concernant Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière ; et que Jésus-Christ fût venu conformément à ces prophéties ; cela seroit d'une force infinie : mais il y a bien plus ici ; c'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un après l'autre, prédire ce même événement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille ans, pour rendre encore témoignage des assurances qu'ils en ont ; témoignage dont ils ne peuvent être détournés par

quelques menaces et quelques persécutions qu'on leur fasse. Ceci est tout autrement considérable. » La merveille est bien plus grande, et le sceau de la divinité plus fortement marqué, lorsqu'une multitude d'hommes, séparés par les temps et par les lieux, font la même prédiction. C'est ce que nous trouvons dans les Prophètes ; ils déposent tous unanimement en faveur des mystères du Messie. Ils s'accordent parfaitement sur les caractères qui le désignent. S'il y a quelque obscurité dans l'un, elle est éclaircie par l'autre : ce que le premier ne dit pas, le second l'ajoute ; et il suffit de les rapprocher, pour former le portrait le plus ressemblant, le plus achevé qu'il soit possible d'imaginer. Chacun de ces Prophètes désigne le Messie par quelques traits particuliers, et tous ces traits viennent d'eux-mêmes se réunir dans la personne de Jésus-Christ. Ce seroit une absurdité manifeste d'attribuer au hasard une convenance si parfaite dans le témoignage de tant d'hommes, qui évidemment n'ont pu se concerter. Figurez-vous une statue, dont les diverses parties ont été travaillées par différens ouvriers, et dans des pays éloignés les uns des autres. Si toutes ces parties, faites séparément, se trouvoient néanmoins avoir entre elles un rapport si exact, des proportions si justes, qu'en les rapprochant, il en

résultât la figure de Louis XVI ; vous en concluеriez, sans hésiter, qu'un habile sculpteur a présidé à l'exécution de cet ouvrage, qu'il a communiqué son plan, et marqué les proportions à chacun des artistes ; mais si ces différentes parties avoient été faites dans différens siècles, et avant la naissance de ce Prince, il faudroit nécessairement attribuer cet accord à une Intelligence qui embrasse tous les temps ; à Dieu par conséquent. Ce raisonnement est si clair, qu'à moins de s'aveugler volontairement, il est impossible de ne pas en sentir la force. Ce qui ajoute à la preuve un nouveau degré d'évidence, c'est que les prédictions qui regardent le Messie, ont pour objet des vérités tout-à-fait hors de la sphère de l'esprit humain, des vérités que l'homme n'auroit jamais imaginées. Qu'annoncent ces prophéties ? Un Dieu-Homme, né d'une Vierge ; le Désiré, l'attente des nations, méconnu, ignoré, regardé comme le dernier des hommes ; celui qui est la gloire d'Israël, méprisé, insulté, outragé ; le Juste par excellence, mis au rang des scélérats ; le Roi de Juda, dont l'empire est éternel, livré à la mort, condamné à un supplice infâme, et expirant dans les douleurs ; enfin, la rémission des péchés, annoncée au nom d'un homme crucifié. Se seroit-on jamais avisé d'un tel mystère ?

Des oracles si opposés, qui offrent dans la même personne la force et la foiblesse, la grandeur et la bassesse, la gloire et les opprobres, le trône et la croix, une royauté éternelle, et une mort violente, une mort honteuse : toutes ces contradictions apparentes ne seroient jamais venues dans l'esprit de l'homme, et néanmoins elles se concilient en Jésus-Christ d'une manière admirable. Non, l'homme n'auroit jamais aperçu le lien secret qui unit des choses en apparence si contraires : ce n'est pas ainsi que l'esprit humain invente. Il faut se taire, dit M. Bossuet, et adorer dans les livres saints une doctrine qui ne pouvoit pas même venir dans la pensée d'aucun homme, si elle n'étoit véritable. Enfin, pour pousser cette démonstration jusqu'au dernier degré d'évidence, les prophéties annoncent non-seulement tous ces événemens si singuliers, mais elles en fixent le temps d'une manière précise. « Les Prophètes, dit l'Auteur que nous avons déjà cité, ont donné diverses remarques qui devoient toutes arriver, lorsque le Messie paroîtroit. Il falloit que toutes ces marques arrivassent en même temps. Ainsi il falloit que la quatrième monarchie fût venue, quand les soixante-dix semaines de Daniel seroient accomplies ; que le sceptre fût alors ôté à Juda ; et qu'en ce même temps le Messie parût ; et c'est alors qu'a paru

J. C., qui s'est dit le Messie. Il est prédit que, sous la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, avant que la nation juive fût dispersée, en la soixante-dixième semaine de Daniel, les païens seroient instruits et amenés à la connoissance du Dieu adoré par les Juifs; et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, les païens, qui jusque-là avoient ignoré le vrai Dieu, sont venus en foule l'adorer, et ont renversé les temples des idoles. Quoi de plus admirable! » Nous avons déjà observé que la prédiction de ce grand événement est singulièrement remarquable. Cette prédiction renferme toutes les autres, et son accomplissement manifeste dans la personne de J. C., démontre que toutes les autres prophéties ne lui conviennent pas moins. La conversion future des Gentils a été prédite par tous les Prophètes, et cet oracle a été mille fois répété depuis Abraham jusqu'à Malachie. « C'étoit là, dit M. Bossuet, le caractère propre et distinctif du Messie. Aussi est-ce là ce que les Prophètes ont vu le plus clairement. » Ce qu'ils ont déclaré le plus distinctement, c'est que le Messie éclaireroit toutes les nations, qu'il les rappelleroit à la connoissance du vrai Dieu; qu'à cette époque précise, tous les peuples reconnoîtroient leur erreur, et

qu'ils abandonneroient leurs idoles. Cela étoit néanmoins tout-à-fait incroyable dans le temps de la prédiction. L'idolâtrie avoit commencé peu de temps après le déluge. Il est évident que ce culte si ancien, si enraciné, si accrédité, ne pouvoit être détruit par des moyens humains. Tous les sens, toutes les passions, tous les intérêts combattoient pour le maintenir. L'idolâtrie étoit faite pour le plaisir. Les divertissemens, les spectacles, la licence même y faisoient une partie du culte divin. Les fêtes n'étoient que des jeux, et il n'y avoit nul endroit de la vie humaine d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin, qu'elle l'étoit des mystères de la Religion. Quelle puissance ne falloit-il pas pour rappeler dans la mémoire des hommes le vrai Dieu, si profondément oublié, et pour retirer le genre humain d'un si grand assoupissement ! Comment accoutumer des cœurs si corrompus à la régularité qu commande la véritable Religion, chaste, sévère, ennemie des sens ! La destruction de l'idolâtrie paroissoit donc impossible alors ; on ne pouvoit donc la prévoir de si loin. Cependant il est évident que cette merveilleuse révolution a été prédite, non pas seulement dans un texte, mais dans mille passages de l'Ecriture ; non pas en doutant, en conjecturant, mais en affirmant positivement, et

avec une entière certitude. L'accomplissement de cette prédiction étonnante n'a pas même besoin d'être prouvée, il suffit d'ouvrir les yeux; non-seulement on le voit, mais on ne peut pas s'empêcher de le voir. Le fait n'est pas contesté, et ne sauroit l'être. Il étoit bien digne de la bonté divine, de donner au monde cette preuve de la vérité de la Religion; preuve décisive, preuve palpable, preuve qui est à la portée des hommes les plus ignorans et les plus grossiers. Comme la discussion des prédictions particulières, quoiqu'elle soit pleine de lumières, dépend des faits, que tout le monde ne peut pas suivre également, dit M. Bossuet; Dieu en a choisi quelques-uns qu'il a rendus sensibles aux plus ignorans. Ces faits illustres, ces faits éclatans, dont l'univers entier est témoin, ce sont la désolation du peuple Juif, et la conversion des Gentils, arrivées ensemble, et précisément dans le même temps que l'Evangile a été prêché, et que J. C. a paru. Dieu a fait plus encore; afin que la prédiction de ces faits ne pût jamais être contestée, il a, par un prodige unique, conservé le peuple infidèle, à qui a été confié le dépôt de ces livres, qu'il garde religieusement sans les entendre, qu'il aime, et auxquels il rend témoignage partout, quoiqu'ils renferment sa condamnation. Les Juifs sont dispersés par toute

la terre, portant un caractère de réprobation, sans territoire, sans magistrats, sans temple, sans sacrifices, partout odieux, sans honneur, sans liberté, sans figure de peuple ; et cependant, par un trait singulier de la Providence dont il n'y a que ce seul exemple dans le monde, les Juifs subsistent hors de leur pays, au milieu de leurs ruines ; ils subsistent en cet état depuis dix-huit siècles, c'est-à-dire, plus long-temps même que les peuples qui les ont vaincus. On ne voit plus aucun reste des Assyriens, ni des Mèdes, ni des Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains : tous ces peuples se sont confondus avec d'autres peuples, et il n'en reste plus aucune trace. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations, si célèbres dans les histoires, leur ont survécu. Dieu, en les conservant par un profond conseil de sa sagesse, nous a ménagé une preuve incontestable de l'antiquité des Écritures, auxquelles ils rendent témoignage devant toutes les nations. Si tous les Juifs s'étoient convertis, nous n'aurions que des témoins suspects, et nous serions moins disposés à les croire : s'ils avoient été tous exterminés, nous n'en aurions point du tout. Le peuple Juif est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. « Il falloit, dit l'Auteur déjà cité,

il falloit, pour faire croire au Messie, qu'il y eût des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects, d'une diligence, d'une fidélité, enfin d'un zèle extraordinaire et connu de toute la terre. Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, à qui il a confié le dépôt des prophéties qui prédisent le Messie, comme libérateur et dispensateur des biens, que les Juifs entendoient dans un sens charnel, parce qu'ils aimoient cette sorte de biens. Ainsi, ce peuple a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophètes : il a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit ; assurant toutes les nations qu'il devoit venir, et en la manière prédite dans leurs livres, qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avénement humble et pauvre du Messie, ils sont devenus ses plus grands ennemis, de sorte que voilà le peuple le moins suspect de nous favoriser, qui dépose en notre faveur, et qui, par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses Prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible, et sa condamnation et nos preuves. Ceux qui ont rejeté et crucifié Jésus-Christ, pour qui Jésus-Christ a été un sujet de scandale, sont ceux-là mêmes qui portent les livres où il est rendu témoignage de lui, et où il est dit qu'il sera rejeté,

qu'il sera un sujet de scandale. Tout a été prédit, même qu'ils n'auroient pas l'intelligence des Ecritures ; car il est marqué qu'elles seroient pour eux un livre scellé. » Tout a été accompli à la lettre : que l'on compare les écrits des Prophètes avec les récits des Evangélistes ; qu'on rapproche la prédiction de l'accomplissement ; il sera difficile de distinguer quel est le Prophète, quel est l'historien ? On confond celui qui prédit les choses futures, avec celui qui raconte les choses passées, tant il y a de conformité entre la prédiction et l'avénement historique.

---

# QUATRIÈME PARTIE.

## ÉVÉNEMENS TEMPORELS QUI ONT PRÉPARÉ LES VOIES AU MESSIE.

### *Destination particulière de l'Empire d'Assyrie, par rapport à la Religion.*

TOUT ce que Dieu vouloit révéler aux hommes sur les caractères du Messie futur, avoit été annoncé par les Prophètes, et consigné dans les écrits publics. Le temps, le lieu de son avénement étoit fixé. Il ne restoit plus qu'à disposer l'univers aux circonstances où le Rédempteur devoit paroître. Nous avons passé légèrement sur la révolution du premier empire, parce que notre principal objet étoit de développer les prophéties qui regardent directement le Messie. Cependant comme ces révolutions temporelles entrent aussi dans le plan de la Religion, puisqu'elles ont été elles-mêmes prédites par les Prophètes qui ont parlé du Messie, et qu'elles ont en effet concouru en leur manière à préparer son règne; il est à propos de revenir sur nos pas, et de reprendre, avec quelque détail, les divers événemens politiques que la Providence a fait servir

soit à la correction, soit à la conservation du peuple destiné à donner la naissance au Rédempteur. Selon l'économie des conseils divins, le règne du Messie devoit être précédé de quatre grandes monarchies. Il falloit que, jusqu'au temps du Messie, le peuple de qui il devoit naître ne se confondît avec aucun autre peuple; que la distinction des tribus et des familles subsistât jusqu'à son avénement; que la connoissance et le culte du vrai Dieu s'y conservât durant tout cet intervalle. Il falloit qu'aux approches du Messie, ce peuple, jusque-là isolé, étendît ses relations dans les différentes contrées de l'Orient, pour y faire connoître le Dieu qu'il adoroit; que les saintes Ecritures, dont il étoit dépositaire, fussent traduites dans la langue qui avoit alors le plus de cours; qu'à la lumière de ces livres divins, les plus sages d'entre les païens commençassent à entrevoir la vérité. Il falloit enfin qu'au temps où le Messie devoit paroître, il se formât une monarchie universelle sous un Prince pacifique, pour ouvrir une communication libre et facile entre tous les pays du monde, où l'Evangile du Messie seroit prêché. Telle est la suite des faits que nous avons à raconter, en montrant la liaison de ces événemens temporels avec la Religion. D'abord la succession des quatre monarchies avoit

été expressément prédite par le Prophète Daniel, comme nous l'avons rapporté. Chacune d'elles étoit dans les vues de Dieu, destinée à préparer d'une manière particulière le règne du Messie. La première monarchie est celle des Assyriens, et sa destination particulière se trouve marquée par Isaïe. Cette première puissance devoit, selon les desseins de Dieu, servir à châtier son peuple toutes les fois qu'il tomberoit dans l'idolâtrie, et par ce salutaire châtiment, le ramener au culte du vrai Dieu. L'Assyrien étoit, selon l'expression même du Prophète, la verge dont la colère divine frappoit son peuple pour le faire rentrer dans le devoir quand il s'en écartoit. Voici les paroles d'Isaïe (*Chap.* 7 *et* 10) : « Le Seigneur appellera d'un coup de sifflet un essaim d'Assyriens... Holà! Assur, c'est lui qui est la verge et le bâton de ma fureur : j'ai rendu sa main l'instrument de ma colère.... Mais, ajoute le Prophète, lorsque le Seigneur aura purifié Jérusalem, il visitera la fierté insolente du Roi d'Assyrie, et l'orgueil de ses yeux altiers ; parce que n'étant qu'un instrument dans ma main, il s'est glorifié de ses succès, et qu'il a outrepassé mes ordres : je lui avois commandé de châtier mon peuple, et il a voulu le détruire. » Qu'étoit-ce donc que le Roi d'Assyrie ? Un ministre subalterne, un ser-

V

viteur mandé par son maître, une verge et un bâton dans sa main. Le dessein de Dieu étoit donc de corriger ses enfans par les mains des Assyriens ; et, pour prouver cette vérité, le Prophète prédit non-seulement les victoires que les Assyriens remporteront sur son peuple, mais encore les malheurs dont Dieu punira leur orgueil, après qu'ils auront rempli leur ministère. Après de tels traits de lumière, peut-on ne pas voir que c'est la Providence divine qui, de toute éternité, a réglé et ordonné l'établissement, la durée, la destruction des royaumes et des empires? Peut-on ne pas voir que cette disposition a été faite, soit par rapport au plan général de tout l'univers, connu de Dieu seul ; soit en particulier, par rapport au Messie et à l'établissement de l'Eglise, qui est sa grande œuvre et le but de tous ses autres ouvrages, toujours présent à sa vue ?

---

## *Empire des Perses et des Mèdes. Sa destination.*

LE Messie devoit être de la race d'Abraham, de la tribu de Juda : il devoit naître d'une Vierge, de la famille de David. Son origine étoit une des marques auxquelles on le reconnoîtroit un jour. Il

étoit donc nécessaire de conserver le peuple Juif, de maintenir chez ce peuple la distinction des tribus et des familles. Les Assyriens avoient des vues bien opposées; ils ne vouloient rien de moins qu'exterminer ce peuple, qui lui étoit odieux. D'ailleurs, une plus longue captivité, si elle ne l'eût pas fait périr, l'auroit exposé à se confondre avec ceux parmi lesquels il vivoit. Pour conserver ce peuple, et pour empêcher qu'il ne se mêlât avec une nation étrangère, Dieu lui suscita un libérateur. Comme il avoit fait servir les Princes d'Assyrie à l'exécution de ses vengeances, il rendit les Rois de Perse ministres de sa bonté envers le peuple Juif. Il destina Cyrus, fondateur de ce second empire, à affranchir son peuple. C'est encore Isaïe qui nous apprend le dessein de Dieu sur ce second empire, et qui avoit nommé *Cyrus* deux cents ans avant la naissance de ce Prince. Le Prophète s'explique en des termes dignes de la grandeur et de la majesté du Dieu qui le faisoit parler. Il représente le Dieu tout-puissant, qui prend Cyrus par la main, qui marche devant lui, qui le conduit de ville en ville et de province en province, qui lui assujettit les nations, qui humilie en sa présence les Grands de la terre, qui brise pour lui les portes d'airain, qui fait tomber les murs et les remparts des villes,

qui lui en abandonne toutes les richesses et tous les trésors. Isaïe ne nous laisse pas même ignorer les motifs de toutes ces merveilles. C'est pour punir Babylone, et pour affranchir Juda, que Dieu conduit Cyrus pas à pas, et qu'il fait réussir toutes ses entreprises. Rapportons les paroles mêmes du Prophète : « Voici ce que moi, qui suis le Seigneur, dis à Cyrus mon Christ, que j'ai choisi pour l'exécution de mon dessein : Je vous prendrai par la main pour vous assujettir les nations, pour désarmer les Rois vos ennemis, pour ouvrir devant vous les portes des villes, sans qu'aucune vous soit fermée : je marcherai devant vous ; j'aplanirai les chemins ; je romprai les portes d'airain, et je briserai les barrières de fer ; je vous donnerai les trésors cachés, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous appelle dès maintenant par votre nom : je le fais à cause de Jacob, qui est mon serviteur, et d'Israël, qui est mon élu ; afin que, depuis l'Orient jusqu'au Couchant, toutes les nations sachent un jour qu'il n'y a point d'autre Dieu que moi : je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre.... C'est moi qui susciterai Cyrus pour faire justice ; c'est moi qui aplanirai devant lui tous les chemins. Il rebâtira la ville qui m'est consacrée, et il renverra libres mes captifs, sans recevoir

pour eux ni rançon, ni présens, dit le Seigneur, le Dieu des armées. (*Isaïe*, 45.) » C'étoit donc par rapport à Juda, par rapport au peuple de Dieu, que s'opéroient ces grandes révolutions. C'étoit pour conserver et rétablir dans sa patrie la nation choisie d'où devoit naître le Messie, que le Seigneur faisoit passer la puissance d'Assyrie entre les mains des Perses et des Mèdes. Les auteurs profanes attribuent les succès de Cyrus à ses grandes qualités, à la bonne discipline de ses troupes; mais le Prophète porte ses vues plus loin. Instruit, deux siècles avant la naissance de ce Prince, et du nom qu'il devoit porter, et du personnage éclatant qu'il feroit dans le monde, il ne voit d'autre cause de ses victoires que la protection toute-puissante de Dieu, d'autres motifs de cette protection que le dessein de le rendre le libérateur du peuple Juif; et ce qu'il voit, il ne peut le voir que dans une lumière divine. Le Prophète, qui parloit deux siècles avant la naissance de Cyrus, le nomme; et il insiste sur cette circonstance, qui en effet est très-frappante, et prouve invinciblement l'inspiration divine.

---

*Prise de Babylone. Fin de l'Empire des Assyriens.*

UNE preuve sensible que Dieu éclairoit les Prophètes, c'est la description circonstanciée qu'ils ont faite du siége de Babylone, plusieurs siècles avant l'événement. « L'armée qui prendra cette ville sera composée de Mèdes et de Perses. Prince des Perses, partez, et vous, Prince des Mèdes, formez le siége, dit Isaïe. Babylone sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue du piége qu'on lui tendoit. Cette ville superbe se croit imprenable, à cause des eaux de l'Euphrate qui la défendent, dit Jérémie; mais je mettrai son lit à sec, et les eaux qui la rendoient inaccessible seront desséchées, comme si le feu y avoit passé. Elle sera prise pendant la nuit, un jour de fête et de réjouissance; ses habitans seront plongés dans l'ivresse, et ils passeront de cet assoupissement au sommeil éternel de la mort. » Isaïe rapporte les mêmes paroles qui furent dites depuis à Balthasar, pour le rassurer au milieu du repas. La joie avoit été troublée par l'apparition d'une main écrivant sur le mur de la salle l'arrêt de sa condamnation. Ses courtisans cherchèrent à le distraire et à dissiper sa frayeur,

en lui disant qu'il suffisoit de donner de bons ordres, de poser des sentinelles pour être averti de tout ; et qu'au moyen de cette précaution, on devoit continuer le festin. « Ordonnez, lui dit-on, que la table soit servie de nouveau ; que l'on observe seulement du haut d'une guérite tout ce qui se passe : mangeons et buvons comme auparavant. » Mais, pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté aux chefs des ennemis. « Levez-vous, Princes, et préparez vos boucliers. » C'est Dieu lui-même qui commande aux Princes des Mèdes et des Perses de s'avancer ; de prendre les armes, et d'attaquer une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le sommeil. Isaïe marque encore deux circonstances importantes de la prise de Babylone : la première, c'est que la plupart des troupes qui défendoient la ville n'étoient pas de Babylone. La seconde, c'est qu'elles ne seroient fermes nulle part, mais qu'elles retourneroient dans leur pays, sans être poursuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement sur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber. Enfin, le même Prophète avoit prédit l'horrible carnage que les Mèdes et les Perses firent dans cette malheureuse ville, au rapport des historiens. Il avoit annoncé qu'elle ne seroit jamais rebâtie, et qu'elle

deviendroit la retraite des bêtes sauvages. Toutes ces prédictions se sont vérifiées à la lettre. Les traces de Babylone furent si parfaitement effacées, que l'on ignore aujourd'hui son ancienne situation. Quoi de plus propre à nous inspirer un profond respect pour la Religion, et à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révèle à ses Prophètes le détail d'un événement encore éloigné de deux siècles ? Il est donc évident que Dieu a présidé à cette grande révolution, et que le dessein qu'il se proposoit étoit de conserver son peuple.

---

*Esther devient épouse d'Assuérus.*

Sous l'un des successeurs de Cyrus, que l'Ecriture nomme *Assuérus*, les Juifs se trouvèrent dans un très-grand danger; mais ils en furent délivrés par un effet sensible de la protection divine. Du nombre de ces familles qui avoient été transportées à Babylone, étoit celle de Mardochée. Ce Juif vertueux avoit une nièce, nommée *Esther*, qui perdit son père lorsqu'elle étoit encore fort jeune. Son oncle l'adopta pour sa fille, et prit soin de son éducation. Quelques années après, Assuérus ayant répudié *Vasthi*, voulut se choisir une autre épouse parmi les plus belles

personnes de son empire. Esther, qui étoit d'une rare beauté, fut une de celles que l'on amena au palais, pour être présentée au Roi. Elles paroissoient devant Assuérus, chacune à son rang, et elles avoient grand soin de se parer de tous les ornemens qui pouvoient relever l'éclat de leur beauté ; car le Roi avoit donné ordre de leur fournir tout ce qui seroit nécessaire pour leur ajustement. Le jour vint où Esther devoit être conduite au palais : elle ne demanda aucun des ornemens que les autres recherchoient avec empressement ; mais elle se contenta de ce que l'officier chargé de cet emploi jugea à propos de lui donner. La modestie étoit sa plus belle parure. Dès qu'Assuérus la vit, il la préféra à toutes les autres. Il lui mit sur la tête le diadème royal, et la choisit pour épouse, à la place de Vasthi. La cérémonie du mariage se fit avec beaucoup d'appareil et de magnificence. Tous les Grands du royaume furent invités à un festin somptueux : on leur distribua des présens convenables à la majesté du Prince, et l'on diminua les impôts que les provinces avoient coutume de payer. Mardochée crut qu'il importoit au bien de la nation Juive de laisser ignorer dans le palais, que la nouvelle Reine étoit originaire de Judée ; il lui avoit recommandé de ne pas découvrir sa naissance. Esther

suivit le conseil de son oncle; car, dans le haut rang où elle se trouvoit, elle ne lui étoit pas moins soumise qu'elle l'avoit été dans son enfance. Mardochée, de son côté, ne la perdoit pas tout-à-fait de vue; il ne s'éloignoit pas de la porte du palais, surtout depuis qu'elle fut devenue Reine, afin d'être instruit de tout ce qui intéressoit une nièce qui lui étoit si chère. Comme il étoit attentif à tout, il découvrit une conspiration que deux officiers du palais avoient formée contre la vie du Roi. Il en donna secrètement avis à la Reine, qui en fit part à Assuérus, et lui nomma celui à qui l'on devoit ce service essentiel. Les officiers furent saisis, et, après que le crime eut été prouvé, on les condamna à mort. Le Roi, pour conserver le souvenir de cet événement, le fit inscrire dans les annales de son règne.

---

### *Aman veut perdre les Juifs.*

VERS le même temps, Assuérus honora de sa confiance un Amalécite, nommé *Aman*, et le fit asseoir sur un trône, au-dessus de tous les Grands qui étoient auprès de sa personne. Le nouveau favori, enorgueilli du haut rang où il se voyoit, entreprit de se faire adorer par tous les sujets du Roi. Dès qu'il paroissoit aux

portes du palais, il falloit se courber devant lui, fléchir les genoux en terre, et se prosterner profondément. Mardochée fut le seul qui ne lui rendit pas cet hommage, parce qu'il le jugeoit contraire à la loi de Dieu. Aman le sut; et vivement piqué de ce refus, il résolut non-seulement de perdre Mardochée, mais même d'étendre sa vengeance sur toute la nation Juive. Il alla donc trouver le Roi; il calomnia les Juifs; et, sous prétexte que cette nation se gouvernoit par des lois particulières, il obtint d'Assuérus un édit, qui portoit qu'en un jour marqué tous les Juifs qui vivoient dans l'étendue de l'empire, seroient mis à mort, et leurs biens confisqués. La nouvelle de cet édit cruel répandit la consternation parmi tout le peuple Juif. Mardochée en fut plus affligé que personne: il déchira ses vêtemens, et se couvrit d'un sac. En cet état, il parut dans la place du palais, faisant éclater par ses cris la douleur profonde dont son cœur étoit pénétré. On rapporta à Esther ce qui se passoit: elle envoya sur-le-champ un de ses officiers à Mardochée, pour lui demander le sujet de son affliction. Mardochée fit porter à la Reine une copie de l'édit qu'Aman avoit surpris, et il l'avertit qu'elle devoit parler au Roi en faveur de son peuple. Esther se trouva fort embarrassée, parce qu'il y avoit une

loi qui condamnoit à la mort quiconque, sans un ordre exprès du Roi, entreroit dans son appartement, à moins que ce Prince, en signe de clémence, n'étendît sur lui son sceptre d'or. Elle dit à l'officier de retourner vers Mardochée, et de lui représenter son embarras. Mardochée, qui connoissoit la loi, insista, et fit répondre à la Reine qu'elle devoit exposer sa vie pour le salut de ses frères; que c'étoit pour cela même que Dieu l'avoit placée sur le trône; que si elle se refusoit à cette démarche, le Seigneur sauroit bien sans elle sauver son peuple, et qu'il la puniroit en la laissant périr elle et toute sa famille. Esther n'hésita plus à se rendre chez le Roi: seulement elle pria Mardochée d'assembler tous les Juifs qui étoient dans la ville, et de leur faire observer un jeûne de trois jours, pour se rendre le Seigneur favorable. Elle ajouta qu'après cette préparation, elle se présenteroit devant le Roi, au risque de périr, s'il le falloit, pour délivrer son peuple.

---

### *Prière de Mardochée et d'Esther.*

MARDOCHÉE fit ce que la Reine désiroit de lui: ayant assemblé les Juifs de la ville, il adressa au Seigneur, en leur nom, cette fervente prière: « Seigneur, Roi tout-

puissant, l'univers entier vous est soumis; et nul ne peut résister à votre volonté, si vous avez résolu de sauver Israël. Rien ne vous est caché; vous savez que si j'ai refusé d'adorer le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil ni par mépris; car, pour sauver mes frères, je serois disposé à baiser jusqu'aux traces de ses pieds; mais je craignois de transférer à un homme mortel l'honneur qui n'est dû qu'à vous. Ayez pitié de votre peuple, Dieu d'Abraham: nos ennemis ont juré notre perte; ils veulent exterminer votre héritage. N'abandonnez pas ce peuple, que vous avez racheté de la servitude d'Egypte: exaucez nos prières; changez nos larmes en joie; conservez la vie à ceux qui louent votre saint nom. » Cette prière passa bientôt dans la bouche de tous les Juifs. Dans un péril commun, ils unirent leurs voix pour fléchir le Seigneur, et pour en obtenir le secours nécessaire. Esther, de son côté, n'oublioit rien pour se rendre le Seigneur favorable. Elle quitta ses ornemens, et prit un habit de deuil; au lieu de parfums, elle se couvrit la tête de cendres et de poussière; elle affligea son corps par un jeûne austère, et répandoit son cœur en présence de Dieu. « Seigneur, lui disoit-elle sans cesse, vous êtes notre Roi; assistez-moi dans le danger où je suis. C'est de vous seul que j'attends du secours:

j'ai appris de mon père que vous nous avez choisis entre tous les peuples pour être à jamais votre héritage. Vous avez exécuté fidèlement vos promesses ; mais nous avons péché devant vous, et c'est en punition de nos péché que nous avons été livrés à nos ennemis. Maintenant ils ne se contentent pas de nous tenir dans un dur esclavage, ils veulent nous exterminer, et par-là anéantir vos promesses. Faites retomber sur eux l'iniquité de leurs projets ; ne nous abandonnez pas, Seigneur, dans les jours de notre affliction. Donnez à votre servante la fermeté et l'assurance dont j'ai besoin. Mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, pour adoucir le Roi. Vous connoissez la disposition de mon cœur, vous à qui rien n'est caché. Vous savez que je hais la gloire qui m'environne, et l'alliance des infidèles : vous savez que je porte avec peine le diadème qui orne ma tête, et que je quitte avec plaisir toute cette pompe et cet éclat, dès que je me trouve en liberté. Seigneur, Dieu d'Abraham, qui êtes seul ma joie et ma consolation, écoutez la voix de ceux qui n'espèrent qu'en vous. »

---

### *Esther va trouver Assuérus.*

ESTHER, après s'être ainsi préparée par le jeûne et par la prière, quitta ses habits de deuil, et se revêtit de ses plus riches ornemens. Elle invoqua de nouveau le Seigneur, et elle s'avança vers l'appartement du Roi, appuyée sur une de ses filles, et suivie d'une autre qui portoit sa robe traînante. C'étoit le temps où le Roi paroissoit sur son trône : il étoit revêtu de ses habits royaux, et tout éclatant d'or et de pierreries. À la vue d'Esther qui se présentoit, sans avoir été mandée, ce Prince éprouva un mouvement de colère, qui parut sur son visage et dans ses yeux. Esther s'en aperçut, et elle tomba évanouie entre les bras de la fille qui la soutenoit. En ce moment, Dieu changea le cœur d'Assuérus ; il lui inspira un sentiment de bonté et de clémence. Le Roi descendit de son trône, et courut vers la Reine. « Qu'avez-vous, Esther, lui dit-il ? ne craignez rien, vous ne mourrez point : ce n'est pas pour vous que la loi est faite ; venez, et touchez mon sceptre. » Comme Esther ne répondoit point, Assuérus prit lui-même son sceptre, et il l'appliqua à la bouche de la Reine. Alors, revenue de sa frayeur, Esther lui

dit : « Seigneur, mes yeux ont été éblouis de l'éclat qui vous environne, et j'ai cru voir un Ange de Dieu. Elle ne put en dire davantage, et elle s'évanouit une seconde fois. Le Roi étoit fort inquiet; il n'oublia rien pour la rassurer. Enfin, Esther se remit de sa frayeur, et reprit sa tranquillité ordinaire. « Que souhaitez-vous, Esther, lui dit Assuérus ? parlez avec confiance ; quand vous me demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerois volontiers. » ---- « Seigneur, lui répondit-elle, je vous supplie de venir aujourd'hui à un repas que je vous ai préparé, et permettez qu'Aman vous y accompagne. » Le Roi y consentit, et donna ordre d'avertir son favori de se rendre chez la Reine. Assuérus ne manqua point à l'invitation. A la fin du repas, il demanda à Esther ce qu'elle désiroit de lui. Elle ne crut pas qu'il fût encore temps de s'expliquer, et elle pria le Roi de lui accorder pour le lendemain la même grace. Aman étoit au comble de sa joie : il s'en retourne chez lui, tout occupé de la pensée de son bonheur ; mais, au sortir du palais, il rencontra Mardochée. Sa haine contre lui se réveilla : il raconta à sa femme et à ses amis la faveur que lui accordoit le Roi : « Mais, ajouta-t-il, ces honneurs me touchent peu, tant que je verrai le juif Mardochée me refuser les hommages

que tout le monde m'accorde. » On s'empressa de le consoler, en lui conseillant de se défaire de cet homme. « Faites dresser une potence, lui dirent-ils; demain vous demanderez au Roi qu'il vous livre cet insolent, et vous le ferez pendre sur-le-champ. » Ce conseil plut à Aman. et il donna aussitôt l'ordre de préparer une potence haute de cinquante coudées.

---

## *Humiliation d'Aman.*

La nuit suivante, Assuérus s'éveilla plutôt que de coutume, et ne put se rendormir. Pendant son insomnie, il se fit lire les annales de son règne. Quand on fut venu à l'endroit où étoit décrite la conspiration que Mardochée avoit découverte, le Roi demanda quelle récompense avoit reçue celui qui lui avoit rendu cet important service. Aucune, lui répondit-on; il a été oublié. Le Roi fit appeler le premier officier qui se trouvoit au palais. Aman s'y étoit rendu de grand matin, pour saisir le moment de son réveil, et pour lui surprendre l'ordre de faire mourir Mardochée. On le fit donc entrer dans la chambre du Roi, qui lui demanda ce que l'on pouvoit faire pour un homme que le Prince vouloit combler d'honneurs. Aman ne douta point que cette distinction

ne lui fût destinée. Dans cette persuasion, il faut, répondit-il, que cet homme soit revêtu des habits royaux; qu'il soit monté sur le cheval du Roi; qu'on lui mette sur la tête le diadème, et que le Seigneur le plus distingué de la cour, tenant les rênes du cheval, le promène dans toute la ville, en disant à haute voix: *C'est ainsi que le Roi traite celui qu'il veut honorer.* « Allez donc à l'instant, reprit Assuérus, allez chercher Mardochée; c'est à lui que je veux accorder cet honneur. Exécutez ponctuellement à son égard tout ce que vous venez de proposer, et prenez bien garde de n'omettre aucune des circonstances de cette cérémonie. » Il fallut obéir: Aman revêtit Mardochée de l'habit royal; on amena un cheval, sur lequel il le fit monter; il lui mit le diadème sur la tête, et tenant le cheval par la bride, il précédoit la marche, en criant: « Ainsi sera honoré celui que le Roi veut que l'on honore. » Après cette cérémonie, Aman se retira chez lui, la rage dans le cœur, et le visage couvert de confusion. Il raconta à sa femme et à ses amis ce qui venoit de lui arriver. Ceux-ci, au lieu de le consoler, ne firent qu'augmenter son inquiétude: « Si ce Mardochée, lui dirent-ils, devant qui vous avez commencé de plier, est de la race des Juifs, vous ne pourrez tenir contre lui, et vous

tomberez à ses pieds. Le Dieu qu'ils adorent ne manque pas de les protéger, et de les rendre victorieux de leurs ennemis. » Il falloit que la protection divine sur le peuple Juif fût bien sensible, pour tirer cet aveu de la bouche des païens même. Ils avoient entendu parler des prodiges opérés en sa faveur; ils avoient été témoins de sa délivrance accordée par Cyrus, sans qu'il exigeât ni rançon ni présens; enfin ils voyoient dans ce qui venoit d'arriver, un gage de l'assistance divine sur Mardochée, et un présage assuré de la chute d'Aman.

---

### *Disgrâce d'Aman; sa mort.*

TANDIS qu'Aman s'entretenoit avec ses amis de son humiliante aventure et des malheurs dont il craignoit qu'elle ne fût suivie, on vint l'avertir de se rendre chez la Reine, pour le festin auquel il étoit invité. A la fin du repas, Assuérus pressa Esther de s'expliquer sur ce qu'elle désiroit de lui: il lui répéta qu'elle ne devoit pas craindre un refus, quand même elle lui demanderoit la moitié de son royaume. « Seigneur, lui répondit Esther, si j'ai trouvé grâce devant vous, j'implore votre justice et votre clémence pour moi et pour ma nation; car nous avons été li-

vrés, mon peuple et moi, pour être égorgés et foulés aux pieds. Accordez-moi la vie ; accordez-la à une nation innocente, de qui j'ai tiré mon origine. Si l'on se contentoit de nous vendre et de nous réduire à l'esclavage, le mal seroit supportable, et j'en gémirois en secret ; mais on en veut à notre vie. Nous avons un ennemi dont la cruauté retombe sur le Roi même. » Quel est donc cet ennemi, reprit vivement Assuérus ? Quel est l'homme assez puissant dans mon royaume, pour oser faire ce que vous dites ? « C'est, répondit Esther, c'est cet Aman que vous voyez ; c'est lui qui a juré notre perte. » Elle expliqua ensuite au Roi les motifs de l'entreprise d'Aman ; elle lui en montra toute la noirceur. Assuérus, transporté de colère, sortit de table pour penser à ce qu'il devoit faire. Cette déclaration fut un coup de foudre pour Aman : le misérable demeura quelques momens interdit ; puis se jetant aux pieds de la Reine, il la conjuroit de lui sauver la vie. Le Roi rentra alors dans la salle ; et voyant Aman aux pieds d'Esther, il crut qu'il vouloit lui faire violence. « Quoi, traître, lui dit-il, ce n'est pas assez de tes cruautés, tu oses outrager la Reine en ma présence et dans mon palais ! » On dit alors à Assuérus qu'Aman avoit fait préparer pour Mardochée une potence de cinquante coudées.

« Qu'il y soit attaché lui-même tout à l'heure, dit le Roi. » Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et la colère d'Assuérus s'apaisa. Esther déclara au Roi que Mardochée étoit son oncle; et ce Prince le fit son premier Ministre, en lui confiant son anneau royal. L'édit de proscription contre les Juifs fut révoqué. Ainsi, par une protection manifeste de Dieu, le deuil et la consternation des Juifs se changea tout-à-coup en une réjouissance publique, et leur nom fut respecté dans tout l'empire. Que la providence divine est admirable! Quelle profondeur dans ses voies! C'est Aman lui-même qui prépare le gibet auquel il sera attaché, en punition de sa cruelle ambition. Ce sont les frères de Joseph qui le mettent sur la voie des honneurs, où ils veulent l'empêcher de parvenir. C'est la fille de Pharaon qui fait élever Moïse dans le palais même du Roi. Dieu fait exécuter ses desseins par ceux même qui veulent les traverser.

---

## *Xercès protége les Juifs.*

XERCÈS, fils et successeur du Prince qui est nommé Assuérus dans l'Ecriture, confirma aux Juifs tous les priviléges que son père leur avoit accordés. Le peuple de Dieu vécut en paix sous son règne.

Artaxerce, qui lui succéda, ne fut pas moins favorable aux Juifs. Ce Prince envoya en Judée Esdras, qui étoit de race sacerdotale, et fort habile dans la loi de Moïse : il le chargea de présens magnifiques pour le temple de Jérusalem ; il lui donna d'amples pouvoirs pour faire la visite de la Judée, pour instruire le peuple dans la loi de Dieu, pour établir des Juges et des Magistrats qui eussent l'autorité de punir, même de mort, quiconque n'obéiroit pas à la loi de Dieu, et à l'ordonnance du Roi. C'étoit, comme on voit, accorder aux Juifs le privilége de se gouverner selon leurs lois. Ainsi, les oracles des Prophètes s'accomplissoient ; car Dieu avoit promis à son peuple une protection constante, après qu'il l'auroit ramené dans la terre de ses pères. Esdras partit donc, accompagné d'un grand nombre de Juifs, et vint à Jérusalem. Il fait lui-même le récit intéressant de son voyage, en ces termes : « Béni soit le Seigneur, Dieu de nos pères, qui a mis dans le cœur du Roi la pensée de relever le temple de Jérusalem, et qui, par sa miséricorde, m'a fait trouver grâce devant le Roi de Perse, et devant les Grands de sa cour. Etant arrivé sur le bord de la rivière d'*Ahava*, je publiai un jeûne, pour nous humilier devant le Seigneur notre Dieu, et pour le prier de nous con-

duire heureusement dans notre voyage, nous, nos enfans, et tout ce que nous portions avec nous; car j'eus honte de demander au Roi une escorte de cavaliers, pour nous défendre de nos ennemis pendant le chemin, parce que nous avions dit au Roi que la main favorable de notre Dieu est sur tous ceux qui le cherchent sincèrement, et qu'il sait les garantir de tout danger. Après avoir exalté la puissante protection de notre Dieu, nous craignîmes de donner la moindre marque de timidité, et d'affoiblir l'idée que nous avions inspirée de sa puissance et de sa bonté envers ses fidèles serviteurs. Nous jeûnâmes donc, et nous fîmes notre prière à Dieu, qui l'exauça. Tout nous réussit heureusement; le Seigneur nous délivra de nos ennemis, et de tous ceux qui nous tendoient des embûches dans la route. Nous arrivâmes à Jérusalem le premier jour du cinquième mois. Nous portâmes à la maison de notre Dieu, l'argent et les vases que le Roi et ses officiers avoient offerts volontairement pour être employés au service du temple. »

---

*Esdras réforme les abus.*

ESDRAS, à son arrivée à Jérusalem, trouva des abus à réformer dans la na-

tion sainte. Moïse avoit défendu aux Israélites d'épouser des femmes étrangères, et de s'allier avec les nations idolâtres, à cause du danger de prendre part à leur culte impie et sacrilége. Cependant le peuple Juif, au retour de la captivité, avoit contracté ces sortes d'alliances. Les Prêtres même et les Lévites étoient tombés dans cette prévarication. Esdras l'ayant appris, en fut extrêmement affligé. Il demeura plusieurs heures dans le parvis du temple, le cœur pénétré de douleur, et le visage abattu de tristesse. On le trouva en cet état à l'heure où l'on offroit le sacrifice du soir, lorsque le peuple s'assembloit au temple pour la prière. On se rangea en foule autour de lui. Alors le Ministre du Seigneur se prosterna, les yeux baignés de larmes; puis étendant les mains vers le ciel, il adressa à Dieu une prière qui exprimoit les sentimens d'humilité et de pénitenee, dont son cœur étoit rempli. Ce spectacle toucha le peuple; on prit part à sa douleur; les coupables, pénétrés de repentir, mêlèrent leurs larmes avec celles de l'innocent; et l'un d'eux, parlant au nom de tous, promit de faire cesser le scandale, et de rompre ces alliances contraires à la loi de Dieu. Tout le peuple s'y engagea par serment, et l'on prit sans délai des mesures efficaces pour couper la racine du

mal. Il y eut ordre à tous ceux qui étoient revenus de la captivité, de se rendre à Jérusalem à un jour indiqué, sous peine d'être retranchés de la société du peuple de Dieu. On n'eut pas besoin d'en venir à cette sévérité. Tous ceux de Juda et de Benjamin se trouvèrent à l'assemblée, qui se tint le vingtième jour du neuvième mois. Le peuple étoit dans la place devant le temple; Esdras se leva, et leur dit : « Vous avez violé la loi du Seigneur, en épousant des femmes étrangères, et vous avez ajouté ce péché aux iniquités de vos pères. Rendez donc maintenant gloire à Dieu, et séparez-vous des nations avec lesquelles il vous a défendu de contracter des alliances. » Tout le peuple répondit à haute voix : « Que ce que vous avez dit soit exécuté; nous nous y soumettons volontiers. » On établit un tribunal pour régler cette affaire, et elle fut entièrement terminée dans l'espace de trois mois.

---

*Artaxerxe permet de rebâtir les murs de Jérusalem.* An du monde 3510.

LA construction du temple étoit achevée depuis long-temps, mais les murs de Jérusalem n'étoient point encore achevés. Cependant la nation sainte, destinée à

perpétuer le culte de Dieu jusqu'à l'avénement du Messie, ne pouvoit reprendre une constitution solide et durable, qu'en mettant la ville de Jérusalem à l'abri de toute insulte de la part des peuples voisins. La vingtième année du règne d'Artaxerxe, Dieu, qui veilloit à la conservation de son peuple, leva tous les obstacles. Il disposa le cœur du Roi à favoriser les Juifs, et à leur accorder la permission de construire les murs de la cité sainte. Voici quelle en fut l'occasion : un vertueux Israélite, nommé *Néhémie*, exerçoit auprès du Roi de Perse la charge d'échanson. Quelques-uns de ses parens vinrent de Jérusalem à Suse, où étoit alors la cour. Il leur demanda avec empressement en quel état ils avoient laissé la ville sainte, si chère à son cœur ? « Les murailles de Jérusalem lui dirent-ils, sont encore renversées, et ses portes consumées par le feu. » Ce récit l'affligea sensiblement, et la tristesse qu'il lui causa étoit peinte sur son visage. Un jour que le Roi étoit à table, et que Néhémie y faisoit sa fonction ordinaire, ce Prince remarqua qu'il avoit le visage abattu : « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous l'air triste ? vous ne paroissez pas malade ; il faut que vous ayez du chagrin. » Néhémie fut saisi de crainte. « Seigneur, répondit-il, comment ne serois-je pas triste ? La

ville où reposent mes ancêtres est encore déserte, et les portes en sont brûlées. » Que me demandez-vous ? ajouta le Roi. Néhémie, après avoir invoqué Dieu au fond de son cœur, répondit : « Prince, si ma demande ne vous déplaît pas, si votre serviteur a trouvé grace devant vous, permettez-moi d'aller en Judée, et de faire rebâtir la ville où est le tombeau de mes pères. » Le Roi, et son épouse qui étoit assise auprès de lui, demandèrent à Néhémie combien dureroit ce voyage ? Néhémie marqua le temps de son retour. Artaxerxe donna son consentement ; il y joignit des lettres pour les Gouverneurs du pays par où Néhémie devoit passer, et un ordre particulier adressé au grand maître de la forêt royale, afin qu'il fournît le bois nécessaire pour relever les murs et les portes de Jérusalem. C'est de cet édit du Roi Artaxerxe, donné dans la vingtième année de son règne, que l'on commence à compter les soixante-dix semaines de Daniel.

---

*Murs de Jérusalem rebâtis.* An du monde 3550.

NÉHÉMIE partit de la cour de Perse, avec une escorte de cavalerie et d'officiers de guerre, qu'Artaxerxe lui donna pour la

sûreté de son voyage. Arrivé à Jérusalem, il ne découvrit d'abord à personne ce que Dieu lui avoit inspiré de faire dans cette ville. Il vouloit auparavant en examiner l'état avec attention. Il sortit la nuit à cheval ; il fit le tour de la ville, pour en considérer les murailles ; il assembla ensuite les Magistrats et les Anciens du peuple ; il leur déclara la disposition favorable de Dieu à leur égard, et les pouvoirs qu'il avoit reçus du Roi. « Venez, ajouta-t-il, relevons les murailles de la cité sainte, et faisons cesser l'opprobre dont elle est couverte. » A peine eut-il achevé de parler, qu'il s'éleva de toutes parts mille acclamations. On demandoit à l'envi d'être mis incessamment en action ; on s'encourageoit mutuellement à travailler avec ardeur. Les ennemis du peuple de Dieu, qui avoient déjà traversé la construction du temple, apprirent avec chagrin l'arrivée de Néhémie, et l'entreprise qu'il formoit ; mais comme ils ne pouvoient s'y opposer, ils dissimulèrent leurs allarmes, et se contentèrent d'en faire des railleries amères. Que prétendent faire ces insensés ? disoit l'un d'entr'eux : croient-ils que les peuples voisins les laisseront en repos ? Achèveront-ils leur ouvrage en un jour ? Bâtiront-ils leurs murailles de ces monceaux de pierres calcinées et réduites en poudre ? Laissez-les bâtir, ajou-

toit un autre : s'il vient un renard, il n'aura point de peine à franchir de telles murailles. » Néhémie ne fut point ébranlé par ces vains discours. On continuoit de travailler, et déjà toutes les brèches de la muraille étoient réparées, jusqu'à la moitié de la hauteur où l'on vouloit les élever. Les ennemis du peuple Juif, indignés de voir l'ouvrage s'avancer, essayèrent de surprendre les ouvriers au milieu de leur travail; mais Néhémie fut averti de leur dessein. Après avoir adressé à Dieu une prière touchante, il arma le peuple de Jérusalem, et le rangea le long des murailles. Depuis ce jour-là, une partie des jeunes gens étoit occupée au travail, et l'autre moitié se tenoit toujours prête à repousser l'ennemi. Les travailleurs eux-mêmes faisoient leurs ouvrages d'une main, et tenoient une épée de l'autre. Néhémie donnoit à tous l'exemple d'une assiduité infatigable, et soutenoit le courage de ses frères, en ne s'accordant à lui-même aucun repos. On n'employa que cinquante-deux jours de travail à relever les murs de Jérusalem.

---

### *Dédicace de la ville.*

LORSQUE les murs de Jérusalem furent achevés, on se prépara à faire la dédicace

de la ville, par des cérémonies religieuses, qui la rendissent la ville du Seigneur. Tous les Lévites se trouvèrent à cette solennité. Les Prêtres, après s'être purifiés eux-mêmes, purifièrent le peuple, afin de célébrer dignement cette fête, par des sacrifices de louanges, et par des cantiques d'actions de grace. Néhémie partagea le peuple en deux bandes : chaque troupe avoit un chœur de musiciens, précédé d'un certain nombre de Prêtres avec leurs trompettes. La première bande, à la tête de laquelle étoit Esdras, prit à droite, et marcha autour des murs du côté de l'Orient, en chantant les louanges de Dieu. La seconde, conduite par Néhémie, prit le côté opposé sur la gauche, et s'avança dans le même ordre que l'autre. Toutes deux s'arrêtèrent vis-à-vis l'une de l'autre, devant le temple, et l'on immola des victimes, dans les transports d'une sainte joie. Les femmes et les enfans prirent part à cette fête, qui leur fit oublier tous les maux passés. Comme Jérusalem n'étoit pas assez peuplée à proportion de son étendue, on assembla les plus considérables d'entre les Juifs, pour en faire la revue. Il fut résolu que les familles les plus distinguées demeureroient à Jérusalem. Quant au reste du peuple, on tira au sort, afin que la dixième partie s'établît dans la ville sainte, et que les neuf autres prissent leur demeure dans les autres villes

de la Judée. Néhémie fit ensuite un règlement pour la garde et la sûreté de la ville sainte. Il détermina le temps d'ouvrir et de fermer les portes ; il marqua les endroits où il falloit placer des sentinelles et des corps-de-garde ; il nomma, pour exécuter ces règlemens, des officiers qu'il connoissoit pour des hommes exacts et craignant Dieu. Après avoir pris toutes ces sages mesures, pour prévenir les mauvais desseins des ennemis du peuple de Dieu ; ou pour rendre leurs efforts inutiles, il examina les généalogies des Prêtres et des Lévites. Ceux qui ne purent justifier leur origine, furent exclus du ministère, et privés des droits qui y étoient attachés. L'on choisit parmi les Prêtres et les Lévites des hommes d'une grande réputation, pour leur donner l'intendance des magasins où l'on conservoit les offrandes, les dîmes et les prémices, et pour en faire la distribution ; car, tandis que Zorobabel étoit à la tête de la nation sainte, et que Néhémie la gouvernoit sous l'autorité du Roi, le peuple fut exact à donner aux Lévites ce qui leur étoit dû des choses saintes ; et les Lévites rendoient avec la même exactitude aux enfans d'Aaron la part qui leur étoit destinée ; c'est-à dire, la dixième partie de ce qu'ils avoient reçu du peuple.

### *Réforme touchant les usures.*

IL restoit encore un abus à réformer ; il ne put échapper au zèle de Néhémie. Les riches, loin de soulager leurs frères indigens, profitoient de la misère des pauvres pour envahir leurs héritages. Le peuple se plaignit de cette vexation, et demanda justice à grands cris. Néhémie en fut vivement touché : il convoqua une assemblée, et fit une sévère réprimande aux Magistrats et aux principaux Citoyens. « Est-il donc vrai, leur dit-il, qu'au mépris de la loi divine, vous exigez de vos frères les intérêts de ce que vous leur prêtez ? Pourquoi vous exposez-vous ainsi à la colère du Seigneur, et aux reproches de nos ennemis ? » Comme les coupables gardoient le silence, et ne savoient que répondre, il ajouta : « Accordons-nous, je vous prie, à remettre à nos débiteurs tout ce qu'ils nous doivent : rendez-leur dès aujourd'hui leurs champs et leurs maisons. » Puis secouant ses habits devant toute l'assemblée, il prononça cet anathème terrible : « Ainsi sera secoué et rejeté de Dieu quiconque n'écoutera pas ce que je viens de prescrire ! qu'il soit chassé loin de sa demeure ! qu'il soit privé du fruit de ses travaux, et réduit lui-même à l'indigence !

A ces mots, les cœurs se trouvèrent changés. Le discours de Néhémie fut suivi d'un applaudissement général; on se mit à crier de toutes parts: « Nous ferons ce que vous avez dit; que les pauvres ne se plaignent plus. Nous leur rendons tout ce qu'ils réclament, et nous leur remettons tout ce qu'ils nous doivent. « Le peuple loua Dieu d'un changement plus admirable peut-être, que ces prodiges d'éclat qui renversent les lois de la nature. Dans ceux-ci le Seigneur agit en maître, et ne trouve point de résistance; mais dans celui-là il avoit fallu changer les cœurs, et surmonter en un moment une passion indocile et opiniâtre. Ce qu'il y eut de plus consolant, c'est que la conversion fut aussi solide qu'elle avoit été prompte, et que le peuple de Dieu n'eut plus dans la suite de reproches à soutenir à cet égard. Rien ne contribua plus au succès de cette affaire, que l'exemple généreux de Néhémie. Pendant douze ans qu'il gouverna la Judée, il ne voulut rien recevoir des émolumens de sa charge. Content de son patrimoine, il déchargea ses frères de toutes contributions, et ne souffrit pas que ceux qui étoient à son service, reçussent la moindre récompense d'aucun autre que de lui.

## *Lecture de la loi.*

LA fête des Tabernacles approchoit. Les Juifs se rendirent de toutes les villes de Judée à Jérusalem, pour y célébrer cette fête, qui duroit sept jours. Ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avoit prescrite à son peuple. Esdras fit dresser une estrade ou tribune au milieu de la place. Il y monta pour en faire la lecture : il avoit six des principaux Prêtres à sa droite, et six à sa gauche. Des Lévites étoient répandus dans l'assemblée, pour tenir le peuple dans le silence, et le disposer à écouter avec respect la loi de Dieu. Esdras ouvrit le livre devant la multitude ; et à l'instant le peuple se leva, et se tint debout. Esdras commença par invoquer et bénir le nom de Dieu. Tout le peuple, levant la main, répondit : *Amen, amen.* Puis, s'étant prosterné en terre, il adora Dieu. Le saint Docteur lut à haute voix dans le livre de la loi, depuis le matin jusqu'à midi : tout le peuple avoit les oreilles attentives à cette lecture. On ouvrit les yeux sur bien des devoirs auxquels on avoit manqué ; et pénétrés de douleur, les assistans fondoient en larmes. Néhémie et les Lévites s'empressèrent de les con-

soler. « Ne vous attristez point, leur disoient-ils ; ce jour est saint ; il est consacré au Seigneur : ce doit être un jour de joie, et non de tristesse. Allez dans vos maisons prendre vos repas, et faites part de votre abondance à ceux qui sont dans le besoin : encore une fois ne pleurez point ; réjouissez-vous dans le Seigneur. » Les Juifs célébroient leurs fêtes par des festins et des réjouissances, où les étrangers, les pauvres, les veuves et les orphelins étoient admis. On eut bien de la peine à calmer la douleur du peuple, et à arrêter ses larmes. Esdras profita de l'ardeur que le peuple avoit pour l'instruction : il continua à lui faire la lecture de la loi chaque jour de la fête, qui duroit depuis le quinze du septième mois jusqu'au vingt-deux. Le peuple, affamé de cette nourriture céleste, ne se lassoit point d'entendre la parole de Dieu. Lorsque la solennité fut passée, on consacra un jour aux exercices de la pénitence ; on se revêtit de cilices ; on se couvrit la tête de cendres : des Lévites prononcèrent à haute voix une prière touchante, où ils célébroient la grandeur de Dieu, ses bienfaits multipliés, et sa miséricorde envers un peuple ingrat. Après cette prière, on renouvela solennellement l'alliance avec le Seigneur, on promit avec serment d'observer ses commandemens. L'acte en fut dressé :

Néhémie et les premiers d'entre les Prêtres et les Lévites le signèrent.

---

### *Heureuse situation des Juifs.*

Le châtiment sévère que Dieu avoit exercé sur les Juifs, opéra un grand changement dans la conduite de ce peuple. Revenu dans l'héritage de ses pères, il renonça pour toujours à l'idolâtrie, qui lui avoit attiré une si terrible punition. Les Juifs n'oublièrent jamais Nabuchodonosor : ils se souvenoient de la ruine de Jérusalem, si souvent prédite dans toutes ses circonstances, et toutefois plutôt arrivée qu'elle n'avoit été crue. Ils n'étoient pas moins frappés de leur rétablissement, fait contre toute apparence dans le temps, et par celui que les Prophètes avoient nommé deux siècles auparavant. Ils ne voyoient pas le nouveau temple, sans se rappeler pourquoi le premier avoit été renversé. Tout concouroit à les confirmer dans la foi aux Ecritures, auxquelles leur état présent rendoit témoignage. Aussi Dieu, qui fait tout en son temps, fit cesser alors les voies extraordinaires, c'est-à-dire, les prophéties. Il restoit depuis leur retour environ cinq cents ans jusqu'aux jours du Messie. Dieu devoit à la majesté de son Fils, de faire taire les Prophètes durant cet intervalle,

pour tenir son peuple en attente de celui qui devoit être l'accomplissement de tous les oracles. Afin de donner plus d'éclat aux fonctions du Messie, et lui concilier plus de respect de la part de son peuple, le Seigneur suspendit long-temps avant son arrivée le ministère prophétique. Ce peuple avoit la loi de Moïse : il avoit les écrits des Prophètes, et l'histoire suivie de tout ce qui étoit arrivé à leurs pères. On y voyoit les promesses et les menaces de la loi, confirmées par des expériences visibles : tout étoit dirigé par l'ordre des temps. Les choses mêmes, qui arrivoient tous les jours aux Juifs, n'étoient que l'exécution fidèle de leurs prophéties, et devenoient pour eux une leçon continuelle. En effet, les Prophètes leur avoient promis une paix profonde après leur retour dans la Judée. On lit encore avec joie la belle peinture que font Isaïe et Ezéchiel de la prospérité qui doit suivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées ; les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties ; le peuple est multiplié à l'infini ; les ennemis sont terrassés ; l'abondance règne dans les villes et dans la campagne ; on y voit la joie, le repos, une parfaite et durable tranquillité. Le peuple de Dieu fut effectivement en paix sous les Rois de Perse, qui le traitèrent avec douceur, qui en furent plutôt les protecteurs que

les maîtres. Les Juifs vivoient suivant leurs lois : la puissance sacerdotale fut conservée en son entier : les Pontifes conduisoient le peuple : le conseil public, établi par Moïse dès l'origine de la nation, avoit toute son autorité, et le peuple étoit heureux. Dieu permit qu'alors la maison de David, d'où devoit sortir le Messie, tombât dans un obscurcissement, qui fit presque oublier son ancienne splendeur. Le dessein de la divine sagesse étoit de disposer par-là les hommes à recevoir et à suivre un Roi, qui n'auroit rien de la magnificence des Rois de la terre, qui ne paroîtroit grand que par sa bonté, et par des miracles de bienfaisance ; qui ne proposeroit à ses sujets d'autres ennemis à combattre que leurs passions, ni d'autres avantages à désirer que les biens spirituels et invisibles.

---

*Fin de l'Empire des Perses. Commencemens d'Alexandre.* An du monde 3570.

LES desseins de Dieu sur le second empire étoient remplis. Les Perses avoient servi à délivrer le peuple Juif du joug des Assyriens, et à le rétablir dans la terre de ses pères. Lorsque ce peuple eut pris une consistance fixe, et qu'il eut réparé

toutes ses pertes avec avantage, la puissanee des Perses passa entre les mains des Grecs. En transportant ainsi chez eux l'empire de l'Orient, Dieu avoit résolu de rendre le nouveau Conquérant favorable à son peuple : il vouloit encore faire servir cette révolution à l'œuvre future du Messie. En effet, cet événement préparoit de loin les voies à l'Evangile : il importoit de rendre commune dans l'Orient la langue dans laquelle l'Evangile devoit y être annoncé, et de donner, par ce moyen, un cours plus libre à la prédication des Apôtres. Daniel avoit prédit qu'après la monarchie des Perses, viendroit celle des Grecs : le Prophète les nomme expressément. Il avoit désigné Alexandre, fondateur de ce troisième empire, par des traits qui le font reconnoître aisément : « Il s'élèvera un Roi fort et vaillant, qui commandera avec une grande puissance, et fera ce qu'il lui plaira. » Le courage d'Alexandre, ses conquêtes, son humeur fière et impérieuse sont marquées par ces paroles. Il est encore mieux dépeint par celles qui suivent : « Quand ce chef des Grecs sera parvenu au comble de la grandeur, il perdra la vie, sans laisser de postérité. De son empire, il se formera, vers les quatre parties du monde, quatre royaumes, mais qui n'approcheront pas de celui qu'il avoit fondé. » En effet, Alexandre de Macédoine attaqua, avec

toutes les forces de la Grèce, Darius Codoman, dernier Roi de Perse. Ayant passé l'Hellespont, il défit l'armée des Perses, quoiqu'elle fût beaucoup plus nombreuse que la sienne. Cette première victoire, qui rendit Alexandre maître de l'Asie mineure, fut suivie de deux autres, où les affaires des Perses furent entièrement ruinées. Le vainqueur entra dans la Syrie et dans la Phénicie : tout plia devant lui. Il n'y eut que la ville de Tyr, qui l'arrêta quelque temps. Lorsqu'il en faisoit le siége, il envoya des commissaires pour sommer les Juifs de se soumettre à sa domination, et de lui envoyer les secours qu'ils avoient coutume de fournir à Darius. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ils avoient prêté serment de fidélité à ce Prince : ils ajoutèrent que, du vivant de Darius, ils ne pouvoient pas reconnoître d'autre Souverain. Alexandre, irrité de cette réponse, n'eut pas plutôt réduit Tyr, qu'il marcha vers Jérusalem, résolu de faire de cette ville un second exemple de sévérité.

---

*Alexandre, apaisé miraculeusement, protége les Juifs.*

LORSQUE Alexandre, transporté de colère, s'avançoit pour exterminer la nation sainte, le Grand-Prêtre, qui se nommoit

*Jaddus*, eut recours à Dieu. Il ordonna des prières publiques, et offrit des sacrifices pour implorer son secours. Dieu veilloit à la conservation de son peuple, et à l'accomplissement de sa promesse touchant le Messie qui en devoit naître. Il apparut en songe au Grand-Prêtre, et il lui ordonna de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant d'Alexandre, sans rien craindre de ce Prince, parce qu'il le protégeroit. Jaddus, plein de joie, rapporta au peuple la révélation qu'il avoit eue. Tout fut préparé comme il avoit été prescrit dans la vision. Le Grand-Prêtre, accompagné des Sacrificateurs et des autres Ministres, en robes de lin, s'avancèrent hors de la ville, jusqu'à un lieu élevé d'où l'on découvroit le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit, en cet état, l'arrivée d'Alexandre. Quand on sut qu'il approchoit, on alla au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du Grand-Prêtre, vêtu de son éphod, avec sa tiare sur la tête, et une lame d'or sur le front, où le nom de Dieu étoit écrit. Saisi de respect, il s'inclina devant Jaddus, et le salua avec une vénération religieuse. On ne peut exprimer quelle fut la surprise de tous les

assistans. A peine en croyoient-ils leurs propres yeux : ils ne comprenoient rien à un changement si peu attendu. Parménion, l'un des confidens du Prince, ne pouvoit revenir de son étonnement. Il lui demanda pourquoi il adoroit le Grand-Prêtre, lui qui étoit adoré de tout le monde. « Ce n'est pas le Grand-Prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu dont il est le Ministre. Lorsque j'étois en Macédoine, et que je méditois la conquête de la Perse, ce même homme, avec les mêmes habits, m'apparut en songe, et m'assura que son Dieu marcheroit avec moi, et me rendroit victorieux des Perses. Dès que j'ai aperçu ce Prêtre, je l'ai reconnu à son habillement et aux traits de son visage. Je ne puis douter que cette guerre n'ait été entreprise par les ordres et sous la conduite du Dieu qu'il adore. C'est pour cela que je lui rends hommage en la personne de son Prêtre. » Alexandre embrassa ensuite Jaddus, et vint à Jérusalem : il monta au temple, et y offrit à Dieu des sacrifices en la manière que le Grand-Prêtre lui indiqua. On lui montra les prophéties de Daniel, qui annonçoient que l'empire des Perses seroit détruit par un Roi de la Grèce. Alexandre, comblé de joie et d'admiration, accorda aux Juifs toutes les graces qu'ils désiroient. Il permit à ceux d'entr'eux qui

voudroient servir dans ses armées d'y vivre selon leur Religion. Il y en eut en effet plusieurs qui s'enrôlèrent, et suivirent ce Prince dans ses expéditions. C'est l'historien Joseph qui rapporte ce fait.

---

### *Mort d'Alexandre. Division de son Empire.*

L'EMPIRE d'Alexandre, beaucoup plus étendu que ne l'avoit été celui des Perses, contenoit, outre une grande partie de l'Afrique, tout ce qui étoit renfermé entre le Gange et la mer Adriatique. Il s'étoit formé dans l'espace de douze ans et demi qui s'étoient écoulés depuis l'avénement d'Alexandre à la couronne de Macédoine jusqu'à sa mort. La Providence, qui l'avoit choisi pour être l'instrument de ses desseins, l'abandonna dès qu'il eut achevé ce que le Prophète Daniel avoit prédit de lui; et par une mort prématurée, à l'âge de trente-trois ans, elle arrêta tout-à-coup la vaste ambition de ce rapide conquérant. Il étoit écrit que ce nouvel empire seroit divisé. Alexandre ne laissoit point de postérité, et il avoit annoncé lui-même que ses amis célébreroient ses funérailles par de sanglans combats. Après sa mort, ils partagèrent entre eux l'empire. Ptolémée, surnommé *Soter*, s'empara de

l'Egypte et de la Palestine. *Seleucus Nicanor* eut la Syrie et la grande Asie. *Lysimaque* régna dans la Thrace et la Bythinie ; *Cassandre*, dans la Macédoine et la Grèce. De ces quatre royaumes, celui d'Égypte et celui de Syrie subsistèrent long-temps dans les mêmes familles ; et leur histoire est souvent liée avec celle des Juifs qui furent soumis, tantôt aux Rois d'Egypte, et tantôt à ceux de Syrie. Ptolémée se rendit d'abord maître de la Judée, d'où il emmena en Egypte plus de cent mille captifs. Dans la suite, considérant la fidélité inviolable de ce peuple à l'égard de ses Souverains, il les mit en liberté, et les invita à s'établir à Alexandrie, capitale de ce royaume. Alors un grand nombre de Juifs, attiré par la richesse et la fertilité du pays, passèrent volontairement en Egypte, et prirent leur demeure, non-seulement à Alexandrie, mais dans les autres villes de l'Egypte, de la Lybie et du pays de Cyrène. De son côté, Seleucus ayant bâti plusieurs villes dans l'Asie mineure et dans la grande Asie, attira une multitude de Juifs, en leur accordant les mêmes priviléges qu'aux Grecs. Comme il y en avoit déjà beaucoup dans la Médie et dans la Babylonie, qui y étoient restés après l'édit de Cyrus, et où ils s'étoient prodigieusement multipliés, les Juifs se trouvoient alors répan-

dus dans tout l'Orient, dans l'Egypte, dans la Syrie, dans l'Asie, dans l'île de Chypre, dans celle de Crète, dans la Macédoine et dans la Grèce. Ce ne fut pas sans un dessein marqué de la Providence, que les Juifs, auparavant resserrés dans leur patrie, se dispersèrent alors dans presque toutes les contrées de l'Orient. Ils firent connoître le vrai Dieu à ces différens peuples, et par-là ils les préparèrent de loin à recevoir un jour la lumière de l'Evangile. Ce qui est admirable, c'est que le commerce des nations, qui leur avoit été si dangereux autrefois, ne les rendit alors que plus zélés pour le véritable culte, et plus attachés à leur loi. Ainsi, tout ce qui arrivoit à ce peuple étoit comme le prélude du grand ouvrage de la rédemption des hommes. La Providence arrangeoit toutes choses, pour en amener insensiblement l'exécution.

---

## *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints.*

PTOLÉMÉE PHILADELPHE, fils et successeur de *Soter*, fut encore plus favorable aux Juifs. Ce Prince forma à Alexandrie une riche bibliothèque, où il rassembla, de tous les endroits du monde, les livres les plus rares et les plus curieux. Ayant

appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il conçut le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec, pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au Grand-Prêtre Eléazar, qui avoit succédé à Jaddus. Il lui envoya des ambassadeurs chargés d'une lettre très-obligeante et de présens magnifiques. Ces envoyés furent reçus avec toutes sortes d'honneurs, et ils obtinrent sans peine ce que le Roi demandoit. Eléazar leur donna une copie exacte de la loi de Moïse, écrite en lettres d'or, et les fit accompagner de six anciens de chaque tribu, pour la traduire en grec. Ptolémée combla ces interprètes de marques d'amitié; il leur fit préparer une maison, et il ordonna de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut achevé en septante-deux jours. C'est ce qu'on appelle *la Version des Septante*. Elle fut lue et approuvée en présence du Roi, qui admira surtout la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les interprètes avec de riches présens pour eux et pour le temple de Jérusalem. Il résulte de ce fait une nouvelle preuve de l'antiquité des prophéties. Il est certain que, du temps des Ptolémées, long-temps avant la naissance de J. C., il s'est fait une version

grecque des livres saints. Les prophéties que nous avons rapportées se trouvent dans cette version, que nous avons encore. Ces prophéties sont donc incontestablement antérieures à l'Evangile ; non-seulement leur existence, mais leur publicité même, a donc précédé de plusieurs siècles les événemens qui en sont l'objet. Cette version des Ecritures de l'ancien Testament, faite dans la langue la plus vulgaire et la plus générale en Orient, ouvrit à une infinité de peuples l'intelligence des Livres saints, et fut le fruit le plus précieux de la domination des Grecs. L'on voit clairement qu'elle entroit principalement dans le dessein que Dieu avoit eu, en livrant tout l'Orient aux Grecs, et en les y maintenant malgré leurs divisions. L'on conçoit que c'étoit dans cette vue qu'il avoit fait succéder à l'empire des Perses celui des Grecs, dont la langue prit faveur chez tous les peuples qu'ils avoient subjugués. Dieu préparoit ainsi une voie aisée à la prédication de l'Evangile, qui n'étoit plus éloignée, et il facilitoit la réunion de tant de peuples dans une même société, dans une même doctrine et dans un même culte. La langue grecque, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, devint un lien de communication entre les différentes nations qui jusque-là avoient été séparées de langage et

de mœurs ; elle fournit aux Apôtres un moyen prompt et facile de répandre la Doctrine évangélique. C'est donc le but que la Sagesse divine s'étoit proposé dans la révolution qui donna naissance à la troisième monarchie.

---

## *Protection miraculeuse de Dieu sur les Juifs.*

LES Juifs vécurent en paix sous le règne du successeur de Ptolémée Philadelphe ; mais son fils surnommé *Philopator*, troubla d'abord leur tranquillité. Ce Prince étant venu à Jérusalem, voulut entrer dans le temple, et pénétrer jusque dans le Saint des Saints ; ce que la loi ne permettoit qu'au Grand-Prêtre, et une seule fois l'année. Cette entreprise causa une émeute dans la ville. Philopator n'en persista pas moins dans sa résolution : il s'avançoit vers le Sanctuaire, lorsque Dieu punit sa témérité. Ce Prince fut tout-à-coup agité avec violence, comme un foible roseau, devenu le jouet du vent, et renversé par terre, sans force et sans mouvement. Les gens de sa suite, étonnés d'un châtiment si subit, l'emportèrent hors du temple. Le roi reprit peu à peu ses esprits, mais il conçut une haine violente contre les Juifs ; et à son retour en Egypte,

il leur ôta les priviléges que leur avoient accordés ses prédécesseurs. Il ordonna à ceux qui étoient établis à Alexandrie de recevoir, pour marque de servitude, une feuille de lierre dédiée à Bacchus, qu'on leur appliqueroit sur le corps, avec un fer chaud. Enfin, dans un mouvement de fureur, il prit la résolution de les faire tous périr. Par son ordre, on les amena chargés de chaînes, on les renferma dans l'Hippodrome, lieu très-spacieux, où se faisoient les courses de chevaux. Il les avoit condamnés à être exposés aux éléphans, et à y servir de spectacle au peuple. On fit boire aux éléphans du vin pur, mêlé d'encens, pour les rendre furieux. Une foule innombrable y accourut, pour être témoin de cette scène cruelle. Cependant les Juifs, renfermés dans l'Hippodrome, étoient en prières; et levant les mains au ciel, ils implorèrent le secours du Dieu tout-puissant. Le roi arrive; on lâche les éléphans; mais ces animaux, au lieu de se jeter sur les Juifs, tournent leur rage contre ceux qui les conduisoient, et ils en font un horrible carnage. A la vue d'une marque si frappante de la protection divine, le Prince rentra en lui-même: il fit mettre les Juifs en liberté, et il adressa à tous les Gouverneurs des provinces, des lettres par lesquelles il défendoit de les inquiéter. « Sachez, y disoit-il,

que si nous formons contre eux quelques mauvais desseins, et si nous les maltraitons injustement, nous en répondrons, non à un homme, mais à un Dieu terrible et tout-puissant, qui exercera sa vengeance contre nous, sans que nous puissions l'éviter. »

---

## *Les Juifs passent sous la domination du Roi de Syrie.*

LA justice divine n'étoit pas apaisée par l'édit favorable que venoit de rendre Philopator. Ce Prince impie et cruel fut puni par la perte de la Palestine. Antiochus, surnommé le Grand, Roi de Syrie, en fit bientôt après la conquête; et les Juifs qui, depuis Alexandre, avoient été soumis aux Rois d'Egypte, passèrent sous la domination des Rois de Syrie. Antiochus avoit déjà beaucoup de Juifs répandus dans ses états, comme nous l'avons dit; et il étoit fort content de leurs services. Il traita avec bonté ses nouveaux sujets; il ordonna de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour les sacrifices, et pour les réparations du temple: il leur accorda une pleine liberté de vivre suivant leurs lois, et d'observer leur Religion. Il diminua les impôts, et il en exempta les Ministres des choses saintes.

Pour rendre à la ville de Jérusalem son ancienne splendeur, il accorda de grands priviléges à ceux qui viendroient s'y établir, et il fit achever, à ses frais, les ouvrages qui restoient à faire dans le temple. Antiochus avoit une si grande opinion de la fidélité des Juifs, qu'ayant appris qu'il s'étoit élevé des mouvemens en Phrygie et en Lydie, il écrivit à un de ses Généraux, nommé *Zeuxis*, d'y faire passer deux mille familles juives, pour rétablir et entretenir la tranquillité dans ces provinces; parce que leur piété envers Dieu, ajoutoit-il, et les preuves que les Rois nos prédécesseurs ont reçues de leur fidélité, nous donnent lieu de croire qu'ils nous serviront fort utilement. Il ordonna que le transport de ces familles se fît aux dépens de l'État; qu'on leur donnât des places pour y bâtir, et des terres pour les cultiver; que, pendant dix ans, ils fussent exempts de rien payer des fruits qu'ils recueilleroient, et que jusqu'à ce qu'ils eussent mis ces terres en valeur, on leur fournît tout le blé dont ils auroient besoin pour vivre. Ce fut principalement de ces familles transportées dans la Phrygie, que vinrent les Juifs qui se trouvoient en si grand nombre dans l'Asie mineure, au temps des Apôtres. Antiochus-le-Grand entreprit dans la suite contre les Romains une guerre qui lui fut très-funeste. Il fut

vaincu, et contraint de payer au peuple Romain un tribut énorme, qui, en épuisant son royaume, devint l'occasion de sa mort. Ainsi s'étendoit et se fortifioit cette grande puissance, la puissance Romaine, qui est le quatrième empire prédit par Daniel, et qui devoit, avec le temps, envahir tous les royaumes formés des débris de la monarchie d'Alexandre; empire sous lequel devoit naître le Messie, selon la même prédiction.

---

## *Dissentions parmi les Juifs.*

SELEUCUS, qui monta sur le trône après son père Antiochus, maintint la tranquillité dont jouissoit la Judée. Il y avoit trois cents ans que cette heureuse tranquillité duroit, lorsqu'elle fut troublée par l'ambition et la jalousie de quelques-uns des premiers de la nation. Un ambitieux, nommé *Simon*, qui commandoit la garde du temple, trahit sa patrie et sa Religion. Ennemi secret du Grand-Prêtre *Onias*, dont il redoutoit le zèle et la fermeté, il songea à gagner la faveur du Prince. Pour y réussir, il lui donna avis que l'on gardoit dans le trésor du temple des sommes immenses, qui n'étoient point destinées à la dépense des sacrifices, et qu'il pouvoit s'en emparer.

Sur cet avis, le Roi, dont les finances étoient en mauvais état, envoya à Jérusalem *Héliodore*, son premier Ministre, avec ordre de se saisir de cet argent, et de le faire transporter en Syrie. Quand Héliodore eut déclaré à Onias le sujet de son voyage, celui-ci répondit que c'étoient des dépôts et des sommes destinées à la nourriture des veuves et des orphelins, qu'on ne pouvoit en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit; mais Héliodore insista, et déclara nettement qu'il falloit que l'ordre du Roi s'exécutât. Le jour pris pour enlever l'argent, Héliodore se rendit au temple avec des satellites. Alors Dieu donna des marques bien sensibles de sa puissance; l'on vit paroître un homme superbement monté, dont le cheval frappa Héliodore des pieds de devant. En même temps, deux jeunes hommes, armés de fouets, se mirent aux deux côtés d'Héliodore, et le frappèrent sans relâche. Héliodore tomba par terre. On le porta évanoui, hors du temple. Le Grand-Prêtre, craignant qu'il ne mourût, et qu'on n'accusât les Juifs de l'avoir assassiné, offrit à Dieu une hostie salutaire pour obtenir sa guérison. Héliodore, échappé à ce danger, reconnut le miracle; il offrit à Dieu des sacrifices d'actions de grâces, et il alla rendre compte au Roi de ce qu'il lui étoit arrivé. Comme

le Roi lui demandoit à qui il croyoit que l'on pût donner cette commission, Héliodore répondit : « Prince, si vous avez quelque ennemi, envoyez-le à Jérusalem avec de pareils ordres, et vous le verrez revenir bien châtié, si toutefois il a le bonheur d'en revenir, parce qu'il y a véritablement dans ce temple quelque vertu divine ; car celui qui habite dans le ciel est lui-même présent en ce lieu ; il en est le protecteur, et il punit ceux qui y viennent pour faire du mal. »

---

## *Impiété d'Antiochus Epiphane.* An du monde 3837.

SELEUCUS mourut après un règne assez court. Il eut pour successeur son frère Antiochus, surnommé *Epiphane*, qui livra des attaques cruelles à la Religion, et fit des maux infinis au peuple Juif. Dieu permit cette persécution, pour punir les désordres qui régnoient alors ; mais afin de soutenir ses fidèles serviteurs dans une si rude épreuve, il l'avoit fait prédire long-temps auparavant par le Prophète Daniel, en ces termes : « Entre les successeurs du Roi des Grecs, il s'élèvera un Roi qui aura l'impudence sur le front. Il fera un étrange ravage ; il mettra à mort les Saints du Très-Haut ; il s'élèvera

insolemment contre le Roi des Rois ; il abolira le sacrifice perpétuel, et déshonorera le Sanctuaire jusqu'au temps marqué. » Puis le Prophète détermine la durée de cette épreuve à trois ans et demi. « Alors, ajoute-t-il, ce Prince impie périra, non de la main des hommes, mais d'une plaie dont Dieu le frappera lui-même. » En effet, ce Prince entra dans la Judée, et y commit d'horribles excès. Voici quelle en fut l'occasion. Le saint Pontife *Onias*, que le perfide *Simon* ne cessoit de décrier auprès du Roi, avoit été obligé de sortir de Jérusalem, et de se retirer dans un lieu de sûreté. Un autre ambitieux, nommé *Jason*, profita de cette absence pour envahir la grande Sacrificature, qui étoit la première dignité de la nation. Il alla trouver Antiochus, et lui ayant offert une grosse somme d'argent, il obtint ce qu'il désiroit ; mais il en fut bientôt lui-même dépouillé par un troisième scélérat, qui déroba plusieurs vases d'or dans le temple, pour être en état de faire des offres plus considérables. Il parvint, par ces indignes moyens, à la place qu'il ambitionnoit ; et, pour s'y maintenir, il fit assassiner *Onias*. Jérusalem devint alors le théâtre d'une guerre cruelle entre les concurrens. Antiochus, qui étoit en Egypte, prit pour des semences de révolte les troubles excités dans la capitale. Irrité d'ailleurs

contre les Juifs, qui, à ce qu'on lui avoit rapporté, s'étoient réjouis sur un faux bruit de sa mort, il passa de l'Egypte en Judée. Il vint dans la ville sainte avec des troupes nombreuses, et y fit un carnage horrible des habitans, sans aucune distinction d'âge ni de sexe. Quatre-vingt mille hommes furent tués ou réduits en esclavage. Ce Prince, aussi impie que cruel, entra ensuite avec audace dans le temple du Seigneur : il enleva l'Autel et la table d'or, tous les vases précieux et les richesses qui étoient dans le trésor. « Dieu, ajoute l'Auteur sacré, permit que le lieu saint fût ainsi profané pour punir les iniquités de son peuple ; autrement l'impiété d'Antiochus auroit été réprimée comme celle d'Héliodore ; mais Dieu n'avoit pas choisi le peuple à cause du temple ; il avoit, au contraire, choisi le temple à cause du peuple. C'est pourquoi le saint lieu avoit part aux maux qui arrivoient alors au peuple, comme il devoit dans la suite avoir part aux biens qui lui étoient réservés, après que Dieu seroit réconcilié avec son peuple. »

---

*Antiochus entreprend d'abolir la Religion Juive.*

ANTIOCHUS, fier des premiers succès de son impiété, crut qu'il pouvoit tout

entreprendre impunément. Il déclara, par un édit, qu'il vouloit que tous ses sujets abandonnassent leurs anciennes cérémonies, et qu'il n'y eût plus dans ses états d'autre Religion que la sienne. Cet édit fut envoyé partout ; et le Roi établit des officiers pour le faire exécuter, avec peine de mort contre ceux qui refuseroient d'obéir. Les Israélites fidèles étoient réduits à chercher des retraites où ils pussent se cacher, et à habiter dans des cavernes ; car il étoit ordonné, sous peine de la vie, de profaner le Sabbat et les fêtes solennelles, de souiller le lieu saint, de bâtir des autels et des temples aux idoles, d'y sacrifier des animaux immondes, et de laisser les enfans incirconcis. L'idole de Jupiter olympien fut placée dans le temple. Les livres de la loi de Dieu furent déchirés et jetés au feu. Si quelqu'un observoit la loi du Seigneur, il étoit mis à mort, selon l'édit du Roi. Il en coûtoit la vie aux mères qui avoient le courage de circoncire leurs enfans. Deux femmes accusées de ce prétendu crime, furent conduites publiquement par toute la ville, ayant ces enfans pendus à leur cou, et ensuite précipitées du haut des murailles. La plupart des habitans prirent la fuite. Jérusalem, abandonnée de ses propres citoyens, devint la demeure des étrangers ; son saint temple fut désolé

et désert; ses fêtes furent changées en des jours de deuil. Malgré les cruautés que l'on exerçoit, plusieurs du peuple d'Israël prirent la généreuse résolution de ne rien faire contre la loi de Dieu, et de mourir plutôt que de la violer; il y en eut qui s'assemblèrent dans les cavernes voisines, pour y célébrer secrètement le jour du Sabbat. Le Gouverneur, en ayant été averti, les y fit tous consumer par les flammes, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du respect qu'ils avoient pour la sainteté de ce jour. Au reste, tous ces maux avoient été prédits par le Prophète Daniel, qui en avoit aussi marqué le terme. Aussi l'Auteur sacré ajoute-t-il cette réflexion: « Je conjure ceux qui liront ceci, de ne pas se scandaliser de tant d'horribles malheurs, et de considérer que tous ces maux sont arrivés, non pour perdre, mais pour châtier notre nation; car c'est la marque d'une grande miséricorde de Dieu envers les pécheurs, de ne pas les laisser vivre long-temps selon leurs désirs, mais de les corriger promptement. En effet, le Seigneur n'en use point avec nous comme avec les autres peuples, qu'il supporte patiemment, jusqu'à ce qu'ils aient rempli la mesure de leurs crimes; se réservant à les punir dans toute la rigueur de sa justice, lorsque le jour de son jugement sera venu. Il tient une autre conduite à

notre égard : il n'attend pas que nos péchés soient montés à leur comble ; ainsi, il ne retire jamais sa miséricorde de dessus nous ; et au milieu des maux dont il afflige son peuple, il ne l'abandonne point, mais il le purifie pour lui rendre sa bienveillance. »

---

## *Courage d'Eléazar.*

Il y eut, comme nous l'avons dit, un grand nombre de fidèles Israélites qui aimèrent mieux sacrifier leur vie que de violer la loi du Seigneur. Un des plus illustres fut *Eléazar ;* c'étoit un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, dont la vie avoit toujours été pure et innocente. On le pressoit de manger des viandes défendues, et on vouloit l'y contraindre, en lui ouvrant la bouche par violence : mais Eléazar préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla de lui-même au lieu de son supplice ; et, persévérant dans la patience, il résolut de ne pas manquer à la loi, pour conserver sa vie. Ses amis, qui étoient présens, touchés d'une compassion toute humaine, le prirent à part, lui proposèrent un expédient pour échapper au supplice. C'étoit d'apporter des viandes dont la loi permettoit l'usage, et de faire croire qu'elles étoient des viandes sacrifiées aux idoles ;

mais Eléazar, considérant ce que demandoient de lui le grand âge où il étoit parvenu, la noblesse de ses sentimens, et l'innocence de sa vie passée, répondit, selon les saintes ordonnances de la loi, qu'il aimoit mieux descendre dans le tombeau, que de consentir à ce qu'on lui proposoit. « Il est, leur dit-il, indigne de ma vieillesse d'user de ce déguisement. Je donnerois un exemple dangereux aux jeunes gens, qui s'imagineroient qu'Eléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, auroit embrassé la vie des païens. Pour conserver un reste de vie périssable, je déshonorerois ma vieillesse, et je m'exposerois à l'exécration des hommes. Quand j'échapperois maintenant au supplice, je ne pourrois pas éviter la justice divine, ni pendant ma vie, ni après ma mort. En le souffrant courageusement pour nos saintes et vénérables lois, je me montrerai digne de ma vieillesse, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de constance, qu'ils seront portés à imiter. » Ceux qui le conduisoient, et qui jusque-là lui avoient témoigné de la bienveillance, entrèrent en fureur contre lui : ils prirent ce que ce saint vieillard venoit de leur dire pour le langage de l'orgueil et l'expression de l'arrogance. Indignés contre lui, ils se hâtèrent d'arriver au lieu du supplice. Eléazar, près de mourir sous les coups, jeta un

profond soupir; et s'adressant à Dieu: « Vous le savez, Seigneur, vous à qui rien n'est caché: je pouvois éviter les maux que je souffre dans mon corps; mais quelque grands qu'ils soient, je trouve de la joie à les endurer, par la crainte où je suis de vous déplaire. » Ainsi mourut ce vénérable vieillard, laissant non-seulement à la jeunesse, mais encore à toute la nation, un grand exemple de vertu et de fermeté dans le souvenir de sa mort.

---

### *Martyre de sept enfans et de leur mère.*

LE glorieux combat d'Eléazar fut bientôt suivi de celui d'une mère et de sept fils qu'elle avoit. Ils étoient encore dans la fleur de la jeunesse: Antiochus se les fit amener, et leur commanda de manger des viandes défendues par la loi. Comme ils refusoient de le faire, on les dépouilla devant le Roi, et on les déchira à coups de fouet. L'aîné, adressant la parole à Antiochus, lui dit: « Qu'attendez-vous de nous? Nous sommes disposés à mourir, plutôt que de violer la loi que Dieu a donnée à nos pères. » Le Roi, outré de dépit, ordonna que l'on fît rougir au feu des poëles et des chaudières d'airain; que l'on coupât la langue à celui qui avoit parlé le premier; qu'on lui arrachât la

peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des pieds et des mains, en présence de sa mère et de ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé, on le jeta tout vivant dans une poële ardente. Pendant ce supplice, la mère et les frères du martyr s'encourageoient l'un l'autre à mourir généreusement. « Le Seigneur, disoient-ils, aura égard à la justice de notre cause, et il nous consolera selon la promesse de Moïse dans son cantique. » Lorsqu'il eut expiré, on prit le second; après qu'on lui eut arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il consentoit à manger des viandes qu'on lui présentoit. Il répondit : « Je n'en ferai rien. » Il fut donc condamné aux mêmes tourmens que le premier. Près de mourir, il dit au Roi : « Méchant Prince, vous nous ôtez la vie présente; mais le Roi du ciel et de la terre nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, si nous mourons pour la défense de ses lois. » On passa ensuite au troisième, qui présenta aussitôt sa langue à couper, et étendit ses mains vers les bourreaux. « C'est du ciel, dit-il avec assurance, que j'ai reçu ces membres; je les livre avec plaisir, pour rendre témoignage à la loi divine; j'espère que Dieu me les rendra un jour. » Le Roi et tous ceux qui l'environnoient ne pouvoient revenir de leur étonnement,

en voyant le courage de ce jeune homme, qui comptoit pour rien les plus affreux tourmens. Le quatrième fut traité avec la même cruauté; et lorsqu'il étoit sur le point de mourir : « Il nous est avantageux, dit-il à Antiochus, d'être immolés par les hommes, parce qu'une résurrection glorieuse nous attend ; mais pour vous, vous ne ressusciterez point à la vie. » Le cinquième, au milieu des tourmens, dit au Roi : « Vous faites maintenant ce que vous voulez ; mortel comme nous, vous abusez de la puissance qui vous a été donnée; mais ne croyez pas que Dieu ait abandonné notre nation. Dans peu, vous verrez sa puissance, et vous éprouverez la rigueur de sa justice, vous et toute votre race. » On vint ensuite au sixième, qui, avant d'expirer, dit au Roi : « Ne vous trompez pas vous-même ; ce sont nos péchés qui nous ont attiré les maux extrêmes que nous souffrons ; mais ne vous flattez pas de l'impunité, vous qui avez osé faire la guerre à Dieu même. »

---

*Suite du martyre des sept frères.*

LA mère des jeunes Martyrs étoit présente à cette scène sanglante : soutenue par l'espérance qu'elle avoit en Dieu, elle voyoit avec une fermeté admirable tous

ses enfans périr en un même jour. Elle les animoit par des discours pleins de force et de sagesse ; alliant un courage mâle avec la tendresse d'une mère, elle leur disoit : « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, la respiration et la vie ; mais le Créateur du monde, qui a arrangé tous vos membres, qui a formé l'homme dans sa naissance, vous rendra un jour l'esprit et la vie, par sa miséricorde, en récompense du sacrifice que vous en faites maintenant pour l'amour de ses lois. » Il ne restoit plus que le dernier de ses enfans. Le tyran essaya de le gagner par une fausse douceur. Il l'exhorta à ne point se perdre lui-même ; il lui promit, avec serment, de le rendre riche et heureux, de le mettre au rang de ses favoris, s'il vouloit abandonner les lois de ses pères. Comme cet enfant paroissoit insensible à toutes les promesses, le Roi fit approcher la mère, et l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle promit de le faire ; et adressant la parole à l'enfant, elle lui dit, en langue du pays : « Mon fils, ayez pitié de votre mère ; souvenez-vous que je vous ai porté neuf mois dans mon sein ; que je vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et que je vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Ouvrez les yeux, mon fils ; regardez le

ciel et la terre ; ce sont les ouvrages du Dieu que vous adorez : il a fait toutes les créatures par sa toute-puissance. Que cette vue vous encourage : ne craignez point ce cruel bourreau ; mais montrez-vous digne de vos frères, en recevant la mort avec constance, afin que nous soyons tous réunis dans la gloire que nous attendons. » A peine avoit-elle achevé ces mots, que le jeune homme s'écria : « Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au commandement du Roi ; mais à la loi de Dieu ; et, continuant de parler d'un esprit prophétique : pour vous, qui nous faites souffrir ces maux, vous n'éviterez pas la main du Seigneur. Ce sont nos péchés qui nous ont attiré ce châtiment : Dieu, pour nous corriger, a fait éclater sa colère contre nous ; mais bientôt il s'apaisera, et il se réconciliera avec ses serviteurs. Il n'en sera pas ainsi de vous : vous porterez tout le poids de sa juste vengeance. » Antiochus, transporté de fureur, fit tourmenter cet enfant plus cruellement encore que les autres. La mère fut immolée elle-même après tous ses enfans. Quoique ces saints Martyrs aient souffert dans l'ancienne loi, on les a toujours regardés comme appartenant à l'Eglise chrétienne. Cette grande foi, qui leur faisoit mépriser les tourmens et la mort, étoit un don de la grâce du Messie qu'ils attendoient, en qui ils met-

toient leur confiance, et qu'ils considéroient comme l'Auteur de leur salut.

---

### *Zèle de Mathathias et de ses enfans.*

DIEU, touché de la pénitence de son peuple, ne tarda pas à lui rendre sa protection : il inspira un zèle généreux à une famille qu'il destinoit à venger la nation sainte, et à arrêter le cours des profanations. Mathathias, chef de cette famille, qui descendoit d'Aaron, s'étoit retiré dans le lieu de son origine, sur la montagne de Modin. Il avoit cinq fils, Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Eléazar et Jonathas. Ce saint Prêtre, du lieu de sa retraite, considéroit avec douleur les sacriléges qui se commettoient à Jérusalem : il ne cessoit de gémir sur les malheurs de sa patrie. Tous ceux qui étoient sincèrement attachés à la loi, se retirèrent aussi dans le désert avec leurs femmes et leurs enfans. Les officiers d'Antiochus en ayant été avertis, envoyèrent contre quelques-uns d'eux, des troupes qui les attaquèrent le jour du Sabbat. Ces bons Israélites ne firent aucune résistance ; ils ne jetèrent pas une seule pierre ; ils ne bouchèrent pas même l'entrée des lieux où ils étoient retirés. « Mourons dans notre simplicité, disoient-ils ;

le ciel et la terre seront témoins de la violence injuste que vous nous faites. » Ils furent tous égorgés, au nombre de mille. Mathathias et ceux qui étoient avec lui en furent très-affligés, et ils se dirent l'un à l'autre : « Si nous faisons comme nos frères, et si nous ne combattons pas pour la Religion et pour notre vie, les ennemis nous auront bientôt exterminés. » Ils prirent donc la résolution de combattre le jour même du Sabbat, s'ils étoient attaqués. Leur troupe grossit en peu de temps. Plusieurs des vaillans de la nation, et tous ceux qui demeurèrent fidèles à la loi, se joignirent à eux. Ils formèrent un corps d'armée, avec lequel Mathathias parcourut toute la Judée, renversa les autels des idoles, et délivra la loi sainte de la servitude des infidèles. Après ces premières expéditions, Mathathias, se voyant près de mourir, appela ses enfans, et leur dit : « L'orgueil et l'impiété se fortifient : nous sommes dans un temps d'épreuve, d'indignation et de colère. Maintenant donc, mes enfans, soyez remplis de zèle pour la loi, donnez votre vie pour maintenir l'alliance de nos pères. Souvenez-vous de ce qu'ils ont fait chacun dans leur temps : considérez tout ce qui s'est passé d'âge en âge ; vous trouverez que nul de ceux qui mettent leur confiance en Dieu, ne tombe dans l'affoiblissement. Ne craignez point

les menaces de l'impie, parce que toute sa gloire n'est que de la boue, et qu'il sera lui-même un jour la pâture des vers. Armez-vous donc de courage, mes enfans, et combattez vaillamment pour la défense de la loi : par-là vous acquerrez une gloire immortelle. Simon, votre frère, est un homme de bon conseil; suivez ses avis; il vous tiendra lieu de père. Que Judas Machabée commande vos troupes. Rassemblez auprès de vous tous ceux qui sont attachés à notre sainte loi, et vengez votre peuple.» Il mourut après avoir béni ses enfans.

---

### *Premiers exploits de Judas Machabée.*

JUDAS, qui avoit été désigné par son père, pour chef de la petite armée, prit possession du commandement. Secondé de ses frères et de ses amis, il rassembla tous ceux qui étoient demeurés fidèles à la loi de Dieu; il en forma un corps de six mille hommes. Avant de rien entreprendre, ils adressèrent au Seigneur de ferventes prières : ils le conjurèrent de jeter un regard favorable sur son peuple, d'avoir pitié de son temple et de la ville sainte, d'écouter la voix du sang innocent, qui avoit été répandu, et de se souvenir des blasphèmes proférés contre son saint nom. Alors, la colère de

Dieu se changea en miséricorde : le Seigneur répandit sa bénédiction sur les armes de Judas. Ce chef de la nation sainte fit des prodiges de valeur, et se rendit redoutable aux infidèles. Il parcouroit les villes de la Judée, et il en chassoit les impies ; il se saisissoit des postes avantageux, et mettoit en fuite ceux qui s'y opposoient. Le bruit de ses exploits se répandoit de toutes parts. Apollonius, l'un des principaux officiers du Roi, qui entreprit le premier d'arrêter les progrès de ses armes, éprouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. A la tête d'une armée nombreuse, il méprisoit la petite troupe de Judas ; mais il connut bientôt que ce n'est pas le nombre des soldats qui décide de la victoire. Judas marcha contre lui, l'attaqua, et le vainquit. Apollonius périt dans le combat ; le reste de l'armée se débanda, et abandonna aux vainqueurs un riche butin. Judas ne prit pour lui que l'épée d'Apollonius, dont il se servit toujours dans la suite, pour conserver le souvenir, non de sa valeur, mais de la protection de son Dieu. Le Gouverneur de la Syrie, nommé *Séron*, crut que l'occasion étoit favorable pour établir sa réputation, et pour mériter la faveur d'Antiochus, par la défaite des Juifs. Il entra dans la Judée avec toutes les forces de la Syrie. Les soldats de Machabée furent d'abord ébranlés ;

mais le brave Général les rassura : « Qu'importe, leur dit-il, qu'importe au Dieu du ciel, que nous soyons peu ou beaucoup? Une poignée de monde peut vaincre l'armée la plus forte : c'est Dieu qui donne la victoire. Nos ennemis viennent à nous, fiers de leur multitude ; ils se flattent de nous faire périr tous avec nos femmes et nos enfans. Le Seigneur les fera tomber sous nos yeux. Ne les craignez point ; nous combattons pour notre vie et pour notre loi. » Dès qu'il eut cessé de parler, il se jeta sur les ennemis, les renversa, et les mit en déroute.

---

*Victoire de Judas sur Nicanor.*

ANTIOCHUS, informé des avantages que les Juifs avoient remportés sur ses troupes, entra dans une telle colère, qu'il résolut de faire périr toute la nation ; mais comme il étoit alors obligé de partir pour la Perse, il chargea *Lysias* du gouvernement de ses états, et du soin de poursuivre la guerre contre les Juifs. Lysias envoya en Judée une armée de quarante mille bommes de pied et de sept mille chevaux, sous la conduite de Nicanor. Ce Général comptoit si fort sur la défaite des Juifs, qu'il fit inviter les mar-

chands de toutes les villes maritimes à venir acheter des esclaves, qu'on leur promettoit de vendre à très-bas prix. Nicanor avoit déjà réglé l'emploi que l'on feroit de l'argent de cette vente, sans penser, dit l'Auteur sacré, à la vengeance du Tout-Puissant, qui alloit tomber sur lui. Judas ne perdit point courage à la vue du péril qui menaçoit sa nation : il exhorta ses soldats à ne pas craindre cette multitude. « Nos ennemis, leur disoit-il, attendent tout de leurs armes et de leur audace; mais nous, nous mettons notre confiance dans le Dieu tout-puissant, qui, d'un clin-d'œil, peut exterminer ceux qui nous attaquent, et anéantir l'univers entier. » Il leur rappela les secours que Dieu avoit autrefois donnés à leurs pères, et surtout la défaite de Sennachérib, où périrent en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Animés par ces discours, les Juifs s'excitoient les uns les autres à combattre jusqu'à la mort, pour leurs lois et pour leur patrie. Etant arrivés à un lieu nommé *Maspha*, ils jeûnèrent, se revêtirent de cilices, et se couvrirent la tête de cendres. En cet état, ils poussèrent de grands cris vers le ciel : « Vous voyez, disoient-ils au Seigneur, que ces peuples se sont assemblés pour nous perdre ; vous connoissez les desseins qu'ils ont formés contre nous ; comment pourrons-nous subsister

devant eux, si vous-même, ô mon Dieu! ne venez à notre secours? Le lendemain, après avoir fait une lecture du livre de la loi, et après avoir donné pour cri de guerre, ces mots: *le secours de Dieu;* Judas se mit à leur tête, et livra le combat. Le Tout-Puissant se déclara pour Judas et pour ses frères. Il y eut plus de neuf mille hommes tués du côté des ennemis; le reste prit la fuite. Les Juifs se mirent à la poursuite des fuyards; mais l'heure à laquelle commençoit le Sabbat, les obligea de s'arrêter. Après avoir rassemblé les armes et les riches dépouilles des ennemis, ils célébrèrent le saint jour du repos, en bénissant le Seigneur, qui leur avoit accordé la victoire. On fit part du butin aux infirmes, aux orphelins et aux veuves; le reste fut distribué également à ceux qui avoient combattu.

---

### *Lysias vaincu par Judas.*

JUDAS Machabée, soutenu de la protection du Seigneur, reprit la ville de Jérusalem, et força les infidèles à se retirer dans la citadelle. Il renversa les autels qu'ils avoient dressés à leurs idoles dans les places publiques; il se rendit maître de plusieurs places fortes; et l'on rendit à Dieu de solennelles actions de grâces

pour ces heureux succès. Les nouvelles de Judée consternèrent Lysias ; il eut un chagrin mortel de n'avoir pu réussir dans ses desseins. L'année suivante, il leva une nouvelle armée de soixante mille hommes de pied, et de cinq mille chevaux, qu'il voulut commander en personne. Cette armée entra en Judée, et campa près d'une ville qui se nommoit *Bethoron*. Judas Machabée, qui n'avoit que dix mille hommes, marcha à leur rencontre. Lorsqu'il fut en présence des ennemis, il adressa à Dieu cette prière : « Soyez béni, Sauveur d'Israël, vous qui brisâtes autrefois la force d'un géant par la main de votre serviteur David, et qui livrâtes l'armée des Philistins entre les mains de Jonathas ; accordez-nous, ô mon Dieu ! la même faveur ; faites tomber nos ennemis sous nos coups ; et qu'avec toutes leurs forces et la multitude de leurs chevaux, ils aient la honte de se voir vaincus. Répandez parmi eux la crainte et la terreur ; abattez cette audace que leur inspire leur grand nombre ; détruisez-les par l'épée de ceux qui vous connoissent et qui vous aiment, afin que votre peuple publie vos louanges dans ses cantiques. » Après cette prière, Judas, plein de confiance dans le secours du Dieu qu'il avoit invoqué, s'avança contre l'ennemi, et livra la bataille. Cinq mille hommes de l'armée de Lysias demeu-

rèrent sur la place ; le reste prit l'épouvante, et s'enfuit. Le Général, étonné du courage invincible des Juifs, et de la résolution où ils étoient de vivre selon leurs lois, ou de mourir généreusement, partit brusquement pour retourner à Antioche, dans le dessein de faire de plus grands efforts pour réparer sa défaite.

---

### *Judas Machabée purifie le temple.*

JUDAS étoit maître de la ville de Jérusalem ; mais il n'avoit pas eu le temps de purifier le temple du Seigneur. Après le départ de Lysias, il dit à ses frères : « Nos ennemis sont défaits ; allons maintenant renouveler le lieu saint. » Aussitôt toute l'armée s'assembla sur la montagne de Sion, qui étoit voisine du temple. On trouva les lieux saints désolés, l'autel profané, les portes brûlées, le parvis couvert d'épines et d'arbrisseaux. A la vue de ces tristes objets, les Juifs se couvrirent la tête de cendres, et versèrent un torrent de larmes. Prosternés le visage contre terre, ils poussèrent de grands cris vers le ciel. Comme les ennemis occupoient encore la citadelle, Judas commanda une partie de ses troupes pour les tenir en respect, tandis que l'on purifieroit le lieu saint. Il choisit, pour cette fonction, des Prêtres sans tache,

et fidèles observateurs de la loi de Dieu. On délibéra sur ce qu'il convenoit de faire à l'égard de l'autel des holocaustes, qui avoit été profané par les infidèles. Après y avoir réfléchi, on prit un parti que dictoit la sagesse : ce fut de le démolir, pour ne pas laisser subsister un monument d'opprobre ; mais comme il avoit été consacré, on en mit les pierres dans un lieu propre, en attendant qu'il vînt un Prophète qui fît connoître l'usage que l'on devoit en faire. On prit donc, suivant l'ordonnance de la loi, des pierres entières, et l'on construisit un autel nouveau, semblable au premier. Les Prêtres réparèrent le sanctuaire, et sanctifièrent le parvis. Ils firent de nouveaux vases sacrés, et ils placèrent dans le temple le chandelier, la table, et l'autel des parfums. Lorsque tout fut achevé, ils offrirent le sacrifice, selon la loi, sur le nouvel autel des holocaustes : on en fit la dédicace, en chantant des hymnes et des cantiques au bruit des instrumens. Tout le peuple se prosterna, et adora le Seigneur. On ne se lassoit point de bénir Dieu d'avoir délivré son peuple de l'opprobre des nations, après trois ans et demi d'affliction, comme l'avoit prédit le Prophète Daniel. La joie qu'on ressentoit en étoit plus vive par le souvenir encore récent de la nécessité où l'on s'étoit trouvé, de célébrer la fête des

Tabernacles sur les montagnes et dans les cavernes. La solennité de la Dédicace dura huit jours, et l'on ordonna que la mémoire en seroit renouvelée tous les ans par une fête qui commenceroit le vingt-cinq du neuvième mois.

---

## *Mort d'Antiochus.*

TANDIS que Judas Machabée remportoit de si glorieuses victoires, Antiochus eut le malheur de voir échouer son entreprise sur la Perse. Il en revenoit couvert de honte, lorsqu'il apprit que les Juifs avoient battu ses armées, et rétabli leur temple. Ces nouvelles le mirent en fureur : dans la vue de venger sur les Juifs l'affront qu'il venoit de recevoir en Perse, il commanda à celui qui conduisoit son char, de précipiter sa marche; mais il étoit lui-même poursuivi par la vengeance divine. Au moment où il prononçoit cette parole insolente : « J'irai à Jérusalem, et je ferai de cette ville le tombeau commun de tous les Juifs, » le Dieu d'Israël, qui pénètre le fond des cœurs, le frappa d'une plaie invisible et incurable. Antiochus fut saisi tout-à-coup d'une cruelle douleur d'entrailles; juste punition d'un tyran qui avoit inventé de nouveaux tourmens pour déchirer les entrailles de ses sujets. Malgré ce

premier coup de la main de Dieu, Antiochus continuoit sa marche avec une extrême diligence. Dans le mouvement impétueux de sa voiture, il tomba et se meurtrit tout le corps par la violence de la chute. Telle étoit la triste situation de ce Prince, qui s'élevant au-dessus de la condition de l'homme, s'imaginoit follement pouvoir commander à la mer, peser les montagnes, et atteindre les nues. Humilié alors, anéanti par l'excès de ses douleurs, il étoit porté dans une litière, rendant, par son état même, un témoignage public à la toute-puissance de Dieu. Son corps fourmilloit de vers; ses chairs tomboient par lambeaux, et elles exhaloient une odeur insupportable. Enfin, averti par la plaie dont la main de Dieu le frappoit, il commença à rentrer en lui-même, et à reconnoître qu'il avoit un maître dans le Dieu des Juifs. « Il est juste, dit-il, d'être soumis à Dieu; et un homme mortel ne doit pas s'égaler au Seigneur. » Ayant fait assembler ses confidens, il ajouta: « Je me souviens des maux que j'ai faits dans Jérusalem; et de l'ordre cruel que j'ai donné d'exterminer le peuple Juif. C'est pour cela que je suis réduit à ce triste état, près de mourir dans une terre étrangère. « Il ne s'en tint pas à cet aveu humiliant; il adressa aux Juifs une lettre dans laquelle il leur donnoit des témoi-

gnages de bonté, et il leur recommandoit son fils; mais la pénitence de cet impie n'avoit rien de sincère : ses promesses n'étoient que de belles paroles arrachées par la violence du mal, et son cœur les désavouoit. Une telle pénitence n'étoit pas capable d'apaiser le ciel : l'arrêt étoit prononcé, et il ne tarda pas à s'exécuter. Ce Prince mourut d'une manière misérable, et non de main d'homme, comme l'avoit prononcé, plus de deux siècles auparavant, le Prophète Daniel, qui avoit fixé la durée de la persécution, et n'avoit donné à ce Prince impie que six ans pour tourmenter le peuple de Dieu.

---

### *Marques sensibles de la protection divine sur Judas Machabée.*

JUDAS Machabée, constamment protégé du Seigneur, continuoit de combattre pour la défense de son peuple et de sa Religion : tout cédoit à la force de ses armes. Un des Généraux ennemis, nommé *Timothée*, vint en Judée, à la tête d'une armée formidable. Dans ce nouveau péril, Judas et ses soldats, prosternés au pied de l'autel, la cendre sur la tête, et les reins couverts d'un cilice, conjurèrent le Seigneur de leur être favorable, et de se déclarer l'ennemi de leurs ennemis, selon l'expression de la loi. La prière finie, ils

prirent les armes, et marchèrent contre Timothée. Au milieu du combat, on vit paroître cinq cavaliers, envoyés du ciel. Les deux plus apparens se placèrent au deux côtés de Machabée, et ils le couvroient de leurs armes : en même temps, ils lançoient contre les ennemis une grêle de traits enflammés, qui, tombant sur eux comme autant de foudres, les terrassoient et les mettoient en désordre. Plus de vingt mille hommes demeurèrent sur la place : le Général fut prit et mis à mort. Une seconde victoire suivit de près la première. Le même Lysias, qui avoit déjà reçu un échec de la part des Juifs, assembla quatre-vingt mille hommes de pied, avec toute la cavalerie et un grand nombre d'éléphans. Il se proposoit de faire de la Ville sainte la demeure des Gentils, et de piller le temple. Machabée, selon sa coutume, eut recours à la prière : il supplia le Seigneur avec larmes d'envoyer au secours d'Israël un de ses bons Anges; puis prenant les armes le premier, il exhorta ses gens à s'exposer comme lui au péril, pour secourir leurs frères. Lorsqu'ils sortoient de la ville pour aller à l'ennemi, on vit paroître un cavalier revêtu d'une magnifique robe blanche, avec une armure d'or, tenant à la main une lance. De grand cris de joie s'élevèrent aussitôt dans tous les rangs : tous, de

concert, bénissoient le Dieu des miséricordes; tous furent animés d'un nouveau courage. Ils paroissoient prêts à combattre non-seulement contre des hommes, mais même contre les bêtes les plus féroces, et à enfoncer des murailles de fer et d'airain. Ils s'avançoient donc avec une ardeur incroyable, pleins de confiance dans le Seigneur, qui se déclaroit visiblement leur appui. Ils se jetèrent comme des lions sur les troupes de Lysias, tuèrent douze mille six cents hommes, et obligèrent le reste à prendre la fuite en désordre et sans armes. Lysias, vaincu une seconde fois, se vit contraint de demander la paix. Elle fut conclue, à la condition qu'il seroit libre aux Juifs *de vivre selon leurs lois.

*sur

---

*Judas fait offrir un sacrifice pour les morts.*

LA paix ne fut pas de longue durée, et Judas Machabée se trouva obligé de reprendre les armes. Il eut partout l'avantage. Il força plusieurs villes, sans essuyer aucune perte. Il n'y eut qu'une seule occasion où la victoire fut disputée, et où quelques Juifs périrent dans le combat. Quand on alla pour les ensevelir, on trouva sous leurs habits des objets qui avoient été consacrés aux idoles, et que

les Juifs avoient réservés après le pillage d'une ville. La loi défendoit expressément de rien emporter de ce qui avoit servi au culte des idoles ; elle ordonnoit que tout fût consumé par le feu. On reconnut alors que ce péché avoit été la cause de leur mort ; on bénit Dieu de l'équité de ses jugemens et de l'instruction qu'il donnoit à son peuple, en rendant publique une prévarication qu'on avoit voulu tenir secrète. Judas profita de cet événement pour ranimer dans les soldats et dans le peuple la fidélité à observer la loi ; il les exhorta à se conserver purs et exempts de péché, en voyant que l'on ne désobéit point impunément à Dieu, et que l'on ne peut échapper à sa justice, ni lui dérober la connoissance des fautes les plus cachées. Il ne désespéroit cependant pas du salut des coupables qui étoient morts en défendant la cause de Dieu ; et présumant qu'ils avoient reconnu leur péché avant de mourir, et qu'ils en avoient conçu une sincère douleur, il envoya à Jérusalem deux mille dragmes d'argent, afin que l'on offrît des sacrifices pour les péchés de ceux qui étoient morts ; montrant par-là les bons et religieux sentimens qu'il avoit touchant la résurrection : car s'il n'avoit pas espéré que ceux qui avoient été tués ressusciteroient un jour, il auroit regardé comme une chose vaine et inutile de prier pour les morts ;

mais il étoit persuadé qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent dans la piété. Ainsi, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Cette pratique est fondée sur le dogme de l'immortalité de l'ame et de la résurrection future des corps, qui ayant eu part aux bonnes et aux mauvaises actions, doivent être associés à la récompense et au châtiment des ames. Ce passage est une preuve sans réplique de l'antiquité de cette pratique, de prier pour les morts. Elle a passé de l'Eglise judaïque à l'Eglise chrétienne, et elle est parvenue jusqu'à nous par une tradition constante et universelle.

---

### *Défaite d'Antiochus Eupator.*

JUDAS Machabée, encouragé par les heureux succès que Dieu accordoit à ses armes, entreprit de se rendre maître de la forteresse de Sion, qui étoit restée jusqu'alors au pouvoir des ennemis. Cette entreprise irrita Antiochus Eupator, fils et successeur d'Antiochus Epiphane. Ce Prince entra en Judée avec une armée de cent mille hommes de pied, de vingt mille chevaux et de trente-deux éléphans dressés au combat. A cette nouvelle, Judas, après avoir invoqué le Seigneur, assembla les

Anciens du peuple, et tint conseil sur ce qu'il avoit à faire. On y résolut d'abandonner le siége de la forterese, de marcher contre Antiochus, et de se reposer de l'événement sur la puissance de Dieu, Créateur de l'univers. Judas exhorta ses soldats à combattre jusqu'à la mort. Il alla ensuite se poster vis-à-vis du camp du Roi; il donna pour cri de guerre ces mots : *La victoire de Dieu.* Pendant la nuit, il tomba, avec les plus braves de sa petite armée, sur le quartier d'Antiochus. Ils tuèrent quatre mille hommes dans cette première attaque, et ils répandirent le trouble et la confusion parmi les ennemis. Le Roi, quoique étonné du courage extraordinaire des Juifs, crut qu'ils ne tiendroient point contre ses éléphans, et il prit la résolution d'en venir à une bataille générale. On donna aux éléphans une liqueur propre à les exciter au combat; mais Judas n'en fut pas intimidé, et il s'avança avec son armée. On en vint aux mains, et les Juifs firent des prodiges de valeur. L'un d'eux, nommé Eléazar, voyant un éléphant plus grand que les autres, et couvert des armes du Roi, crut que ce Prince le montoit. Aussitôt il se jette, l'épée à la main, au travers des ennemis; il tue ou renverse, à droite et à gauche, tout ce qui se rencontre sur son passage; il se glisse sous le ventre de l'animal, et

le perce. L'éléphant tomba mort, et il écrasa dans sa chute le brave Israélite qui s'étoit dévoué pour le salut de son peuple. Cependant les Juifs étoient épuisés de fatigue, et ne pouvant plus continuer le combat, ils prirent le parti de la retraite. Antiochus les suivit, et forma le siége de Jérusalem ; mais la vigoureuse résistance qu'on lui opposa, et les nouvelles fâcheuses qu'il reçut de la Syrie, obligèrent le Roi d'abandonner le siége, et de conclure la paix à des conditions avantageuses pour les Juifs.

---

## *Impiété de Nicanor.*

ANTIOCHUS Eupator ne survécut pas long-temps à cette expédition ; l'année suivante, il perdit la couronne et la vie. Démétrius Soter, son successeur, envoya contre les Juifs Nicanor avec de nombreuses troupes. Nicanor essaya d'abord de se saisir par surprise de la personne de Judas ; mais n'ayant pu réussir, il prit le parti de l'enlever de force. Il entra dans Jérusalem ; il monta au temple à l'heure où les Prêtres offroient le sacrifice de chaque jour. Il leur ordonna de lui remettre Judas entre les mains. Les Prêtres lui répondirent qu'ils ne savoient où étoit celui qu'il cherchoit. Nicanor en fureur

leva la main contre le temple : « Si vous ne me livrez Judas, leur dit-il en blasphémant, je détruirai ce temple jusques aux fondemens ; je renverserai cet autel, et j'éleverai à la place un temple en l'honneur de Bacchus. » Après ces menaces impies, il se retira. Alors les Prêtres invoquèrent, en répandant beaucoup de larmes, celui qui s'étoit toujours montré le protecteur de la nation Juive. « Souvenez-vous, Seigneur, que vous avez choisi cette demeure, afin que votre nom y soit invoqué. Ne permettez pas qu'elle soit profanée. Faites éclater votre vengeance contre cet homme, et contre les troupes qui le suivent. Vous avez entendu leurs blasphèmes ; faites-les périr par l'épée : qu'ils ne subsistent pas long-temps sur la terre. » Nicanor sut que Judas Machabée étoit dans le pays de Samarie ; il alla l'attaquer avec toutes ses forces. Machabée étoit plein de confiance en la protection de Dieu, et il tâchoit d'inspirer les mêmes sentimens à ses soldats. Il les arma tous, non de boucliers et de lances, mais des paroles saintes de la loi et des Prophètes. Il leur rappeloit le souvenir des combats qu'ils avoient soutenus, et des secours qu'ils avoient reçus du ciel. Il leur rapporta aussi une vision digne de foi, qu'il avoit eue en songe : « Il me sembloit, leur dit-il, voir le Grand-Prêtre Onias,

cet homme vénérable exercé, dès l'enfance, dans la pratique de toutes les vertus. Il levoit les mains vers le ciel, et il prioit pour la prospérité du peuple de Dieu. Je vis ensuite un autre vieillard, tout éclatant de gloire et de majesté. Alors Onias m'adressant la parole : « Cet homme que vous voyez, m'a-t-il dit, c'est Jérémie, le Prophète de Dieu. Il aime ses frères, il ne cesse de prier pour le peuple et pour la Ville sainte. » En même temps Jérémie étendit la main vers moi, et me présenta une épée d'or, en me disant : « Judas, recevez cette épée, comme un présent de Dieu ; avec elle vous vaincrez les ennemis de mon peuple. » Le récit de cette vision remplit de joie tous les soldats, et les disposa merveilleusement au combat.

---

### *Nicanor puni de ses blasphèmes.*

QUAND les deux armées furent en présence, Judas, considérant cette multitude d'hommes, de chevaux et d'éléphans, qui alloit fondre sur sa petite armée, leva les mains au ciel. Il invoqua celui qui fait des prodiges, et qui, sans avoir égard à la force des armes, donne la victoire à qui lui plaît : « Seigneur, dit-il, lorsque les envoyés du Roi Sennachérib blas-

phémèrent votre nom, vous ordonnâtes à un Ange de tuer cent quatre-vingt-cinq mille hommes de leur armée. Envoyez de même aujourd'hui votre Ange protecteur, et exterminez cette armée devant nous. Que ceux qui viennent attaquer votre peuple, en blasphémant votre saint nom, soient frappés de terreur par la puissance de votre bras. Jugez selon son impiété, celui qui a déshonoré votre maison par ses insolens discours. » Les deux armées s'approchèrent : du côté de Nicanor, on chantoit des airs guerriers au son des trompettes ; mais les troupes de Judas Machabée invoquoient le Dieu des armées, en allant au combat. Ils continuèrent de prier au fond de leurs cœurs, tandis qu'ils combattoient de la main. Animés par la joie que leur inspiroit la présence de Dieu, ils fondirent sur les ennemis avec une ardeur incroyable. Ceux-ci ne purent soutenir ce choc terrible : il en resta trente-cinq mille sur la place. Nicanor fut tué dès le commencement de l'action, et sa mort entraîna la déroute de toute son armée. Lorsqu'on sut dans celle de Judas Machabée que le Général ennemi étoit mort, il s'éleva un cri mêlé d'applaudissemens confus. Tous les soldats bénissoient à l'envi le Dieu tout-puissant, qui les avoit rendus victorieux de leur ennemi. Judas Machabée com-

manda que l'on coupât la tête et la main droite de Nicanor, et qu'on les portât à Jérusalem. Dès qu'il y fut arrivé, il assembla les Prêtres et le peuple : il leur montra la tête de Nicanor, et cette main sacrilége que l'impie avoit levée insolemment contre la maison de Dieu. Il fit ensuite suspendre la tête de Nicanor au haut de la forteresse, à la vue de toute la ville, comme un signe de la protection du Seigneur sur ceux qui le servent, et de sa sévérité contre les méchans ; mais, avant d'exposer cette tête, il voulut qu'on en arrachât la langue, qui avoit proféré des blasphèmes, et qu'on la donnât à manger aux oiseaux. Pour la main de cet impie, elle fut attachée comme un trophée vis-à-vis du temple que Nicanor avoit juré de détruire. C'est ainsi que la justice divine vengea l'outrage que Nicanor avoit fait à son saint nom.

---

## *Mort de Judas Machabée.*

JUDAS Machabée s'attendoit que le Roi, piqué de la défaite de son Général, viendroit en force contre ceux qui l'avoient vaincu. Il songea à s'appuyer de l'alliance des Romains, dont les armes se faisoient alors redouter de toutes les nations. Ses députés furent favorablement reçus du

sénat de Rome, et le traité fut conclu; mais Judas périt avant d'avoir tiré de cette alliance l'avantage qu'il désiroit. Le Roi de Syrie leva de nouvelles troupes, et chargea un de ses Généraux, nommé *Bacchides*, de venger l'affront que Nicanor avoit reçu. Judas n'avoit à lui opposer que trois mille hommes, qui jusques-là ne l'avoient jamais abandonné; mais en ce moment la terreur les saisit: plus des deux tiers prirent le parti de se retirer, et il ne resta auprès de Machabée que huit cents hommes. Cette désertion et la nécessité où Judas étoit de combattre, ébranlèrent son courage; il n'espéroit plus le même service de ces hommes, qui, infidèles à la cause de Dieu, ne pouvoient se promettre le secours du ciel. Judas parut pendant quelques momens chancelant et irrésolu; mais il reprit bientôt courage: « Allons, mes frères, dit-il à la petite troupe qui étoit restée avec lui, allons à l'ennemi; avec le secours du Seigneur, nous pouvons combattre une armée entière. S'il faut mourir, mourons généreusement pour nos frères, et n'imprimons pas à notre gloire une tache honteuse. » Ces paroles enflammèrent le cœur de ses soldats, et les déterminèrent à sacrifier leur vie pour la gloire de la Religion, et pour le salut de la nation. La bataille se livra, et elle dura depuis le matin jusqu'au

soir. Judas, à la tête de ses braves compagnons, rompit l'aîle droite de l'armée ennemie, où Bacchides commandoit en personne; mais tandis qu'emporté par son ardeur, il ne songeoit qu'à pousser les fuyards, il fut lui-même enveloppé par l'aîle gauche. Le combat fut long-temps opiniâtre en cet endroit. Plusieurs furent tués ou blessés de part et d'autre; les uns cherchant à s'ouvrir un passage à travers les ennemis, les autres s'efforçant de ne les pas laisser échapper. Enfin, Judas lui-même tomba, percé d'un coup mortel, à la vue de sa troupe. Les Juifs perdirent courage en ce moment, et se débandèrent. Les frères de Juda enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec honneur dans le sépulcre de leurs pères. On ne peut exprimer la désolation où se trouva plongé tout Israël. On fit un grand deuil, et on ne se lassoit point de répéter ces mots: « Comment est-il mort? comment a-t-il succombé, cet homme invincible qui sauvoit le peuple d'Israël? »

---

### *Jonathas, élu Chef d'Israël.*

TOUS ceux qui avoient été attachés à Judas Machabée, s'assemblèrent, et dirent à Jonathas: « Depuis que nous avons perdu votre frère, il ne se trouve point

d'homme semblable à lui pour combattre les ennemis de notre nation. Nous vous choisissons aujourd'hui pour être notre Chef en sa place, et pour nous commander dans toutes nos guerres. » Jonathas se mit donc à la tête des troupes, et il leur dit en peu de mots : « Ne différons pas de nous préparer au combat, et donnons au Seigneur des preuves de notre confiance : crions vers le ciel, afin qu'il nous délivre de nos ennemis. » On en vint aux mains. Toute l'attention de Jonathas étoit de joindre le Général ennemi : l'ayant aperçu, il tourne de ce côté, et étend la main pour le percer. Bacchides pare le coup, et s'éloigne. Les Juifs combattoient partout avec avantage, et mettoient les Syriens en déroute. Bacchides épouvanté se retira avec perte, et le pays de Judas demeura en repos pendant deux ans. Jonathas profita de cette tranquillité pour faire des alliances puissantes ; il envoya à Rome des Ambassadeurs, qui renouvelèrent le traité que Judas Machabée avoit fait avec le Sénat. Il députa aussi vers les Lacédémoniens, qui, comme les Juifs, se croyoient issus d'Abraham. Dans la lettre que Jonathas leur écrivit, il leur rappelle l'ancienne amitié qui étoit entre les deux peuples. Il leur fait entendre que le désir d'entretenir avec eux cette union fraternelle, venoit plutôt d'une affection sincère,

que d'aucune vue d'intérêt. « Nous n'avons, dit-il, aucun besoin de ces appuis étrangers ; nous mettons notre espérance et notre consolation dans les saints livres qui sont entre nos mains. » On voit quel respect et quel attachement ils avoient pour les divines Ecritures, et combien ils étoient éloignés d'en souffrir l'altération : en effet, les Juifs éprouvèrent une protection constante de la part du Seigneur, dans les révolutions qui arrivèrent alors. Plusieurs Princes se disputèrent le trône de Syrie. Au milieu de ces violentes secousses, le peuple de Dieu demeura inébranlable. Dieu permit cependant que Jonathas tombât dans le piége que lui tendit un de ses concurrens, nommé *Triphon*. Ce fourbe cherchoit à surprendre Jonathas ; il l'invita à une entrevue, où d'abord il le combla d'honneurs et de témoignages d'amitié ; mais, après l'avoir engagé à renvoyer l'escorte qui l'accompagnoit, il le fit mourir avec ses deux enfans.

---

### *Election de Simon à la place de Jonathas.*

Des cinq fils de Mathathias, il ne restoit plus que Simon. Lorsqu'il apprit la mort de Jonathas, il revint à Jérusalem, où il trouva le peuple consterné de cette perte. Alors se sentant animé d'un transport de zèle : « Vous savez, dit-il, tout ce que

mes frères et moi nous avons fait jusqu'ici pour la sainteté de nos lois et du temple de notre Dieu. C'est pour une si belle cause que tous mes frères ont péri : je reste seul de la maison de mon père. A Dieu ne plaise que j'épargne ma vie tant que durera ce temps d'affliction ! » A ces paroles, le peuple reprit courage, et s'écria : « Vous serez notre chef à la place de Judas et de Jonathas vos frères. Conduisez-nous au combat ; nous vous suivrons partout ; nous sommes prêts à vous obéir. » Simon prit donc le gouvernement des affaires. Il commença par rassembler auprès de lui tous les gens de guerre ; il fit réparer les murs et les fortifications de la ville. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de la capitale, il conduisit ses troupes contre Triphon, qui avoit usurpé le trône de Syrie. Ce perfide n'osa l'attendre, et abandonna la Judée. Alors Simon s'adressa au Roi légitime, et lui offrit des secours pour reconquérir ses états. Ce Prince ne balança pas à accepter les offres de Simon ; par une lettre qu'il lui adressa, il consentit à la suppression du tribut que payoit la Judée ; il céda aux Juifs toutes les places qu'ils avoient fortifiées. Ainsi Israël fut affranchi du joug des infidèles ; et l'on commença à dater les actes et les registres publics, *de la première année de Simon, Grand-*

*Pontife, Chef et Prince des Juifs.* Le peuple mit cependant une restriction bien remarquable au pouvoir qu'il déféra alors à Simon et à ses descendans. Le décret porte qu'il en jouira lui et toute sa postérité, *jusqu'à ce qu'il s'élève parmi eux un Prophète fidèle.* La nation sainte, accoutumée à un gouvernement divin, savoit que depuis le temps où David avoit été mis sur le trône, par l'ordre de Dieu, la souveraine puissance appartenoit à sa maison, et qu'elle lui seroit rendue au temps du Messie, quoique d'une manière plus haute et plus mystérieuse. C'est pourquoi elle mit expressément cette restriction au pouvoir qu'elle donna alors à ses Pontifes; et sous ce nouveau gouvernement, elle continua de vivre dans l'attente de ce Christ, tant de fois promis. En effet, les descendans de Simon lui succédèrent dans sa dignité, jusqu'à la venue de J. C., qui n'étoit plus éloignée.

---

### *Hyrcan succède à Simon son père.*

APRÈS la mort de Simon, Hyrcan fut proclamé Grand-Sacrificateur et Prince des Juifs. Il fut attaqué par le Roi de Syrie, qui ravagea la campagne, et vint mettre le siége devant Jérusalem. Hyrcan s'y étoit renfermé avec ce qu'il avoit de troupes.

Il s'y défendit avec beaucoup de valeur contre les fréquens assauts des assiégeans. Les vivres commençoient à manquer dans la ville, et elle n'auroit pu tenir long-temps ; mais il se présenta une ouverture pour faire la paix, et on la saisit. La fête des Tabernacles approchoit. Hyrcan fit demander au Roi de Syrie une trève de quelques jours, pour la célébrer. Le Roi, non-seulement accorda la trève, mais il envoya des victimes, et tout ce qui étoit nécessaire pour les sacrifices. Hyrcan, sensible à un procédé si généreux, lui fit faire des propositions de paix. Elle fut conclue à ces conditions : que les assiégés rendroient leurs armes, que les fortifications de la ville seroient rasées, et qu'on paieroit au Roi un tribut annuel. Hyrcan servit utilement le Roi de Syrie dans la guerre qu'il fit aux Parthes. Dans cette guerre, les Syriens respectèrent la Religion des Juifs au point de s'arrêter pour leur donner le loisir de sanctifier le jour du repos. Le Roi de Syrie eut d'abord quelques succès contre les Parthes ; mais l'état des affaires changea tout-à-coup. Les peuples du pays où les Syriens séjournèrent pendant l'hiver, résolurent de se défaire de ces hôtes incommodes. Les Syriens qui ignoroient le complot, ne se tenoient pas sur leurs gardes ; ils s'étoient dispersés en différens quartiers éloignés, d'où ils ne

pouvoient pas aisément se réunir. Le Roi et son armée périrent dans ce soulèvement. Hyrcan profita de cet événement pour s'affranchir du joug des Syriens, et se rendre indépendant. Depuis ce temps-là, ni lui ni ses successeurs ne relevèrent plus du royaume de Syrie. Hyrcan ne s'en tint pas là ; il se rendit maître de la Samarie. Il renversa de fond en comble le temple de Garizim ; mais les Samaritains n'en persistèrent pas moins dans leur culte schismatique, et les deux peuples demeurèrent irréconciliables. L'année suivante, l'Idumée fut unie au royaume de Judée, et reçut la loi de Moïse avec la circoncision. Par cette conquête, Hyrcan devint un des Princes les plus considérables de son temps : il étoit redouté de tous ses voisins, et sa tranquillité ne fut troublée par aucune guerre au-dehors ; mais les différentes sectes qui parurent alors, lui suscitèrent bien des embarras dans sa vieillesse. Parmi ces sectes, il y en avoit deux principales, celle des Pharisiens et celle des Sadducéens. Ces deux sectes étoient opposées l'une à l'autre ; et prévalant tour-à-tour l'une sur l'autre, causèrent de grands mouvemens dans la Judée. Les Pharisiens, plus religieux en apparence, négligeoient l'esprit de la loi, pour ne s'occuper que de la lettre et des seuls dehors. Ils méprisoient les autres par une orgueilleuse confiance en leur propre

justice, qu'ils faisoient consister dans l'exacte observation des pratiques extérieures.

---

*Aristobule, Prince des Juifs.*

ARISTOBULE, l'aîné des enfans d'Hyrcan, succéda à son père dans la souveraine sacrificature et dans la principauté temporelle. Son père n'avoit eu que la qualité de *Prince des Juifs ;* mais Aristobule prit le diadème et le titre de Roi, qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit encore porté. La conjoncture étoit favorable : les Rois voisins, affoiblis par des guerres intestines, n'étoient point en état de s'y opposer. La mère d'Aristobule, en vertu du testament d'Hyrcan, prétendoit gouverner ; mais son fils vint à bout de dissiper le parti qui la favorisoit. Il la fit arrêter ellemême ; et, étouffant la voix de la nature, il la laissa mourir de faim dans la prison. Quand il se vit bien affermi sur le trône, il porta la guerre dans l'Idumée, et il en obligea les habitans à embrasser le judaïsme. On leur proposa, ou de se faire circoncire, ou de sortir de leur pays. Ils aimèrent mieux rester, et se rendre à ce que l'on exigeoit d'eux. Ils furent donc incorporés à la nation juive. Il paroît qu'Aristobule n'avoit pas une idée juste de la Religion, qui ne se

commande point par force, qui ne doit être embrassée que volontairement et par persuasion. Une maladie obligea Aristobule de revenir à Jérusalem; il laissa à son frère Antigone le commandement de l'armée, et le soin de continuer la guerre qu'il avoit commencée. La Reine, qui n'aimoit pas Antigone, indisposa le Roi contre lui par les plus noires calomnies. Elle l'accusa de vouloir s'emparer de la couronne, et pour surcroît de malheur, Antigone fortifia ces soupçons sans le savoir. Après avoir heureusement terminé la guerre, il revint à Jérusalem, comblé de gloire. Son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe; il alla droit au temple, tout armé et environné de gardes. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui lui envoya ordre de se désarmer, et de se rendre au palais. Aristobule, en ordonnant à Antigone de quitter ses armes, vouloit s'assurer de ses dispositions, et connoître s'il avoit quelque mauvais dessein. Il commanda à ses gardes de tuer Antigone, s'il refusoit d'obéir. Celui qui porta l'ordre du Roi, gagné par la Reine, dit au contraire à Antigone de venir au palais en diligence, et tout armé comme il étoit. Le Roi, le voyant en cet état, le fit poignarder. Le repentir suivit de près; et ce second crime, ayant rappelé à l'esprit du Roi la mort de sa mère, excita de vifs remords, qui augmentèrent sa maladie,

et le conduisent au tombeau après un an de règne.

---

## *Alexandre Jannée, Prince des Juifs.*

ALEXANDRE, surnommé *Jannée*, frère d'Aristobule, fut revêtu après lui de la souveraine sacrificature. Ce Prince ne fut point inquiété du côté de la Syrie, qui depuis long-temps avoit donné beaucoup d'embarras aux Juifs. Elle étoit alors déchirée par des troubles domestiques, et hors d'état d'attaquer ses voisins ; mais Alexandre eut une guerre à soutenir contre le Roi d'Egypte ; et cette guerre devint la première source des malheurs qui fondirent bientôt après sur la Judée. Les Juifs perdirent une grande bataille, où périrent en un jour trente mille hommes. Alexandre lui-même eut bien de la peine à se sauver par la fuite, et à regagner Jérusalem. Cet échec lui attira le mépris de ses sujets, qui sans respect pour sa dignité, lui firent mille avanies. Un jour qu'il célébroit la fête des Tabernacles, et qu'en qualité de Grand-Prêtre il alloit offrir le sacrifice, le peuple qui, dans cette solennité, portoit des rameaux chargés d'oranges et de citrons, lui jeta ces fruits à la tête. Alexandre, transporté de colère, exerça des cruautés qui le rendirent odieux,

N'osant plus se fier à ses sujets, il prit une garde de six mille étrangers, qui ne ménagèrent point le peuple. Cette conduite déplut, et augmenta encore la haine qu'on lui portoit. Les affaires de la Judée alloient visiblement en décadence, et tout se préparoit pour la révolution prédite au temps du Messie, qui étoit proche. Les Romains qui formoient la quatrième monarchie, après avoir conquis la Macédoine et toute la Grèce, faisoient alors la guerre à Mithridate, Roi de Pont, et à Tygrane, Roi d'Arménie. Il falloit passer par ces royaumes pour arriver en Judée. Celui de Syrie, qui en étoit le plus voisin, se consumoit lui-même par ses divisions intestines, et offroit aux Romains une conquête facile. Tout plia sous l'effort de leurs armes. Pompée, le plus grand de leurs Généraux, après avoir vaincu Mithridate et Tygrane, entra dans la Syrie, et s'en rendit maître. Il n'attendoit qu'une occasion pour marcher vers la Judée ; cette occasion se présenta d'elle-même. Alexandre mourut, et les démêlés qui survinrent entre les deux fils, fournirent à Pompée un prétexte pour établir la domination romaine dans ce pays.

---

## *Hyrcan II, Prince des Juifs.*

ALEXANDRE Jannée avoit laissé deux fils, Hyrcan II et Aristobule. Ces deux Princes se disputèrent la principauté de la Judée. Hyrcan, qui étoit l'aîné, fut vaincu, et se vit obligé de céder à son frère le rang qui sembloit lui appartenir par le droit d'aînesse. Ce Prince, qui étoit foible et inappliqué, paroissoit disposé à se contenter d'une vie privée; mais il avoit auprès de lui un de ces hommes hardis, entreprenans, qui veulent s'élever à quelque prix que ce soit. Cet homme, nommé *Antipater*, étoit Iduméen, étranger à la nation juive, mais qui en avoit embrassé la Religion. Il avoit été élevé à la cour d'Alexandre Jannée, et il s'étoit attaché à Hyrcan, dans l'espérance d'obtenir de grands emplois. Il détermina Hyrcan à faire valoir ses droits, et il lui ménagea des ressources. La guerre se ralluma donc, et devint plus vive que jamais. Pompée, à qui sa grande réputation donnoit alors beaucoup d'autorité, voulut prendre connoissance des démêlés qui divisoient les deux frères. Il les fit venir auprès de lui, et il écouta leurs raisons. Aristobule s'aperçut que Pompée ne lui seroit pas favorable : il n'attendit point la décision; il

assembla des troupes, et résolut de se défendre. Cette conduite irrita Pompée, qui fit avancer son armée vers Jérusalem, et s'en rendit maître. Il rétablit Hyrcan dans la souveraine sacrificature; mais il lui ôta le titre de Roi, et l'obligea à payer aux Romains un tribut annuel. C'étoit un premier coup porté au sceptre de Juda, et la prophétie de Jacob commençoit à s'accomplir. Pompée entra dans le temple, et même dans *le Saint des Saints;* ce qui n'étoit permis qu'au Grand-Prêtre. Les Juifs furent si indignés de cette profanation, que dès lors ils conçurent une haine implacable contre les Romains. Pompée néanmoins respecta les choses sacrées, et ne toucha point au trésor, qui renfermoit deux mille talens d'argent monnoyé, outre une grande quantité d'autres richesses de toute espèce. On a remarqué que cette entreprise de Pompée fut le terme de ses prospérités, et que depuis ce temps-là, par un juste châtiment de Dieu, il n'éprouva que des revers, qui le conduisirent enfin à une mort funeste.

---

### *Hérode, Roi de Judée; Jésus-Christ vient au Monde.* Année 4000.

HYRCAN II, rétabli par Pompée, retomba dans son indolence naturelle, et

se laissa gouverner par Antipater. Celui-ci profita habilement de son pouvoir, pour avancer sa famille. Il fit donner à Hérode son fils, le gouvernement de la Galilée. Après la défaite de Pompée, Antoine, Consul romain, passa en Asie et, en considération des services importans qu'il avoit reçus d'Antipater, il confirma Hérode dans ce gouvernement, sans avoir égard aux plaintes que les Juifs portèrent contre lui. Ce Consul ne s'en tint pas là: étant retourné à Rome, il concilia à Hérode la faveur d'Auguste, qui bientôt après devint Empereur; et, par son crédit, il détermina le Sénat romain à lui accorder, par un décret solennel, le titre de Roi des Juifs. En cette qualité, Hérode fut conduit au capitole, et couronné avec les cérémonies accoutumées. C'étoit à cette époque précise, où le sceptre de Juda passoit entre les mains d'un étranger, que Jacob avoit marqué la venue du Messie. Quelque temps après arriva cette grande révolution, qui rendit Auguste maître de l'empire Romain. Dieu, qui destinoit le règne paisible de ce Prince à l'exécution de son dessein éternel, touchant l'incarnation de son Fils, conduisit Auguste à cette haute puissance, malgré une infinité d'obstacles qui s'y opposoient de toutes parts. Dieu ne permit la réunion de tant d'états et de tant de peuples dif-

férens, sous un même Chef, que pour faciliter la publication de l'Evangile. Dès lors, toutes les communications furent ouvertes d'un pôle à l'autre ; toutes les barrières que la rivalité des Puissances élève entre des peuples gouvernés par des Princes différens, furent renversées : dès lors l'établissement et la propagation du Christianisme devinrent plus faciles. Il suffit de considérer avec un œil attentif les divers événemens qui firent parvenir Auguste à l'empire du monde, pour y découvrir la main de Dieu, et les vues de sa providence. Après avoir vaincu tous ses concurrens et les ennemis de l'état, Auguste, par la douceur et la sagesse de son gouvernement, fit oublier les fureurs des guerres civiles qui avoient précédé. Tout l'univers vécut en paix sous sa conduite. Alors furent accomplis les temps désignés par les Prophètes ; alors J. C. vint au monde précisément à la chute du royaume de Juda, sous la quatrième monarchie, vers la fin des soixante-dix semaines, marquées par Daniel, avant la ruine du second temple, que le Messie devoit honorer de sa présence, au moment où l'on étoit dans l'attente générale et prochaine de son avènement. Il naquit à Bethléem, d'une Vierge de la race d'Abraham, de la tribu de Juda, de la famille de David. Il parut sur la terre avec tous

les caractères attribués au Messie dans les divines Ecritures, adoré des Mages dans son berceau, annoncé par un Précurseur, éclairant les hommes par la sublimité de sa doctrine, les étonnant par le nombre et la grandeur de ses miracles; livré à la mort par son Père, comme Isaac immolé réellement pour la délivrance de son peuple, comme l'Agneau pascal; attirant à lui tous les hommes du haut de sa croix, et les guérissant de la plaie mortelle du péché, comme le serpent d'airain; auteur d'une nouvelle loi plus sainte et plus parfaite, qu'il a fait prêcher par toute la terre; médiateur d'une nouvelle alliance, qu'il a établie, non pas avec un seul peuple, mais avec tous les peuples; lumière des nations, Roi et dominateur de l'univers, mais d'une manière bien plus haute et plus noble que ne l'avoient conçu les Juifs charnels; il s'est formé un royaume spirituel, où il règne sur les esprits et sur les cœurs: il a renversé l'idolâtrie, et sur ses ruines il a élevé le trône de son empire, dans la capitale même du monde païen; empire qui n'a point d'autre bornes que celles de l'univers, point d'autre terme que l'éternité. En réunissant dans sa personne tous les traits sous lesquels le Messie est désigné dans l'ancien Testament, J. C. nous a montré quel est le vrai sens des Ecritures. Par l'établissement d'un culte plus parfait

que celui de Moïse, par la formation de son Eglise, où tous les peuples sont rappelés ; par une révélation plus ample et plus développée ; il a confirmé pour jamais les révélations précédentes, et il leur a imprimé le sceau inviolable de la divinité.

---

### *Etat de la Religion après la captivité. Réflexions sur les événemens temporels.*

DANS cette dernière époque du peuple de Dieu, il ne restoit à faire que les dispositions prochaines à la venue du Messie. Instruits par une longue expérience des châtimens dont leurs prévarications étoient suivies, et des faveurs divines accordées à leur fidélité, les Juifs, après la captivité de Babylone, demeurèrent constamment attachés à la véritable Religion. Ce ne fut que vers la fin de leur république, qu'il se forma parmi eux différentes sectes qui donnèrent des interprétations arbitraires à la loi de Dieu, et qui substituèrent de vaines observances aux sages pratiques qu'elle leur prescrivoit. Ce fut en ce même temps qu'ils se firent du Messie une fausse idée, et que supportant avec peine le joug des puissances étrangères, auxquelles ils étoient assujettis, ils se figurèrent le Rédempteur futur comme un

Conquérant qui les rendroit victorieux de leurs ennemis, et subjugueroit ceux-ci à leur tour. Au surplus, ils ne retournèrent jamais à l'idolâtrie, et ils renoncèrent pour toujours au funeste penchant qu'ils avoient eu pour les superstitions païennes : aussi Dieu cessa-t-il alors de leur envoyer des Prophètes ; ce secours ne leur étoit plus nécessaire. Ils marchoient à la lumière des anciennes prophéties qu'ils avoient vu et qu'ils voyoient encore tous les jours s'accomplir si exactement. A l'empire des Assyriens, dont le Seigneur s'étoit servi pour les châtier dans leurs infidélités, avoit succédé l'empire des Perses prédit et suscité de Dieu, pour rompre leurs chaînes après une correction salutaire. Ainsi, les Rois d'Assyrie et ceux de Perse n'avoient été entre les mains de Dieu que des instrumens de sa justice, ou des ministres de sa bonté à l'égard de son peuple. Il est bien remarquable que le premier empire cessa, dès que les Juifs furent guéris de leur pente à l'idolâtrie ; et que le second ne dura que jusqu'à l'entier et parfait rétablissement des Juifs dans leur patrie : ce qui démontre, comme l'avoit dit le Prophète, que c'étoit pour conserver son peuple, que Dieu avoit appelé *Cyrus*. Il l'a élevé sur le trône, à cause de Jacob son serviteur, et d'Israël son élu ; et il n'a élu son peuple qu'à cause

du Messie qui en devoit naître. Lorsque la destination de ces deux empires eut été remplie, Dieu fit passer la puissance des Perses entre les mains des Grecs. Cette révolution entroit dans le plan de la sagesse divine, pour répandre par toutes les contrées de l'Orient la langue des vainqueurs. La langue grecque devint presque universelle : parlée dans tout l'Orient, connue et cultivée même à Rome, elle servit à la prédication de l'Evangile, et elle en facilita les progrès. A l'exemple d'Alexandre, fondateur de ce troisième empire, ses successeurs protégèrent longtemps la nation sainte; elle ne commença à éprouver des malheurs, que lorsqu'il s'éleva dans son sein des dissentions, et que la jalousie, l'intrigue, l'ambition se mirent parmi ses principaux chefs. Alors, persécutée par Antiochus, elle eut beaucoup à souffrir; mais cette violente secousse dura peu : Dieu lui suscita de généreux défenseurs; il inspira aux Machabées un courage extraordinaire, qui les fit triompher du Prince impie qui les opprimoit; et, en moins de quatre années, la gloire de ce peuple fut rétablie. Cette persécution et le terme où elle devoit finir avoient été prédits : tout ce qui arrivoit aux Juifs de jour en jour, n'étoit qu'un perpétuel développement des oracles anciens. Si, rétablis dans leur patrie, après

la captivité, ils jouirent pendant trois cents ans d'une paix profonde ; si leur temple fut révéré, et leur religion honorée dans tout l'Orient ; si leur tranquillité fut ensuite troublée par des dissentions domestiques ; si Antiochus fit des efforts inouis pour les détruire ; si, après avoir prévalu quelque temps, il fut puni ; si enfin le peuple de Dieu fut relevé avec plus d'éclat que jamais, et le royaume de Juda accru sur la fin des temps par de nouvelles conquêtes : tout cela se trouvoit écrit dans leurs Prophètes ; oui, tout y étoit marqué, jusqu'au temps que devoit durer la persécution, jusqu'au lieu où se donnèrent les combats, jusqu'aux terres qui devoient être conquises. L'on peut dire avec vérité que si, durant cinq cents ans, le peuple de Dieu fut sans Prophètes, tout l'état de ce temps étoit prophétique. Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté, et plus précieuse et plus nécessaire, que le Messie devoit procurer aux hommes, en les délivrant de la servitude du péché. Les Juifs, dispersés dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grèce même, faisoient éclater parmi les Gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les Ecritures, qui devoient être un jour la lumière du monde, répandoient un premier éclat, et commençoient à dissiper les ténèbres

de l'erreur générale. Par-là Dieu donnoit quelque idée de la conversion future de l'univers ; il en jetoit de loin les fondemens. Ce qui se passoit même chez les Grecs étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes enseignèrent que le monde étoit gouverné par un Dieu bien différent de celui que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques attestent que cette belle philosophie venoit d'Orient et des pays où les Juifs avoient été dispersés. Une vérité si importante, répandue parmi les Gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit d'avance des preuves certaines à ceux qui devoient bientôt le tirer de son ignorance : c'étoit comme l'aurore d'un beau jour qui alloit paroître. Ainsi tout se disposoit prochainement à la venue du Messie et à l'accomplissement de son œuvre. Déjà le quatrième empire, sous lequel il devoit naître, suivant les prophéties, l'empire romain, foible dans ses commencemens, s'agrandissoit peu à peu ; et s'avançant de conquête en conquête vers la Judée, sembloit mesurer sa marche, pour y arriver précisément à l'époque où, selon la prédiction de Jacob, le sceptre devoit être ôté à Juda, et où

devoit venir celui qui étoit l'attente des nations. Aussi la croyance au Messie promis étoit-elle alors plus vive que jamais. On n'avoit pas de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout le reste, accompliroit bientôt ce qui regardoit le Messie; c'est-à-dire, la principale de ses promesses et le fondement de toutes les autres. L'acte par lequel le peuple Juif accorda la souveraine puissance à Simon, l'un des Machabées, y met une restriction, et il porte expressément qu'il n'en jouira, lui et sa postérité, que jusqu'à l'arrivée du grand Prophète annoncé par Moïse. Lorsque Jésus-Christ vint au monde, on étoit généralement persuadé que le temps du Rédempteur étoit proche. Toute la loi, selon la belle expression de saint Augustin, étoit enceinte du Messie, et prête à l'enfanter. Les Juifs, frappés de la vie austère, extraordinaire de saint Jean-Baptiste, soupçonnèrent qu'il pouvoit être le Sauveur promis. La Samaritaine croyoit que le Messie étoit sur le point de venir, tant il étoit alors constant dans la Judée que le Messie ne tarderoit point à paroître. De là tant de faux Christs qui parurent alors. Les païens eux-mêmes n'ignoroient pas cette attente générale où l'on étoit dans tout l'Orient d'un grand personnage qui sortiroit d'entre les Juifs. Leurs historiens rapportent, comme une opinion

ancienne et constante, qu'au temps de la venue de Jésus-Christ, des hommes sortis de la Judée seroient les maîtres du monde. C'étoit donc dans ces conjonctures que le Messie devoit naître : tout concouroit donc à lui préparer les voies, comme Dieu l'a déclaré lui-même par ses Prophètes. Dieu a fait servir tous les événemens aux desseins qu'il avoit sur son peuple, et cela dans les temps et dans l'ordre réglés par sa sagesse. Rien n'est plus admirable que cette providence qui disposoit ainsi l'univers aux circonstances dans lesquelles le Messie devoit venir. Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, Auguste n'étoient dans la main de Dieu que des ministres aveugles, qu'il conduisoit à l'exécution de son grand dessein, sans qu'ils s'en doutassent : tous ces Princes ne se succédoient, et ne régnoient que pour seconder les vues de la sagesse éternelle. La suite des empires, dit l'illustre Bossuet, entroit dans l'ordre des desseins de Dieu sur le peuple qu'il avoit choisi. Ces empires avoient une liaison nécessaire avec ce peuple. Dieu s'est servi des Assyriens pour le châtier, des Perses pour le rétablir, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger, d'Antiochus pour l'exercer, des Romains pour soutenir sa liberté contre les Rois de Syrie. Les Juifs sont restés, jusqu'à Jésus-Christ, sous la

protection des mêmes Romains. Après qu'ils l'eurent méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont servi la vengeance divine, sans y penser, et ils ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avoit résolu de rassembler dans le même temps un peuple nouveau de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination des Romains, a été un des plus puissans moyens que la providence ait employés pour donner cours à l'Evangile. C'est ainsi que les empires du monde ont concouru au maintien de la Religion, et à la conservation du peuple de Dieu. C'est pourquoi ce même Dieu, qui a fait prédire par ses Prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Nous avons rapporté les prophéties où Nabuchodonosor a été marqué, comme devant venir pour punir les Juifs rebelles. Nous avons entendu nommer *Cyrus*, deux cents ans avant sa naissance, comme celui qui devoit rétablir le peuple de Dieu dans la terre de ses pères. Daniel nous a mis sous les yeux l'empire d'Alexandre. Les blasphèmes et les fureurs d'Antiochus ont été prédits par le même Prophète, ainsi que les victoires miraculeuses du peuple de

Dieu sur un si violent persécuteur. Nous y avons vu ces empires tomber l'un après l'autre ; et le nouvel empire que Jésus-Christ devoit établir, est si expressément désigné par ses propres caractères, qu'il n'est pas possible de le méconnoître : c'est l'empire des Saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'Homme ; empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel l'éternité est promise. Qu'il est beau, dit un Auteur célèbre, de voir, avec les yeux de la foi, Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode, agir, sans le savoir, pour la gloire de l'Evangile ; de voir que ces Princes étoient aux ordres de Dieu, et ne faisoient qu'exécuter ses volontés ! C'est le Seigneur lui-même qui nous a révélé dans les Ecritures le secret de ses conseils, afin de nous apprendre à adorer sa sagesse infinie, qui dispose d'une manière également douce et puissante les choses humaines, pour l'accomplissement de ses desseins éternels. La distinction des tribus s'est conservée chez les Juifs jusqu'à la venue de J. C., afin que l'on connût qu'il sortoit de la tribu de Juda ; malgré leur longue captivité en Assyrie, cette distinction s'est toujours maintenue avant sa naissance, et elle n'a cessé qu'après la ruine de Jérusalem. Il falloit que les Juifs subsistassent jusqu'à la fin du monde,

pour rendre témoignage aux divines Ecritures ; et malgré leur dispersion dans tout l'univers, ils subsistent encore après dix-huit siècles. Ils ont passé à travers les générations des autres peuples, sans se confondre avec eux, quoiqu'ils vécussent au milieu d'eux. Il est donc vrai qu'en contemplant ainsi, à la lumière des Ecritures, le grand théâtre du monde et la suite des révolutions qui ont changé la scène, on y découvre une économie merveilleuse, un plan immense, où tout se meut, se choque, se renverse et se relève par des ressorts divins, et où toutes les histoires du temps ne sont que les préparatifs de l'histoire de l'empire indestructible établi par le Messie, et promis dès l'origine du monde.

---

## CONCLUSION.

Nous avons montré que tout ce qui est arrivé à l'ancien peuple de Dieu, se rapportoit à Jésus-Christ et à l'établissement de son règne. Placé entre les deux peuples, Jésus-Christ fait l'union de l'un et de l'autre, puisqu'attendu ou donné, il a été dans tous les temps l'espérance et la consolation des enfans de Dieu. La foi en Jésus-Christ a été la Religion de tous les siècles: Jésus-Christ, avant et après sa

venue, a été, il est et il sera toujours l'unique source de la sainteté; en sorte qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais de salut éternel que par la foi en Jésus-Christ: le Juif, pour être justifié, devoit croire en J. C. promis, comme le Chrétien doit croire en Jésus-Christ venu. La Religion des Juifs et celle des Chrétiens est donc une seule et même Religion pour le fond. Toute la différence consiste en ce que le Juif étoit, dans l'ordre de la Religion, un enfant qui n'en connoissoit que les élémens, à qui l'on n'en enseignoit que les premiers principes, à cause de la foiblesse de son âge; au lieu que le Chrétien est un homme fait qui en pénètre la substance, qui en possède la connoissance pleine et parfaite. Les Mystères n'étoient montrés à l'ancien peuple qu'en figures et sous des images; ainsi la Trinité avoit commencé à se déclarer par cette parole de la Genèse: *Faisons l'homme*, où Dieu parle à lui-même; où Dieu parle à quelqu'un qui fait comme lui, qui est un autre lui-même. Elle s'étoit montrée à Abraham sous la figure de trois Anges, que l'Ecriture appelle le grand nom de *Dieu*, et à qui ce Patriarche, quoiqu'il en vît trois, parle néanmoins comme à un seul, et qu'il adore en nombre singulier. Le Mystère de l'Incarnation avoit été marqué aux Patriarches dans

les différentes apparitions de Dieu, sous la forme humaine, dans lesquelles le Fils de Dieu préludoit, pour ainsi dire, à son Incarnation future, préparoit dès lors ce grand mystère, et en faisoit voir comme un essai. Ce même mystère fut annoncé ensuite plus clairement par les Prophètes, mais toujours avec quelque obscurité. Celui de la Rédemption fut montré à Abraham, dans le sacrifice d'Isaac, qui étoit une figure du Fils de Dieu, livré par son Père et immolé pour nous. Ce mystère étoit indiqué par les différens sacrifices de l'ancienne loi, qui n'étoient que des représentations du sacrifice unique de la nouvelle loi; mais tous ces mystères ont été révélés avec une entière évidence par J. C., à qui il étoit réservé de lever le voile qui les couvroit avant sa venue. En instituant le baptême, J. C. nous a appris que le vrai Dieu, un, et indivisible dans son essence, est néanmoins Père, Fils et Saint-Esprit. Nous trouvons dans le nouveau Testament l'explication des mystères qui étoient enveloppés et comme scellés dans l'ancien. Nous entendons le secret de cette parole: *faisons l'homme à notre image;* et la Trinité marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération. Nous y apprenons ce que c'est que cette sagesse conçue, selon Salomon,

avant tous les siècles, dans le sein de Dieu. Nous savons qui est celui que David a vu engendré avant l'aurore. On nous y enseigne que c'est le Verbe de Dieu, le Fils unique qu'il engendre éternellement en se contemplant lui-même; la splendeur de sa gloire, et l'image parfaite de sa substance. Avec le Père et le Fils, nous connoissons le Saint-Esprit, qui est l'amour de l'un et de l'autre. C'est cet Esprit qui fait les Prophètes, et qui est en eux pour leur découvrir les conseils de Dieu et les secrets de l'avenir; Esprit dont il est écrit: *le Seigneur m'a envoyé et son Esprit,* qui est distingué du Seigneur, et qui est aussi le Seigneur même, puisqu'il envoie les Prophètes, et qu'il leur découvre les choses futures. Cet Esprit est uni au Père et au Fils; il intervient avec eux dans la consécration du nouvel homme. Ainsi, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois Personnes, montré plus obscurément aux Patriarches, est clairement révélé dans la nouvelle alliance. C'étoit encore à J. C. à nous découvrir les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption; c'étoit à lui à nous faire entendre pourquoi le Messie promis comme un Homme qui devoit sauver les autres hommes, étoit en même temps montré comme Dieu, de la même manière que le Créateur nous est désigné. C'est ce qu'il a fait,

en nous enseignant que, quoique fils d'Abraham, il étoit cependant avant qu'Abraham fût fait; qu'il est descendu du ciel, et toutefois qu'il est au ciel; qu'il est Dieu, Fils de Dieu, et tout ensemble Fils de l'Homme, le vrai Emmanuël, Dieu avec nous; en un mot, le Verbe fait chair, unissant en sa personne la nature humaine avec la nature divine, afin de réconcilier toutes choses en lui-même. Jésus-Christ nous a aussi fait connoître avec une entière clarté la divinité, l'immortalité et la destinée éternelle de notre âme. Nous trouvons sans doute dans les anciennes Ecritures les premières notions de ces vérités. Moïse avoit dit que l'ame humaine est faite à l'image de Dieu et de son souffle, pour nous faire entendre à qui elle tient par son fond, afin qu'on ne la crût pas de la même nature que le corps. Salomon avoit dit que, comme le corps retourne à la terre d'où il est sorti, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Les Patriarches et les Prophètes avoient vécu dans cette espérance. Daniel avoit prédit qu'il viendroit un temps où ceux qui dorment dans la poussière, s'éveilleroient les uns pour la vie éternelle, et les autres pour une éternelle confusion. Job avoit dit: « Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai au dernier jour; que je verrai dans ma chair

celui qui est mon Sauveur. » Mais les merveilles de la vie future ne furent point alors universellement développées. C'étoit aux jours du Messie, que cette grande lumière devoit paroître à découvert. C'est pourquoi, non content de nous avoir dit qu'une vie éternellement heureuse est réservée aux enfans de Dieu, J. C. nous a appris en quoi elle consiste : la vie bienheureuse, c'est d'être avec lui dans la gloire de son Père ; la vie bienheureuse est que J. C. soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel du Père pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons, et nous fasse régner avec lui. La vie bienheureuse, en un mot, est de connoître le seul vrai Dieu et J. C. qu'il a envoyé ; mais le connoître de cette vue claire, de cette vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu ; selon ce que dit S. Jean, que nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie ineffable et d'un triomphe sans fin. Avec de si nouvelles récompenses, il falloit que J. C. proposât aussi de nouvelles idées de vertu, des pratiques plus parfaites et plus épurées. La fin de la Religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. On connoissoit déjà dans l'ancienne loi l'obligation d'aimer Dieu. Moïse avoit dit ex-

pressément : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. » Mais il n'avoit pas exposé tous les motifs de cet amour ; il n'en avoit pas montré toute l'étendue. La perfection et les effets de cette vertu n'étoient pas entièrement connus. Jésus-Christ, pour établir le règne de la charité, et pour nous en découvrir tous les devoirs, nous propose l'amour de Dieu jusqu'à nous haïr nous-mêmes, et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons dans le cœur. Il nous propose l'amour du prochain, jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos ennemis mêmes. Il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur. Il nous propose la soumission aux ordres de Dieu, jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie ; il nous propose l'humilité, jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu. Sur ce fondement de la charité, il perfectionne tous les états de la vie humaine : c'est par-là que le mariage est réduit à sa forme primitive ; l'amour conjugal n'est plus partagé, comme dans la loi de Moïse. Une si sainte société n'a plus d'autre terme que la vie. Le célibat est montré comme

la vie des Anges, uniquement occupée de Dieu et des chastes délices de son amour. Les supérieurs apprennent qu'ils sont les serviteurs des autres, et dévoués à leur bonheur. Les inférieurs reconnoissent l'ordre de Dieu dans les Puissances légitimes, lors même qu'elles abusent de leur autorité. Cette pensée adoucit les peines de la sujétion ; et sous des maîtres fâcheux, l'obéissance n'est plus fâcheuse au vrai chrétien. A ces préceptes, Jésus-Christ joint des conseils de la perfection la plus éminente : renoncer à tout plaisir, vivre dans le corps comme si l'on étoit sans corps, quitter tout, donner tout aux pauvres, pour ne posséder que Dieu seul, vivre de peu, et attendre ce peu de la Providence divine. L'on voit maintenant la différence qui se trouve entre la Religion de l'ancien peuple et celle du nouveau. Elle consiste uniquement en ce que la première a reçu de Jésus-Christ son entière perfection. Par des leçons si sublimes, Jésus-Christ a consommé l'œuvre de Dieu, commencée sous les Patriarches et dans la loi de Moïse. Alors Dieu vouloit se faire connoître par des expériences sensibles ; il se montroit magnifique en promesses temporelles ; bon, en comblant ses enfans des biens qui flattent les sens ; puissant, en les délivrant de leurs ennemis ; fidèle, en les amenant dans la terre promise à leurs pères ; juste, par

les récompenses et les châtimens qu'il leur envoyoit manifestement selon leurs œuvres. Toutes ces merveilles préparoient les esprits à recevoir les vérités que J. C. devoit enseigner, et les disposoient à croire aux biens spirituels qu'il devoit promettre, aux récompenses et aux châtimens de la vie future, qu'il devoit proposer aux hommes. Si Dieu est si bon, qu'il nous accorde ce que demandent nos sens, combien plus nous accordera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image! S'il est si tendre et si bienfaisant envers ses enfans, renfermera-t-il son amour et sa libéralité dans ce peu d'années qui composent notre vie? Ne donnera-t-il à ceux qu'il aime qu'une ombre de félicité? N'y aura-t-il pas un autre séjour, où il répande avec abondance les biens véritables? Il y en aura un sans doute, et J. C. vient nous le montrer. Il nous ouvre le ciel, pour y découvrir à notre foi cette cité permanente, où nous devons entrer après cette vie. C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par J. C. Il nous les montre même dans la loi, qui les marquoit en figures. La véritable terre promise, c'est le royaume céleste. L'Egypte d'où il faut sortir, le désert qu'il faut traverser, c'est le monde où nous sommes assujettis au péché. Il faut secouer ce joug, pour arriver à notre patrie, et

pour trouver dans Jérusalem la véritable liberté, un repos délicieux. Par cette doctrine de J. C., le secret de Dieu est dévoilé; la loi est toute spirituelle; ses promesses nous introduisent à celles de l'Evangile, et elles y servent de fondement. Une même lumière paroît partout dès l'origine du monde; elle se lève sous les Patriarches; elle s'accroît sous Moïse et sous les Prophètes. J. C., plus grand que les Patriarches, plus autorisé que Moïse, et plus éclairé que les Prophètes, l'a fait briller à nos yeux dans sa plénitude. L'ancien et le nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite; l'un prépare la voie à la perfection que l'autre montre à découvert; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice; en un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. Ainsi tous les temps sont unis; la tradition du peuple Juif, et celle du peuple chrétien ne font ensemble qu'une même suite de Religion; et les Ecritures des deux Testamens ne font aussi qu'un même corps et un même livre. Notre foi est donc la foi des Prophètes; les dogmes qui en sont l'objet, non-seulement ont été figurés dans les anciennes Ecritures, mais encore ces Ecritures en contiennent des preuves très-expresses. C'est donc ne pas connoître le Christianisme, que de le regarder comme une Religion nouvelle.

La Religion que nous professons a toujours subsisté, puisque, dès la naissance du monde, l'attente de J. C. en a toujours été l'âme ; puisque dans son premier état tout y représentoit J. C. et son œuvre ; puisque J. C. étoit la fin de la loi, la vérité des figures, le corps de ses ombres ; en un mot, puisque l'ancien Testament n'est que la prédiction du nouveau, et le nouveau l'accomplissement de l'ancien. Les Patriarches et les anciens Justes n'avoient donc point une autre Religion que la nôtre, puisqu'ils s'appuyoient sur les mêmes promesses, puisqu'ils soupiroient après la venue du même Sauveur que nous avons reçu. C'étoient des hommes évangéliques avant l'Evangile, des Chrétiens en esprit, avant qu'ils en portassent le nom. « Tous les Justes de l'ancienne loi, dit S. Augustin, étoient Membres de l'Eglise de J. C., quoiqu'ils aient vécu avant que J. C. Notre-Seigneur naquît selon la chair ; car le Fils unique de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, s'est fait Homme pour nous, afin d'être le Chef de toute l'Eglise, comme d'un seul corps ; mais de même qu'à la naissance des hommes, quelquefois une main sort la première, avant le reste du corps auquel elle est unie sous la dépendance de la tête ; de même aussi tous les Saints qui ont vécu sur la terre avant la naissance temporelle de Notre-Seigneur

J. C., quoique nés avant lui, ont été unis sous ce Chef adorable, au corps entier dont il est le Chef. » Ceux d'entre les Juifs qui reconnurent J. C. pour le Messie, ne changèrent point de Religion en devenant Chrétiens : ils ne firent que croire à la venue de celui qu'ils attendoient, et dont la promesse avoit été jusque-là l'objet de leur foi. Ce furent au contraire ceux qui le méconnurent, qui changèrent alors véritablement de Religion, puisqu'ils renoncèrent à la loi de Moïse, qui ordonnoit de le recevoir et de l'écouter ; aux oracles des Prophètes, qui l'avoient clairement désigné ; en un mot à l'ancienne espérance d'Israël. La foi en J. C. a donc été la Religion de tous les siècles. « Quoique les temps aient changé, dit S. Augustin ( *Liv. I. des Rétract. Chap. XIII.* ) ; quoiqu'on ait annoncé autrefois comme futur le mystère de la Rédemption, qui est maintenant annoncé comme accompli ; la foi n'a pas changé pour cela : ainsi, quoiqu'avant la venue de J. C., la vraie Religion ait été pratiquée sous d'autres noms et par d'autres signes que depuis sa venue ; quoiqu'elle ait été alors proposée d'une manière plus voilée, et qu'elle soit maintenant prêchée avec plus de clarté ; il n'y a cependant jamais eu qu'une seule Religion, qui a toujours été la même. Celle qu'on appelle aujourd'hui *la Religion*

*chrétienne*, étoit chez les Anciens; et n'a jamais cessé de subsister dans le monde, depuis le commencement du genre humain, jusqu'à l'incarnation de J. C., qui est le temps où la vraie Religion, déjà ancienne, a commencé à porter le nom de *chrétienne.* » Combien une si haute antiquité ne rend-elle pas la Religion vénérable! Quel témoignage n'est-ce pas de la divinité de son origine, de la voir commencer avec le monde! Mais si, à cet égard, elle mérite tout notre respect, la perpétuité de cette Religion, c'est-à-dire, sa suite continuée sans interruption durant tant de siècles, malgré tant d'obstacles survenus, fait voir manifestement que la main de Dieu la soutient. Qu'à cette première suite de la Religion avant J. C., l'on joigne une autre suite, qui n'est en effet que la continuation de celle-là, c'est-à-dire, la suite de l'Eglise chrétienne; quelle autorité ne donne pas à la Religion une durée qui embrasse toute l'étendue des siècles! Peut-on n'y pas voir un dessein toujours soutenu et toujours suivi, un même ordre des conseils de Dieu, qui prépare dès le commencement du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers états, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de l'univers, la sainte société où il veut être servi? Certainement, une Religion qui remonte

jusqu'au premier homme, et qui a traversé sans altération l'espace immense des siècles, ne peut avoir pour Auteur et pour appui, qne celui qui a créé l'univers, et qui tenant tout en sa main, a pu seul commencer et conduire un dessein, où tous les temps sont compris.

Quelle vive lumière, quels caractères de divinité brillent de toutes parts dans la Religion chrétienne! Qu'elle est solidement établie; qu'elle est inébranlable, cette Religion sainte que nous avons le bonheur de connoître et de professer! Tout ce qui a précédé la venue de son divin Auteur, ce qui l'a accompagnée, ce qui l'a suivie; tout concourt à en attester la vérité, à en démontrer la certitude. Promis dès les premiers jours du monde, Jésus-Christ a été attendu par tout un peuple, montré de loin dans tous les âges, annoncé pendant 4,000 ans par une longue suite de Prophètes. Les Patriarches sont morts en désirant de le voir; tous les Justes ont vécu dans cette attente: les grands personnages de l'histoire sainte ont été comme les ébauches du Sauveur. Melchisédech a représenté son sacerdoce; Isaac, son sacrifice; Moïse, son office de médiateur; Josué, son entrée triomphante dans la terre des vivans, à la tête d'un peuple choisi; David, les persécutions qu'il a essuyées; Salomon, la gloire de son règne.

L'histoire de J. C. se trouve écrite d'avance dans un livre ouvert à tous les yeux, dans le plus ancien livre du monde ; livre également révéré par deux peuples ennemis, entre lesquels on ne peut soupçonner de collusion. Prenez et lisez : vous serez forcé de croire, pour me servir de l'expression d'un des premiers apologistes de la Religion. ( *Qui studuerint intelligere, cogentur et credere.* Tertull. Apolog. ) La Bible sera à jamais l'écueil inévitable, où viendront se briser tous les efforts de l'incrédulité. Non, il n'est pas possible que Dieu ait laissé prendre à l'erreur tous les caractères de la vérité. Si ce que nous croyons d'après tant de preuves, d'après des preuves si convaincantes, étoit une erreur, nous pourrions dire, à juste titre, que c'est Dieu lui-même qui nous a trompés. *Domine, si error est, à te decepti sumus.*

FIN.

# TABLE CHRONOLOGIQUE

## DE L'HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA RELIGION AVANT J. C.

On a cru, pour faciliter l'étude de cette Histoire, qu'il étoit à propos d'indiquer ici la division générale en six âges ; et l'on a placé, dans chaque intervalle de temps, les principaux faits qui s'y sont passés.

*Premier âge.... 1656 ans.*

Il s'étend depuis la création du monde jusqu'au déluge.



*Second âge.... 426 ans.*

Il s'étend depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham.



*Troisième âge.... 430 ans.*

Il s'étend depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sorti d'Egypte.

---

*Quatrième âge.... 479 ans.*

Il s'étend depuis la sortie de l'Egypte jusqu'à la fondation du Temple.

*Cinquième âge...... 476 ans.*

Il s'étend depuis la fondation du Temple jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

---

*Sixième âge.... 532 ans.*

Il s'étend depuis le retour de la captivité jusqu'à la naissance de J. C.

*Fin de la Table chronologique.*

